



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

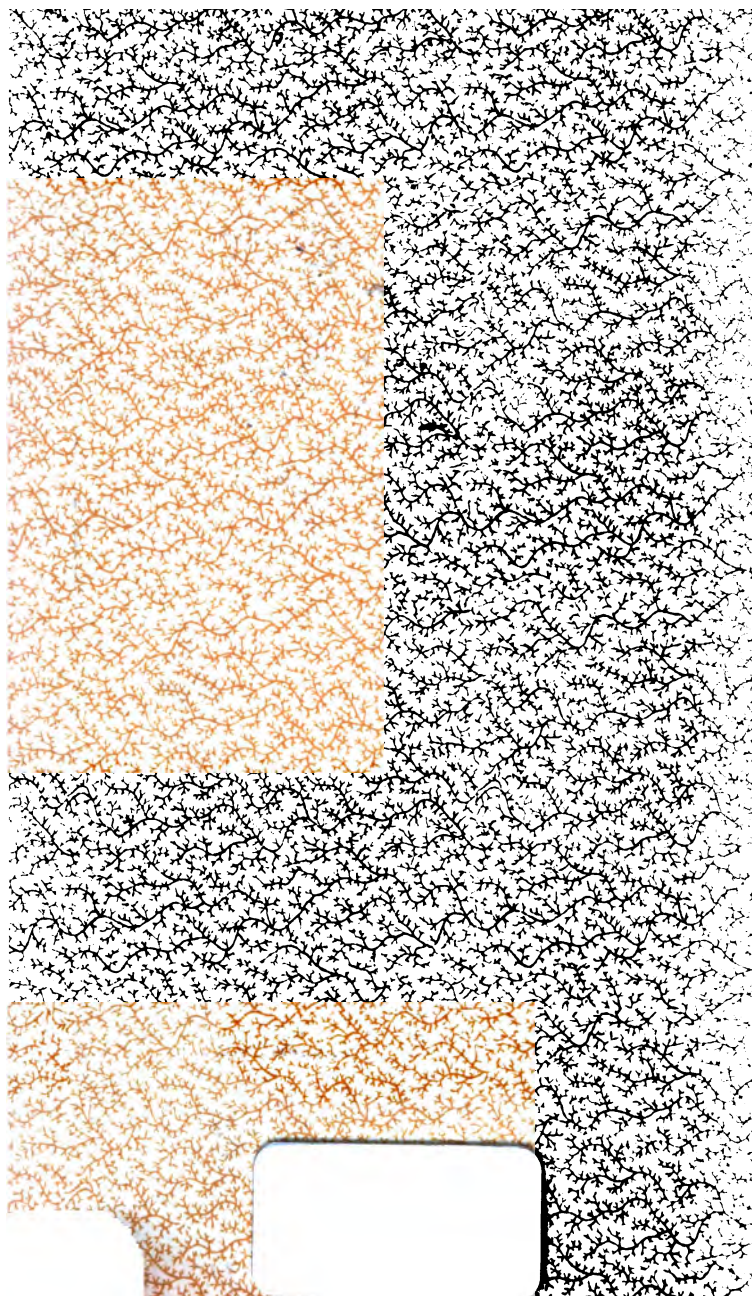
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



2-10-16

FEB 9 1915

FEB 10 1915

FEB 12 1915

FEB 14 1915









*a cue for insomnia*

# ESCRITOS VARIOS

*offered with great*  
DE  
*regards to Madame*

**ENRIQUE CORTES**

*managing by her*

ANTIGUO DIRECTOR GENERAL DE INSTRUCCION PUBLICA

DE LA REPUBLICA DE COLOMBIA

*humble servant*

*Enrique Cortes*



*Montevideo*  
*December 1900*

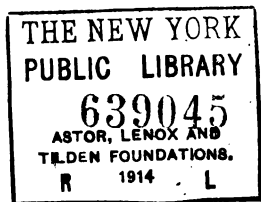
NEW YORK

PARIS

IMPRESA SUDAMERICANA

36, RUE DU COLISÉE, 36

1896



---

La propiedad de este libro está asegurada al tenor de la  
Ley colombiana de 26 de Octubre de 1886.

---

NOV 1914  
LIBRARY  
YALE





## Introducción.

"SE VIVE EN AQUELLO QUE SE AMA."

---

Los varios ensayos de mi pluma que hoy publico, se refieren en lo general á una época lejana de mi vida en que, desbordando el ardor del sentimiento y el culto del ideal, la pluma joven se hace audaz. Penétrase entonces con paso atrevido en senderos que apenas se conocen, atraída la mente, como viajero novicio, por la belleza del bosque y el perfume de sus flores.

Estos escritos son pues los viajes de mi espíritu por un país encantador, y como tales entrañan la parte más risueña de mi vida. No pretendo que tengan mérito, y al coleccionarlos he obedecido á aquella satisfacción personal que tendría un artista, al recoger en un solo cuadro los paisajes variados de la naturaleza que más hubiesen recreado sus miradas.

Pero al verlos así agrupados en un solo haz, he advertido que se destacan en este conjunto, como motivos dominantes en una obra musical, dos sentimientos :

El primero, la preocupación, ó casi obsesión, de una vida futura y de su enlace con la presente; el segundo, el vivo deseo de escudriñar y comprender la operación de aquellas leyes naturales que encaminan la conducta de los hombres en la tierra.

Me comparo en esta tarea á un niño endeble que, atraído por el brillo de un alto pico coronado de nieve, resolviese emprender la ascensión y llegar á la eminencia y contemplar desde allí el maravilloso paisaje que se extendiera á sus pies. Como el niño endeble, apenas si he trepado un paso; pero queda intacto en mi pasado la aspiración, innata, espontánea, que deja contento el ánimo, porque todo noble impulso ennoblece.

Y no hay aquí propia alabanza. Estos impulsos han nacido en mi ser como nace la yerba sobre la tierra, por misteriosa semilla que los vientos y las aves depositan.

Alcanzo á ver el origen de tal semilla.

Esto me lleva al sencillo hogar paterno.

Mis padres \* vivieron casados sesenta años, en la más perfecta y feliz unión.

---

\* Eran sus nombres el doctor **Pedro Cortés Holguín** y la señora **Ana Joaquina Niño**.

Murieron con diez y seis meses de intervalo, y puedo decir con verdad que el intenso dolor de la viudez, hizo que siguiera tan pronto el uno á la otra.

Era mi madre mujer de grande y fuerte espíritu, extremadamente vivaz é impresionable, ferviente católica y que diariamente, unas veces con terror, otras con esperanza, se ocupaba en la vida futura, en el cielo y en los misterios del más allá. Mi espíritu, pues, se saturó desde la infancia con estas ideas.

Era mi padre lo que se llama un gnóstico. Él no se preocupaba con sistemas de carácter teogónico, ó de ultratumba, que consideraba como especulaciones desprovistas de pruebas. Pero se había formado un cierto inexorable código de conducta, de que nada lo desviaba. La base de sus creencias era lo que llamaba la dignidad humana, y con tal cimiento adoraba la libertad y odiaba intensamente toda especie de tiranía, política, religiosa ó social.

Atribuyo á lo que pueda desprenderse de la influencia hereditaria y á las impresiones que recibió mi niñez, la tendencia irresistible que me ha llevado á ocuparme con la pluma en aquellos problemas que desde muy joven trabajaron mi cerebro, y en cuyo estudio han sobrevenido alteraciones considerables á la forma que llevaban en la cabeza de mis padres.

Si á ellos les debo no sólo el más intenso

amor y la más inagotable tolerancia, sino también el origen y la raíz de mi corta vida intelectual, paréceme un deber primordial, el colocar bajo el amparo de su sombra veneranda, y ofrendar á su cara memoria, la presente colección de ensayos que representan, como ya lo he dicho, la más risueña parte de mi vida.

Deposito pues sobre su tumba esta humilde flor ; si algun perfume se desprendiere de ella, confío que llegará hasta la misteriosa mansión que ellos habitan y que les será grato y refrescante.

X

Londres, Mayo de 1896.

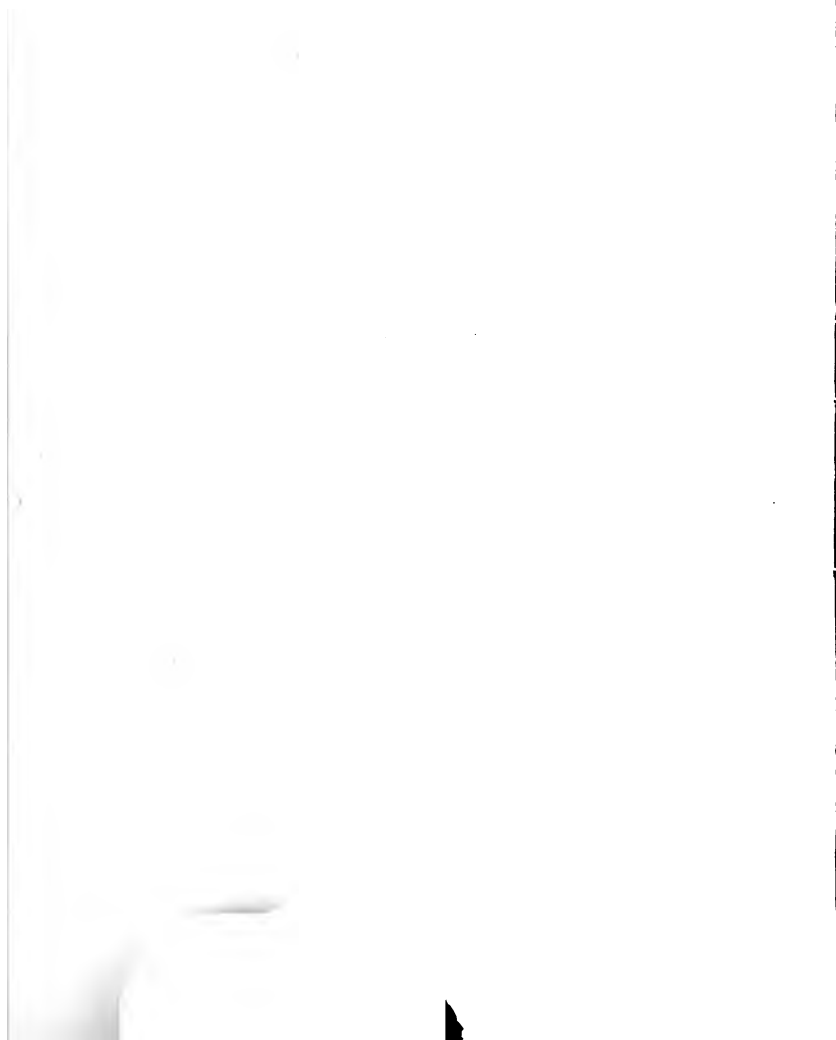
— — —

X



# LA CUESTION PENAL







## LA CUESTION PENAL

---

Borremos la *esclavitud* de entre nuestros castigos; apoyémonos más en la *influencia* y menos en la *fuerza*; erijamos más *estimulos* y menos *muros*, y así podremos *curar*, como hoy sabemos *empeorar*.

(El Capitán MACHONCHIE.)

En el “ Congreso nacional sobre la disciplina de las penitenciarías y establecimientos de reforma”, que se reunió en Cincinnati en octubre del año pasado, se resolvió convocar un Congreso internacional para el mismo asunto, que se reuniría en Londres en 1872. Tuve el honor de formar parte de aquel Congreso, y fui testigo del espíritu ardoroso, desinteresado, *práctico* y profundo que presidió á sus deliberaciones. Parecióme que el Congreso internacional propuesto se llevaría á cabo en toda su magnitud y eficacia bajo los auspicios de sus iniciadores. Comprendí también que existía un deseo fraternal y sincero de que las naciones que hablan español estuvie-

sen allí representadas ; y desde luego, era manifiesta la ventaja que reportarian los países hispanoamericanos de una participación directa, por medio de sus representantes, en el estudio y discusión de los importantes problemas penales que habrian de tratarse en el Congreso. Esta gran cuestión del sistema penal, que acaso encierra el porvenir de las sociedades, puede probablemente resolverse en las naciones nuevas, — que se hallan libres de mil otras complicaciones sociales con que luchan las viejas, — de un modo fácil y relativamente sencillo. Sea como fuere, es á las sociedades jóvenes á quienes toca ensayar nuevos sistemas, para evitar en su carrera los escollos con que han tropezado las antiguas.

Preocupado con esto mi espíritu, me sugirió el secretario de la sociedad, Dr. C. E. Wines, encargado de organizar el Congreso internacional, que de una vez podrían ponerse en lengua castellana algunos documentos y datos relativos á la cuestion penal, á fin de que, circulando en la América española y en España, se promoviese la discusión por la prensa y en la sociedad sobre aquel grave asunto, preparando así la opinión pública para los debates del Congreso internacional. Hiceme cargo del ligero trabajo que esto requería, encontrando para llevarlo á cabo, en los señores Ministros de España y de las Repúblicas Hispanoamericanas en Wáshington, la mas benévola cooperación.

La idea del Dr. Wines, muy expeditiva y al caso, fué la de resumir en un pequeño espacio gran suma de máximas, pensamientos y principios. El folleto debería ser muy corto, pero repleto de sustancia. Su destino no sería el de una

circulación extensa en su forma primitiva, sino el de ser distribuido por los diferentes gobiernos á los empleados del ramo, redactores de periódicos, sociedades filosóficas y directores de casas de educación, á fin de que fuese reproducido profusamente por la prensa, y que los problemas de que trata se discutiesen en las tribunas y cátedras.

Es de esperarse que esta idea, poco onerosa, probablemente útil y en ningún caso nociva, se lleve á cabo por los diferentes gobiernos y los demás individuos á quienes se dirige.

Una palabra más respecto á los documentos que componen este folleto.

En primer lugar se ha escogido una breve reseña del Congreso de Cincinnati, tanto por su importancia intrínseca, como por ser aquel cuerpo el iniciador del Congreso internacional, y ser bajo sus auspicios como se habrá de reunir.

Viene luego la DECLARACIÓN DE PRINCIPIOS del mismo Congreso, ó sea el resultado y la esencia de sus trabajos y debates. Las treinta y siete proposiciones que encierra, forman la más sucinta y más clara exposición del pensamiento moderno en todo lo relativo á la cuestión penal. Cada proposición es un problema que invita á seria meditacion.

Se ha hecho en seguida un resumen del escrito que causó más impresión en el Congreso, el IDEAL DE UN SISTEMA PENAL. Su título expresa bien su espíritu. Es la aspiración, el porvenir, el punto objetivo á que se debe tender. Su extensión, no menos que alguna oscuridad en su estilo, han hecho preferible un extracto á una traducción. Se ha tratado, sin embargo, de conservar á todos los pensamientos del original el

vigor de su esencia, si no de su forma, lo que lo hace menos interesante en general, pero sí fiel en su parte didáctica.

Tras del IDEAL, nada podía venir más á propósito que la exposición del más avanzado *ensayo* que los resultados hayan justificado. Encuéntrase esto en la descripción del sistema penitenciario irlandés (que acaso esté destinado á dar la clave del arduo problema), escrita hábil y fielmente por el Dr. Wines, y que apareció en una publicación hecha por la Sociedad penológica de Nueva York en 1868. El lector encontrará en este documento tanta instrucción como agrado.

Ultimamente, se ha insertado un extracto de un documento escrito por el Dr. Bittinger, que se leyó también en el Congreso de Cincinnati, sobre la influencia de la sociedad en la comisión de los delitos. Ningun sistema penal puede ser eficaz sin que esta cuestión se halle resuelta. Las recientes investigaciones demuestran que hay circunstancias y situaciones sociales que dan nacimiento al crimen; el deber de la sociedad está pues muy lejos de limitarse al castigo. Los datos y las conclusiones que el Dr. Bittinger expone, merecen cuidadosa reflexión, y ponen en vigoroso relieve la gravedad del asunto.

Washington, Enero de 1871.

ENRIQUE CORTÉS,

*Secretario de la Legación de Colombia en Washington.*

---



## EL CONGRESO DE CINCINATI

---

El Congreso nacional sobre disciplina de las penitenciarias y establecimientos de reforma, que tuvo sus sesiones en Cincinnati en el mes de Octubre de 1870, fué convocado por la asociación penológica de Nueva York. Esta sociedad existe hace veinticinco años y tiene por objeto el ocuparse en todo aquello que se relaciona con su nombre. Así, estudia y propaga el conocimiento de una perfecta administración de las prisiones y cárceles; recoge datos sobre los diferentes sistemas que se usan en los Estados Unidos y en el extranjero; influye en el nombramiento de buenos empleados para las cárceles y casas de corrección; atiende á la defensa de acusados pobres ó inocentes, cuida de que los presos encuentren ocupación al concluir su condena, y en lo general toma un interés casi evangélico en todo lo relativo al juzgamiento y trato de los delincuentes. La asociación cuenta en su seno muchos de los más respetables é influyentes ciudadanos del Estado de Nueva-York, y ha con-

quistado el más prominente lugar en la estimación del publico, no sólo por el espíritu de abnegación y utilidad que la anima, sino también por la inteligencia y habilidad con que conduce sus trabajos.

Para reunir el Congreso, la asociación se dirigió á los gobernadores de los Estados, á los directores de cárceles y penitenciarias y á los miembros de sociedades filantrópicas de todo el país, encontrando en ellos la más cordial cooperación; aquella generosa cooperación de esfuerzos y de recursos con que el publico americano sabe promover toda empresa de interés comun.

En efecto, juntáronse en Cincinnati doscientos treinta delegados ó miembros, que compusieron el Congreso.

Se hallaban representados veintidós Estados de la Unión, y entre ellos los de Maine y California, que forman los dos extremos del país, separados por más de tres mil quinientas leguas de distancia.

El personal lo componian doce gobernadores de Estado, dos en propia persona, y diez por agentes especiales; catorce directores de prisiones, veinteitres directores de escuelas reformativas, catorce capellanes de penitenciarias, cinco cirujanos de prisiones, y dos *matronas* ó empleadas en el departamento de su sexo en las prisiones. Los demás miembros venian en comisiones especiales de varios Estados, ó enviados por sociedades penológicas, sociedades de ciencia social, ó *juntas de beneficencia* \* de varios Estados.

---

\* *State Board of Public Charities* se llama en algunos Estados una junta encargada de organizar y vigilar todos los establecimientos penales y de beneficencia en el Estado

Hay en la Unión cuarenta y dos cárceles de los Estados, veinteicinco casas de corrección y treinta escuelas reformadoras; vese pues cuán crecido es el numero de las que fueron representadas en el Congreso, y cuán autorizado el personal para deliberar sobre la materia.

El Congreso duró reunido diez días, teniendo dos sesiones por el día y una de noche. *La declaración de principios*, que se incluye en este folleto, encierra el extracto de sus trabajos. Para asegurar más deliberación y mesura en los debates, se limitaban éstos á los asuntos de que trataron los escritos que se leyeron en el Congreso. Hubo de estos treinta y dos, la mayor parte escritos por americanos, y algunos por extranjeros, como lo fueron, uno de Sir Walter Crofton, sobre el sistema penitenciario irlandés, de que él es inventor; uno del profesor Scalia de Florencia, en que se da la historia del movimiento reformador en materias penales; uno de Mr. A. Corne sobre el deber en que está la sociedad de indemnizar al que es víctima de prisión ó de sentencia injusta, y otros varios que sería largo mencionar. Concluída la lectura de un escrito, se pasaba á la discusión de él, formulándose en una proposición la opinión del Congreso sobre aquel punto.

La *declaración de principios* es pues el índice de los escritos que se leyeron en el Congreso, y puede por ella medirse la importancia de sus debates.

Como se ve, la tendencia marcada sobre este asunto es á una disminución de la fuerza y á un engrandecimiento del espíritu. El dolor por sí sólo se considera estéril, y el tierno interés que se inspira por seres culpables de los más exe-

crables delitos, parecería á primera vista que encerraba una injusticia. si no se reflexionase después, que la opinión del Congreso de Cincinnati no es la opinión de ociosos soñadores, descarriados acaso por morbífico sentimentalismo, sino la opinión de hombres prácticos, avezados al trato con los más endurecidos criminales, y que, en muchos casos, han pasado largos años ocupados en la tarea de manejarlos. La cuestión está pasando á una esfera científica. Se trata de descubrir leyes nuevas respecto al modo como el espíritu de los hombres se somete voluntariamente á la sujeción y coopera á su propia elevación. Si se descubre que ese agente es el amor y no el odio, la esperanza y no el temor, la elevación y no la degradación, entonces todas las sociedades están en el deber de adoptarlas, así como adoptan á porfía nuevas leyes sobre locomoción y comunicación, á medida que su verdad se demuestra por los sabios en su gabinete y por los empresarios en sus trabajos.

La prisión es una especie de anfiteatro de disección moral, en que el espíritu se ofrece inerte al examen del médico. Si pues todos estos operarios, cuya vida se pasa en contacto con aquellos espíritus, muertos temporalmente para la sociedad, proclaman á una voz que han encontrado un nuevo órgano, poderoso, que responde prontamente á las emociones de amor, de esperanza y de trabajo, y por el cual se trasmite al sistema cierto vigor moral desconocido, ¿habrá sociedad tan indolente que no se apresure á ensayar el maravilloso descubrimiento?

De casi todos los estados de la Unión se han congregado hombres de varias profesiones, de varias religiones, edades, temperamentos y con-

vicciones políticas ; hombres que han examinado, no por días sino por años, los furores, los arrepentimientos, las angustias y las exaltaciones de los delincuentes ; que los han examinado en la celda solitaria, en el taller de trabajo, en el ocio, en las efusiones de la exaltación religiosa y en el abatimiento de la enfermedad, y que todos á una voz, sin que precediera larga discusión y como si viniesen ya convenidos, nos dicen : *es preciso sustituir por el rigor la dulzura y por el odio el amor ; más estímulos y menos cadenas*. Nada puede ser más autorizado y respetable. Es posible que la idea choque con nuestras convicciones y que no podamos fácilmente reconciliarnos con la novedad de no hacer expiar el crimen ; pero si aquélla es una ley nueva y fecunda, aceptémosla, como aceptamos los nuevos descubrimientos en la mecánica y la física.

Penetrado de estas ideas y deseoso de que el mundo entero conozca y acepte los nuevos principios, el Congreso de Cincinnati nombró una comisión que se ocupara en organizar un gran Congreso internacional que se debe reunir en Londres en 1872. A este fin marchará dicha comisión á Europa á entenderse con lo gobiernos, las grandes prisiones y demás establecimientos semejantes, y los ministros de las repúblicas hispanoamericanas en Wáshington recibirán la más deseosa y cordial invitación para que sea por ellos transmitida á sus gobiernos y á los establecimientos penales de sus respectivos países. Se calcula que el año 1871 se empleará en estas invitaciones y arreglos, y que á mediados de 1872 se podrán juntar en Londres los delegados de todo el mundo civilizado, para estudiar esta



vital cuestión y fijar los principios que deban adoptarse en todas partes.

Este Congreso será digno del siglo, y ojalá que domine en él el espíritu fraternal que dominó en el de Cincinnati.

Allí se mostró la más dulce cordialidad; no hubo banquetes, ni brindis, ni ostentación vanidosa. Unidos sus miembros por un noble objeto, su trato fué franco, sencillo, cordial, siempre elevado: el trabajo continuo, los debates luminosos y corteses.

Todos aquellos espíritus respiraban, á pesar de la diversidad de religiones, contándose desde el deísta hasta el católico, un acendrado sentimiento religioso, y al disolverse el Congreso se unieron cantando en coro un himno de acción de gracias al Padre comun, tras del cual el doctor Wines les dió la bendición y cerró el Congreso con estas palabras:

“Trabajar, trabajar es la mision del hombre aquí abajo; — el descanso no se debe buscar en la tierra. En esta solemne ocasión, todos, estoy seguro, nos hemos inspirado de idéntica manera y con igual fervor. Volvamos, pues, de esta fiesta fraternal en que tanto hemos gozado intelectual, social y moralmente, á trabajar en nuestra esfera respectiva, á trabajar fiel, valiente y constantemente. Asi habremos cumplido la misión que la Providencia nos ha confiado: la regeneración y la redención de la humanidad descarriada.”

---

# EL CONGRESO NACIONAL

## SOBRE LA DISCIPLINA DE LAS PENITENCIARIAS Y ESTABLECIMIENTOS DE REFORMA,

*Reunido en Cincinnati, estado de Ohio, en Octubre de 1870,  
adopta y promulga la siguiente*

### **Declaración de principios**

I. Llámase crimen ó delito la maliciosa violación de deberes impuestos por las leyes y que causa daño á otros. Llámase criminales á los individuos que han sido sentenciados por tribunales competentes, por la comisión de algun delito. Llámase castigo al sufrimiento impuesto al criminal por el daño que ha causado, con el objeto de asegurar su reforma.

II. El trato de los criminales por la sociedad tiene por motivo la seguridad social. Mas, como el objeto de él es el criminal y no el crimen, su fin primordial debe ser la regeneración moral de aquél. Por esta razón, la mira suprema de las prisiones debe ser la reforma de los criminales y no la imposición de dolor, ó sea la venganza.

III. La clasificación progresiva de los presos, basada en el carácter, por medio de un sistema bien arreglado de notas, debe establecerse en todas las prisiones superiores.

IV. Puesto que la esperanza es un agente más poderoso que el temor, ella debe mantenerse continuamente delante de los presos, por medio de un sistema hábilmente concebido y justamente

aplicado de premios por buena conducta, trabajo y aplicación. Un buen sistema de prisiones debe apoyarse más en las recompensas que en los castigos.

V. La suerte del preso debe colocarse relativamente en sus manos ; débesele situar de tal manera que pueda, con sus propios esfuerzos, mejorar continuamente su condición. Debe ponerse en juego un egoismo bien entendido y cuyos efectos se sientan constantemente.

VI. Los dos obstáculos más poderosos para la reforma del sistema de prisiones en los Estados Unidos, son la influencia que la política ejerce en el nombramiento de los empleados respectivos, y la consiguiente inestabilidad en la administración. La reforma es imposible mientras ellos existan.

VII. Un buen empleado de una prisión ó de un establecimiento de reforma, necesita poseer altas cualidades intelectuales y morales, y una educación especial. Para que la administración de los establecimientos penales llegue á convertirse en ciencia y ser uniforme y fecunda, es preciso que se eleve á la dignidad de una profesión, y que se eduque á los ciudadanos para ella, como se educan para cualquiera otra en la sociedad.

VIII. Las sentencias perentorias deben sustituirse por sentencias de duración indefinida. El término de la sentencia debe ser la reforma del criminal y no el trascurso de cierto espacio de tiempo.

IX. La religión es, de todos los agentes de la reforma, el primero en importancia, porque ella ejerce la más poderosa influencia en la vida y en el corazón del hombre.

X. La educación es una fuerza vital en la reforma de los delincuentes. Ella aviva la inteligencia, inspira dignidad personal, estimula la elevación de miras y reemplaza con ocupaciones saludables los goces del vicio. Por tanto, la educación es un asunto de primera importancia en las prisiones, y debe promoverse hasta donde sea compatible con los otros objetos de tales establecimientos.

XI. Para efectuar la reforma en los presos, es preciso que los empleados de las prisiones no solo abriguen un deseo sincero de efectuarla, sino que abriguen también una fe firme en que pueden lograrla, pues sería imposible llevar á cabo un sistema opuesto á sus convicciones íntimas. No puede haber ardor en una empresa de cuyo buen éxito se desespera.

XII. Para que la disciplina de una prisión sea verdaderamente reformadora, debe principiar por ganar la voluntad del preso. Se trata de reformarlo; mas ¿cómo lograrlo, si su espíritu se mantiene en situación hostil? Sin la armonía de voluntades no hay sistema que pueda ser efectivo: el espíritu del preso debe justificar el trato que recibe del empleado. El empleado debe obrar con el bien del preso en mira, y el preso debe estar sujeto, hasta que la virtud de la obediencia se convierta en el hábito de su elección.

XIII. Los intereses de la sociedad y los intereses del criminal son en verdad idénticos, y la práctica debería reconocerlo así. Hoy las leyes y el crimen se hallan en abierta lucha; se atacan mutuamente, y por regla general hay poca benevolencia por una y otra parte. No pasarían así las cosas si los criminales en vez de ser odiados, recibiesen generosamente una atención paternal; es decir, si en vez de condenárseles al dolor, se les educase para la virtud.

XIV. La dignidad del preso debe cultivarse y fomentarse cuidadosamente, y debe tratarse de devolverle la fortaleza que ha perdido. No hay error más grande en todo el ámbito de la doctrina penal, que imponer la degradación por vía de castigo. La degradación destruye las aspiraciones elevadas y los impulsos generosos; despedaza al débil, irrita al fuerte y los indispone á entrambos para la sumisión y la reforma: en vez de levantar pisotea, y es por tanto tan anticristiana en principio como estéril en consecuencias.

XV. En la administración de las prisiones debe confiarse sobre todo en la fuerza moral, con la más ligera mezcla posible de fuerza física: una persuasión organizada debe sustituirse á la sujeción forzada; trátese de obtener hombres libres, íntegros y laboriosos, antes que presos obedientes y sumisos. La fuerza bruta puede producir buenos presos; el cultivo moral, únicamente, puede producir buenos ciudadanos. Para obtener aquéllos nos dirigimos al cuerpo inerte y perecedero; para obtener los últimos, atraemos el alma inmortal y libre.

XVI. El hábito del trabajo debe tener un desarrollo más elevado y mayor amplitud de la que por lo común se le da en nuestras prisiones. El trabajo no es tan sólo un agente lucrativo, sino un poderoso auxiliar de la virtud. Un sistema reformador debe fundarse sobre un trabajo continuo, activo y honorable; él no sólo ayuda á reformar, sino que es indispensable para ello. Howard decía: "Haced diligentes á los hombres y ellos se harán virtuosos." Y nosotros creemos que esta máxima es altamente práctica y sensata.

XVII. El trabajo en las prisiones es de la mayor importancia y utilidad para los presos, y no parece ser nocivo para los trabajadores libres; pero el sistema de contratos, tal como existe hoy en nuestro país, es perjudicial, tanto para la disciplina como para los fondos del establecimiento y la reforma de los criminales.

XVIII. Los más importantes rasgos del sistema penitenciario irlandés, á saber: el primer grado estrictamente penal de encierro solitario, el segundo grado de clasificación progresiva, y el tercer grado, llamado probatorio, de prisión moral y práctica natural, son aplicables á todos los países.

XIX. Las prisiones, como los presos, deben clasificarse, ó graduarse, de modo que haya prisiones para los enjuiciados, para los incorregibles y para otros grados de depravación de carácter; y también establecimientos separados para mujeres y para delincuentes jóvenes.

XX. En la opinión del Congreso, sentencias repetidas por corto término por ofensas que no son graves, son más que inútiles, pues en verdad estimulan más bien que refrenan la comisión de ellas. La reforma es obra del tiempo, y si se toman en consideración el provecho del criminal mismo y la seguridad social, es preciso que las sentencias sean de extensión suficiente para que el tratamiento reformador produzca sus efectos.

XXI. La represión del crimen no se puede efectuar fecundamente sino dirigiéndose á los niños que, sin ser criminales positivamente se hallan en peligro de caer, y de consiguiente las instituciones en que ellos se reciban y eduquen, como casas de niños vagos, escuelas industriales, etc., forman el verdadero campo fértil para cosechar la prevención de los delitos.

XXII. Es preciso adoptar métodos más sistemáticos y eficaces para aliviar á los presos que han concluído su condena; debe buscárseles trabajo y estimularlos para rescatar su buen nombre y posición en la sociedad. La comunidad no ha llenado todo su deber al castigarlos, ni tampoco al reformarlos. Después de elevarlos, tiene el deber de ayudarlos á mantener su posición elevada. A este efecto, deberían formarse sociedades que se ayudasen mutuamente.

XXIII. El crimen, como cualquiera otra empresa de especulación, necesita para su buen éxito de los esfuerzos combinados del capital y el trabajo. Hay en la obra del crimen dos clases de agentes; los que auxilian, promueven y especulan á cierta distancia, que podemos llamar

los capitalistas; y los que ejecutan el hecho mismo y que podemos llamar los obreros. Merece una seria investigación el averiguar si la sociedad no atacaría con mejor éxito el crimen, atacando á los capitalistas como clase. Es de esperarse que una vigorosa campaña en este sentido, produciría los mejores resultados en la prevención de los delitos.

XXIV. Puesto que la libertad personal es un derecho natural á todo hombre, el Congreso es de opinión que la sociedad tiene el deber de indemnizar pecuniariamente al ciudadano que haya sido privado injustamente de su libertad.

XXV. La locura con tendencias criminales es una cuestión de interés vital. Nuestra legislación respecto de los crímenes causados por enajenación mental necesita reformarse, á fin de hacerla armónica con la razón, la humanidad y la justicia. Cuando el defensor de un reo alega demencia, la averiguación del hecho debe hacerse con más ciencia, con más justicia y dignidad. Débese establecer más fijamente la responsabilidad del reo; el castigo del delincuente en su cabal juicio debe hacerse más seguro, y la sujeción del loco debe hacerse más efectiva y menos cruel.

XXVI. Este Congreso no pretende escudar al criminal contra la justa responsabilidad de sus delitos; pero sí acusa á la sociedad como responsable, en no pequeño grado, por el daño que á sus intereses causan los criminales. La sociedad no hace lo que debiera para cambiar, ó á lo menos mejorar, las circunstancias sociales



que alimentan los delitos; y una vez cometido el crimen, ella no hace lo que debiera para curar la tendencia malévola que aquellas circunstancias han engendrado. Que la sociedad interrogué friamente su conciencia y que ponga en ambos casos el remedio. Se ha dicho que habrán de cometerse pecados : pero también se ha dicho : “ ; Ay de aquellos que incitan al delito ! ” Que no caiga pues sobre nuestras cabezas la maldición divina.

**XXVII.** El ejercicio de la facultad de perdonar, que nuestras leyes conceden al Poder Ejecutivo en los Estados, es una cuestión de grave importancia, delicada y difícil. Se dice que el número de criminales perdonados llega, por término medio, al diez por ciento de la población de la república. Cuando la facultad de perdonar se ofrece con demasiada latitud, la certidumbre del castigo se destruye, y el espíritu de los presos se aparta de los requisitos para su reforma. El indulto ó perdón no debe concederse sino por alguna ó varias de las siguientes circunstancias : por sentencia contra un inocente; por enfermedad que exija la libertad del preso; y por reforma completa, ó sea, como recompensa. El Ejecutivo debe ejercer esta facultad; pero siempre tras de minuciosa investigación sobre el carácter del preso y su conducta en la prisión.

**XXVIII.** Cuál deba ser la duración de la sentencia es uno de los más embarazosos problemas en jurisprudencia penal. La extraordinaria desigualdad que hoy existe en la duración de sentencias por idénticos ó semejantes delitos, causa

constante irritación entre los presos y relaja la disciplina de las cárceles. Este mal exige un pronto remedio.

XXIX. La estadística penal debe hacerse tan vasta como sea posible, pues ella sirve para revelar los verdaderos efectos del sistema. Debería organizarse una sociedad nacional con tal objeto, que tuviese correspondientes en los Estados.

XXX. La arquitectura penal es un asunto de grave importancia. Las cárceles deberían ser edificios fuertes, severos y de gusto artístico, pero no costosos ni recargados de adornos. En nuestra opinión las cárceles pequeñas, ó no muy grandes, son las que producen mejores resultados, tanto para los trabajos interiores, como para la reforma de los presos.

XXXI. El Estado debe atender á la construcción, organización y administración de las prisiones. Ellas deben formar una serie progresiva de establecimientos de reforma, con tres objetos en mira; el trabajo, la educación intelectual y los hábitos morales de los presos.

XXXII. Por regla general toda prisión, excepto las cárceles de arresto, debe atender á sus gastos, sin causar erogaciones al tesoro; sin embargo, la prueba de su mérito debe buscarse, no en esta circunstancia, sino en la rapidez y certidumbre con que ejecutan la reforma de sus reos.

XXXIII. Todas las cárceles deben construirse y administrarse con arreglo á los verdaderos

principios higiénicos. El aire, el agua y la luz deben ser abundantes; los alimentos sanos; el vestido abrigado; las camas limpias. Que no haya insectos, ni olores nauseabundos; que los enfermos cuenten con remedios abundantes y atención benévola y solícita.

XXXIV. El principio de la responsabilidad de los padres por el todo ó parte de los gastos que causen sus hijos delincuentes en los establecimientos de reforma, se ha llevado á cabo en Europa con el mejor éxito. Merece investigarse si este principio no podría aplicarse ventajosamente en América.

XXXV. En nuestra opinión uno de los más eficaces agentes en la represión de los crímenes sería la educación obligatoria de los niños. Es preferible obligar á los hombres á educarse, que obligarlos á penar por delitos cuya comisión se debe, inmediata ó remotamente, á la ignorancia.

XXXVI. En resumen, tenemos la convicción de que el principio que forma el eje de un sistema perfecto de prisiones, ó tan perfecto como se puede desear, es el de una autoridad suprema que dirija, que guíe, que dé unidad y vivifique el conjunto. Esperamos ardientemente que todas las instituciones de prevención, reforma y penalidad se sometan en cada Estado á un solo sistema armónico y eficaz, en el cual las partes se auxilien mutuamente; y el todo animado por un mismo espíritu, con un fin común y sometido á una misma dirección.

XXXVII. Opina el Congreso que en la admi-

nistración oficial de tal sistema y en la cooperación voluntaria que á él se diere, el sexo femenino podría emplearse con excelentes resultados.

---

## EL SISTEMA PENITENCIARIO IRLANDES

POR EL DR. E. C. WINES,

*Secretario corresponsal de la Asociación penológica  
de Nueva York.*

La organización y administración de las cárceles, ó sea el modo como se debe tratar á los criminales y atacar el crimen, es uno de los problemas del siglo. Por sucesivas generaciones él ha estado originando dudas, meditación, experiencias, estudio y discusiones. Los gobiernos, los pensadores, los estadistas y los filántropos se han preocupado hondamente con él. Apenas se encontrará en el extenso campo de estudio que investiga el espíritu humano, un asunto más preñado de dificultades y de dudas, más vasto, más complejo y más original.

Sir Walter Crofton, el inventor del sistema irlandés, ha llegado más adelante que nadie en la solución práctica del problema; pero éste permanece todavía sin completa y satisfactoria explicación. Los principios en que se funda este sistema han merecido la unánime aprobación

de los más lucidos y fecundos pensadores sobre este asunto, como Sanborn en América, Meredith en el Canadá, los Hill y Miss Carpenter en Inglaterra, Marsangy y Demetz en Francia, Holtzendorff y Mittermaier en Alemania, Scalia en Italia, y otros muchos eminentes penólogos. Pero ninguna opinión parece más autorizada é interesante que la del célebre conde de Cavour, que á su vuelta de Inglaterra á Italia, escribía lo siguiente sobre el sistema que se acababa de inaugurar en Irlanda : “ En mi opinión es el único medio eficaz para desacreditar los vicios y para reprimir y contener los delitos: la reforma del criminal se produce por medios puramente filantrópicos, sin desvanecer por eso la certidumbre de su castigo. ” ¡ Cuán admirable es esta descripción en su exactitud y laconismo ! Castigo, reforma del criminal por la dulzura y por su propia cooperación ; y, como resultado, la represión de los delitos : he aquí el sistema irlandés en pocas palabras.

Seméjante sistema merece ser conocido, estudiado, meditado y adoptado por otras naciones, si es que los principios en que se funda y el modo como juega se adaptan á sus circunstancias especiales. La verdad es que, á pesar de cuanto sobre este asunto se escribe, es todavía muy limitado el número de personas que lo conocen y que se forman una exacta idea de su inmenso mérito y extraordinarios resultados. Nos proponemos pues, por este escrito, contribuir á diseminar el conocimiento de aquel sistema y á alistar en su favor las simpatías del pueblo americano. El ha rendido frutos tan hermosos en Irlanda, que bien podemos esperarlos

iguales en otros países á que pudiera trasplantarse.

El sistema penitenciario irlandés, tal como hoy existe, fué proyectado é inaugurado en Irlanda por Sir Walter Crofton en 1854, y ha permanecido en operación durante 15 años (1868). El ha pasado ya de la esfera de prueba á la de un hecho establecido con éxito completo y hasta pudiera decirse, triunfante. Bien que á Sir Walter pertenezca exclusivamente el honor de haber dado forma y puesto en práctica aquél, el más notable proyecto de organización penitenciaria, y el que mejor éxito ha tenido de cuantos el hombre ha imaginado, y que podría, por tanto, llamarse el sistema de Crofton, su idea cardinal y muchos de sus principios esenciales, se fundan en el sistema de notas (*marks*) del capitán Alejandro Machonochie. Por medio de este sistema, que llamaba “ El sistema social de prisiones ”, el capitán Machonochie, hombre que iba medio siglo adelante de sus contemporáneos, transformó, en un cortísimo espacio de tiempo, el establecimiento penal de la isla de Norfolk, de una aglomeración de malvados y ladrones, sumidos en toda especie de vicios y delitos, en una comunidad de hombres pacíficos, sumisos y honorables. Obtuvo este resultado buscando en la naturaleza humana su apoyo y su guía, en vez de contrariarla y herirla, como lo han practicado, y lo practican aún, muchos sistemas. Con un valor y una fe sobrehumanos, amoldó y sometió hábilmente á su dominio los atributos é inclinaciones del hombre, y especialmente su instinto de sociabilidad, haciéndolos servir para la reforma y la elevación morales. Es cierto que sus innovaciones escandalizaron, como escan-

dalizan aún, á muchos directores de prisiones y legisladores; pero también lo es que los resultados obtenidos llenaron de admiración á cuantos los contemplaron, y maravillan hoy á cuantos tienen de ellos noticia. La clave de su sistema la da él mismo en un folleto que publicó en 1846, en estas palabras : “Borremos la *esclavitud* de entre nuestros castigos; apoyémonos más en la *influencia* y menos en la *fuerza*; erijamos más *estimulos* y menos *muros*, y podremos *curar*, como hoy sabemos *empeorar*. Y el provecho para la humanidad no será inferior á ninguno de los que han obtenido los tiempos modernos. Lo que se necesita en la lucha con el crimen es dar la debida importancia á la reforma de los criminales, y estudiar el modo como el rigor pueda tender á aquel fin. Pero esto es solamente una parte de la obra. El tratamiento debe ser preventivo más bien que curativo : mirar al porvenir, no al pasado.” Sabias palabras : hay en ellas verdades que los hombres no aceptan fácilmente, pero que una vez aceptadas y puestas en práctica, producirán resultados benéficos de tal magnitud, que el mundo sentirá tanta sorpresa como deleite.

Pero es tiempo de ir al grano del asunto. ¿Qué cosa es el sistema irlandés? “Es un establecimiento reformatorio para adultos, en que se enseña y se educa á los presos de modo que, una vez puestos en libertad, puedan resistir á las tentaciones, se inclinen á llevar una vida inocente, y tengan, no sólo la voluntad sino la posibilidad, de ganar su vida honradamente.” Lógrase este objeto haciendo que la suerte de los presos dependa hasta cierto punto de ellos mismos, y que puedan, por el trabajo y la buena

conducta, elevarse paso á paso á posiciones de más libertad, privilegios y goces; en tanto que el ocio y la mala conducta los mantendrán, por otra parte, en continua sujeción y dependencia.

Hay en este sistema tres grados distintos, y hasta cuatro, si se incluye el periodo en que el preso se halla en libertad con licencia, sometido á la vigilancia de la policía.

El primer grado es intensamente penal. Los presos permanecen en prision celular, y su aislamiento es completo, excepto cuando se congregan en el patio para tomar el aire, en la capilla y en la escuela, y aun entonces les está prohibido todo trato. El tiempo de prisión celular prescrito es el de ocho meses, que puede disminuirse un tanto por buena conducta uniforme. Durante los primeros cuatro meses, los presos duermen sobre una tabla, con una caja de madera por almohada; severidad, ó acaso crueldad, que parece excesiva. La dieta, durante este tiempo, es grosera; la ocupación que se les da es la de preparar estopa. Al cabo de cuatro meses se les deja dormir en colchones, se les mejoran los alimentos y se les emplea en trabajos más interesantes y menos monótonos.

Al entrar á la cárcel los presos llegan generalmente irritados, hostiles y suspicaces; pero pronto se convencen de que ni audacia ni energía prevalecerán contra el poder que los domina. Al principio la reclusión es completa; pero al cabo de algún tiempo, la puerta de la celda se deja abierta, primero por algunas horas. después por todo el día. Tan leve esperanza de sociedad se considera una gracia muy grande, y se suprime por la falta mas ligera. Mas, aun en la dura disciplina del aislamiento, la justicia se suaviza por



la misericordia y la esperanza arroja al fondo del calabozo sus rayos dulcísimos. Desde el principio, la suerte del preso se coloca hasta cierto punto en sus manos. El sistema se le explica pacientemente repetidas veces hasta que se obtiene la seguridad de que lo ha comprendido, y de que sabe bien que su suerte, durante su permanencia en la cárcel, depende principalmente de su propia conducta. El modo como los empleados lo tratan lo convence bien pronto de que buscan su bien, y la influencia de tal convicción es verdaderamente maravillosa. El director, el médico, el maestro de escuela, el capellán y los vigilantes todos á porfía, se animan por un sentimiento común de benevolencia y un profundo deseo de obtener la reforma de los que tienen á su cargo.

Tres capellanes, uno católico, uno episcopal y otro presbiteriano, tienen servicios religiosos diariamente en la prisión. Las escuelas que hay en ella están sometidas á la vigilancia de los inspectores de escuelas nacionales, y el informe que éstos han dado sobre el adelanto intelectual de los presos en la prision celular de Mountjoy, no puede ser más lisonjero.

Se considera que el primer grado de encierro ha llenado su objeto si, como sucede por lo general, se logra imprimir en el espíritu del preso el convencimiento de que debe haber por su parte una cooperación activa con los empleados, para efectuar su mejoramiento moral, intelectual é industrial. La consecuencia natural de esta situación de espíritu es la lenta desaparicion de la hostilidad primitiva, y que el preso comprenda plenamente que donde esperaba dureza y opresion encuentra dulzura y cariño.

El segundo grado es el de clasificación progresiva, por medio del sistema de notas. Las notas en este grado demuestran á las autoridades y al preso mismo hasta dónde puede este gobernar su conducta, y logran, sobre todo, el que se preocupe con la idea de que su "camino progresivo hasta llegar á la libertad, durante la condena, no puede adelantarse sino por el ejercicio de sentimientos y móviles opuestos á los que lo condujeron á la prisión."

Hay cuatro clases en este grado, llamadas tercera, segunda, primera y ejemplar; y para pasar de una á otra se necesita haber obtenido cierto número de notas. El máximo de éstas que se puede ganar en un mes, es de nueve : tres por buena conducta, tres por trabajo, es decir, por la aplicación al trabajo, no por la tarea ejecutada; y tres por escuela, es decir, por la atención puesta á las lecciones y el deseo de aprovechar, y no por el progreso actual que se haya obtenido. Así, un preso poco inteligente pero aplicado, puede ganar mayor número de notas que otro menos estudioso y consagrado, pero con mayor facilidad de aprender.

Si la prueba del encierro solitario se ha atravesado con buen éxito, entonces se pasa á la tercera clase. Para ir de ésta á la segunda se necesitan diez y ocho notas, ó sean, dos meses por minimum de tiempo, los que pueden convertirse en muchos más si no se llega á completar el número de notas requerido. Para ir de la segunda á la primera clase, se necesitan cincuenta y cuatro notas; y ciento ocho para pasar á la ejemplar, ó sea seis meses el minimum de tiempo en el primer caso y doce meses en el segundo.

El periodo de detención en la clase ejemplar varía según la duración de la sentencia. Si la sentencia es por cinco años, el más corto término en los establecimientos del gobierno, la clase ejemplar dura catorce meses; si es de quince años, dura cinco años y ocho meses, variándose los términos proporcionalmente en las sentencias intermedias.

Ya se ve cuán poderoso móvil para una constante actividad y buen manejo, es el de la disminución considerable del término de la sentencia, establecida como recompensa de la buena conducta, el trabajo y el estudio.

Mas no es esto todo. El estímulo de la esperanza es continuo, y el sistema se halla de tal manera combinado, que obra con fuerza cada vez mayor. La esperanza de la libertad es sólo uno de los incentivos para estimular á la buena conducta y la obediencia. Las varias clases gozan de distinciones, gracias y recompensas tales que, sin desvirtuar la disciplina, sirven para excitar y estimular en los presos un continuo dominio sobre sí mismos y un constante cultivo del espíritu. La diligencia y la buena conducta se premian con pequeñísimas sumas, que aumentan á medida que la época de la libertad se acerca.

La escala es la siguiente: tercera clase, dos centavos por semana; segunda clase, cuatro centavos; primera clase, de seis á ocho centavos; clase ejemplar, catorce centavos. Además, en caso de extraordinaria aplicación y cuidado, se conceden otros pequeños gajes, que jamás exceden de cuatro centavos por semana.

Existen además varias distinciones y gracias, que son otros tantos estímulos, tales como divisas, mejores alimentos y vestidos, trabajo más

agradable, mayor libertad, etc. La tercera clase está vestida simplemente de gris; la segunda, del mismo color con vueltas azules en el cuello y los puños, y la primera, de lo mismo con vueltas lacres. La clase ejemplar viste de mejor tela y diferente corte y color.

Cada preso lleva atada al brazo una cinta que indica su conducta y situación. Esta cinta se distribuye el primer día de cada mes y en ella constan: 1º. La clase á que el preso pertenece; 2º. El número de notas que necesita ganar para pasar á la próxima clase superior; 3º. El número de notas que ha ganado en el mes anterior, y últimamente, el número total de notas ganadas hasta el día en que recibió la cinta.

Vese pues, que los empleados tienen el mayor interés en que el preso mismo sea el principal agente de su reforma; tanto que, sin esto, puede decirse que nada se ha logrado.

Se comprenderá fácilmente, por la explicación que se ha dado del modo como obra el sistema en sus detalles, que el preso se convence desde muy temprano de que, para llegar á la prisión intermedia y de allí pasar á la *libertad*, esa cara libertad que tan bien le enseñan á estimar y merecer, como buenos maestros, el trabajo, el dominio sobre sí mismo, y la confianza en sus propias fuerzas, es preciso ser sumiso, diligente, estudioso, y, sobre todo, manifestar dominio sobre sí mismo y una conducta ordenada y metódica.

Antes de pasar adelante se debe expresar que los castigos aquí son por lo general morales: pérdida de ganancias u otras gracias, cambio de divisa, degradación á una clase inferior, y, en caso de ofensa grave, al primer grado de encierro

solitario; y de vez en cuando, la privación de alguna comida, ó encierro á pan y agua.

En todo este segundo grado los presos reciben cuidadosa instrucción en conocimientos elementales, en los cuales se dice que hacen notables progresos.

El tercer grado se llama la prisión intermedia, por estar colocada entre la prisión estrictamente penal y la libertad completa. En este tercer grado la reclusión es casi enteramente moral: no hay muros, ni cadenas, ni cerrojos, y muy poca vigilancia.

La disciplina de una prisión exige al principio una sujeción muy rigurosa para que el delincuente comprenda “ que el camino del pecador es camino de dolor ”; pero si el objeto que se busca es la reforma, es igualmente indispensable el que la sujeción se disminuya lentamente y que, en vez de una mera obediencia pasiva á la fuerza, se enseñe una actividad inteligente y un sabio dominio sobre sí mismo. Para que el criminal de hoy pueda ser íntegro mañana, es preciso retirar uno por uno los apoyos artificiales que lo han sostenido, y enseñarle á que camine solo. En el sistema irlandés jamás se pierde de vista este objeto. El preso va ejerciendo su propia autonomía á medida que se va preparando para ello.

En la clase ejemplar, en el segundo grado, viven separados de sus compañeros, trabajan en obras especiales, tienen muy escasa vigilancia y se ponen en contacto con muchas de las tentaciones de la vida común. Los puntales en que hasta entonces se han apoyado ya no existen, y se hallan en la alternativa de marchar, sostenidos por su propia fuerza moral, ó de caer, con

la certidumbre de una degradación infalible á la clase inferior, ó acaso al encierro solitario de Mountjoy.

Trascurrido cierto periodo en la clase ejemplar, pasan los presos á una prisión intermedia, en que todo vestigio de apoyo artificial se acaba por completo y cada uno camina por sus propios pies. La parte penal de este grado es muy ligera, y los que á él pertenecen gozan casi tanta libertad como los obreros ordinarios en la vida común. La vigilancia apenas existe; se les envía fuera á mandados y comisiones, y aun se les busca trabajo fuera de la prisión. De noche, duermen encerrados; pero no en celdas solitarias. Durante el trabajo del día, conversan entre sí en completa libertad, como los trabajadores libres, sin otra limitación que la impuesta por una atención honrada y diligente al trabajo en curso. Las ganancias del preso llegan ya á 54 centavos por semana, y, por la primera vez durante su reclusión, se le permite gastar una pequeña parte (12 centavos por semana), en procurarse cualquiera satisfacción personal, excepto el uso de licores. Sin embargo, muy pocos hacen uso de este privilegio y la mayor parte dejan acumular sus provechos intactos. En suma, uno de los principales objetos de esta exención es el de habituarlos á la economía por una abnegación voluntaria.

Hay dos prisiones intermedias, una en Smithfield, cerca de Dublin, en que se emplean los que trabajan mecánicamente; y otra en Lusk, para trabajos de agricultura.

En este grado no hay notas. El doble objeto que se tiene en mira es probar la realidad de la reforma del preso, y habituarle á una condición

natural, semejante á la que ocupará al volver á la sociedad.

En los establecimientos intermedios se pone gran cuidado en lo que se llama la *individuación*, ó sea, el estudio del carácter de cada preso, y el trazado del tratamiento que le conviene. Por consiguiente, el número de presos no es crecido, y jamás pasa de ciento en cada uno.

El número de empleados aquí es tan pequeño, que sería imposible el uso de la fuerza ; y aunque no lo fuera, no debería emplearse, por ser contrario á los principios en que se funda la prisión intermedia. En suma, la sujeción forzosa no difiere aquí mucho de la de un taller bien ordenado, ó de una granja ó una estancia en la sociedad común. El buen fruto de esta idea es manifiesto; primero, porque el preso mismo debe convenirse de que se tiene confianza en él ; y segundo, porque el público debe convencerse de que al recobrar su libertad se puede igualmente confiar en él.

En éste, como en los otros dos grados, no se descuida la instrucción intelectual y religiosa ; y, además de la escuela, se dan conferencias cinco veces por semana, sobre asuntos interesantes é instructivos. Explícanseles allí, no sólo los peligros y la maldad del delito, sino también el modo como pueden enmendar su vida ; se les enseñan los rudimentos de las ciencias naturales, algo de historia y geografía, y otros mil conocimientos útiles en la vida práctica. Es maravillosa la influencia que esta especie de ejercicios tiene, aun sobre las naturalezas más degradadas y viciosas ; cómo la inteligencia adormecida se despierta ; y cómo los elementos de todo

cuanto es noble y varonil en el espíritu, se desarrollan y crecen.

El cuarto grado del sistema irlandés es un período más amplio de prueba final, saliendo el preso de la prisión intermedia á la libertad, con un perdón condicional, á que sirve de certificado una boleta de licencia (*ticket of leave*). Si el preso viola alguna de las condiciones de su licencia, la pierde y tiene que volver á Mountjoy, empezando otra vez al pie de la escala. Pero si un preso, despues de acabar su sentencia y volver á la libertad, comete un nuevo delito y vuelve á ser sentenciado, ya no goza de los privilegios de este sistema, sino que pasa á sufrir su condena en las prisiones ordinarias.

Los presos con boleta de licencia están sujetos á una vigilancia muy eficaz y constante, y hay empleados que se ocupan en buscarles empleo, habiéndose logrado desvanecer la preocupación del público contra la ocupación de antiguos criminales.

Este sistema ha obtenido, pues, con este cambio en la opinión, uno de los más importantes resultados. La preocupación del pueblo contra el empleo de antiguos criminales, es uno de los obstáculos con que se lucha en los Estados Unidos y que impiden la reabsorción de aquéllos en la sociedad. Pero, además de esto, los delitos en Irlanda han disminuido más de 50 por 100. El último informe de los directores, que tenemos á la vista, es muy enfático en este punto. En un informe presentado por un inteligente empleado, Mr. Organ, en el año de 1866, se decía. “El crimen desaparece rápidamente en Dublín ; viejos é inveterados ladrones se convierten en ciudadanos honrados y trabajadores ; y hogares, en que



por muchos años han reinado el vicio y la pobreza, ostentan hoy moralidad y abundancia. " En otra parte dice : " Jamás falta trabajo para los presos, y el año pasado se ron solicita más de los que hemos podido suministrar " ; y más adelante : " El tono moral de la institución no puede ser más lisonjero : no se ve la menor tendencia á la inmoralidad, ni en hechos ni en palabras, y cuando la hipocresia aparece, como sucede á veces en los recién llegados, los demás presos la descubren prontamente, y con igual rapidez la reprueban y denuncian. "

Ultimamente, el mismo empleado agrega : " No puedo ponderar suficientemente el prodigioso efecto que los trabajos del campo tienen, hasta sobre el espíritu de los más indolentes malvados ; ni cómo obra, dulce y benéficamente, aun sobre aquellos criminales calculadores y fríos que jamás han sentido humedecida la frente por el sudor de un trabajo honrado. En suma, empeño mi reputación al afirmar, como lo prueban millares de ejemplos, que los más abominables malvados pueden acostumbrarse á un trabajo honrado é independiente, con muchísima más facilidad por medio de la dulzura, la protección y la esperanza, que por las penalidades y el temor. "

Parece, pues, que Irlanda ha resuelto ese difícil problema, que ha formado por siglos enteros la *cruce terribilis* de las naciones : el eficaz tratamiento de los criminales.

---

## EL IDEAL DE UN SISTEMA PENAL

POR Z. R. BROCKWAY.

Este escrito fué uno de los que recibieron en el Congreso una acogida más entusiasta. Las ideas que desarrolla se consideran de las más avanzadas, y el plan que propone tan vasto y extenso, que el espíritu se siente sobrecogido al contemplar el alcance posible de lo que puede llamarse la filosofía penológica.

Mr. Brockway empieza por poner en guardia al público contra las teorías de los filántropos de oficio y los filósofos sentimentales que, de la soledad de su gabinete, enuncian teorías y sistemas que rara vez se sancionan por la práctica. Mi sistema, dice, se apoya en la experiencia. Y en esto tiene razón ; Mr. Brockway es director de la prisión-modelo de los Estados Unidos : la casa de corrección de Detroit, en el Estado de Michigan. En aquel establecimiento se han combinado, hasta donde es posible, los métodos más avanzados en el tratamiento intelectual y moral de los presos, con un hábil sistema de trabajo, que produce una renta anual de \$ 20,000, fuera de los gastos del establecimiento. El contraste que forman la apariencia y porte de los presos en Detroit con la de los presos de las demás prisiones, es notable. La mirada torva y feroz, el rostro pálido y el ademán forzado que distinguen á los presos en general, se reemplazan aquí con una mirada tranquila, rostros que revelan salud y modales de hombres dignos. El fruto de

la higiene física y moral se revela en ellos patentemente.

La elucidación que sirve de punto de partida á Mr. Brockway para establecer su sistema, se resume en la siguiente serie de cuestiones que él se propone.

“ ¿ De dónde provienen esas condiciones (las que producen los crímenes) desfavorables entre los hombres? ¿ Por qué viene con ellas el crimen? ¿ De qué manera un cuerpo corrompido afecta el alma? ¿ Cómo se forman los gustos, cómo se producen los deseos y cómo se llega á oscurecer el sentido moral en aquellos espíritus? ¿ El crimen se escoge libremente? ¿ Hay alguna ley de trasmisión hereditaria en la parte intelectual y moral como la hay en la física? ¿ Qué régimen aviva la tendencia malévola, y cuál la cura y destruye? ¿ Si se quiere curar el crimen, esa terrible enfermedad social, se podrá emprender un tratamiento sin haber fijado un diagnóstico correcto? ”

Desde luego, para resolver algunas de estas cuestiones, el autor llama en su ayuda la estadística. La estadística, que no revela los hechos individuales y que es muda delante de un criminal, pero que revela hechos generales y nos obliga á deducir consecuencias, ó siquiera nos enseña la circunferencia dentro de la cual debe limitarse la investigación. La estadística revela que hay clases sociales de las cuales brotan los crímenes; que hay situaciones sociales que los producen, y que hay circunstancias individuales que los traen consigo. Mr. Brockway ha consultado datos estadísticos referentes á 100,000 presos pertenecientes á 15 diferentes establecimientos, y ha encontrado los siguientes hechos,

que son muy significativos : 1º. que el 60 por ciento de estos carecian totalmente de lazos de familia, en tanto que el 40 restante mantenian, en su mayor parte, lazos de familia notablemente flojos y débiles, ó bien relaciones ilegítimas ; 2º. que 58 por ciento eran menores de 30 años ; 3º. que el 82 por ciento eran trabajadores y domésticos ; 16 por ciento artesanos, menos de 2 por ciento vagos, y solo 880 del total pertenecían á las clases educadas ; 4º. que el 45 por ciento no tenían educación ninguna ; en tanto que la educación del 55 por ciento restante era del carácter más superficial y elemental, contándose uno por ciento de éstos que podría llamarse ilustrado ; 5º. que el 82 por ciento eran immoderados en el uso del licor, y sólo 18 por ciento lo tomaban con moderación.

Segun esto, el sistema penal debe comprender una organización que se dirija á las causas de los crímenes, que siga su desarrollo, y que culmine en el tratamiento ó curación, que sería la remisión inmediata de las prisiones.

Para examinar cuál debe ser el verdadero sistema de las prisiones, es preciso averiguar el modo como el crimen se produce. Hay dos escuelas ; la una que predica la absoluta libertad del individuo, ó por lo menos su libertad primitiva. O el individuo escoge á sabiendas y libremente el camino del mal, ó produce las cadenas que lo ligan á él después y hacen su independencia imposible. Esta escuela predica el terror ; terror, tanto para expiar el delito, como para amedrentar á los que quieran escogerlo.

La otra escuela sostiene que la libertad humana recibe influencias, á veces irresistibles, que arrastran la voluntad. Que la herencia, la

educación, las circunstancias, hechos todos independientes de la voluntad del individuo, influyen en la decisión é impulsan la voluntad. En consecuencia, la expiación, ó sea la venganza, es injusta y absurda. La sociedad, obligada por la necesidad de protegerse contra los ataques de los criminales, tiene derecho de sujetarlos: de ahí en adelante su misión debe ser aquella que pueda producir mayor provecho á la comunidad, y ésta no puede ser otra que la de reformarlos.

El sistema que se establezca debe basarse en una de estas dos creencias; pero no puede combinarlas ambas, porque llevaría en sí el germen de su destrucción. Si la primera opinión es exacta y el terror es bueno y justo, volvamos resueltamente al tormento, á la picota, á la hoguera y al cadalso; pero si la segunda opinión es la correcta, echémonos con igual resolución en brazos del cristianismo, devolvamos bien por mal, y una vez sujetado el criminal, reformémoslo; mejorémoslo, no lo ultrajemos; elevémoslo, no lo degrademos.

Desde luego esta opinión es la del autor, y en ella apoya los dos principios que asienta como base de su ideal: proteger á la sociedad contra los ataques del crimen, y reformar al criminal.

Mas, volvamos á la raíz de los crímenes. Puesto que hay clases sociales, situaciones y circunstancias que evidentemente *producen* el crimen, como se ve por la estadística, el sistema penal debe dirigir allí su brazo con el objeto de *prevenir* el desarrollo del crimen. Esta labor se ejecutaría del modo siguiente.

La legislación estatuiría prohibiciones para que se contrajesen matrimonios que propagasen la tendencia á los delitos y las enfermedades; y

por medio de leyes especiales, se fomentaría la contracción del matrimonio en las clases trabajadoras. Las relaciones entre el capital y el trabajo se harían más justas y menos crueles para los trabajadores. La venta y expendio de los licores alcohólicos se sometería á una rigurosa vigilancia. La educación de los niños se haría obligatoria, y se establecerían escuelas especiales para los niños de tendencias malévolas y para los criminales jóvenes. Los hospicios y casas de asilo se establecerían sobre la base de dar más trabajo y de elevar la parte moral de sus habitantes.

Mas, tan vasto cambio “envuelve un cambio en la opinión pública. En tanto que la opinión pública siga abandonando las causas del crimen, abandonando al futuro criminal en un camino de vicios, que culminará en el delito, so pretexto de respeto á ciertos *derechos* personales, para luego pedir á voz en cuello castigo, venganza y escarmiento; en tanto que el clero siga clamando venganza y anunciando á los delinquentes tormentos eternos; y en tanto que no se sienta piedad ni compasión por la con frecuencia desdichada víctima de vicios hereditarios, de educación licenciosa y de miseria y abandono en la niñez, jamás, digo, se podrá establecer un verdadero sistema penal.” Y para que el sistema sea eficaz, la maquinaria entera de él debería sustraerse á la influencia é intriga de los partidos políticos. La opinión debe extender su sombra simpática al juego del sistema.

El Estado ó la Nación que adoptase este sistema, sometería las prisiones, hospicios, casas de corrección, escuelas reformadoras y los demás establecimientos semejantes, á la dirección de

una Junta ó Consejo. Desde luego, esta Junta no se llamaría de inspectores de prisiones, ni de establecimientos de caridad, ni por nombre alguno que sugiriese la idea de que la sociedad *castiga ó da limosna*. La Junta se llamaría el *Consejo de Tutores*, y su misión sería la de ayudar, proteger, aconsejar, levantar, ennoblecer. En las palabras de Victor Hugo *l'adoucissement des peñes*.

El personal del Consejo se debería escoger con la mayor escrupulosidad, pues de ello dependería el buen éxito del sistema. Y desde luego, sus miembros no recibirían dotación del tesoro, sino los gastos en que incurriesen, á fin de evitar el que se convirtiese el Consejo en objeto de especulación. Si no se pudieran encontrar diez individuos bastante buenos para trabajar gratuitamente en tan noble empresa, no sería la expectativa del salario la que los haría presentarse, con las dotes necesarias. El Consejo se debería componer de diez miembros, distribuidos así: un médico, un director de colegio ó instructor, un abogado, un moralista, un mecánico, un fabricante ó negociante, un redactor de periódico ú hombre de letras, un ciudadano notable por su buen sentido y su independencia de carácter, una madre de familia de buen juicio, de edad avanzada, afectuosa y caritativa, y una mujer entusiasta y celosa por su propio sexo. El Consejo debería hallarse dotado de facultades y prerrogativas, á fin de hacerlo digno de la ambición de las gentes más nobles y desinteresadas de la comunidad; pero al mismo tiempo sería responsable ante la Legislatura y la opinión pública. La extensión de los delitos se consideraría deshonrosa, así como también la

frecuencia de reincidencias en un mismo individuo.

El Consejo se ocuparía de mejorar la higiene pública, pues la debilidad física trae consigo la moral; supervigilaría la educación obligatoria de los niños; cuidaría de la perfecta organización de establecimientos privados de beneficencia y caridad; emprendería publicaciones sobre los medios de extirpar la pobreza y los vicios; ejercería una censura general sobre toda práctica viciosa y violatoria de las leyes; y tendría la suprema inspección sobre los establecimientos á que se confinasen los que hubiesen quebrantado las leyes, con facultad de nombrar y remover sus empleados y de dictar sus reglamentos interiores.

Los órganos ó instrumentos de que se serviría el Consejo serían los siguientes:

1º. *Un cuerpo de policía* que dependiese exclusivamente del Consejo y que no tuviese funciones pertenecientes á otros ramos del gobierno;

2º. *Escuelas primarias* para la educación de niños de mal carácter y para la de los muy jóvenes que viven en los hospicios y casas de caridad;

3º. *Escuelas reformadoras* para adolescentes, á las cuales irían los jóvenes delincuentes, y que, como en la institución de Mettray en Francia, han producido tan excelentes resultados. La reforma del carácter en los jóvenes es más fácil y más permanente que en los adultos;

4º. *Casas de reforma* para los delincuentes adultos por delitos de menor cuantía. La estadística demuestra que las culpas leves encierran un número de reincidencias céntuplo del de los delitos graves, y por consiguiente, los culpables



dé ellas deben recibir una atención especial, á fin de prevenir el que caigan en el centro del remolino cuya circunferencia recorren.

Estas casas formarían parte de la

5º. *Serie de instituciones reformadoras para adultos* (prisiones). Esta serie comprendería tres grados: 1º. *Las casas de recepción*, á que irían todos los sentenciados y en donde se les retendría hasta que se obtuviese un conocimiento completo de su vida pasada, de las influencias progenitales que han recibido, de su carácter, constitución, circunstancias sociales, inteligencia y situación moral. Con este conocimiento se trazaría el tratamiento á que se habrían de someter; 2º. *Casas industriales de reforma*. El sistema de estas casas sería el de un trabajo fuerte y seguido, á fin de poner á los presos en capacidad de ganar su subsistencia futura; los presos serían tratados con gran benevolencia, la que se trataría de destilar en su espíritu á fin de que la ejercitasen activamente; y recibirían también una educación intelectual moderada; 3º. *Casas reformadoras de transición*, á que pasarían los que hubiesen adelantado en la institución precedente. Estas casas serían refugio permanente de aquellos desgraciados que no pudieran volver á la sociedad sin peligro, y al mismo tiempo formarían el último escalón de los que hubiesen de regresar á ella ya reformados y útiles. Estas casas deberían edificarse cerca de las grandes ciudades, y con comodidades bastantes para todos los usos de la vida, librerías y otros medios de instrucción; los talleres de trabajo serían bien montados y espaciosos, y sus habitantes formarían una sociedad cooperativa, cuyos provechos serían divisibles una vez cubiertos los gastos del establecimiento;

6°. *Casas reformatoras para mujeres.* Las mujeres deben estar en casas especiales, bajo el dominio de personas de su sexo, y sometidas á un régimen que se acerque al de una familia, en que la mejoría se obre por el desarrollo de aquellas tiernas emociones que forman el fondo del carácter femenino, y merced á las cuales su reforma es infinitamente más fácil y segura. La mujer es atraída, más que el hombre, por la conciencia de sentirse sostenida, y se pierde principalmente por el sentimiento de hallarse abandonada.

Mas la misión del Consejo no pararía en este punto. Los presos serían puestos en libertad condicionalmente, y el Consejo los seguiría y vigilaría de continuo, teniendo facultad de volverlos á prender si su conducta se hiciese indigna de la libertad.

Hay una circunstancia esencial para el buen éxito de este sistema. Es preciso que la conciencia pública y los criminales mismos, merced al honrado ejercicio del sistema y á la legislación que lo asegure, se convenzan de que la sociedad quiere y busca el bien del criminal. Sólo así se evitaría el antagonismo entre el delincuente y la sociedad, que existe irresistiblemente desde que se acepta la idea de que se debe infligir dolor ó mortificación tras de la comisión de un delito. El dolor, se dice, asegura la obediencia á las leyes. ¿Obediencia por qué? ¿por temor ó por reforma? Si lo primero, sería preciso convenir en que el temor es motivo para el bien obrar y que vigoriza los sentimientos morales; pero esto es una mentira: el temor degrada y forma hipócritas, en tanto que el amor inspira confianza, y la confianza valor; elemento radical para la

belleza moral, esencia de la virtud. Y dado que el temor reformase, no sucedería, como sucede, que, dentro de ciertos límites, la disminución del castigo disminuye el delito á que se aplica, y la severidad lo aumenta.

Mas, para que la convicción de que la sociedad se propone sinceramente la reforma de los criminales, cale en la opinión, es indispensable que las sentencias sean por tiempo indefinido. Las clases criminales ensalzan el heroísmo del que desafía la ley; y el héroe se enardece en su camino. Si él cree que se le castiga con excesivo rigor, empieza por exagerarse su importancia para terminar en una incurable irritación vengativa; si cree que se le castiga con levedad, se mofa dentro de sí de la ley que ha burlado; en tanto que si considera que se le castiga con justicia, toma el dolor que sufre como *expiación* del delito, transcurrido el cual, se siente como al principio, limpio de la ofensa y listo á repetirla. Pero pongamos á la sentencia por término *la reforma*, y el espíritu de los criminales no alimentará su corrupción con aquellos sofismas peligrosos.

¿Quién podrá predecir con certidumbre cuánto tiempo necesita para reformarse un criminal? Y cuando, como hoy, el tiempo es proporcional á la gravedad del delito, resulta que las cárceles arrojan diariamente al arroyo social un elemento reconocidamente pútrido que envenena el conjunto.

El principio es el siguiente : *Todo individuo á quien un tribunal competente haya declarado culpable de un delito, se considerará desde ese momento pupilo del Estado, y será entregado al Consejo de Tutores hasta que este decida que á*

*su juicio puede volver á la sociedad sin peligro para ella ni para si mismo.*

El autor aduce entre otras las siguientes razones en favor de las sentencias por tiempo indefinido : 1<sup>a</sup>. Reemplazan, en la legislación y en la opinión, la ley de la fuerza por la ley del amor, colocando así al gobierno en su verdadera posición, no de amo, sino de guía; 2<sup>a</sup>. Aseguran la eficacia de la coerción y la certidumbre de un tratamiento continuo, obrando así como preventivos en un grado que no puede alcanzar el rigor; 3<sup>a</sup>. Aseguran el tratamiento y probable rescate de los jóvenes delincuentes y de los reos de culpas leves. Bajo el presente sistema, los jueces no se atreven á aplicar el *castigo* sino cuando la ofensa es grave, dejando así crecer y desarrollarse el crimen, para no contenerlo sino cuando el fruto está en sazón; 4<sup>a</sup>. Utilizan en favor de la reforma el sentimiento mismo que hoy obra con más vigor para impedirla, el amor de la libertad, ó el deseo de concluir la condena; 5<sup>a</sup>. Armonizan el interés del preso con el de los empleados de la prisión, disipando el antagonismo que hoy existe, y haciendo fácil la disciplina interior. Esta armonía de intereses será segura, desde que sea imposible engañar al Consejo, y entonces la cooperación del preso, indispensable en la obra de su reforma, será efectiva y sincera; 6<sup>a</sup>. La responsabilidad de fijar la duración de la sentencia y la suma de coerción que deba emplearse, existiría en un cuerpo único, permanente y conspicuo, en vez de pertenecer, como sucede en el día, á empleados diferentes, electos por los partidos políticos y que carecen con frecuencia de tiempo y aptitudes; 7<sup>a</sup>. La distancia entre el principio y el fin

de la sentencia tendría un carácter tan indeterminado, que el espíritu del preso, la opinión pública y los empleados respectivos tendrían forzosamente que revestirse de tranquilidad, lo que daría un conocimiento exacto del carácter del primero; 8<sup>a</sup>. La corrección de errores cometidos al dictar la sentencia se haría rápida y fácil, y el tratamiento de aquellos criminales que podríamos llamar espasmódicos, sería maravillosamente eficaz; 9<sup>a</sup>. El preso quedaría, una vez puesto en libertad, bajo la vigilancia del Consejo, por cierto tiempo. La mano de este Consejo, lejana y obrando en su doble carácter de protector y corrector, sería el más eficaz apoyo para el recién libertado en sus momentos de tentación y desaliento, al mismo tiempo que la más práctica protección para la sociedad.

En cuanto al modo como el Consejo obraría, es preciso tener en cuenta que la elección de empleados es la base principal del buen éxito, y que ninguno de éstos, de cualquiera categoría que sea, debe escogerse por consideraciones políticas ó de favoritismo ó caridad, sino por su mérito intrínseco. El Consejo tendría sus agentes en varias poblaciones y Estados, y sus miembros se dividirían en varios comités de dos miembros cada uno, — por ejemplo, un comité industrial y de finanzas, otro de sanidad y arquitectura, otro de educación; un comité de estadística, para generalizar y dar forma á los hechos y fenómenos que aumentan el crimen; y otro comité se ocuparía de los presos libertados, su vigilancia y protección.

La influencia represiva de cualquier sistema de prisiones, ya sea reformatorio ó de simple punición, es muy débil en las circunstancias

ordinarias de la sociedad. El crimen tiene causas distintas y específicas, y en tanto que ellas obren, aquél se producirá infaliblemente. Pretender destruir el crimen por el castigo ó sin la reforma de los criminales; aseméjase á pretender destruir el árbol destruyendo su fruto. La obra del sistema reformador es personal y de regeneración, no de represión ó intimidación. Este no es el fin que debe buscarse. La suma de crimen aumenta con la civilización y la densidad de población; y es preciso no confundir la prisión vacía por falta de criminales, con la prisión vacía por mala administración de justicia.

La parte industrial de las prisiones debe recibir una atención especial. A este respecto, el fin debe ser el de hacer que el trabajo de los presos cubra los gastos del establecimiento, evitando así al tesoro desembolsos que debe, en justicia, extraer de los presos mismos. Si éstos lograren sostener el establecimiento, ya se hallarían en camino de sostenerse á sí mismos á su vuelta á la sociedad; y despues de la salud del cuerpo, el primer paso para la mejora moral es el hábito del trabajo.

Mas debe comprenderse bien que la armonía de intereses de que se ha hablado, entre los presos y los empleados, ha de buscarse como resultado lejano de la disciplina y de la meditación de éstos, y no como resultado inmediato de una pueril condescendencia con los deseos del preso. La coerción física, principio del sistema, es indispensable y justa, y ella misma produce antagonismo inmediato. La disciplina debe ser inflexible y firme, como el juego de una máquina poderosa, que el preso debe aprender á conocer y á leer, encargando á su propio juicio el cuidado

de descubrir en mayor ó menor tiempo, el espíritu justiciero, benéfico y sabio de sus combinaciones. La reforma, antes de ser aceptada por el preso mismo, se insinúa en su alma y en su cuerpo, preparándolo, sin que él lo advierta, por el suave juego de una maquinaria impasible.

La especie de ocupación á que deberian consagrarse los presos, depende de mil circunstancias; pero los oficios mecánicos, por el mayor esmero y atención que requieren, vigorizan el ejercicio de la voluntad y eno este aspecto son preferibles. En cuanto al sistema de contratos, siempre que los contratistas sean hombres buenos, no es decididamente perjudicial, bien que sea preferible el del trabajo por cuenta del establecimiento.

El sistema de clasificación, según el carácter y conducta de los presos, que tanto se ensalza, adolece de graves defectos en la práctica. Desde luego, la discriminación perfecta es imposible, y la separación absoluta haría perder á los peores las ventajas del contacto con los mejores. El sistema propone tres grandes clases, ó establecimientos, como ya se ha visto, que bastarian para el adelanto progresivo; pero seria necesario un continuo cambio de un departamento á otro, pues el carácter no se prueba sin experiencia. La clasificación estricta y la separación en grupos, puede hacer mejores á los buenos; pero hace ciertamente peores á los malos. Es cierto que facilita la administración del establecimiento, pero la sumisión de los presos no es prueba de reforma de carácter. El preso de mejor conducta en la prisión, puede ser el peor ciudadano. La clasificación debe apoyarse exclusivamente en el carácter. El criterio para juzgar

del carácter debe ser uniforme, y por tanto debe aplicarse por un solo empleado. El carácter no se puede fingir como se finge la conducta, y á los ojos de un empleado hábil y experimentado, la discriminación exacta es fácil.

La educación intelectual de los presos es un elemento de reforma que debe recibir la más seria atención. La reforma es en realidad un desarrollo de gérmenes más ó menos apagados y más ó menos inertes, que existen en el alma de todo hombre. La educación ensancha el círculo de ocupaciones y trabajo, dando al hombre mayor suma de poder en la lucha de la vida; distrae el espíritu de los hábitos y entretenimientos viciosos; hace la soledad provechosa, de perjudicial que es para el ocioso; refina los gustos, da firmeza á las resoluciones, y aguza el sentido moral, ofreciendo á su vista, con más certidumbre y claridad, un ideal á que aspirar. Por lo demás, la experiencia demuestra que los presos se aficionan al estudio y lo prosiguen con un empeño tal, que adelantan con más rapidez que los niños en las escuelas comunes; y demuestra igualmente la práctica que la educación intelectual de los presos transforma maravillosamente su rostro, modales y apariencia, extirpando de ellos el sello del bruto, y revisitiéndolos de la apariencia varonil y sencilla del hombre. He aquí lo que un preso escribía: “La oscuridad se acabó, la aurora de un nuevo día apareció, y la esperanza brotó en mi pecho cuando me convencí de que estaba adelantando en los estudios elementales; y á medida que aprovechaba, las cadenas de mi prisión se hacían menos pesadas, hasta que llegué á sentirme libre allí mismo; sujeto, sí, el cuerpo, pero el



alma la sentía libre para volar hasta los últimos rincones del mundo."

La religión, como se practica comúnmente, tiene su lugar, y forma un elemento de todo sistema de reforma; pero no lo abraza exclusivamente, como algunos se imaginan. Se puede ser buen ciudadano sin ser religioso, en toda la acepción popular de la palabra: un criminal puede observar una conducta intachable sin observar fórmulas exteriores de ninguna religión; pero un carácter radicalmente pervertido no puede renovarse y reformarse sin que los pensamientos y las emociones se dirijan con frecuencia á Dios, nuestro buen padre común.

El cristianismo, en su sublime amplitud, es más que un sistema religioso: es superior y anterior á los sistemas religiosos; — es un gran sistema, que abraza dentro de sí el sentimiento religioso. El cristianismo cultiva, y antes que su luz aparezca, obra por la práctica. El cristianismo prepara el alma, por el cuidado del cuerpo que viste, alimenta y asea, y por el cuidado de la inteligencia que refina y educa, para la espontánea aparición del espíritu cristiano en su seno, bajo la forma de un *amor desinteresado á nuestros semejantes*, que es la esencia correcta de su ser.

El ideal de un verdadero sistema penal, en su alcance, en su esfera y principios, en su doble objeto, en su organización, administración y legislación, es el *ideal cristiano* en toda su belleza y amplitud. Sigámoslo, propaguémoslo, luchemos por establecerlo, seguros de que si encontramos el camino de la verdad para los pequeños y los pecadores, habremos encontrado el camino de la verdad para todos los hombres.

# DE LA RESPONSABILIDAD SOCIAL

Por las causas de los delitos

POR EL DOCTOR J. B. BITTINGER

Hay en el seno de la sociedad una porción de individuos que alimentan el crimen directa ó indirectamente. Esta porción se divide en cuatro clases :

1<sup>a</sup>. Los que se hallan en peligro de hacerse criminales;

2<sup>a</sup>. Los criminales no sentenciados ;

3<sup>a</sup>. Los criminales sentenciados ;

4<sup>a</sup>. Los presos que han concluido su condena.

Veamos qué relación mantiene la sociedad en general hacia cada una de esas clases.

## I. — LA CLASE QUE ESTÁ EN PELIGRO.

Si lográsemos averiguar *por qué* han ido á las cárceles los criminales que las pueblan, habríamos andado gran trecho en la averiguación de la responsabilidad social por las causas de los delitos. Algo de esto sabemos por la estadística.

De diez y siete mil presos que habitan las cárceles y penitenciarias de los Estados Unidos, sabemos que veintiocho por ciento no sabían leer cuando llegaron á ellas; que noventa y siete por ciento no sabían oficio ninguno; que veintiocho por ciento eran extranjeros; que veintidós por ciento eran muy jóvenes; y que tres y un tercio por ciento eran imbéciles ó idiotas. He aquí separadas cinco causas de cri-

men: ignorancia, imbecilidad, falta de oficio, inexperiencia juvenil y destierro voluntario.

Las cárceles de Nueva York en 1864 daban un treinta y dos por ciento que no sabían leer; setenta y dos por ciento sin oficio; cincuenta por ciento extranjeros; cuarenta y nueve por ciento quedaron huérfanos antes de los quince años, y cincuenta por ciento confesaron ser parroquianos asiduos de las mesas de juego, los lupanares y las tabernas. Agreguemos pues á las causas del crimen, la orfandad, el juego, la licencia y la embriaguez.

Y si pasamos de las cárceles á los establecimientos de reforma de todas clases, asilos y escuelas industriales, la estadística refiere la misma triste lección: ignorancia, licencia, abandono, orfandad, ocio y embriaguez.

¿Qué es todo esto en resumen? DESAMPARO, ó sea causas negativas: *falta* de conocimientos, *falta* de oficio, *falta* de trabajo, *falta* de hogar, *falta* de amigos, *falta* de inteligencia, *falta* de padres. Nada tiene, pues, de raro que faltando las defensas naturales y morales, la caída venga á seguir inmediatamente á la tentación. Desamparo y miseria, desesperación en seguida, y al fin, el hambre y la muerte, ó el crimen. La honradez desamparada tiene que parar en el delito, á no ser que la sociedad se interponga entre los dos. “¡Oh miseria, cuán grande es tu poder! Despedazas primero y desesperas después; arrancas y marchitas el árbol de los propósitos y llenas el alma de envidia y de hiel...”

En la escuela industrial reformadora de Mettray \* en Francia, de 1553 niños que se

---

\* El instituto de Mettray, fundado por la inteligente munifi-

habían recibido, 297 eran ilegítimos, 705 huérfanos, 114 expósitos, 302 hijos de padres delincuentes, 214 hijos de padres vueltos á casar, y 99 hijos de padres que vivían en concubinato. Sin la institución de Mettray, ¿á donde habrían ido á parar aquellos infelices?

El doctor Guthrie clasifica así los niños de la “escuela para niños pobres (*ragged school*) de Edimburgo:” sin hogar conocido, 72; huérfanos de padre, 140; idem de madre, 89; abandonados por sus padres, 43; huérfanos de padre, la madre ebria, 77; huérfanos de madre, el padre ebrio, 66; hijos de padres viciosos, 34; mendigos, 271; hijos de ladrones, 224. Fuera de la escuela, ni hogar, ni ayuda, padre ó madre para aquellos niños, — la sociedad los ha estrechado en un círculo sin salida en que el único recurso, ejemplo y ocupación es el delito.

En cuanto á las niñas, veamos lo que dice Mr. Brockway de Glasgow, que puede tomarse como ejemplo de la vida que llevan las jóvenes pobres en las grandes ciudades.

“El ochenta por ciento de las jóvenes recibidas en el hospital de la Magdalena en Glasgow en 1866, eran huérfanas de uno ó de ambos padres.” De 15,000 mujeres que fueron condenadas por faltas leves en Nueva York en 1866, 2,240 lo fueron por vagancia, y la vagancia por lo general no es sino la falta de hogar.

En el mismo año, 968 muchachas, de quince á veinte años de edad, fueron condenadas por

---

cencia de Mr. Demetz, para la reforma de jóvenes delincuentes, ha logrado tan extraordinarios resultados en la prosecución de su noble objeto, que forma hoy uno de los argumentos vivientes en favor del nuevo sistema de cultivo moral.

N. T.

hurtos rateros. Se ve, pues, cuán fecunda causa de crímenes es la orfandad, puesto que de 15,000 mujeres culpables, tres mil eran muy jóvenes y por aquellas faltas que el abandono trae consigo.

¿Y los muchachos? En el mismo año, se sentenciaron en Nueva York 24,329 varones, de los cuales 2,437 eran muchachos acusados por hurto de menor cuantía; y la policía recogió en las calles de Nueva York 3,315 niños de ambos sexos, ladrones rateros y vagabundos. De todos estos principiantes en la carrera del crimen, la mayor parte eran huérfanos; todos abandonados y sin recursos. El número es crecido; pero aun lo es más el de los que no llegan á ser descubiertos: muchos de éstos son mendigos de profesión; pero el límite entre la mendicidad y el crimen es bien oscuro. La mendicidad, considerada como un oficio, va generalmente aliada al hurto. Niños mendigos son cursantes en la carrera del delito: el medio en que habitan los corrompe á su pesar, y la pureza del alma vuela con la limpieza del cuerpo. La ociosidad, la orfandad y el abandono producen el árbol del crimen; luego si la sociedad los destruyera ó los disminuyera, la planta á que dan nacimiento no crecería, ó crecería endeble y sin fuerza. La institución de Red Hill muestra una reforma de un setenta por ciento en el número de los niños que recibe, y la de Mettray de ochenta y nueve por ciento, luego la obra *es posible*. Si la causa del mal se conoce, y se conoce hasta cierto punto su remedio, la sociedad que no lo aplica es directamente responsable en las tres cuartas partes por los crímenes de los delincuentes jóvenes.

La ignorancia produce el crimen de dos mane-

ras ; primeramente porque expone, y luego porque prepara. La mente sin cultivo pierde su vigor, y la falta de ideas excita á llenar el vacío con emociones viciosas y culpables.

Un treinta y dos por ciento de los presos del Estado de Nueva York en 1864 no sabían leer. No es del caso detenernos en la *calidad* del conocimiento que los demás tuviesen en la lectura ; pero aceptando el hecho de que sabían leer, tendremos que la ignorancia en el interior de la prisión, era once veces mayor que fuera de ella. Afuera, el tres por ciento de la población no sabe leer ; adentro, el treinta y dos por ciento. Así pues, el que no sabe leer está once veces más expuesto á cometer un delito que el que sabe. Saber leer es, en dos terceras partes, más favorable para la honradez que no saber. O en otras palabras, los conocimientos previenen los delitos mejor de lo que promueven la virtud.

Pero al hablar de ignorancia, no me limito á la ignorancia literaria, ó de libros, únicamente, sino á la falta de conocimientos de toda clase. Mr. Byers, de la penitenciaría de Ohio, dice que allí, de 2,120 presos, setenta y cuatro por ciento no sabían oficio ninguno, y ochenta y uno por ciento no sabían absolutamente, ó sabían muy imperfectamente, leer. Hugh Miller dice : “Se notaba entre nuestros compañeros (obreros y mecánicos) que algunos conocimientos en lectura y escritura, y el amor á los libros, iban unidos siempre á mayor veracidad, integridad y pureza de carácter.”

La inmigración es otra fuente notable de crímenes en los Estados Unidos, y la población de las principales prisiones, como las de Fila-

delfia, Auburn y Sing-Sing, la componen desde uno hasta dos tercios de extranjeros.

La embriaguez, la prostitución y el juego aparecen en la estadística como las tres más fecundas causas de crímenes. Más de la mitad de los presos son ebrios consuetudinarios ó han cometido sus delitos en estado de embriaguez. El informe de la penitenciaría del alto Canadá, en 1866, señala á la embriaguez como una de las principales causas de los delitos. De 47,313 individuos presos en Nueva York en 1867, 31,298 confesaron ser ebrios. Cincuenta por ciento de los presos en las cárceles (*jails*) de Nueva York en 1864, confesaron ser parroquianos de tabernas, casas de juego y lupanares.

¿Cuál es el deber de la sociedad respecto de estos establecimientos que cultivan el árbol del crimen? No me detendré á examinarlo; básteme indicar que acaso el modo más acertado sería el de considerar la embriaguez, el juego y la prostitución, no como *causas* de crimen, sino como crímenes por sí mismos.

En cuanto á los crímenes hereditarios, cuya existencia parece tan bien demostrada como la de ciertas particularidades físicas, opino que la sociedad debería tratarlos como enfermedades y desgracias más bien que crímenes. Y es tan evidente que son una enfermedad, que en muchos casos, como en la cleptomanía, envuelven una depravación intelectual unida á la moral. El robo es una de la más difíciles y laboriosas ocupaciones, y su resultado siempre fatal.

## II. — LOS CRIMINALES.

Las clases criminales forman el término medio entre los presos y las clases expuestas al crimen :

menos numerosas que estas últimas lo son mucho más que los segundos. El doctor Parrish dice en su ensayo sobre los *profesores del crimen*, que de 20,000 individuos arrestados en Filadelfia, sólo se condenó á 1,000. Si aceptáramos esta proporción para todo el país, el número de los criminales llegaría á ser increíble. En la Gran Bretaña, por cada trescientas personas de población, se cuenta un delincuente joven, un vagabundo, abandonado y con frecuencia reo antes de tener diez y siete años. Igual proporción existe respecto á los adultos. Si aplicamos pues este cálculo á nuestro país, tendremos que con una población de 39 millones de almas, el número que forma la *clase peligrosa* seria de doscientos cincuenta mil, de los cuales la mitad serían criminales.

Existe pues en la sociedad una capa de ciento cincuenta mil individuos que respiran el crimen; que viven en medio del robo, la falsificación, la licencia, el saqueo, la mentira, la embriaguez, la violencia y el asesinato. Todos ellos se entienden, se ayudan y protegen, se asocian entre sí, se divierten y se instruyen en sus sombrías profesiones. En su seno existen los *capitalistas* del crimen, que especulan con él; los fabricantes de instrumentos para falsear las cerraduras y forzar las puertas, los que reciben y expenden efectos robados, que adelantan dinero sobre el fruto del robo y que tienen casas de posada donde habitan y se esconden los malvados. Vienen luego los que *incitan* al delito indirectamente, dueños de tabernas, lupanares, galleras, casas de juego, etc., y los mil pasatiempos brutales, groseros, crueles, y sensuales en que se vigoriza y eubre de flores el árbol del crimen.



Y no se debe olvidar la literatura del crimen, novelas baratas, periódicos y otras publicaciones en que el pudor se ofende, en que los héroes son ladrones y asesinos y las víctimas los hombres de bien y los magistrados.

¿ Puede la sociedad permanecer inerte delante de este mar embravecido que ruga á sus pies ?

### III. — LOS PRESOS.

La última causa de crímenes que quiero enumerar es la prisión misma. El ocio y la asociación de los presos entre sí, forman una verdadera escuela de vicio y de depravación. Cada criminal recorre en su memoria y refiere sus atrevidas hazañas, que el joven escucha ansiosamente, guarda en su memoria y se propone imitar. Fórmase luego el *espíritu de cuerpo* en la prisión, y una cierta opinión pública, á la cual se someten sus habitantes en mayor ó menor tiempo.

El remedio de este mal es conocido; depende de los empleados y del sistema. Si una prisión ha de ser solamente casa de castigo y detención, el empleado no tendrá otro deber que el de mantener la seguridad y evitar las fugas, y entonces no importa cuál sea su carácter moral. Pero si la prisión es casa de reforma, los empleados deben ser muy respetables y de alma elevada, generosa, evangélica. El preso debe ser agente en su reforma, y jamás se le debe obligar á un trabajo que le repugne. Hay en *todo hombre* un fondo de dignidad y de justicia que la tiranía extingue y que para el mejoramiento moral debe vigorizarse y estimularse.

Cuando sólo se busca la *seguridad* en la prisión; el preso puede ciertamente no desarrollar

su perversidad por la sola asociación con sus iguales de fuera ó dentro de ella ; pero en vez de ser un malvado libre, es un malvado encerrado ; y al volver á la sociedad, continuará como entró, practicando sus instintos y sus hábitos.

La eficacia de una prisión se demuestra por el mayor ó menor número de criminales que reincidiendo vuelven á su seno, y si la sociedad es responsable por causas de crímenes que obran fuera del recinto de la cárcel, ¿ cómo no lo será por las que obran dentro de ella, cuya administración dirige y estatuye ? La prisión debe ser campo de reforma, jamás semillero de delitos : y si la reforma es imposible, la detención debe ser perpetua. Esta es la verdadera justicia social.

Tenemos pues, que las principales causas de crimen, y sobre las cuales debe ejercerse la acción social, son : la pobreza, la orfandad, la ignorancia, el destierro voluntario, la embriaguez, el juego y la prostitución.

#### AXIOMAS.

Examinemos algunos axiomas, á fin de ilustrar mejor el asunto que nos ocupa.

1º. *Todo lo que expone á los hombres á cometer delitos es causa de delitos.* El desamparo puede considerarse como resumen de esa situación peligrosa. La pobreza es una especie de desamparo, como lo es también la ignorancia, es decir, el no saber leer ni escribir, ni oficio alguno, aritmética, lenguas, etc. La falta de hogar y la orfandad son otras dos especies del mismo mal. La sociedad reconoce en todas partes el deber en que está de auxiliar al huérfano y al desvalido.

Para los pobres se establecen casas de refugio; para los huérfanos, asilos; para los enfermos, hospitales, y para los ignorantes, escuelas. La cuestión no es pues de *derecho*, sino de hecho; si se quiere obrar más eficazmente, es preciso extender la protección, ensanchar el plan y reducirlo á sistema. Si la sociedad tiene derecho de aplicar forzosamente la propiedad de los particulares para el auxilio de los desvalidos, debe tener también el de legislar sobre la adquisición y transmisión de la propiedad, de modo que sólo los imbéciles puedan ser al mismo tiempo pobres y honrados. Si la sociedad tiene derecho de obligar al rico á pagar escuelas para el pobre, debe tener también el de obligar al pobre á que asista á las escuelas; el deber del uno es correlativo del del otro.

La caridad, en su más fecunda y elevada aplicación, deja de ser un impulso personal, para convertirse en un principio general cuyo fin es el de restablecer el equilibrio social que la diferencia de fortunas tiende á destruir. La caridad pública y reducida á un sistema inteligente, debe ser una válvula moral para dar salida al exceso de presión que ejercen intereses antagonistas. Fuera de esto, su empleo es perjudicial. Asegurar á todos una *oportunidad* y enseñarles el modo de aprovecharla, he aquí el primer deber. Socorrer á los que caen en la prueba, he aquí el segundo. Acaso esta teoría parezca sobrado paternal; pero téngase en cuenta que el papel del gobierno no va sino hasta abrir y mantener campo suficiente para que todos los seres puedan mejorar y progresar por sus propios esfuerzos. Admitese que una vez caídos estamos en el deber de levantarlos

¿ por qué no admitir también el de prepararlos al combate ?

La sociedad es responsable por los crímenes que se cometen, hasta el grado en que su legislación promueva el antagonismo entre el capital y el trabajo, engendrando así pobreza, desesperación y vicio ; es responsable por los crímenes del débil en la proporción en que ella ayude al fuerte y lo proteja ; y es responsable por los crímenes del fuerte, en la proporción en que deje de refrenar su fuerza.

2º. *Todo lo que induce á los hombres á cometer delitos es causa de delitos.* Bajo este título se clasifican los tres vicios criminales, el juego, la prostitución y la embriaguez. Vicios, si son privados ; crímenes, si son públicos. ¿Cuál debe ser la línea divisoria ? He aquí la dificultad.

La prostitución y el juego son ocupaciones de elección, no de necesidad. Por lo demás, su ejercicio siempre es, hasta cierto punto, público. La sociedad ó la policía, pueden sin dificultad señalar los lugares en que se practican. Ellos son ocasiones de crímenes ; su principio es vicioso, su ejercicio no es necesario, y sin embargo la sociedad los permite, reservándose el castigar aquellos á quienes han hecho culpables. Castigamos el resultado pero dejamos impune la causa. Aprisionamos al joven que robó *por el juego*, y á la niña que robó *por la prostitución*, y dejamos en libertad á los dueños del garito y del lupanar que les ofrecieron la ocasión, el peligro y el motivo de su crimen.

Nadie pone en duda que la embriaguez es una de las más fecundas fuentes de delitos. Y sin embargo, el vicio se ostenta pública y cínicamente en todas nuestras ciudades. Cada taberna

es un semillero de delitos. ¿ Por qué la permitimos ? ¿ No es más barato prohibir la causa misma que edificar asilos para los ebrios y cárceles para los criminales, pagar á los jueces y abogados y deshonrar á los ciudadanos ? Una fonda es una necesidad, un salón donde se sirven helados y refrescos es lujo ; pero la taberna no es lujo ni necesidad sino vicio, y sin embargo, en 1864 Nueva York contaba 21,242 tabernas, ó sea una por cada 183 habitantes.

Se admite que la embriaguez en público es un delito ; ¿ por qué no castigarla, pues, como el robo, y el fraude ? Mientras esta pregunta no sea contestada satisfactoriamente, la sociedad tiene que ser responsable por los crímenes que producen la embriaguez y las tabernas.

3º. *Todo lo que es injusto en la administración de justicia, es causa de crímenes.* Un sistema penal ineficaz es fuente inagotable de delitos. Es ineficacia en el sistema, no descubrir y aprehender á los criminales, no clasificarlos cuidadosamente y no castigarlos con equidad. Para que un sistema sea justo, es preciso clasificar debidamente las penas y los penados, y descubrir cuáles pueden curarse y cuáles nó ; — con la esperanza de la reforma, debe extinguirse la esperanza de la libertad. Justicia en las penas, generosidad en las recompensas ; aquéllas obran sobre la conciencia del preso, éstas sobre sus sentimientos.

4º. *Todo lo que exhibe imperfección en la legislación represiva, es causa de crímenes.* Un cuerpo de policía ineficaz, insuficiente ó mal organizado, estimula el crimen disminuyendo las probabilidades de ser descubierto. Prevenir es mejor que aprehender, y nada previene más que la seguridad de inmediata aprehensión. Aplícase esta

observación más que á los crímenes por impulso del momento, á los crímenes premeditados, que según la estadística, son cuatro veces más numerosos. El crimen exige por lo general secreto, habilidad, oportunidad ; la cobardía entra grandemente en la resolución del criminal, y otras muchas tentativas llevan el sello de la inexperiencia juvenil. Respecto, pues, de la cobardía, la reflexión y la inexperiencia, una policía bien organizada y activa es más eficaz para evitar los delitos que los más duros castigos.

El poder judicial y el poder ejecutivo estimulan á la comisión del delito, aumentando las probabilidades de que no sea descubierto, de que no sea condenado y de que se le perdone. \* Se calcula que en los Estados Unidos hay ochenta y tres probabilidades en ciento de no ser descubierto el delincuente ; cinco de no ser condenado, una vez aprehendido, y de quince á veinte probabilidades de ser perdonado antes de expirar la sentencia, una vez condenado. El crimen es, pues, una lotería entre el criminal y la sociedad, en que aquél lleva ochenta y tres billetes y ésta diez y siete, antes del juicio ; y después de él, la sociedad lleva ochenta y el delincuente veinte. Inútil parece añadir que las probabilidades en favor del criminal, son otros tantos estímulos para el crimen. La certidumbre del castigo forma la esencia de la prevención, porque enlaza fatalmente á la culpa, la pena.

Uno de los primeros elementos de la certidumbre es la rapidez ; la certidumbre hace indis-

---

\* Recuerde el lector que en los Estados Unidos el Poder Ejecutivo tiene la facultad de perdonar á los criminales.

N. T.

luble el lazo que ata el castigo al delito, y la rapidez lo hace formidable. La eficacia de la policia se averigua comparando el número de los crímenes descubiertos y el de los crímenes cometidos; la eficacia de la administración de justicia, comparando el número de los criminales juzgados y el de los sentenciados; y la eficacia de las prisiones, comparando el número de presos que se han puesto en libertad y el número de los reincidentes.

La responsabilidad social por las causas de los delitos es muy grande. El crimen es ciertamente formidable, pero la tarea de prevenir, castigar y reformar, no es infecunda. El crimen vive y se agita en los grandes centros de población y comercio, y sus adeptos son los ignorantes, los ociosos, los desvalidos y los desamparados; y siempre va en pos de las tabernas, los lupanares, los pasatiempos brutales y los garitos.

Debemos armonizar el capital y el trabajo; obligar á los ignorantes á que aprendan; apoderarnos del ocioso, el vago, el desvalido y el desamparado; perseguir á los capitalistas del crimen y á sus fomentadores, y tratar á los presos con dulzura, con humanidad é inteligencia. Y así lograremos prevenir la comisión del delito, ó convertir al delincuente en hombre de bien. Y si ambas cosas fueren imposibles, debemos entonces *mantener en prisión al criminal, hasta que la mano de la muerte lo ponga en libertad.*



# NOVELAS CORTAS







Estos juguetes, en forma de pequeñas novelas, han aparecido algunos en Revistas de Bogotá y otros son inéditos.

Ellos no tienen pretensiones literarias y la forma que se les ha dado, ha sido con el objeto de hacer más atractivo el fondo, de carácter algo árido que casi todos ellos, en variados departamentos de investigación, entrañan.

Se verá que en algunos me ocupo de la situación social lastimosa de la raza indígena en las tierras altas del interior de Colombia.

La raza indígena forma el cimiento de la población rural en Cundinamarca y Boyacá. Su bienestar y su elevación moral deberían ser solicito objeto del gobierno, del clero y de todos los amantes del país.

Ella vive hoy degradada, tiranizada y embrutecida por el alcohol.

Y sin embargo, encierra gérmenes que pudieran hacerse fructificar. Es una raza dulce, paciente y dócil hasta el último punto. Ciertamente estoy de que esfuerzos inteligentes y perseverantes para libertarla del vicio y de la ignorancia, serían en corto tiempo coronados por sorprendente buen éxito.



# FLORA

( Fisiología del amor )

---

A fines del mes de Abril de 1871, ausente de Bogotá, recibí de Tunja una carta de un amigo mío, la que no puedo menos que publicar, ora por ser verdaderos los hechos que en ella se refieren, ora porque considero interesante el estudio de la cuestión en que ella se ocupa.

Mi amigo había tomado activa parte en la revolución, sirviendo en las filas de sus soldados ; y en el combate de Tunja mereció especiales elogios del General Gutiérrez.

He aquí su carta :

Tunja, Abril 23 de 1861.

Mi querido amigo,

Quiero hablarte de un objeto que me llama vivamente la atención, y que estoy seguro despertará en tu espíritu grande interés.

Varias veces te he dicho que el estudio del corazón humano, tal cual es, no puede hacerse con fruto en sociedades creadas y alimentadas

en medios viciados. Para saber lo que el hombre puede ser, es preciso averiguar lo que es en todas las situaciones de la vida, en todos los países y en todos los tiempos : únicamente de ésta comparación es de donde puede resultar el conocimiento, siquiera aproximado, de su naturaleza.

El hombre debe ser bueno : ésta es la enseña de mi fe. No comprendo misión más digna del hombre de bien, que la de apresurar la mejora de sus semejantes. Cuando escucho entre mis amigos amargas quejas sobre los males sociales : cuando entristecido su espíritu por desengaños de poca importancia se apoderan de Larra, de Espronceda, de Byron, de De Musset, de cualquiera, en fin, de estos cantores sublimes de la desesperación y del vicio y que beben hiel en sus bellas pero sombrías páginas, ah ! maldigo el brillo estéril de tan grandes genios y deploro el mal que han causado. ¿ Por qué no se esfuerzan en mejorar lo que ven tan mal arreglado ? ¿ Por qué, en vez de vivir del pasado, de maldecir el presente, y mirar hacia atrás, hacia el lado negro de la humanidad en la niñez, no levantan á lo alto el pendón de la esperanza ; por qué no dibujan el porvenir con sus plumas de oro y se hacen los cantores del consuelo ? Qué ! será acaso que jamás han saboreado sus dulzuras y son por to tanto incapaces de ofrecerlo ? ¿ Les faltará la fe, esa esperanza divina, que en el presente significa creencia y en el porvenir redención ? Esos grandes talentos son los que yo llamo ruiñesores : cantan con inefable dulzura, pero cantan á las sombras. Debemos llegar en literatura á la época de las aves canoras que saludan al sol que se levanta. A propósito de

lo cual te revelaré inter nós el secreto de la gran popularidad de Víctor Hugo : él cree en el progreso eterno y por tanto indefinido del espíritu humano : tal es su punto de partida, tal su fuerza y el verdadero origen de su inmenso poder sobre las almas. Y así sucede también con Longfellow, el cantor del consuelo y la esperanza, de la fe y el deber.

Pero vamos á mi cuento.

En Bogotá hemos discutido los dos con muchísima frecuencia, si el amor-amor existe, ó si lo que hallamos y sentimos en el fondo de nuestro corazón es el amor-pasión, pasajero y fugaz; el amor-especulación, duradero como el hambre, mientras hay estómago; el amor-amistad, dulce y ardiente, pero no bastante para el alma. Tú sostienes que el amor es pasión y por consiguiente que no es eterno; y dices que la amistad es su fuego como la hoguera que tiene llama y carbones : según tu teoría, el amor es la llama, que puede apagarse al viento de la satisfacción, quedando un centro ó foco ardoroso que llamas *amistad*.

Pues bien, yo sostengo, como tú sabes, que el verdadero amor es una necesidad espiritual distinta, especial, bien caracterizada, eterna, que se individualiza y que se fija; que ella es única y que es indispensable saber darle nacimiento, dirigirla, sostenerla y desarrollarla para la buena marcha de las sociedades.

En esta campaña, y lejos de la atmósfera perturbadora de una sociedad numerosa, hallándome más en contacto con la naturaleza, he tenido oportunidad de hacer observaciones que juzgo comprueban la verdad de mis teorías. Entre

aquéllas hay una, nada menos que el tema y propósito de esta mi carta.

Tres años hace que conocí en Paipa, risueño pueblo cercano á esta ciudad, un mozo á quien las gentes del lugar llamaban Antuco, quien se había casado con una muchacha regularmente parecida, de nombre Florentina, convertido por una amorosa concisión en el de Flora. Este *ménage* era notable, según me han dicho después, únicamente por la silenciosa oscuridad de su vida y la ausencia consiguiente de todo escándalo. Flora era hacendosa; Antuco trabajador y honrado: todos los domingos venían al pueblo á oír misa, vestidos con sumo aseo: se retiraban á la hora de la *queda*. Antuco no contaba aún el primer bofetón activo, por decirlo así, aunque tenía dos muñecas de oso; Flora no contaba el primer galán, aunque era dueña de dos ojos negros matadores, y un piececito coquetamente ajustado dentro de una blanquísima alpargata. Antuco trabajaba en su campo, y Flora cosía en su casita: por la noche, al dulce rayo de la luna, graciosa servidora de los amores indigentes, las voces de marido y mujer se oían á distancia unidas en la letra y en el alma de un bambuco tristemente risueño. Tenían un hijo rubio y vivaracho, de cuatro años de edad, y que se llamaba Antoñito.

A mediados del mes pasado, y ocupándonos en los preparativos de defensa de esta ciudad, tuve ocasión de pasar dos semanas en Paipa, organizando un escuadrón. Hallábame cierto día en casa del señor N. reunido con su familia en el patio-jardín y bajo el sol magnífico de aquel cielo, siendo testigo de una gran desdicha doméstica en la que todos tomábamos activa parte,

Tratábase de lo siguiente: una de las hijas del señor N., adorable niña de siete años, había recibido hacia pocas semanas y de una amiga de su casa, dos pares de periquitos de esos que llaman Cascabeles; y en la noche anterior un gato asesino, especie de Gobernador ruso, penetrando en el dormitorio de los inocentes había devorado dos de ellos. Tratábase de tomar *medidas* escogiendo alguna de las muchas que amigas y comadres proponían; sin embargo, ninguna de ellas parecía aceptable á la angelical niña, quien, saboreando tal vez la primera desventura de su vida, permanecía medio oculta bajo una enramada de madreselvas y doncenones que florecían en el patio, toda bañada en lágrimas.

En estos momentos penetraba con ademán modesto y respetuoso la muchacha Flora, de que te he hablado: llevaba en la mano un canastillo de mimbre con algún regalo para uso doméstico, que cubría con un magnífico ramillete de rosas blancas y encarnadas para *mi señorita*. Flora venía con algún empeño de esos que tienen diariamente los aldeanos para con los señores, y que se hacen tanto más frecuentes cuanto más bondadoso es el carácter de éstos, porque para el consuelo no hay límites. Una vez terminada la conferencia de Flora con la señora de la casa, se retiraba ya aquélla y estaba á punto de recibir los encargos, saludes y recomendaciones inherentes á toda despedida, cuando la dulce chicuela corre á estrechar la mano de la madre diciéndole: “Mamá, regáلهle sumerced los periquitos á Flora: en su casa de ella no hay gatos y allí los cuidarán mucho; no es cierto, Flora?” En aquella casa la niña



era ó es sultana y oír es obedecer; así fué que pronto marchaba Flora con su jaula, llena de contento y aturdida, abombada, con la infinita serie de recomendaciones que todos le hacíamos sobre la higiene de los condenados al ostracismo.

Habían pasado cuatro ó cinco días después de esta escena, y el escuadrón ya organizado y listo para marchar á Tunja al día siguiente, cuando de nuevo me tocó ser testigo de otra desdicha. Flora la refería, llena de tribulación y de lágrimas, á la familia del Sr. N; y era así.

Por alguna circunstancia se habían sacado los periquitos á tomar un baño de sol, y en un momento de descuido de Flora, que los vigilaba desde el patio de su casita, en el que con otras compañeras y amigas se ocupaba en limpiar una hanega de trigo, uno de los animalitos desapareció, sin que se pudiera saber cómo ni por qué, y casi de entre las manos, como decía la muchacha. Pero no era esto solamente, sino que el compañero, al ver su repentina viudez, se puso triste. meditabundo, si es permitida la palabra; huyó á la luz, dejó caer sus alas de esmeralda, no volvió á parlotear, como era su costumbre, rehusó comer, y por último había muerto dos horas antes del relato. “Yo no creo en agüeros, alegaba la pobre muchacha, pero Antuco dice que se va á pelear á Tunja con la gente que sale de aquí; y así, Dios me perdone, pero si lo matan, yo moriré como este pobre animalito,” y extendía sobre los ladrillos del corredor al pobre periquito, palidecido por la muerte su color de esmeralda y cubierto el pico de un verde ceniciento.

Flora acompañó á pie nuestro escuadrón hasta el sitio llamado el Arenal, á legua y media de

distancia de la ciudad de tunja : de allí se devolvió, gracias á las súplicas é instancias de algunos oficiales, y de las madres y esposas de nuestros voluntarios que de ahí también regresaban para su pueblo ; pero no lo hizo sin que al despedirse de su marido oyésemos que le decía sollozando : “ Mira, Antuco mío, si te matan los godos, yo moriré como el periquito que me regaló la niña Anita ; no volveré á comer ni á beber, y me tendrán que enterrar.”

Tú conoces ya los detalles de este rudo encuentro de seis días ; sabes la brillante carga del jueves, en la que Gutiérrez, á la cabeza de un pequeño grupo de jinetes, llegó á caballo hasta la segunda línea del enemigo, precipitándolo todo á su paso. La ascensión del alto de San Lázaro, que domina la ciudad, fué prodigio de audacia : se consumó con el ímpetu con que siempre encabeza y dirige sus ataques parciales este afamado capitán ; pero hubo necesidad de retroceder ante un enemigo mil veces superior y que paraba los ataques de nuestras lanzas con un fuego de fusilería á mansalva por encima de las cercas de piedra. La retirada fué realizada con suprema sangre fría. Antuco era de los nuestros : á cada tres ó cuatro pasos volvíamos grupas, enfrentábamos al enemigo, y lográbamos detenerlo, aunque muy costosamente. Ya nos acercábamos á las tapias del convento del Topo, en las que nuestra infantería podía protegernos, cuando oí á mi lado un grito más de otro de los nuestros que acababa de ser herido : volví á mirar y vi á Antuco que abría los brazos, dejaba caer la lanza de sus manos, y rodaba del caballo al suelo, dejando la montura salpicada de sangre. Quince minutos después, protegidos

por nuestra infantería que avanzaba, pudimos con alguna seguridad recoger los heridos que habíamos dejado, siquiera en parte de aquel trayecto de sangre. Mi primer cuidado fué Antuco : estaba muerto : una bala le había atravesado el corazón, y cuanto hicimos para socorrerlo fué inútil.

Flora no se me separó desde aquel momento de la imaginación : corté un rizo de cabellos de la cabeza del muerto, empapé un pañuelo en su sangre, tomé de los bolsillos de su vestido algunas frioleras que contenían, tales como un recado de candela, una bolsa de cuero con colmillos de caimán, una enorme navaja y otras cosas semejantes, destinando todas estas tristes reliquias para la infeliz viuda.

El sábado á las dos de la tarde estaba terminada la batalla, habiendo obtenido nosotros una completa victoria. El domingo, sin querer esperar-me á acompañar los trasportes de entusiasmo de los vencedores, ni ser testigo de los honores fúnebres tributados á los muertos, monté á caballo muy temprano. A las nueve de la mañana me desmontaba en Paipa á la puerta de la casa del señor N. Ya por el *correo de las brujas*, como vulgarmente dicen las gentes, había llegado la noticia á la pobre Flora, y desde que la supo, como su casita estaba un tanto distante del poblado, la bondadosa familia del señor N. la había llevado á su propia casa instalándola en un buen cuarto, llevando á Antoñito á otra parte. Supe que Flora había llorado mucho, mucho, á torrentes : que pasado el primer acceso de su dolor, una especie de resolución serena y tranquila se había apoderado de su alma : que lloraba poco, pero que rehusaba todo alimento y

que repetía constantemente : “ Yo lo tenía ya dicho : el periquito me quiso enseñar á querer ; pero él no quería más que yo : tampoco yo puedo comer — no puedo comer, — no puedo vivir. ” Jamás he visto un dolor tan sencillo, tan intenso, tan verdadero, sobre todo tan profundo : por eso te lo he querido pintar. Flora lloró de nuevo á torrentes al recibir las reliquias de que yo era portador ; pero de nuevo serenóla un tanto esa resolución tranquila y asustadora de que ya tenía yo conocimiento. Quise hablarla, quise consolarla pintándole á Dios, al cielo, á la Resignación con colores brillantes : me figuré que estaba consolando un dolor vulgar, uno de esos dolores de las ciudades ; pero bien pronto tuve que desistir de mi empresa. Ante la majestad sencilla de aquel duelo, me limité únicamente á esperar... ; ¿ pero esperar qué cosa ? La muerte, porque presto me convencí de que Antuco era una necesidad para la vida de Flora ; que era físicamente imposible que ella viviera : y ya sólo la contemplé con ese religioso pavor que inspiran aquellos que están á punto de emprender el viaje de que no hay regreso. Ella me oía sin impaciencia ; sus quejas ya no eran amargas ; mejor dicho, ya no se quejaba : sentía, sentía inmensa, profundamente : la cuerda del dolor vibraba hasta en el más recóndito de los senos de su alma. Sobre aquel mar de sentimiento flotaba esta idea, única, exclusiva : la imposibilidad de vivir.

Sólo un síntoma de enajenación mental le noté (si así lo era) : la influencia directa de una idea muy inferior á la grandeza de la muerte moral ; idea personal, y esta era la muerte del periquito. Pero al mismo tiempo, nada podía expresar

mejor la sencillez de su dolor, que su comparación con un animalito privado de razón y de inteligencia. El símil era elocuente; ella no podía ni pretendía explicarse lo que le pasaba; pero sentía que la ausencia la mataba y se moría tranquila, resignada, como el animalito que ausente de su compañero no podía tampoco soportar la vida. "Lo había dicho," repetía sin cesar, y sacaba de su seno el pico amarillo del animal, que llevaba pendiente del cuello. "Yo lo había dicho: el periquito me quiso enseñar á querer, pero yo sé querer bien y tú no me has de enseñar: te moriste porque se llevaron á tu marido, ¿no es cierto? Yo tampoco puedo vivir porque se llevaron al mío: no puedo comer, como no podías tú hacerlo cuando quedaste solo; no quiero ver la luz, como tú que te refugiaste en el más oscuro rincón de la cocina; yo también, periquito, me voy á morir, porque no se puede vivir cuando se pierde lo que se quiere."

Tal era el tema de sus soliloquios; pero más que en ellos y por sus palabras, el mal de la ausencia se retrataba en todo su ser: había en su frente, en su mirada, en sus ademanes, en sus sonrisas de resignación, todo el hielo y toda la oscuridad de una luz que nos huye, que nos deja, que se extingue. Había como frío en su persona; por un movimiento tal vez involuntario buscaba apoyo en los que la rodeábamos; se nos acercaba lentamente, para retirarse luego al comprender que no era eso lo que su alma buscaba. ¿No has encontrado á veces en el mundo seres á quienes les falta como un rocío de gracia, de electricidad, de fuego, de amor, en fin? ¿Seres bien formados, inteligentes y nobles, naturalezas ricas, pero que llevan en sí, á primera

vista, como la tristeza de una prescripción dictada por el amor? Pues algo semejante rodeaba á esta mujer; pero este algo tenía en sí un carácter místico, sagrado: era tal vez la muerte que la atraía desde lejos.

Con frecuencia decía: “Tengo frío, el sol no calienta; algo me falta, algo, algo me falta; siento que todo se lo quieren llevar de aquí: *todo se lo han llevado!*”

El Cura de la parroquia quiso unir sus esfuerzos á los de todo el pueblo que se interesaba vivamente en tan gran desgracia; pero estas palabras de la pobre viuda le hicieron inclinar la cabeza y callar “¿Por qué no le preguntó su merced al periquito por qué no quería comer, por qué se quería morir? Si él hubiera sabido hablar le habría dicho lo que yo le digo á su merced. No puedo comer porque no puedo, no puedo vivir porque no puedo.”

El lunes á las tres de la tarde desplegó sus alas hacia el cielo esta pobre ave herida de muerte por un dolor incurable. Todo lo que podía hacerse por salvarla se hizo; pero ella no podía vivir y no vivió: el mal de la ausencia le robó la vida. Ah! si tú hubieras visto á esta mujer muriéndose por la ausencia del ser querido, con qué fe habrías exclamado como yo: “El amor existe como amor, el amor más grande es aquel que es para el alma una necesidad tan grande como el alimento para el cuerpo.”

Estoy trastornado por la presencia de esta catástrofe, y no se aparta de mi memoria ni de las preocupaciones del corazón la imagen de esta morena muerta, tostada su faz por el sol, hundidos sus párpados y entreabiertos sus bellos ojos, como queriendo penetrar allá, muy lejos,

en lo infinito, la Unión eterna, delirio santo de todo corazón que más que amar idolatra.

El entierro ha sido suntuoso : seis robustas aldeanas, solteras y de las más bellas del lugar, han llevado el ataúd al cementerio : al cubrirlo de tierra, un gemido se alzó de la turba de mujeres que lo acompañaban, y hubo como una lluvia de inmortales (que aquí llaman *simprevivas*) sobre el polvo que cubría tan gran corazón.

Basta por hoy : un filósofo concluía sus cartas á un amigo, diciéndole : *tuyo en la humanidad* : Yo que no soy filósofo, pero que sí soy hombre, concluiré la mía diciéndote : Tuyo en el amor.

\*\*\*

. . . . .  
Debo advertir que mi amigo tiene una cabeza muy alborotada ; por lo cual, y no obstante que él me haya jurado la verdad de su relato, debe poner el lector su razón en guardia contra los *sueños de los veinte años*, á que tal vez pertenezca la sentida historia de Flora.



# LA VARILLA MAGICA

(Dedicado á la señorita...)

---

Recuerdo que en una delicada composición escrita de su pluma, usted pregunta :

Sueños, ¿ qué sois ? ¿ Fantásticas creaciones  
De la mente, ó recuerdos del pasado ?  
¿ Consuelos del que llora desgraciado,  
Ó profetas de un mundo por venir ?

Y puesto que tales ideas le causan placer, me permitiré referirle una anécdota tocante á este asunto de los sueños, tan misterioso y tan lleno de encantos.

Durante mi residencia fuera de este país, tuve ocasión de pasar algunos meses en una aldea en el condado de Gloucestershire, en Inglaterra, y en ella la fortuna de contraer estrechas relaciones con Mr. y Mrs. H., pareja ya en la última década de la vida mortal. Su sociedad era para mí más que un recreo, era una esperanza. Mr. H., antiguo pintor en miniatura, era un carácter esencialmente cosmopolita en ideas, que no com-



prendía, ni conocía, ni sancionaba las preocupaciones de raza, religión, nación, color ó posición. Para él todos eran *hombres*, y estos hombres hermanos : la tolerancia era la raíz de su alma, y sobre esta tolerancia se elevaba una fe íntima: profunda, sencilla, en la *bondad de todo*, que revestía sus palabras, sus modales y su apostura de una grave tranquilidad y una jovial reserva jamás desmentidas. En suma, al conversar con Mr. H. se le estimaba; al gozar de su amistad, se le admiraba; al entrar en su intimidad, se le reverenciaba. Pero había sobre todo un punto en este matrimonio, que era para mí el más fecundo en emociones dulces: éste era la ardiente simpatía, el afecto vivaz, fogoso, purísimo, que estos dos viejos se profesaban : ambos estaban cubiertos de canas, ambos tenían arrugado el semblante, el pulso tembloroso, débil la voz, cansada la mirada; pero había rayos en sus pupilas que revelaban los sentimientos de dos corazones eternamente jóvenes. Yo había creído que el amor era lo que todos dicen—el calor de un día; había pensado que todos los maridos se acuestan viudos en la tumba; que todas las mujeres casadas adornan su corazón con la toca blanca, mucho antes de que la muerte física lo ordene así; pero al ver este matrimonio respiré con fuerza, porque pude decirme: “El amor es algo superior á la pasión; el amor sobrevive al tiempo, á la costumbre, á la belleza, como sobrevive á la traición y á la ausencia.”

Mis visitas eran á la hora del te, y sucedía que mi asiento habitual estaba situado enfrente á la chimenea. Desde él me había yo fijado, casi desde la primera vez, en un cuadrilo pequeño, colgado

al lado derecho de un alto espejo que decoraba la chimenea, encajonado en un primoroso marco de carey, y que tenía grabadas estas palabras en letras de oro sobre la parte superior : *The magic staff*, y abajo esta fecha : “ 16 de Octubre de ..... ” he olvidado el año justo.

Esta miniatura revelaba á primera vista la mano firme y el espíritu original y poético del verdadero artista ; pero había, además, tal frescura y tal lozanía de atmósfera en ella, que se adivinaba la inspiración, es decir, el soplo superior, que es el sello del genio.

La belleza de ejecución, el especial esmero con que Mrs. H. cuidaba de mantener brillante el marco, y claro el cristal ; las miradas de amor que ambos le dirigían ; la fecha grabada al pie, todo me hacía comprender una historia íntima ligada á él, que ardía en deseos de conocer.

Al fin, aprovechando estudiosamente un aniversario de la fecha del cuadro, y alentado por la confianza que se me dispensaba, me atreví á preguntar directamente á Mr. H. cuando saboreaba su segunda taza de te, el 16 de Octubre de.....

El viejo sonrió dulcemente, fijó su mirada limpia en su mujer, como para buscar en ella recuerdos, y dijo así :

“ Mi posición ha sido siempre humilde ; pero en los primeros años de mi vida era más que humilde, era casi miserable : por ese tiempo, siendo aún muy joven, yo ganaba mi vida haciendo ensayos en miniatura, en que decían que llegaría á descollar.

“ Desde niño he tenido la más irresistible tendencia á todo lo maravilloso ; es una cosa superior á mí mismo : no puedo oír algo

extraordinario, sin que mi primer impulso sea á creerlo. Usted extrañará esto, sabiendo, como sabe, cuáles son mis ideas religiosas y políticas; pero es lo cierto que compenso en lo demás mi escepticismo á este respecto: yo creo en el socialismo, creo en la frenología, creo en la bondad intrínseca del hombre, creo en el progreso universal, creo en la homeopatía, en los profetas, en los espíritus golpeantes, y estoy esperando algo más nuevo para creerlo. Sobre todo creo en los sueños; pero son ciertos sueños, revestidos de cierto carácter; que hagan cierta impresión profunda en el alma, que yo solo comprendo. Franklin, el baron de Humboldt, Goethe y muchos más, han creído también en los sueños; esto por si usted necesitare argumentos de autoridad.

“Hoy mismo, cuando Mrs. H. desea rejuvenecerse, y que vamos á oír á Hamlet ó Macbeth, no puedo ver aparecer la sombra del rey de Dinamarca, ó saltar el espectro de Banquo en el salón del festín, sin que me diga involuntariamente: ¿y por qué no? ¿Por qué no han de volver á este mundo los que han dejado su vestidura mortal?

“Sucedió, pues, que por una coincidencia que no me detendré á explicar, llegué á conocer á la actual Mrs H., que era entonces una niña de quince años, colocada en alta posición, rodeada de adoradores, y por demás de novedades fisisas, que conmovían su delicada estructura como un hilo eléctrico. Inútil es decirle que perdí la cabeza desde que la ví por primera vez: Mrs H. dice que ella no, pero yo llego á creer que sí: ¿es verdad, María, te acuerdas.....?”

Mrs. H. sonrió con la pureza con que lo habría hecho cincuenta años atrás.....

“Sobrecogido de placer al principio, de espanto luego, me retiré á mi habitación, y pasé en vela la noche casi entera. Al amanecer pude cerrar los ojos, y tuve un sueño que no he olvidado jamás : ese cuadro lo representa, y fué así :

“Soñé que me hallaba al pie de una peña escarpada y que estaba resolviendo treparla : dudando en acometer tamaña empresa, hice una oración mental pidiendo, como era mi costumbre estando despierto, alguna ayuda de la Providencia ó de poderes sobrenaturales. Entonces vi aparecer un anciano que puso en mis manos un bastón, y enseñándome con la mano derecha la cima del peñasco, escondida entre la nieve, desapareció en una nube vaporosa.

“Emprendí camino por un sendero tallado en la roca, sembrado de picos que desgarraban y sangraban mis miembros : exhausto de fatiga, me reposaba para emprender de nuevo una marcha dolorosa. Antes de coronar la cima, una tormenta deshecha me acometió, y bañado en sudor helado, azotado por el granizo, alumbrado por el rayo, alcancé al fin una pequeña planicie que dominaba la montaña. Casi al mismo punto desambocaba otro sendero, que venía del lado opuesto, y que yo comprendí era de ascensión tan penosa como el que acababa de dejar atrás.

“Entré, desatentado, á una cabaña de paja blanca y caliente que coronaba la eminencia, y apenas había tendido la vista para escoger un lugar en que reposarme, cuando vi llegar por el sendero opuesto una mujer desgarrada como yo, cubierto su cuerpo de heridas, los cabellos en desórden y empapada en agua : su paso vacilante indicaba la más completa fatiga.

“Entró en la choza, alzó la cabeza y reconoci en ella á María.....

“Al principio se sorprendió de verse sola conmigo; pero yo me dirigí á ella y la dije :

—“¿Crees que te amo?

—“Sí,” me respondió ella con el candor de un niño.

—“Pues bien, sea mi cariño tu ángel guardián : repósate en mi pecho, deja que mi amor vele tu sueño.”

“Y tendí una manta, que sin saber por qué estaba seca y caliente en mis hombros, en el suelo de la choza, y me senté en un extremo : María se acostó con la confianza de un niño que duerme en el seno de su madre ; apoyó su cabeza en mi pecho, y bien pronto vagaba por su rostro esa sonrisa celestial que sólo pertenece á los que sueñan en la dicha pura. Yo velaba sus facciones coloreadas por la fatiga, y cuando me pareció que habían pasado años tras de años en este deleite sin nombre, la visión se borró lentamente de mi espíritu.

“Al siguiente día comencé esa miniatura, que al decir de los que nos han conocido en nuestros verdes años, es de una semejanza completa en los retratos.”

Mrs. H. tomó una bujía, y todos tres nos acercamos á contemplar la preciosa joya.

La tormenta batía en los flancos de la montaña ; pero la cima estaba alumbrada por una luz radiante : un rayo purísimo caía sobre la frente blanca de María, y se descolgaba jugueteando por sus cabellos rubios. La actitud de Mrs. H. era sobre todo interesante : el artista se transformó, y viviendo en su sueño, dió á su creación la más absoluta abstracción de sí mismo, haciendo

que la vida que desbordaba de sus miradas y de su frente surcada de venas azules, se comprendiera á primera vista que venía toda entera de la dulce figura que reposaba tranquila, reclinada en su pecho. Era una idea inexplicable, y estoy seguro de que el pincel no fué inferior á la visión que quiso representar.

“Comprendí que este sueño era uno de los que yo gustaba de creer, continuó mi viejo amigo, y por una semana entera me dediqué con un ardor furioso á acabar este trabajo, que es mi obra maestra.

“La impresión que él produjo en mi espíritu fué tan honda, tanto, que más tarde pude grabar encima de mi cuadro adorado esa inscripción *The magic staff* (la varilla mágica) y le diré á usted por qué :

“Esa visión recorrió para mí lo porvenir. Entre María y yo era indispensable, necesario, fatal, que hubiera obstáculos ; esos eran la pena escarpada ; la visión fué mi fe, fué mi salvador, fué el bastón del anciano.

“Las respectivas posiciones de ella y mía ; circunstancias sociales enteramente especiales que yo ignoraba ; mi carácter, que era entonces fogoso, precipitado, pronto á la indignación y á las resoluciones extremas, como el potro *pure-blood*, siempre listo á la carrera más furiosa ; todo esto nos preparaba luchas.

“Y siempre, al punto de desfallecer, de estallar, de huir, la visión llegaba fresca y pura ; yo inclinaba la cabeza, y una vez disipado el embate, comprendía que la cima de la montaña estaba más cerca de mí.

“La duda respecto de lo que pensara María,

la ausencia, mi posición humilde, los vaivenes de mi fortuna, las intrigas de los numerosos aspirantes á su mano; todo esto, que en su lugar respectivo vino á tender un obstáculo ó á librar un combate en mi vida, combates á veces terribles, todo se disipaba con diez minutos de contemplación de ese cuadro.

“ Una vez, salido de la más terrible lucha, aquella en que todo lo que había de generoso en mi alma se rebeló contra mis amores, me sobrecogí tanto con el poder sobrenatural de este sueño, que lleno de reconocimiento le dí el nombre de la VARILLA MÁGICA.

“ Ya ve usted, agregó dulcemente Mrs H., cómo un sueño ha sostenido á Jorge con más vigor que otros muchos bienes *positivos*: tenga usted, pues, cuidado, y si alguna vez la Providencia lo visitare, no desoiga usted sus palabras. Pero el sueño no fué solamente verdadero respecto de él; al verme á mi entregada al reposo, y no á los trasportes del amor, hubo profecía segura: lo que ha pasado me lo comprueba. Cuando llegué á los brazos de Jorge, había luchado tanto, había sufrido tanto, que busqué en su corazón un lecho de descanso más que de amor..., y hallé lo que buscaba: y ese letargo dulce que necesitaba profundamente, es el que le permite á usted encontrar mi alma nueva, mi corazón joven todavía, mi espíritu candoroso y creyente, con sesenta años de vida, tres hijos y seis nietos.”

Esa noche me retiré lleno de la más viva emoción. Soñé que estaba soñando ser feliz, y debo decir á usted que me he visto en el más duro trabajo de interpretación, pues absoluta-

mente no sé si juzgar que mi felicidad es un sueño, ó que en un sueño está mi felicidad.

1863.

\* Este juguete describe un hecho real y de que tuve intachable conocimiento al tiempo de su ocurrencia. El no es nuevo: se sabe que Delfina Gay, la primera esposa del notable escritor Emilio de Girardin, soñó que un cierto caballero á quien jamás había visto y con quien simpatizó enormemente, la invitaba á bailar. Pocos días después la figura de su propio sueño la encontró en un baile, realizándose el matrimonio en breve tiempo.





# EL MANUSCRITO DE MI TIO

(Tema para una novela)

AL SEÑOR JOSÉ J. BORDA.

---

En la muy cortés invitación que me hizo usted el honor de dirigirme, solicitando mi humilde cooperación para la colección de artículos que se propone publicar, tuvo usted la fineza de excitarme á buscar entre mis *escritos inéditos*.

Mis escritos inéditos son bien exigüos, por cierto; pero existen. Quién no los tiene? ¿Quién, que haya sentido la comezón de pluma, no tiene olvidados en algún rincón de alacena ó viejo cofre, aquellos ensayos juveniles, tan fervorosamente empezados como prontamente abandonados? ¿Quién no cuenta algún *diario* de una vida de sueños, ó los atrevidos comentarios que los diez y ocho años nos hacen escribir con tanto dogmatismo sobre páginas de historia que recorreremos por primera vez? ¿Quién no guarda algún tesoro de empolvadas fantasías de ambición ó de amor? Al recibir su amable carta, antojóseme seriamente escudriñar mi pobre

tesoro, que en breves segundos recorrí, no sin tropezar con algo que felizmente me ha provisto de tema para borrajear algunas páginas, que encargo á la paciencia del lector.

Tropecé en efecto con un legajo cuidadosamente atado con cinta carmesí, y que se hallaba rotulado así :

**EL MANUSCRITO DE MI TIO**

*(Tema para una novela.)*

Apenas lo había alzado á mis ojos, cuando apareció á mi mente una rica cosecha de recuerdos, que aquel modesto papel despertaba en viva aparición.

Volví á ver en el espejo de la memoria á mi tío, cariñoso y fiel amigo de mi juventud, muerto hace ya muchos años. Le ví como en tiempos más felices, con su descarnado y pálido rostro, cuidadosamente afeitado. Parecióme sentir el cordial abrazo de sus nervudos músculos, cuando llegaba los sábados por la tarde á nuestra hacienda, empolvado y cansado, á pasar en casa el siguiente día de fiesta. Otra vez sentí la cariñosa impresión de su mirada triste y fija, y parecióme que me hallaba como antes en las largas correrías á pie por los potreros de la hacienda : fecundas peregrinaciones en que yo mamaba provechosas lecciones, que con singular paciencia destilaba en mi espíritu su profunda erudición, su rica fantasía y un corazón tan puro y candoroso como leal.

Mi tío no era hombre de mundo. Contaba escasos amigos : un niño le habría engañado. Pero era un paciente y perspicaz observador del corazón humano. Siempre benévolo en sus juicios, esquivaba condenar; pero no desconocía el fondo

de mal que domina á los hombres. Vivía siempre triste, y cuando cualquiera otro se habría indignado, mi tío redoblada de amargura, la que se retrataba en la más que común palidez de sus mejillas, en la contracción de sus cejas arrugadas en pliegues oblicuos hacia arriba, y en la del de la esquina de sus delgados labios hacia abajo. Sólo he visto esta boca tan inmensamente melancólica en los retratos del Dante.

Con aquel hombre serio y poco interesante en apariencia, mi espíritu se explayaba en absoluta é infantil franqueza. Era yo lector minucioso de toda especie de novelas, de biografías, de cuentos y de anécdotas. En mi inagotable apetito, los doce tomos de La Casandra fueron devorados, no una sino varias veces, y Orlando Furioso, Pablo y Virginia, Los Mohicanos, La Nueva Eloisa, Clara Harlowe, Los Girondinos, Las mil y una noches, las Vidas de los santos, y setenta libros á cual más heterogéneos, eran sucesivamente embaulados en mi cabeza, con casi idéntico deleite. A consecuencia de esto, me acometió el vehemente deseo de escribir novelas. Empecé varias en efecto, llegando cuando más lejos al segundo capítulo.

Mi tío era el confidente de mis locas ambiciones literarias, y tomando á lo serio mis lentas veleidades, se ocupaba con frecuencia en nuestros paseos, en aconsejarme, con exquisito gusto y notable elevación de ideas, acerca de las dotes del novelista y de los rasgos que deben componer una novela. Repetíame siempre, que la verdad es más maravillosa que la ficción, y que toda vida por oscura que sea, puede traducirse en una interesante narración, cuando un espíritu obser-

vador y un estilo elegante se aplican al análisis de las pasiones humanas.

Repetidas ocasiones me prometió enviarme alguna vez ciertos apuntes, que él consideraba altamente interesantes para fabricar con ellos una novela llena de emociones, de íntimos y secretos dramas y de provechosas enseñanzas.

Mi amado tío cumplió su promesa ; pero fué años más tarde, cuando estábamos separados por larga distancia, cuando el ardor literario de mi adolescencia se hallaba atemperado, tanto por un juicio más seguro sobre las propias aptitudes, como por preocupaciones de más absorbente carácter.

Recorri con interés el manuscrito de mi tío : medité largamente sobre él y... acabé por arrinconarlo en el fondo de una alacena ; no sin que, como tributo á su mérito real y al amado amigo que me lo enviaba, hubiese cuidado de preservarlo del polvo y las telarañas, envolviéndolo en doble cubierta de papel de estraza, atándolo con esmero y escribiendo al reverso en letras gordas el rótulo con que encabezo este artículo.

Hoy se me ha presentado la ocasión de desenterrarlo, y allá lo lanzo.

Acaso él haga que la memoria de un hombre desgraciado sea recordada con amor por los corazones sensibles que saben estimar aquellos sacrificios de la pasión y el propio bien, que no por ser oscuros y desconocidos dejan de ser menos grandes.

En cuanto á los problemas fisiológico-morales en que se ocupa mi tío en su sencilla narración, los hombres de ciencia pueden ilustrarlos, vulgarizarlos ó contradecirlos. Ellos, sea como fuere, ofrecen al filántropo y al estadista

un inmenso campo de acción, así como ofrecen al novelista y escritor fecundos y bellos temas para desplegar las dotes de un estilo florido y sencillo, no ménos que de un espíritu reflexivo y sagaz.

Dice así el manuscrito :

« Voy á cumplirte la promesa que te tengo hecha, de procurarte un tema apropiado para fabricar sobre él una novela.

Al mismo tiempo voy á satisfacer tu curiosidad ó tu interés, refiriéndote á grandes rasgos mi propia historia.

Porque mi vida, mirada con ojo atento y observador, puede ser inagotable tema para tramar una novela.

La novela es el enlace fantástico de pasiones humanas en lucha y desarrollo. La forma es ficticia : los elementos que entran en acción deben ser reales.

El elemento dominante en una novela debe ser una fuerza superior á las voluntades de los protagonistas que, obrando oculta y misteriosamente, conduzca los sucesos á desenlaces fatales.

Para la meditación filosófica, el elemento *fatal* debe tener sus causas conocidas. Estudiarlas, á fin de contribuir á removerlas, debe ser el objeto práctico y benéfico de la ficción.

La lucha, el mal y el dolor, tienen sus causas, que el hombre puede hasta cierto punto llegar á aniquilar.

El elemento *fatal* puede ser entre otros, social ó fisiológico. La lucha, el sufrimiento, el dolor irremediable pueden provenir de una organización social defectuosa que, apresando entre sus

garras á seres inocentes, los maltrata y atormenta. O puede provenir de antecedentes psicológicos, es decir, de causas que afectan el carácter individual.

Una individualidad es una masa que toma la forma del molde en que se la encierra y en él se endurece. Una vez endurecida, esta masa, es decir el individuo, se lanza al torbellino del mundo social. Si lleva ángulos cortantes, en donde quiera tropezaré haciendo daño, y si encuentra en su carrera superficies delicadas, las herirá y despedazará. Si la masa carece de ángulos y es circular, rodará fácilmente causando poco estrépito; y si su superficie es elástica, saltará al contacto de los obstáculos y tendrá gran fuerza de resistencia.

El molde del carácter humano se compone de tres elementos principales : el elemento genealógico, el elemento educacionista y el elemento de situación.

El elemento genealógico, es decir, la suma de influencias hereditarias que afectan el modo de ser físico y moral del individuo, es el más vigoroso y persistente de los tres. Su estudio debiera formar un tema de constante preocupación para los hombres y los gobiernos. Nada contribuye más que él á la desdicha ó felicidad de las sociedades.

Mi vida, como lo verás adelante, ha sido un continuado sacrificio á influencias genealógicas, extrañas á mi persona é independientes de mi voluntad. Ojalá tú llegaras á calcar sobre ella una narración vivaz, hiriente y sentimental, en que ajustándote á los dictados de la ciencia, lograras conmover el corazón de los hombres sensibles, y despertar su atención á los fenóme-

nos de la trasmisión hereditaria de facultades, instintos y tendencias innatos.

Lejos de mí el quejarme egoístamente por haber sido víctima inocente. La solidaridad de la raza humana es una misteriosa y sabia ley del progreso. Cada uno de nosotros es resultado de lejanos y múltiples antecedentes, sembrados por millares de antepasados. Así también nosotros estamos hoy, cada uno, preparando con nuestros hechos el advenimiento de hechos futuros en los que nos han de suceder.

El árbol es hijo de su semilla. Hechas estas explicaciones, vamos á la narración de mi oscura y triste vida.

Mi educación se hizo en París con el mayor esmero, en la escuela de Medicina, por sentirme dotado de una vehemente vocación para el estudio de aquella ciencia. Seguí el curso de Esquirol, discípulo de Pinel, en los hospitales de locos, y me engolfé con frenesí en el estudio de las enfermedades mentales, que aquellos dos grandes pensadores y observadores sacaron por primera vez del dédalo de suposiciones caprichosas y crueles, al ancho campo de la observación científica y filantrópica.

Los fenómenos de la tendencia constitucional al desarreglo mental; la influencia de las disposiciones hereditarias en aquel sentido; el enlace de la parte física con la moral del hombre, y los tremendos problemas relativos á las fuentes del crimen, absorbían mi tiempo entero. Inclinado sobre el cadáver horas enteras, con el escalpelo en la mano, mil veces me sentía desesperado por no hallar en el cerebro de los locos y de los delincuentes sino vagos rayos de luz.

Después de más de doce años de estudios, mi

padre, ya anciano y achacoso, me llamó á su lado.

Me fijé en la ciudad de..... resuelto á hacer carrera en la profesión que tanto amaba y la que seguía con encanto. Mi consagración, el nombre de mi familia y algunos fáciles sucesos, me formaron bien pronto una mediana reputación.

Un día, después de comer en casa de un amigo en numerosa compañía, nos hallábamos todos sentados á la puerta de la calle, gozando del delicioso fresco de la tarde ; las señoras ocupadas en obras de aguja, los hombres saboreando el cigarro y platicando sobre negocios y política. A poco vimos asomar al extremo de la calle dos jinetes, un caballero y una señora, montados en excelentes caballos. Al acercarse al grupo que formábamos, en la estrecha calle, la cabalgadura del caballero enderezó las orejas y dió muestras de resistirse á seguir. El joven quiso forzar al animal, sacudiéndole un par de latigazos con el foete ; pero esto encolerizó á la bestia, que trató de encabritarse. El jinete, contrariado, le sacudió nuevos golpes, demostrando en su semblante, que se demudó súbitamente, una ira pueril, acompañada de temblor nervioso, y todas las muestras del más concentrado furor. La señora, que se había adelantado algunos pasos, volvió su montura, y con visibles señales de grande inquietud, escuché que decía en francés á su compañero *ne te fâche pas, mon ami : regarde comme il y a du monde*. Uno de nuestros amigos se acercó al jinete, tomó blandamente el caballo por la brida y lo hizo avanzar, siguiendo la joven pareja su camino al paso.

Llamóme la atención, en este incidente al parecer insignificante, la suma violencia y airada



apariencia del joven en su acceso de rabia. Un temblor general le acometió; sus ojos se inyectaron de sangre, y temí hasta que cayese al suelo. Era un hombre de apuesta y distinguida figura, elegantemente vestido, de delicadas y casi femeninas facciones, escasa barba rubia, ojos azules, incrustados en un marco azul oscuro que proyectaba su enfermiza sombra hasta la mitad de las mejillas.

La conversación se contrajo por algun tiempo á la pareja que acababa de pasar. Eran dos jóvenes casados hacía pocos meses y pertenecientes á la más culta sociedad del lugar. El joven, que llamaré Máximo, era el *león* de la ciudad. Se me pintó su carácter como altanero, egoísta y violento, sumamente inclinado á ejercer absoluto dominio á su rededor y henchido de soberbia.

Como yo llamase la atención al acceso de furia que había presenciado, se me dijo que estaba sujeto á tales ataques y que en ocasiones, sobre todo después de alguna cena ó comilona de amigos, que él frecuentaba, si llegaba á encolerizarse, perdía el conocimiento y hasta se temía por su vida.

— No es extraño, dijo una señora de edad, Máximo es loco.

— ¿Cómo loco? le repliqué con viveza.

— Sí: el padre era loco. Yo le conocí. Roguéle que me refiriese lo que sabía, y me contó lo siguiente:

Doña Catalina N. su madre, contrajo matrimonio perdidamente enamorada con un hermoso extranjero, natural de Buenos-Aires, que llegó a establecerse en el lugar hacía más de veinticinco años. Doña Catalina era una mujer, que mi interlocutora pintaba con esta expresión

“ era un fósforo, ó mejor una cuerda templada, ” nerviosa, irritable, impaciente, vehemente, llena de fuego y magnetismo. Corrian respecto de su marido mil versiones singulares: unos decían que estaba sujeto á violentos y súbitos accesos de locura; otros, que se embriagaba periódicamente solo en su casa, gastando hasta ocho días en una sola orgía; otros decían que era epiléptico, y otros que habiendo sido mordido por un perro rabioso, sufría ataques periódicos de tan terrible mal.

“ Es lo cierto, agregó la señora, que algo muy misterioso pasó en aquel matrimonio; porque apenas habían vivido los novios tres semanas juntos, cuando doña Catalina se fué á casa de su madre, rehusando persistentemente volver á ver siquiera á su marido, y encerrándose en estrecha clausura hasta el nacimiento de Máximo.

— ¿Y el marido?

— El marido á poco tiempo se ausentó, sin que jamás se haya vuelto á saber de él. Dicen que murió loco, y lo creo firmemente. Doña Catalina se entregó con pasión á criar y educar á su hijo, que vino á ser su ídolo y á quien mimaba con tanta ceguedad como irreflexión.

Ya había casi desaparecido de mi memoria este incidente, que por cierto me hizo meditar más de una vez; cuando fui llamado una noche para recetar á un joven, acometido de apoplejía, segun me dijo el criado que me buscaba.

Cuando supe que era Máximo mi futuro paciente, sentí despertarse toda la curiosidad que me había acometido cuando la escena que he descrito.

La liebre ó la zorra que se esconde y aparece aquí y allí por entre los matorrales, son menos

excitantes para el cazador, que lo es la expectativa de un caso científico, para el que lleva dentro del pecho el ardor de la ciencia. Mi corazón me decía que estaba en la pista de un caso excepcionalmente interesante, así es que marchaba con tal prisa, que apenas podía seguirme el criado que me indicaba el camino.

Habiéndole interrogado, me refirió que su amo había tenido mucha gente á su mesa: que había habido bulliciosa alegría; que después de la comida, se había suscitado una disputa por asuntos de política con uno de los convidados, y que Máximo lo había llenado de improperios. Decíame que daba miedo verle la cara. Que la señora lo había conducido con súplicas á su pieza, y que á poco había salido gritando que Máximo se moría, y que corriesen á “llamar al médico forastero que dicen que es tan bueno.”

Pocos minutos de examen me bastaron para comprender la causa del mal. Era sólo el periodo comatoso que sigue con frecuencia á la embriaguez alcohólica.

Cuando, merced á enérgicas aplicaciones, hubo recobrado el sentido, ya muy avanzada la noche cayó Máximo en un sueño tranquilo que yo velaba atentamente, por temor de que asumiera un carácter alarmante. Doña Catalina, su madre, arrodillada frente á la camilla en que se hallaba el hijo adorado, la mano colocada sobre el pulso, seguía con ojo alarmado los más ligeros cambios en la móvil fisonomía del bello joven. Como me acercase una vez con gran cautela, sin que la señora se diera cuenta de mi presencia, pude estimar la singular semejanza de los dos rostros. La madre le miraba fijamente y, como hablándose á sí misma, le escuché pronunciar

estas palabras, casi en voz alta : “ Lo mismo, lo mismo que su padre : ésta es una maldición de Dios.”

La historia de los seis años siguientes estará dicha en breves palabras. El secreto de la enfermedad de Máximo era simplemente una irresistible tendencia al abuso de licores alcohólicos. Este apetito tomó en el desgraciado joven un carácter periódico francamente marcado. La sed aparecía á intervalos regulares de dos ó tres semanas, seguidos por igual espacio de absoluta abstinencia.

Las crisis, que se caracterizaban por los más violentos arrebatos, concluían al principio por súbitos ataques de insensibilidad, que semejaban á congestiones cerebrales. Pero á medida que andaba el tiempo, la excitación alcohólica, en vez de terminar por la coma, se prolongaba en una situación más ó menos dilatada de agotamiento intelectual.

La degeneración de las facultades intelectuales en los intervalos lúcidos era cada día más aparente. Su carácter se hacía en ellos melancólico, suspicaz, exigente y cruel. Sus negocios se desatendían con notable perjuicio, y el brillante y atractivo joven se hundía rápidamente en un marasmo intelectual, que presagiaba el completo idiotismo.

Su extraordinaria fuerza nerviosa, agotada en los excesos periódicos, apagando la inteligencia, dejaba en comparativo estado de vigor su vida vegetativa, que por algún tiempo parecía fortalecerse, á medida que su inteligencia se arruinaba.

En todo este tiempo mi constante preocupación se dirigía á escudriñar la causa de tan feroz

dominio por un apetito desordenado. Rayos de luz me llegaban ocasionalmente, cuando logré por fin, á mi modo de ver, penetrar el tremendo misterio.

En una ocasión, como se prolongase el estado de insensibilidad, me alarmé por su vida y dejé comprender mis temores á la madre y esposa, que apresuradamente llamaron un confesor que le procurase los cuidados espirituales del caso. Era éste un sencillo fraile de avanzada edad, que desde largo tiempo atrás servía como padre espiritual de doña Catalina. Terminada su labor á la cabecera del enfermo, se retiraba ya, cuando una lluvia repentina, de las que caen á torrentes en los climas cálidos, lo obligó á detenerse. Mientras que las señoras atendían al enfermo, nos salimos el padre Cáceres y yo á un corredor interior, trabando en breve interesante conversación. Como era natural, el joven moribundo formó el exclusivo tema de nuestra plática. El padre, notablemente sencillo, poseía un fondo especial de candor y natural inteligencia.

El misterio de que habíamos hablado respecto al padre de Máximo la tarde que le ví por primera vez, no era otro, según el fraile, sino que se hallaba dominado por la más violenta inclinación á los licores alcohólicos. El era hombre de mundo, y ocultaba cuidadosamente de los demás su criminal debilidad; pero la satisfacía en secreto. El cambio que en sus modales, en sus ideas, en sus palabras y hasta en su apariencia, se efectuaba bajo la influencia del licor era tan grande, que parecía otro hombre. El suave y elegante joven de salón se convertía en el más áspero y desalmado salvaje, dominado por las más brutales pasiones animales, que ostentaba sin rubor

y satisfacía de la manera más encenegada y vulgar.

Por desgracia, la noche misma de sus bodas el licor despertó la tremenda sed. Cuando los convidados se retiraron, la delicada é interesante jóven, verdadera violeta en su apariencia modesta, lirio en su donaire y belleza, llena como el jazmín de tanto perfume como hermosura, vió penetrar en su aposento virginal, en vez del héroe respetuoso y amante, ideal de sus ensueños, un atrevido libertino, de turbada voz y vacilante paso.

Dos ó tres semanas bastaron para convertir en odio é indomable repugnancia el pasado amor. Su naturaleza enérgica y altiva cortó con valor el nudo, y se asiló al lado de su propia madre, considerándose viuda desde entonces.

No fué tan breve, sin embargo, la separación, que no llevase ella en sus entrañas el fruto de su desdichada unión, y en su corazón una fuente de amargura, de suspicacia, de violencia y desengaño, que dieron al resto de su vida un tinte dramático y sombrío.

A medida que hablada el padre, recordaba en mi memoria una observación que repetidas veces escuché de boca del venerable Esquirol: "que muchos niños, concebidos en medio de los horrores de la Revolución francesa, vivieron nerviosos, irritables, débiles, extremadamente susceptibles, y sujetos á desarreglos mentales por la más ligera excitación."

Y sonaban en mis oídos palabras del viejo Plutarco en su moral: "los hijos de los borrachos salen borrachos y de cerebro enfermizo." Posteriormente he leído un libro, *Le monde des*

*oiseaux*, escrito por M. Toussenelle, y encuentro allí esta profunda observación. "Les enfants généralement se ressentent de l'influence passionnelle qui a présidé à leur conception. La plupart des idiots sont des enfants procréés dans l'ivresse bachique (\*)." "

El velo se había descorrido. El desdichado Máximo, hijo de la embriaguez, alimentado en el seno de una madre excitada por los más violentos accesos de amargura y desencanto, se hallaba fatalmente destinado á ser él mismo desgraciado, á terminar en la locura ó el idiotismo, y á sembrar en su camino abundante semilla de lágrimas.

Nada te he dicho aún de la infeliz, heroicamente infeliz Mercedes, la mujer de Máximo. Careciendo de la resolución y del vigor de espíritu de doña Catalina, dotada del más abnegado y sublime sentimiento del deber, no quiso jamás abandonar á su marido. Echándose con valor áuestas la pesada cruz con que la suerte la había santificado, emprendió con ella la lenta ascensión de su calvario.

Ningún espectáculo más desgarrador para mí que el de una mujer tierna, delicada y sensible, obligada á soportar los maltratos morales y físicos de un dueño brutal y egoísta y lo que es más aún, obligada á soportar sus caricias.

La divina paciencia de Mercedes, su inagotable dulzura, su perpetua lucha, el absoluto recato de sus palabras y modales, obraron sobre mi ánimo lenta y poderosamente. Hubo un tiempo en que

---

(\*) Mr. Howe, el sabio y famoso filántropo de Boston, director del asilo de ciegos y sordomudos, asevera en su informe de 1867 que de 300 idiotas en el asilo, más de las dos terceras partes son hijos de ebrios consuetudinarios.

se balanceaban en mi espíritu mi sed de hombre de ciencia, mi deber como médico, y el atractivo celestial de aquella noble mártir. Más tarde, si me hubiera visto obligado á abandonar á mi enfermo, habría rogado de rodillas que me dejaran volver al mismo techo que abrigaba la más perfecta de las criaturas.

Conocido ya el mal y su causa, me ocupé en atacarlo con vigor. Prescribí una absoluta abstinencia, régimen dulcificante, aire del campo y una vida activa.

Este plan fué acogido con deleite por Mercedes, á quien los excesos de Máximo, que se ostentaban ya frecuentemente en lugares públicos, la herían en el único punto débil acaso de su naturaleza casi perfecta. Todo lo soportaba con paciencia; pero ser objeto de la condenación, de las burlas ó de la compasión del público, era para ella como un dogal en el cuello. La opinión adversa ó cruel la asfixiaba.

A estas causas se agregaba el que la fortuna de Máximo se hallaba, por su incuria y desarreglo, fuertemente comprometida. Mercedes quiso administrar ella misma una pequeña plantación de cacao que poseían cerca á la ciudad, y decidió el inmediato cambio.

Pero este plan fué recibido con la más viva oposición por doña Catalina. Esta mujer amante, suspicaz y dominadora, veía con dolor la separación de su hijo, y además. . . no sé que terrible sospecha le cruzaba por la mente.

¿Había penetrado ella el tierno interés. . . la pasión, en una palabra, que me inspiraba su nuera? Fácil hubiera sido este descubrimiento para cualquiera menos interesado y perspicaz que aquella mujer.



En efecto, yo no tenía el arte de ocultar ; y como no me atrevía á hacer la más ligera manifestación que pudiera dar ofensa á aquella virtud diamantina, poco me cuidaba tal vez de dominar el espectáculo de mi absoluta consagración, de mi siempre solícita atención y de mi tierno interés. Casi yo no había conocido mujeres en intimidad. En París, vivía entregado á mis estudios: perdí temprano á mi madre y viví muchos años lejos de mis hermanos. El primer calor de hogar que alegró mi corazón fué el de esta santa y desdichada mujer. La amé, pues, sin pretender dominarme ; pero la amé en secreto, contento con la conciencia de ser para ella un protector y un consuelo.

Y fui su protector, en efecto, y su consuelo. Protector, porque ella estaba sola, sin parientes ni amigos íntimos. Mi influencia sobre el débil esposo era casi absoluta y más de una vez mi suave energía la evitó ultrajes, no sólo morales sino físicos. Doña Catalina misma se doblegaba siempre á mi paciente energía ó á la necesidad en que se hallaba de mis conocimientos científicos. Sin embargo, desde la traslación al campo, su latente antipatía se hizo más aparente. Sus modales conmigo se hicieron fríos y reservados, y se estableció una especie de muda hostilidad entre los dos, sumamente mortificante. Ella venía casi todos los días á la casa de Máximo. Yo venía regularmente tres veces por semana. Empecé á notar que mis prescripciones eran alteradas por la madre y á veces abiertamente contradichas. Fuéme totalmente imposible obtener la absoluta abstinencia de licor para el enfermo, que yo consideraba indispensable. La madre, en su ciego y necio cariño, satisfacía su amado vicio, y los criados,

advirtiéndolo así, seguían su ejemplo, procurándole licor ó acompañándolo gustosos á los lugares en que lo obtenía. Si yo trataba de establecer una especie de confinamiento forzoso ó vigilancia continua, doña Catalina decía que su hijo no estaba preso, y facilitaba los medios de hacerlo gozar de libertad, libertad que siempre terminaba en la taberna. Si yo en ocasiones prescribía un régimen más dulce, alimentos exclusivamente vegetales, purgantes en abundancia y ocasionales sangrías, doña Catalina decía, en ese tono impersonal propio de las gentes débiles y suspicaces: “lo que quieren es matar á mi hijo – lo van á matar de hambre – á fuerza de sacarle sangre acabarán con su vida,” etc.

Varias veces resolví en mi interior separarme para siempre de aquella casa que me atraía con una fascinación de víbora. Pero siempre flaqueaban mis resoluciones cuando, al comunicarlas á Mercedes observaba la profunda nube de tristeza que cubría sus bellos ojos, y más de una vez las lágrimas que de ellos se escapaban. Y luego, cuando yo vencido, casi sin lucha, la comunicaba mi resolución de permanecer, y que ella, oprimiendo rápidamente el puño de mi mano, me decía con su voz infantil: “gracias, doctor, yo no sé qué haría sin usted...” entonces, ¡con cuánta sinceridad no deseaba que las contrariedades que sufría se tornasen en verdadero martirio, para probar así mi consagración infinita!

Yo creía ver en todas estas escenas y en mil detalles íntimos de dulcísimo y amargo recuerdo, una muda confesión que el deber y el pudor mantenían en forzoso cautiverio.

Terrible, terrible es y aterrador el efecto lento, oculto, persistente de una pasión contenida que se alimenta de su propia impotencia, y que desarrollándose en el fondo del alma, sin salir jamás á la luz, crece monstruosa, como esos seres animados que viven en el oscuro fondo de las cavernas.

Doce años habían pasado de esta vida de tormentos, y el enfermo daba muestras de apresurar su triste fin. Señales inequívocas de la invasión del delirium tremens asomaban rápidamente, acentuándose más y más cada día ese incalificable tormento, que mis esfuerzos habían logrado dilatar.

Si quieres formarte una idea de lo que puede ser el infierno y sus martirios, procura presenciar el espectáculo, único en el cuadro de los dolores humanos, de una víctima de tan espantoso tormento. La infinita facultad del rostro humano para retratar los sufrimientos más agudos se hace entonces aparente en el más marcado relieve. El terror domina todo. Terror profundo, absoluto, palpitante. El enfermo altera sus facciones como en presencia de implacables enemigos que lo asaltan, lo acosan, lo persiguen. Corre desatentado, queriendo escapar del peligro; pero á donde busca la seguridad, sólo encuentra nuevos verdugos que le amenazan con carbones encendidos, con garfios candentes, con uñas de acero. Un temblor súbito se apodera de la víctima, cae de rodillas implorando piedad, el rostro se cubre de copioso sudor, y al fin, agotado y exánime, se hunde en forzado estupor, para despertar despues á tener nuevos y más ingeniosos martirios, que la imaginación corrompida reviste con lujo de refinada crueldad. Todo

lo siente el desdichado con aquella viveza indescrptible que precede al tormento; pero en los males verdaderos, la realidad consuma su crisis. Aquí, todo es la anticipación del dolor, jamás el dolor mismo, la espada desnuda que amenaza el corazón; se ve á los pies el profundo precipicio, se sienten los anillos fríos de la serpiente, que enlaza los miembros; pero la espada jamás hiere, el abismo no atrae, la víbora no clava el diente.

Por fin, un día, terrible día, no lo recuerdo sin temblar, cayó sobre mi cabeza el rayo; pero el rayo de luz de que gocé al sentirme herido, ilumina é iluminará para siempre el cuadro sombrío de mis recuerdos.

Máximo había salido de un violento acceso de delirium tremens y empezaba ya á recobrar la razón y tranquilizarse. Eran las seis de la mañana. Yo había venido muy temprano, y me hallaba al lado de una ventana entreabierta, respirando el aire fresco de la mañana. Mercedes había velado casi la noche entera, y se dormitaba en un sillón, al lado opuesto y cerca de la cabecera del enfermo. De repente escucho un gemido sordo, volteo la cara y miro el rostro de Máximo amoratado, los ojos entreabiertos, que se inclina pesadamente dejándose deslizar inerte de la almohada sobre el lecho. Me acerco, aplico el oído al corazón, que no palpita; levanto los párpados, el ojo está hondamente cruzado por una red de venas sangrientas. Saco rápidamente la lanceta y le abro la arteria temporal, de la que se escapan lentas gotas de sangre espesa y negruzca. La verdad me asaltó instantáneamente: Máximo estaba muerto.

¡Muerto al fin!

Apoyéme trémulo en la barandilla de la cama de bronce, y casi maquinalmente volví los ojos á la viuda. Su arqueado pecho se elevaba en tranquila aspiración. Ya no era la tierna joven de quince años atrás. El dolor había dado á sus facciones cierta gravedad beatífica. Sus mejillas hundidas revelaban la seriedad de quien ha llorado y meditado mucho.

Pero, ¡cuán hermosa me parecía entonces en su tranquilo sueño!

Ella no sabe que ya está LIBRE, me dije para mí; y LIBRE, repetían mis labios con voz apenas perceptible, pero que sonaba en mi corazón como la voz alegre del clarín que anuncia la victoria.

Familiarizado con la muerte, el cadáver no despertaba emociones de solemnidad en mi ánimo: vagamente cruzaron por mi mente aquellas palabras del Evangelio: "dejad á los muertos que entierren á sus muertos," y me olvidé del hombre muerto, para pensar sólo en la mujer viva.

Quise prolongar esa ignorancia de lo que yo consideraba tan grande dicha, y con cautela me arrodillé á las plantas de Mercedes, apoyando el brazo sobre la cama, y me puse á contemplarla.... temblando; pero temblando de emoción y de placer; de infinito placer, como jamás me imaginé poder sentirlo.

Recobróse á poco, fijó en mí sus bellos ojos, en los que me pareció ver reflejarse la dicha que sin duda irradiaba de mi rostro. Luégo, admirada, me preguntó ruborosa y con voz tímida: ¿qué es esto, doctor?

Por toda respuesta volví los ojos al cuerpo de Máximo: ella se levantó é iba á inclinarse sobre

él, cuando acerqué mis labios á su oído y la dije : *muerto*.

Ella dió un grito, se llevó las manos á la frente y cayó de rodillas sollozando.

¡Incomprensible corazón humano! Sentí celos y despecho al escuchar sus gemidos. Me parecían un insulto. Ya yo me consideraba como el dueño. Aquel *yo* que por quince años había mantenido siempre á la distancia, atado al poste del deber, en el fondo del alma, sin dejarle respirar siquiera ; aquel *yo* amante y entusiasta que por tanto tiempo había vivido en el calabozo de la disimulación y la frialdad, había roto de repente sus cadenas, saltado vigoroso y exigente á la mitad del camino, y allí estaba, lleno de fuerza y de soberbia, de sed de amor.

Y la fuente estaba también allí, á mis plantas, pura, cristalina, deslizándose juguetona por entre las ramas y los guijarros del bosque.

Mi cabeza se perdía... sentía como que el mundo visible se borraba todo de repente ; que una oscuridad solemne invadía el universo y que sólo quedaba un ser iluminado, Mercedes... que no sé cuando ni cómo, sufría el enlace elástico de mis brazos amantes que la estrechaban contra el corazón agitado. Sé que mis labios secaron materialmente sus lágrimas, que mis dedos acariciaron los rizos de su frente... Me imagino creer que en aquel éxtasis divino sus labios buscaron una vez los míos y que hubo un momento en que dejando de ser pasiva, los brazos de mi amada me estrecharon.

¿Fué así?..... Yo no lo sé bien.

Cuando el cuerpo ardiente y fatigado se sumerge en fresco y perfumado baño, ¿contamos acaso las gotas de agua y sentimos cuál refresca

la sien y cuál el pecho? no; el recuerdo es una sola sensación de bien.

Así fué aquello para mí; una ola, un lago, un mar de amor en que me sumergí un momento.

No sé que más promesas le hice de eterno amor, ni cómo le rogué que me aceptara por esposo, ni cuántas dulces amantes expresiones de ternura la deslicé en el oído; pero sí recuerdo que mi corazón desbordó en las emociones por tantos años comprimidas.

— ¡Mi suegra! oigo de repente que grita Mercedes, separándome, aterrada, con las manos.

Vuelvo la cabeza y miro á doña Catalina que penetra en la pieza, envuelta en un peinador de muselina.

— ¡Infames! gritó con voz vibrante. ¡Infames, traidores, dejan dormir á mi pobre hijo para venderlo así!... Máximo, Máximo, añadió corriendo hacia la cama.

Pero no pudo continuar. La apariencia del infeliz contaba por sí sola la triste realidad. La pobre mujer se lanzó sobre él: por un momento como que se olvidó de nosotros en medio de sus sollozos.

Pero luego, como iluminada por una idea diabólica, con los puños cerrados y los ojos dilatados, se vino hacia nosotros.

— ¡Asesinos, gritó, adúlteros y asesinos! Lo han traído aquí para envenenarlo lentamente, y cuando todavía no está frío el cadáver ya lo profanan.

No sé qué más dijo en su elocuente furor. Habló del juez, de denunciarnos á la autoridad. Dijo que ella ya sospechaba el crimen hacía tempo... qué sé yo que más horrores le sugirió

su amor maternal herido, ayudado por su imaginación febricitante.

Mas, cuando en su loco desvarío acusó á Mercedes de conspirar contra la vida de su marido y de venderlo, aquélla, ya tranquila, livida, pero sublime en su indignación, le dijo :

— Mentira, calumnia infame. El doctor ha sido el más fiel y más constante amigo de su hijo. Usted miente delante de Dios. El ve que el doctor y yo somos inocentes : lo juro aquí, sobre este cadáver. El doctor ha sido imprudente, loco, es cierto ; pero no criminal. Cuando él me habló de amor por la primera vez de su vida, hace pocos minutos, ya yo estaba viuda, ya yo era libre, como lo soy en este momento.

Yo había quedado paralizado por las palabras de doña Catalina, que penetraron como la hoja de un puñal hasta el fondo de mi corazón. Pero la generosidad de Mercedes despertó la mía, y dije con voz segura :

— El padre de Máximo era como él, un ebrio consuetudinario : la mujer con quien se casó juró en el templo acompañarlo, amarlo y servirlo : pero lo abandonó cobardemente, y lo dejó morir en tierra extraña, en un hõspital de locos. Mercedes, en vez de seguir el ejemplo de usted, que se muestra tan airada, ha padecido en silencio quince años, soportando los insultos y los ultrajes de un hombre tan corrompido en el alma como en el cuerpo. ¿Qué derecho tiene usted de hablar ? ¿ Cómo acusa usted, egoísta y perjura, á esta santa mujer, víctima inocente de los vicios de su hijo ? ¡Silencio! la grité imperiosamente... ¡Silencio!

Y como viese que ella quería encaminarse á



la puerta, la tomé del brazo, y la hice sentar por la fuerza en un sillón.

Confieso que me pesaba herir así el dolor de una madre, por irracional que fuera; pero ¿qué podía hacer? Era preciso evitar á todo trance que diese pábulo á su insensato furor delante de los criados, y que la atroz acusación circulase fuera de aquel recinto.

Mi energía, la súbita revelación que la hice y el tono de mi voz la aterraron realmente, y sin poder derramar lágrimas, escondió su cabeza entre las manos.

Pocos momentos pasaron. Mercedes se me acercó y, tomando mi mano entre las dos suyas, me dijo en voz alta:

— Doctor, le suplico que monte y vaya al lugar, á disponer lo necesario para el entierro, que tendrá lugar mañana á las diez. No pierda usted tiempo. Adiós.

Su voz era imperiosa en su dulzura; así es que dudando si debería obedecerla, no por eso dejé de inclinarme, la dije *adiós*, también con voz entrecortada, y me retiré.

La generosa defensa que ella había hecho de mí, la cariñosa mirada con que me despidió y el cordial apretón de sus manos de niño, todo me hacía esperar que el desenlace sería lisonjero, y atravesé la distancia que separaba la hacienda de la población con el corazón ligero y el ánimo entusiasta.

Bien lejos estaba, sin embargo, de pensar que aquel adiós, tan descuidadamente pronunciado, habría de ser eterno.

Al otro día, al amanecer, llegó á casa un muchacho á caballo, trayéndome la siguiente carta de Mercedes:

Amigo mío, mi fiel y tierno amigo :

“Son las tres de la madrugada y hasta este momento no puedo recoger mis pensamientos para escribirle estas líneas. Doña Catalina se repuso pronto del estupor, y ha vuelto á las más violentas acusaciones, con una mezcla de dolor y de irritación que me hacen temer por su razón. Desde los primeros momentos yo he prometido lo que acaso ya usted presente en mi vida, perpetuamente contrariada y destinada á no gozar de felicidad jamás. Le he prometido que usted y yo no nos casaríamos. Este sacrificio lo hice en mi corazón desde que desperté del momento de olvido en que la impetuosidad de su ternura me sumió, acabando de expirar mi marido. Entonces comprendí que había quedado viuda dos veces: en el alma y en el cuerpo. Le confieso que en lo íntimo de mi ser algo me ha dicho desde entonces que aquella (perdóneme la expresión, pero el momento es solemne), quella... profanación exigía de mí una expiación perdurable: y me resolví á apurarla, y me impaciento por consumarla, como lo hago en esta carta que envuelve mi corazón hecho pedazos.

“Usted me preguntará si yo tengo derecho de arrastrarlo á usted en mi sacrificio. Ciertamente, si al asegurar su felicidad yo no asegurara también la mía, usted tendría razón; pero mi justificación está en la vida que llevaré, viviendo de recuerdos. Nací con el sello del dolor, y sólo con la muerte escaparé de mi destino.

“¡Perdón, perdón mil veces! mi noble amigo. Ojalá que yo no le amara á usted como le amo. Me sería dable entonces recompensar, á pesar

de todo, con mi mano su consagración, su protección y su interés por esta desgraciada, que sin usted habría apurado mil tormentos más, superiores á los que le han tocado. Amándole á usted, no puedo ni aun mostrar mi gratitud; porque ella envuelve mi dicha, y mi deber me conduce á la expiación.

“Vuelvo á leer lo que he escrito y no me arrepiento. Sería imposible soportar la vida, llevando dentro de mí un remordimiento y tal vez una acusación. ¿Qué haría yo si pensara, siendo esposa suya, que alguien podría acusarme? No espero más que en la muerte: no lo culpo á usted, al contrario, lo disculpo, porque sé leer en su alma; pero los demás no juzgarán como yo.

“Lleve usted el consuelo de que á dondequiera que vaya le seguirán mis bendiciones. Gracias, gracias mil del fondo del corazón, por tantos beneficios que no puedo pagar.

“Conozco su corazón y creo que él me perdona como, sin duda, me ha perdonado ya Dios, porque él sabe cuánto me cuesta lo que hago.”

Al siguiente día no más me separé para siempre de aquellos funestos lugares en que no podía vivir. De entonces para acá he estado esperando la muerte, que ya tarda demasiado en llegar.”

Hasta aquí el manuscrito de mi tío.

---

Como usted ve, él abunda en recursos para explotar algunas de las más dramáticas situaciones del corazón humano.

Pueda ser que haya escritores á quienes llame la atención el describirlos y formar con ellos una narración ficticia y atractiva bajo mil conceptos.



# EL TERCERO

## SANTIFICAR LAS FIESTAS

(Boceto de costumbres populares)

---

“L'alcool, voilà l'ennemi.” \*

Apenas hacían sonar en sucesivo clapoteo los tres gallos, el giro, el colorado y el sato, sus alas de mil colores sobre la barbacoa que, apoyada entre un arboloco y un durazno, servía de dormitorio á estos tres *pachás* y á su numeroso serrallo; apenas habían ejecutado esta maniobra, inevitable precursor de cantos más ó menos arromadizados, cuando abrió la niña Chepa la puerta de la cocina, un domingo del mes de Diciembre de cierto año, en este siglo de luces y de progreso indefinido. Era la niña Chepa esposa de ñor Juancho Casillas, el propietario de *La Meseta*, casita de amplia apariencia, rodeada de un buen potrero y dos sembraderos bien cercados, en la vera del camino real que, por el páramo de La Tortolita, conduce de Tunja á Ventaquemada. A poco apareció por la puerta de la salita, abrigado con dos ruanas, una parda y otra negra, envueltos la cabeza y rostro en montera

---

\* Parodia de la famosa palabra de Gambetta, “Le cléricalisme, voilà l'ennemi.”

de igual color, y gran sombrero de ramo, ñor Juancho, con zamarros de cuero de cabro que cubrían hasta la mitad las piernas descarnadas, dejando ver un extremo de pantalón de manta azul, que apenas tocaba el tobillo. — Juan, Juan, gritó el viejo, golpeando á la puerta de un cuartucho contiguo á la salita, levántate que ya amanece, y corre por la yegua.

Juan el interpelado, asomó á poco su cabeza de perro dogo, erizada de negros mechones señalando á todos los puntos cardinales, y tras de la cual siguieron dos robustos hombros, espesamente cubiertos por triple envoltura de ruanas, descansando todo sobre dos gruesas y cortas piernas, que remataban en pies de abanico, formando un ángulo obtuso. Traía en la una mano el rejo tieso y desigual de piel cruda, y en la otra el sombrero y el zurriago.

— Buenos días á sumerced, taita.

— Buenos te los dé Dios, perezoso. Anda breve que te dé tu mama el desayuno y te vas con Perico á traer la yegua, que ya nos cogió el día.

Perico dormía en la cocina, así es que pronto estuvo acurrucado como un mico al lado del fogón de tres piedras, en que la niña Chepa soplabá, entre regaños y órdenes, las cenizas de un fuego medio apagado.

El frío era intenso, como lo es en esos páramos, en que asoma perezoso, el día, rompiendo tantas brumas y lanzando con tanta parsimonia sus rayos de plata frigiditos, que á las diez de la mañana parecen lenguas de acero candente, tostando el tierno tallo del maíz y de las habas, cuando se hallan cubiertos por el manto de rocío congelado en blancas perlas.

En tanto que ñor Juancho preparaba los

hatillos para el mercado, uno de maíz en tusa, medio de habas y medio de frisoles, cotejándolos para que diesen el peso requerido, y cosiéndolos con esmero, atravesaba el patio de la casa y seguía con pie ligero hacia la laguneta, Visitación, la hija de los dos viejos. Calado el sombrero de ramo y cruzada la mantellina, corrió por un sendero abierto entre las matas bajas de chite, hasta la orilla de la Laguneta, en que se hallaba, extendida sobre los bajos matorrales y menuda yerba del prado, la cosecha de lana destinada al mercado: dos arrobas á lo más, que ella misma había lavado varias veces en la fuente contigua y esparcido con sus manos en delgada nube sobre el césped. Comenzóla á recoger en un costal, sacudiendo con fuerza cada porción para libertarla del rocío que la cubría.

Era Visitación hermana de las moras y las uvas camaronas, casi los únicos frutos silvestres que rinden esos campos de vegetación raquítica y enana. Pequeña, morena encendida, moviáanse sus carnes túrgidas en apetitoso temblor, como se balancean sobre su tallo aquellos frutos del páramo. Sus labios espesos se extendían en sensual pliegue, formando sobre el carrillo dos hoyuelos, tan llenos de gracia y calor como el nido de pluma de la tomineja, y descubriendo dos hileras de dientes pequeños y apretados, más blancos que la lana que envolvía sus brazos cortos y torneados.

Ya los dos muchachos habían salido á coger la yegua y el cordero para vender. Nor Juancho ocupado en sus faenas interpeló así á su consorte:

— Chepa, Chepa, á ver la botella, que calienta el frío como el demonio.

Presto salió la vieja con media botella de anisado y una copita en la mano; ñor Juancho llenó hasta el borde la copita y la vació de un trago, limpiándose los labios con el reverso de la mano. Siguióle su mujer en la libación, tras de la cual volvió á la cocina á preparar el frugal caldo que serviría de desayuno á la expedición.

Lleno ya el costal de lana y aprestado junto á los demás hatillos, sacó Visitación del chiquero un lechón de ocho meses, que era su balance, y lo ató á uno de los postes del corredor; aullaba inquieto el animal y daba vueltas azorado como si, admirado de tan repentino cambio en su vida, presintiese la catástrofe que le amenazaba.

Ya apuntaba el sol por entre las ramas del bosque y padre é hija bajaron juntos á la Laguneta á acabar su *toilette*. Lavóse la muchacha cuello, pecho y brazos untándoles de jabón, y descubriendo luego la torneada pierna, restregó los pequeños pies contra el lavadero, suavizando las asperezas y callosidades, untólos en abundancia de jabón, los enjuagó varias veces y sentándose luego en una piedra empezó á desenredar el pelo negro y corto, inclinándose á veces sobre el pozo cristalino, para examinar el progreso de su peinado en aquel rústico espejo. A su vez ñor Juancho trababa desigual combate entre la piel de sus carrillos cubiertos de corta y canosa cerda, un pan de jabón negro y una tosca navaja la que, á fuerza de maña y paciencia, había sacado escaso filo sobre una piedra fina de la orilla del estanque. Tras de sendos gemidos sordos y más sendos juramentos aún, acabó á poco el viejo su tarea de barbero, con notable menoscabo de la arrugada y dura piel.

Ya está la yegua enjalmada; bien pronto



cargada con variados hatillos y atravesado encima el cordero, atado de pies y manos, en posición poco cómoda y sin el menor miramiento a sus derechos de individuo dotado de huesos, músculos y demás partes sensibles.

Multiplicanse las órdenes y los gritos, todo el mundo se afana más ó menos para mudarse aprisa y al fin, embaulando cada cual una gran taza de caldo y pedazo de mogolla, armado ñor Juancho de largo zurriago, que atraviesa sobre la nuca sosteniendo sobre sus dos extremos los dos brazos, la caravana se pone en marcha para la parroquia de X, distante cuatro leguas. Queda la casa á cargo de la china Tránsito, especie de murciélago y zorro, tan negra y sucia como el uno, tan salvaje como el otro, y del perro *Buen amigo*, gozque viejo y pensativo, el único ser que hacía palpar el corazón problemático de Tránsito.

Nor Juancho llevaba á la cabeza atado un chirriado pañuelo rabo de gallo, la camisa blanca dejaba descubierto el pecho quemado y arrugado y ostentaba un sombrero nuevo de ramo con cinta negra. Visitación llevaba alzada en pliegue á la cintura la tosca enagua de frisa, que dejaba descubierta buena parte de la pierna, redonda y morena: camisa blanca bordada, temblorosa al caminar sobre el turgente seno, que adivinaba graciosa curva: sobre el blanco sombrerito jipijapa se sostenía, envuelta en una hoja de mazorca, una pequeña cera de Castilla, comprada á un peregrino de La Candelaria y que la muchacha preparaba para colocar en el altar de la Virgen, ofrenda propiciatoria á la Reina del cielo, para obtener algún beneficio que ella sola conocía.

Tiraba la yegua Juan, cargado con el costal de lana, seguiale ñor Juancho, tras de él la niña Chepa llevando á Perico de la mano y por último Visitación, con un canastillo en que había media libra de color y medio real de moras.

Calentaba ya el sol cuando tomó camino la alegre expedición, andando á paso rápido, conversando todos en voz alta á veces, siguiéndose luego largos intervalos de silencio.

Habrían andado ya cosa de tres leguas, á punto de tomar un corto repecho encajonado entre rocas que daba salida á una pequeña mesa con estancia llamada El Picacho, cuando, al ver Juancho que se destacaba sobre la cima de la colina la figura de un hombre sin ruana empeñado en enjalmar una bestia sobrado altanera, exclamó en voz alta, con aquel acento común á los aldeanos de tierra fría, que para expresar admiración dan al tono de su voz una expresión especial, como de reconvención ó cólera:

—Dejara yo de ser Juancho Casillas, dijo, si no es aquel Vicente el Tuno, queriéndole echar la enjalma al macho Rosillo. Mirá, Chepa, dijo, tomando á su mitad por el hombro con la mano derecha y enseñándole con la izquierda en la dirección que se expresaba. Alzó Chepa la cabeza y exclamó en tono alegre, como de quien reconoce un antiguo amigo:

—Ni más ni menos que Vicente: ¿cuándo habrá venido de tratar?

Y siguieron así departiendo sobre la presencia del mozo, que por dos ó tres meses había andado ausente por los lados de Cúcuta, en una expedición á comprar loza y caldos, á cambio de media docena de mulas que llevaba al efecto.

No fué á Juancho ni á Chepa á quien más im-

presión hizo la súbita aparición del viajero. Otra persona hubo que no por haber guardado silencio dejó de experimentar viva emoción. Era Visitación, que al oír el nombre del mozo y distinguir la atlética figura de quien, sujetando con entrambas manos las dos orejas del macho, lo doblegaba como un junco en humilde apostura, en tanto que otro peón le apretaba sobre los lomos la carga de cajones con mercancías destinadas al mercado, que al distinguir su figura decimos, sintió subir al rostro toda la sangre tiñéndolo en colorado oscuro, como la piel brillante y sedosa del toro que llamamos *hosco*. Echóse una mirada á la enagua levantada, y con maña se detuvo á la orilla de la quebrada; allí con pasmosa rapidez se enjuagó uno con otro los dos pequeños pies, bajó de la cintura el par de blancas alpargatas con ataderos lacres, á las cuales quería ahorrar el polvo y desgaste del camino, las calzó listamente, dejó caer hasta el tobillo la enagua remangada, dió un toque maestro al sombrero, cubrió castamente con la mantilla el rostro y á todo trote trepó la colinita, para alcanzar á sus padres, latiéndole el corazón y lista para el encuentro.

Pasados los primeros momentos de alborozo y carcajadas, y apretones de manos repetidos, y tener las manos cogidas largo tiempo y los golpes en el hombro y demás ruidosas manifestaciones con que los aldeanos dan pábulo á su alegría,

—Mama, gritó Vicente á una espesa y colorada jamona, que ostentaba su rostro de media luna detrás de un mostrador más negro que los juramentos de sus parroquianos; mama, écheles del ocañero para que taita Juancho se chupe los dedos: écheles á todos.

Y se encaminó adelante á la tienda, á que todos lo siguieron, y en que se saboreó una y varias veces el ponderado ocañero.

Y como Juan se hubiese quedado medio sentado en una alta piedra que decoraba la mitad del camino, con el cabestro de la yegua entre las manos, su madre salió al dintel de la puerta de la tienda con su copita medio vacía en la mano,—tomá, le dijo, probálo y verés lo bueno que está.

—Yo no, respondió el mozo con tono despreciativo — más bien eche pacá el cuartillo.

Chepa que no podía comprender semejante templanza, insistió de nuevo, pero sin lograr estimular á su hijo que, con el aire más indiferente proseguía sentado en su piedra, profundamente ocupado en la laboriosa tarea de hacer, con el extremo de su bordón, un foso circular al rededor de un guijarro enclavado en el suelo.

No era igual la filosofía en el interior de la tienda. Vicente hacía los honores y al hacerlos daba un estimulante ejemplo. Era mozo alto, requemado por el sol, un bigote negro le cubría el labio superior ocultando magníficos dientes: sus ojos negros chispeaban con algo de un brillo diabólico, á que daban, único rasgo repugnante en su fisonomía, singular expresión las venas rojas que los cruzaban, vago boceto de noches de orgía repetidas.

Aumentaba la algazara con las libaciones del famoso ocañero y habían pasado ya tres cuartos de hora, cuando, acabada la carga del macho rosillo, siguieron todos camino del pueblo á paso rápido, alegrados por Vicente con ocasionales fantasías en la bandola, manejada con especial donaire y que jamás lo abandonaba.

No quedaba muy distante el Picacho de la parroquia que ostentaba su blanco companario en medio de casas pajizas, á la cumbre de una pequeña colina. Era un risueño y pintoresco rincón, regado por un claro arroyo, casi riachuelo, que corría por entre guijarros de todos colores, sombreado por pequeños alisos y copudos sauces.

Seguía el camino la orilla del torrente y á la hora que describimos, se hallaba bien concurrido por numeroso gentío, que se apresuraba á llegar al pueblo á tiempo para la misa.

Escogido el lugar propicio en la plaza y descargados los efectos para vender, Juan quedó encargado de colocar la yegua en un pequeño solar á la entrada del pueblo, en que se alquilaba un pelado potrero contiguo, rodeado de mala cerca de tapia, y en que por un cuartillo cada una, quedaban más de cincuenta caballerías en libertad de meditar sobre este mundo y sus miserias, revolcarse á su sabor, ejercer sus galanteos ó rascarse unas á otras los huesudos miembros en fraternal cambio de servicios. En fin, todo les era permitido, lícito ó ilícito, excepto comer, como no fuesen las cerdas de sus colas, hazaña en que descollaban las mulas y muletos, diciéndose sin duda filosóficamente estos sabios animales, que á falta de pasto buenos son rabos.

Ha pasado ya la misa; Visitación ha colocado devotamente su cera en el altar de la Virgen y rezado sus muchas oraciones, no sin que la sonrisa de Vicente se haya interpuesto repetidas veces en su imaginación entre el altar mayor y la pequeña boca, que tan rápidamente acumula paternostres y avemarías. Ha pasado ya el mercado y el frugal almuerzo se ha apurado rápidamente en la mugrienta cocina repleta de gente.

Se vendió todo lo que se trajo, y se han comprado la sal, las agujas, los cominos, un frasco de linimento veneciano, hilo y varias varas de bogotana, zaraza y lienzo del Norte, para renovar el ajuar de la familia.

El viejo embolsó sin contar muy bien el producto de sus ventas, y Visitación por su parte ha podido satisfacer sus pequeños caprichos de coqueta, con el producto del lechón, que realizó por veinte reales, y de sus moras y su color, que le produjeron real y medio.

El mercado empieza ya á aclararse con la caída del sol. Algunos pocos toman camino de sus casas, temprano ; pero la mayor parte se dirigen en grupos á las varias tabernas, de que salen carialegres y á que penetran ansiosísimos.

Resulta de aquí que como á las cinco de la tarde la escena es de sin igual animación en la plaza y calles adyacentes. Y cuando ya empiezan las sombras á oscurecerlo todo, la plaza se vacía por entero y las muchas tiendas de chicha se repletan. Empiezan á prender sobre los altos y grasientos mostradores las negras velas de colosal pabilo, las bandolas, tiples y bandurrias empiezan á sonar en todas partes y las acompañan voces medianamente cadenciosas, pero que dos horas más tarde serán lastimosamente descompasadas y vinosas.

Juancho y su familia, después de una abundante comida bien regada con chicha, se instalaron en el rincón de la venta más famosa del lugar, la de ña Josefa, situada en la esquina de la plaza. Ocupaban nuestros protagonistas todo el espacio necesario sobre una alta tarima de adobe que, ángulo recto con el mostrador, rodeaba la parte destinada al público, en toda la

extensión de la pared. Allí se preparaban *á pasar el rato*, como dirían personajes de más elevada posición social, en agradable tertulia.

La chichería es el café de los pobres: después del mercado y muchas veces durante él y en todo día de fiesta, el aldeano pasa largas horas en la taberna conversando, fumando y bebiendo.

Juancho daba lado al mostrador, seguiale Chepa, luego Perico y por último Visitación. ¿Y Juan? Juan después de comer se había ido con los costales vacíos, los encargos comprados y demás enseres, al solar en que estaba la yegua. A Juan decididamente no le gustaba el trago.

Cuando se echó áuestas los trastajos y tomó camino para el solar, se le oyó murmurar, con su habitual estilo despreciativo y tono de voz gutural, como de tambora floja: “Hora salen taita y mama hechos una chicha y nos coge la noche y tenemos función en el camino.”

Estas eran palabras proféticas, bien que dichas con tan poca solemnidad.

Allí estaba también Vicente, de excelente humor. Había vendido muy bien sus chucherías y rasgaba con entusiasmo la excelente bandola, á que le hacía segundo un tiple voluntario. Ocupaba su lugar al lado de Visitación, bien que de tiempo en tiempo se pusiese de pie, apoyando el uno sobre la tarima, para ayudarse mejor á templar con cuidado el instrumento.

Difícil sería describir minuciosamente una taberna de pueblo en día, ó mejor noche, de mercado en los páramos de la altiplanicie en Boyacá. ¿Quién no la recuerda? Aquella media luz de candiles ó faroles ó velas colocadas sobre el mostrador: las gentes apiñadas unas contra otras se estrechan y se incomodan mutuamente

en el más íntimo contacto. El calor que tantos seres despiden, desarrolla un olor, parte por emanaciones corporales, parte por el añil que los mal pintados trajes de lana (frisa) saturados de este tinte despiden, á que se mezclan el de la chicha y el aguardiente, que corren en profusión imponderable. Examinando atentamente cada rostro, se notan en todos ellos los síntomas de la alegría, del bullicioso contento ó de la pesadez, que marcan los varios grados de la embriaguez. Las risotadas estrepitosas, las canciones discordantes, las largas y narcóticas relaciones, las puñetadas sobre el mostrador, las riñas á media voz y el afán de las madres y esposas, que tratan de contener las brutalidades de sus esposos é hijos demasiado excitados, forman un concierto tan grotesco y disgustante, que causaría tristeza al ánimo de quien observase friamente aquel cuadro de tintas semisalvajes.

En tan malsano medio, parecía Visitación como una flor robusta arrancada de su tallo y arrojada al lodazal.

Vicente se hizo á poco el centro de la atención general y á su rededor se agruparon los concurrentes, atraídos por la clara y sonora voz del joven. Decididamente obtuvo un triunfo completo. Los nuevos bambucos que traía de Cúcuta causaron furor. Era incansable en sus atenciones á la familia de Visitación; atenciones que se reducían á menudear los tragos, que los dos viejos vaciaban sin contar; pero que la muchacha con mayor recato apenas gustaba al principio. Mas, por poco que bebiera, al cabo de una hora empezaron sus sentidos á turbarse. Notólo bien Vicente y redobló sus libertades, que mal recibidas al principio, fueron más luego toleradas y, á me-



dida que el alcohol invadía la cabeza de la niña, acaso estimuladas.

Sonaban ya las ocho en las roncadas campanas de la torre, cuando empezaron á desertar los parroquianos de ña Josefa, cuál más cuál menos seguro en el andar. Visitación sentía como llamas de fuego que le invadían el cerebro. Dábase escasa cuenta de lo que pasaba; pero dondequiera que mirase, tropezaba con la jovial fisonomía de Vicente, irresistible en su provocadora y audaz animación. Turbábase la joven al sentir en sus oídos el envenenado aliento del mozo, que le murmuraba juramentos de amor. Todo era para ella turbio é indeciso; pero por encima de aquella niebla, un solo sentimiento se destacaba, luminoso y tierno, que pudiera traducirse por esta expresión: *¿qué podré yo negarle?*

Con no poco esfuerzo interrumpió Juancho su vijésimo cuento y, alzándose con trabajo del asiento, echándose á cuestras un pequeño hatillo, encabezó la caravana, saliendo resueltamente de la caliente atmósfera de la taberna, á la fría y cortante de la plaza. Siguióle toda la familia, arrastrando Chepa al pobre Perico, á quien las dosis de chicha que había inyectado tenían desde el principio sumido en malsano sopor.

Brillaba clara la luna como el medio día. Luna de Diciembre, que acompaña con frecuencia el mordiente huracán, precursor del hielo asesino, que tan implacablemente agosta las sementeras.

Juan dormía acostado sobre las maletas, á la sombra del alar del patio. Había amarrado á su llegada la yegua á un poste, previendo lo que pasaría; pero el inquieto animal, ya fuese por

nativa malicia ó ajena sugestión, habíase zafado el cabezal y lanzádose al potrero, en seguimiento de mal intencionados y traviesos muletos.

El aire frío de la noche obraba como poderoso auxiliar del alcohol, que llenaba los cuerpos de los viejos, y fuera de juramentos y estúpidos regaños, con que recompensaban la templanza de Juan, poco hicieron para atrapar á la fugitiva bestia. Persiguióla Juan por el desnudo prado, trayéndola de cabestro el patio tras de largo rato, no sin que le regalase sendos adjetivos injuriosos, que la bestia escuchaba con filosófico estoicismo.

Ya fuese por la turbación de su ánimo ó por la excitación que la desaparición de la yegua los produjo, los dos viejos no se dieron cuenta de que Visitación y Vicente no andaban por allí. Acabada la tarea de acomodar los varios hatillos sobre el lomo de la rebelde bestia, se pusieron todos en camino. Pero á poco, al llegar al pie de la colina, el pobre Perico, que maquinalmente había alcanzado hasta allí, se dejó caer pesadamente sobre el suelo, rendido por las libaciones, demasiado excitantes para su tierna constitución. Produjo aquello forzosa detención, que aprovechó Juancho para ensayar el tiple nuevo y echar á la soledad de los campos sus aguardentosas melodías. Hallábase en lo más vehemente de un bambuco anticuado, cuando estalló la prima del tiple. El viejo había hecho provisión de cuerdas en el pueblo, que traía en la bolsa de lana azul y lacre junto con el producto de las ventas. Llevó al bolsillo la mano y no encontrando el tesoro, gritó á su mujer.

— Dame la bolsa, Chepa.

— Yo no la tengo.

— Que no la tenés, vieja endemoniada, no te la di en la plaza?

— No señor, no me la ha dado.

Rebuscó el viejo con febril temblor en todos los bolsillos y no encontrándola, apostrofó de nuevo á su consorte en frases cada vez menos amables.

Alzáronse las voces, siguieron los denuestos, llamáronse unos á otros con el más escogido vocabulario de injurias, corrieron las lágrimas de Chepa, desahogo bienvenido para su turbada cabeza. Escuchaba todo Juan en silencio, con el cabestro de la yegua en la mano, sentado sobre una piedra, al lado de Perico, tendido como un tronco en el camino.

Pero la rabia del viejo crecía visiblemente, y su cascada voz se había vuelto chillona á medida que la alzaba, como para dar más fuerza á sus horribles improperios.

Por último, aventuróse Juan á decir con calma:

— La bolsa se la robaron á su merced en la tienda.

— Y cómo me la habían de sacar del bolsillo, bruto — ¿crees que estaba muerto?

— No estaba muerto su merced, pero había bebido mucho aguardiente, replicó el muchacho sin perder un punto de su serenidad.

— Sí, observó Chepa, secándose las lágrimas, sí; porque sos un viejo borracho y no es lo primero que te roban cuando te ponés á beber.

— ¡Quién le dice ladrón á Caco! gritó el viejo, con una carcajada que quiso hacer irónica. ¡Borracha vos! que mientras más vieja más bebe.

— Sosténgase la lengua, ñor Juancho, sosténgase la lengua, que yo soy una pobre mujer,

dijo la vieja en tono mitad suplicante, acaso porque previera lo que iba á suceder.

Pero el viejo se irritaba más y más y, buscando en quien dar pábulo á su cólera, echó mano del bordón y, viniéndose sobre la pobre mujer, la descargó tal golpe sobre las espaldas, que cayó en tierra murmurando, *¡que me matan!* en voz agonizante.

Excitada la destructividad del viejo por el primer golpe, como se excita la sed de sangre del asesino al ver correr la primera gota, se inclinó sobre el cuerpo y le descargó sucesivos golpes con la mano cerrada, sobre la cabeza. Por fortuna las fuerzas del anciano no respondían bien á su furia y en realidad su víctima se hallaba más adormecida por el licor que maltratada. Luego cruzó una idea feroz por el cerebro del viejo. El torrente estaba allí no más, podía extenderla allí y dejarla. Al otro día todos creerían que, borracha, se había quedado atrás, caído al agua y ahogándose: asió del cuerpo por un pie y pretendió arrastrarla al arroyo; pero Juan, que había mirado impasible una escena que le era casi familiar, comprendiendo las malévolas intenciones de su padre, se adelantó y tomándolo por la esquina de la ruana, le dijo con voz firme "*eso sí no, taita,*" y lo hizo á un lado con fuerza. Volvióse sobre el muchacho el airado anciano y, alzando el bordón, corrió tras de él; pero el ágil aldeano zafó á un lado el cuerpo, como se le saca lance á un toro, y el viejo descargó en el aire el golpe, que, dando en el vacío, llevó tras de sí el cuerpo vacilante del ebrio, que cayó al suelo con fuerza. Quiso ponerse de pie, pero no pudo. Tan violentas emociones, unidas al efecto del alcohol y al aire frío de la noche,

produjeron la crisis de la embriaguez: sintió el viejo que el mundo entero daba vueltas á su alrededor; una nausea infernal le acometió y se bañó en fétido y abundante líquido, entre mortales angustias, quedando luego insensible sobre la yerba.

El pobre Juan pensó entonces en la madre. La alzó del suelo, trajo en una totuma agua fresca del arroyo, lavó la ardiente frente de la desgraciada y la reclinó tiernamente sobre el césped cubriéndola con su ruana. Tal vez el espíritu práctico del mozo le hizo comprender la verdad, y que había allí más de embriaguez que de peligroso maltrato, y la dejó dormir.

No era Juan mozo lerdo, como se ve: bien que no muy pródigo en palabras, acaso lo era más en ideas. Sentado allí á la vera de un barranco, atada la yegua á un arbusto, echado á sus pies el hermano menor, á un lado la madre en agitado y penoso ensueño, y al otro lado del camino el padre, informemente doblado casi sobre sí mismo, respirando trabajosamente en mórbido ronquido, era la escena propia para más de una triste reflexión.

Vagamente cruzó por la mente del montuno el pensamiento de que escenas semejantes á la que acababa de pasar había presenciado casi desde su niñez y, bien que no le sorprendiesen, algo como un interrogatorio se elevó en su mente, que decía — ¿y será siempre, siempre así? Y algo como una rebelión se despertó en su cabeza, que decía — esto no puede ni debe ser... ¿por qué? Y le pasaron vagas ideas de un modo de ser distinto y como que entrevió un hogar en que reinaran la calma y el cariño, la sobriedad y la dulzura, en que no hubiera golpes, ni duras

palabras, ni embriaguez. Y su espíritu se sintió triste y fatigado. Entonces volvió su pensamiento á Visitación, la hermana querida; por un instante se reposó en su recuerdo como en un fresco paisaje, bañado por arroyos juguetones y sombreado por árboles coposos.

En estos momentos trepaba la muchacha una pequeña cerca de piedra derruida y de un potrero contiguo pasaba ágilmente al camino. ¿De dónde venía?

Si hubiéramos interrogado su corazón palpitante, su cabeza ardiente y sus mejillas encendidas, bien claro nos hubieran dicho que venía de una cita amorosa.

Toda envuelta su cabeza en el recuerdo de escenas que acababan de pasar, frescas aún las caricias y respirando en todo su cuerpo el perfume adorado de otro cuerpo, venía bañada en deleite. La clara luna parecía sonreírle cariñosa: el huracán que mugía parecía entonar canciones celebrando su dicha; el arroyo que corría á sus plantas parecía repetirle los juramentos que aun resonaban frescos en su oído, y los sauces y los alisos parecían á su paso inclinar sus copas amorosas, como para saludar la majestad de su contento.

Al llegar trémula al sitio en que se hallaba su familia, sorprendida, se acercó presurosa á Juan y le preguntó: ¿me estaban esperando?

—No, fué que le pegó, dijo el mozo señalando alternativamente los dos cuerpos echados sobre la yerba.

—Pobre mamita, dijo sentidamente la muchacha y se acercó á levantar la pesada cabeza de la madre. Pero la dejó caer de nuevo suavemente, cuando Juan le dijo con voz casi dulce:

— ¿Dónde estaba, hermana?

— Me fui con Vicente.

— ¿A donde?

— Debajo de los sauces, detrás del cementerio.

— ¿Y por qué se fué sola con él?

— Yo no sé... se puso á enseñarme el bambuco de La pescadora... yo lo iba repitiendo, y me fué llevando... Está la noche tan bonita... yo no sé qué tenía... sentía como llamas en la cabeza.

— ¿Bebió aguardiente?

— Sí.

— ¿Mucho?

La moza guardó silencio.

— Sópleme el ojo, hermana.

Hizolo así la muchacha y el mozo, al recibir su aliento cargado de alcohol, dejó escapar un *hum* gutural, que quería decir—“¿Estaría borracha?”

— ¿Y qué le dijo Vicente?

Momento de silencio, tras del cual respondió tímidamente: Que se casaba conmigo.

— No se casa.

— ¿Por qué?

— Porque es muy borracho y parrandista y engaña á las mujeres.

— A mí no me engaña.

Como para ratificar la decisiva afirmación del amor confiado, el viento sopló suavemente hacia donde estaban los dos hermanos, y trajo el eco de una voz argentina que, después de elevarse firme y sonora, en ascendente escala, dejó escapar este cuarteto en tonos tan claros como la voz de un clarín:

Pescadorcita mía,  
Desciende á la ribera  
Y escucha placentera  
Mi cántico de amor.

Luego cambió el viento y el resto de la canción se perdió en ecos vagos, pero repletos de fuego y emoción.

Estrechó su cuerpo con el de su hermano la muchacha como para decirle — “¿no oyes? ¿Podrá engañar jamás esa voz?”

Tomó el mozo las manos pequeñas de su hermana entre las callosas suyas, y, como para responder á su tácita pregunta, dijo tristemente:

— No se casa.

— ¿Y qué hago si no se casa?

— Tener paciencia.

— Yo me muero.

— No se muere hermana; ¡pobre negrita!

¡Cuánta compasión encerraban estas dos palabras! ¡Cuánto perdón y olvido!

— Y si lo saben, ¿qué hago?

— Si lo saben la echan de casa.

— Entonces me boto al río.

Hubo un largo silencio, en que por ambas cabezas cruzaron pensamientos lúgubres. Ella no se daba bien cuenta de lo que pasaba. Veía un porvenir oscuro y negro, pero que no podía definir. El era más práctico: pensaba en el modo de protegerla cuando el tiempo hubiera revelado la falta y que sobreviniera el furor de los padres, quienes muchas veces pretenden con la severidad, compensar el nacimiento del árbol del mal, que tan solícitamente han plantado y cultivado.

En seis ú ocho meses, pensaba el mozo, yo puedo arrendar una estancia y si la echan de casa me voy á vivir con ella y á cuidarla. Y así se lo dijo en su lenguaje seco y lacónico.

Ella escuchaba, pero no quería dar crédito y preguntó de nuevo con infantil candor:

— ¿No se casará conmigo, hermano?



— No se casa. Por algo lo llaman el tuno.

El viento volvió á soplar hacia los dos y volvió á traer las notas argentinas que hicieron estremecer á la muchacha.

El tono había cambiado en esta vez, preludiaba el bambuco del *fuego lento*.

A fuego mandan tocar  
Las campanas del olvido,  
Que es imposible apagar  
Fuego de amor encendido.

Y luego cambió el tono de nuevo y trajo este cuarteto, que penetró como un puñal el corazón de la joven:

Debajo de un sauce verde,  
Que el huracán sacudía,  
Le entregué mi corazón  
A quien no lo merecía.

¿No era aquella su propia historia dicha en tan pocas palabras y por el mismo que la había vencido?

Así lo comprendió ella, y las palabras del trovador obraron como una revelación mortal, y enlazando fuertemente el cuello del hermano, dejó correr sus lágrimas, como dos fuentes de agua viva. Y lloró largamente, larga y amargamente; y no corrieron solas sus lágrimas, que también se desprendieron de los ojos pequeños del hermano y rodaron lentas y escasas, pero no menos amargas.

La historia de este día de fiesta está dicha.

¿Para qué describir la vuelta á la casa; la larga y trabajosa vuelta, con Perico colocado á horcajadas sobre la carga, los dos viejos tambaleando, cayendo aquí y levantando allí? ¿Ni para qué referir los tristes días de la pobre niña

engañada, ni las nuevas escenas de acre alegría que acababan por brutal violencia, en aquella vía dolorosa que hace recorrer el alcohol á sus adeptos?

Al fin cayeron uno tras otro en el sepulcro. Sepulcros ignorados, que no dejan ejemplos ni recuerdos, que pocas lágrimas riegan, y que con una tosca cruz clavada en el inculto cementerio, marcan millares de vidas de aldeanos que nacen, viven y mueren arrullados por el aliento envenenado del alcohol.

Bogotá, Agosto de 1878.



# EL HIJO DEL AMOR

**Juguete literario semi-fantástico, con aspiraciones de verdad.**

---

“ Los pecados de los padres serán visitados en los hijos hasta la cuarta y quinta generación.”

## I

*Penetralia* es una palabra latina que dicen significa el departamento más interior ó secreto de un templo ó de un palacio.

Hay en esta ciudad (es bien entendido que el lector se servirá guardar reserva sobre tan grave revelación), hay, decimos, una sociedad secreta que se ocupa en escudriñar los más hondos misterios del espíritu humano. Esta sociedad se llama “*Penetralia*.” Pocos pueden penetrar á su seno. Cuando uno se halla en él, se siente esperanza y temor, espanto y alegría. Nada más grandiosamente terrible que el cerebro humano cuando se liberta de las cadenas de la creencia ciega y tradicional y escudriña lo que ve y lo que siente; el mundo objetivo y el mundo sub-

jetivo: con candor, con inteligencia, con ardor y libertad.

Se descubren puntos de vista infinitos. Casi todas las ideas aceptadas como base de las sociedades, se sienten bambolear.

Revelado ya el secreto, deberemos agregar que los miembros de la expresada Sociedad toman la cosa en serio; casi tan en serio como toman los miembros de la Academia colombiana su trascendental y laboriosa misión.

Religión, metafísica, fisiología, sociología, antropología, moral, política; nada se escapa al escarpelo de aquellos audaces pensadores.

Por de contado el sistema darwiniano de la evolución, ocupa una gran parte de sus meditaciones. La evolución es un sol esplendoroso en el horizonte del progreso humano.

Las leyes naturales que rigen la evolución de la raza humana, apenas entrevistas, llenan el ánimo de veneración y arrobamiento. Las leyes de la transmisión hereditaria de las cualidades, sentimientos, apetitos y rasgos físicos, son una mina inagotable de lucubraciones. El progreso y la degeneración de la raza humana se derivan de ellas. Escudriñarlas y comprenderlas sería la más beneficiosa tarea á que pudieran dedicarse los hombres. Se vería entonces que el hombre á lo más á que puede aspirar, es á situarse en la corriente de las leyes fisiológicas. Pretender impulsar ó retardar el progreso de la especie por medio de arbitrios humanos, es una tarea ilusoria.

En una sesión en que tratábamos del punto especial relativo al mejoramiento físico y mental de la raza humana por medio de la transmisión

hereditaria, uno de los socios, el doctor X, propuso el siguiente tema de discusión.

“Sobre el papel del amor en la evolución de la raza humana.”

He aquí en resumen los prolegómenos y las conclusiones con que el doctor acompañó su proposición.

Meros cronistas, nada nos toca decir sobre el error ó la verdad de las teorías que nuestro colega avanzó.

“El impulso que atrae el uno al otro los dos sexos, dijo, tiene varios motivos:

“Hay el motivo carnal:

“El motivo intelectual:

“El motivo social:

“Y el motivo espiritual.

“Sea cual fuere el motivo, ya permanente ó transitorio, que conduce á la unión, el resultado general será la aparición de nuevos seres.

“Ahora bien, estos seres vendrán al mundo, representando la simiente que les dió vida.

“El amor carnal, ‘que busca víctimas sin cesar, las abraza sin piedad, las seduce sin remordimiento, las devora sin horror y las abandona con disgusto,’ \* produce seres inferiores, egoístas, enérgicos, con predominancia de los instintos animales.

“El amor intelectual, que es frío en sus ardores, urbano en sus demostraciones, reflexivo en sus sacrificios, produce seres inteligentes y calculadores; pero desprovistos de calor de sentimientos, de vigor físico y de generosidad de impulsos.

“El amor social, esencialmente basado sobre

---

\* Swedemborg.

las conveniencias transitorias de la vida social, es el generador de la linfa y de la escrófula, de los rostros deformes y de las tallas raquílicas, de los seres sin magnetismo y sin fuego, pequeños en sus aspiraciones, medianos en su vida.

“El amor espiritual, es decir, la mística, casta y misteriosa atracción de dos seres que una vez enlazados, nada sobre la tierra, ni la muerte, podrá separar; la unión de cuerpo y alma, las dos alas de una ave, el calor y la luz, es el que genera los grandes tipos de la humanidad; las naturalezas magnéticas, fascinadoras, ardientes, ideales; la tela en que se cortan los héroes, los genios y los mártires.

“Se comprende que estos resultados generales tengan multiplicadas variantes, producidas por los nuevos factores que aparezcan cruzándose, tales como las cualidades y rasgos especiales á los cónyuges; las emociones momentáneas, los accidentes climatéricos y otros.

“Un motivo puede convertirse en el otro ó acercarse á él y entonces los productos de la unión vendrán á alterarse correspondientemente, en combinación de tintes.

“En fin, llegará el día en que un hombre que conozca la operación de estas leyes, podrá discriminar cuáles han sido las circunstancias pro-genitales que han dado el ser á un individuo, tan sólo por el examen que haga de su personalidad física y moral: podrá decir el motivo que enlazó á sus padres, y las emociones que presidieron á la primera aparición de su germen.”

Nos faltarían tiempo y capacidades para dar siquiera idea de la estrepitosa tormenta de debates que produjo la interesante exposición del doctor X.

Avanzada ya la noche, aquel distinguido médico quiso sazonar la aridez de tan abstractas discusiones, con la lectura de un juguete literario, en ilustración de su teoría, y cuyo manuscrito ha tenido la bondad de prestarnos.

Hélo aquí:

## II

Jamás olvidaré la escena.

Hallábame sentado bajo la coposa ceiba de la plaza del pueblo. No sé sobre qué vagaban mis pensamientos: el cigarro, el último combate, la novela que me había entretenido hasta media noche, algún olvidado amor ó un negocio mal empezado y peor concluído... cuando oigo ruido hacia la calle principal que remata en el sendero fresco y ameno que, por entre plátanos y cámbulos, conduce al río, torrentoso y siniestro raudal, de aguas azules, que corre sobre pizarras, por entre hondas rocas; cuando escucho, digo, animado rumor de gente que se acerca.

Vuelvo la cara y miro desembocar una docena de mozalbetes que, al compás de voces y alboroto de dudoso significado, se acercan marchando á paso rápido.

Unos cuantos alzan en sus hombros á un joven de veinte años, pálido y esbelto como Apolo. Sus cabellos rubios se prenden por el agua ó el sudor á su blanca frente y adornan como marco de oro dos ojos ardientes y serenos, color de noche oscura.

Llevaba el mozo descubierta la cabeza, y abierta sobre el ancho pecho la camisa desgarrada y destilando, que dejaba traslucir las

formas delgadas y nervudas de un Hércules adolescente.

Más atrás algunos cuantos conducían en una manta otro cuerpo, no sé si muerto ó exánime.

Los de adelante gritan; “¡Que viva! ¡Que viva el duque! ¡Bien hecho Ricardo! ¡Que viva Ricardo! ¡Guapo Ricardo! Vamos á llevarte á tu casa en triunfo.” Y mil más exclamaciones de entusiasmo y transporte.

El objeto de aquella ovación era el mozo más amado del lugar. Un pensador de los alrededores le había bautizado con el apodo de *El Duque*, porque decía que la naturaleza le había dado carta de nobleza.

Despedía de su cuerpo un magnetismo fascinador. Los niños le amaban como á un buen padre: los perros le seguían; jamás hubo potro por salvaje que fuera, que resistiera largo tiempo sin ceder bajo las piernas delgadas y flexibles del joven; ni en la plaza de toros el más furioso animal enderezaba más de una vez sus astas sobre aquel pecho tan puro. No se contaban pocos casos en que los puños del Duque hubiesen dado rudas lecciones; pero jamás se ensayaron sino sobre el atrevido baladrón, sobre el codicioso salteador ó el cobarde maltratador de esposa ó madre.

Y sin embargo, Ricardo era infeliz.

Habíasele metido en la cabeza amar con amor desesperado á Manuelita, primorosa y esbelta morena. Y Manuelita, por aquellos caprichos del corazón femenino, en vez de fijar sus negros ojos, picantes como el aji, sobre la dulce frente del Duque, los había echado sobre Mateo, el más rico trapichero de aquellos alrededores.



Y Ricardo perdía el apetito y el sueño, como acontece en tales casos.

Con razón se alarmaba la familia de Ricardo, porque llevaba ya cinco años de suspirar en vano, y la hermana mayor, que lo adoraba, comprendía que el día en que Manuelita fuera con otro al altar, la vida de Ricardo corría peligro de veras.

— El muchacho, decía la tierna mujer, no sabe cambiar de amor y si le dicen que no, capaz es de morirse de pena ó de marcharse á la guerra. De matarse no, porque sabe que uno no debe quitarse la vida.

Era todo verdad: el amor de Manuelita se habia entretejido con tal fuerza por entre los hilos de la vida de Ricardo, que al romperse la trama, aquella hermosa tela tendria que desbaratarse, así como árbol carcomido que desmora el huracán.

¿Quién no sabía en el lugar hasta dónde era amada Manuelita?

En toda tarde de fiestas, cuando la desdenosa decoraba el balcón del cabildo, ¿quién no admiraba la viril fiereza del joven que, saltando sobre el lomo del toro más soberbio, lo dirigía bien pronto paciente y cabizbajo al pie del amado balcón? Modesto en su triunfo, el joven alzaba la mirada y gritaba extendiendo su sombrero hacia la gentil mozuela: “¡Por la buena montada en el toro!” — Feliz él cuando Manuelita desprendía de su seno un ramo de jazmines y lo arrojaba al vencedor. Pocos de éstos tenía y los preciaba de veras, tiernamente guardados en lugar seguro y escondido.

Cuando el cura del pueblo, alegre y bonachón, pasada la fiesta del patrono, ó alguna otra de

grande aparato, cohetes martirizadores y bambuco en el coro ; cuando el buen cura, decimos, encabezaba ruidoso paseo al “bosque del almen-dral” ó á la “punta del águila,” Ricardo espiaba sin cesar el ojo negro de la amada. Y cuando ella, alzando la cabeza, miraba con envidia en la cima de la más alta roca mecerse sobre el abismo los pétalos ruborosos de la “flor de mayo,” era de ver cómo trepaba el mozo por aquellos picos escarpados donde nadie le podía seguir, pora volver triunfante á depositar á los pies de la desdeñosa el bello trofeo. Ninguna como Manuelita en todo el pueblo tenía nidos de águila, ó pichones del melancólico “gallito de monte,” ó la aromosa “albahaca silvestre.” Emblemas eran todos de más de un peligro mortal corrido, de más de un torrente salvado, ó de largos días de vagancia en lo áspero de la montaña, embalsamados por el pensamiento y el recuerdo de ella.

Pero todo era en vano.

Dos días hacía que la morena había tenido la crueldad de decir á Ricardo la fatal palabra que despedazaba su vida. Cierta fué que sus bellos ojos se nublaron y que su mano tembló al decir adiós para siempre á tan noble corazón y hermoso rostro. Por entre las nieblas que arropaban su alma, Ricardo creyó entrever un rayo de sol. Pero aquel fatal Mateo, tan rico como poderoso, había arrancado del tallo la flor que él codiciaba.

Dos días hacía que Ricardo no aparecía ni en el taller, ni á la mesa de sus hermanas, ni debajo de la ceiba en las tibias tardes, cuando los mozos se juntaban á charlar alegremente y pun-tear la melancólica bandola.

Vagaba por los montes, contando sus dolores á los torrentes, á las selvas y á los vientos; amigos que en su sublimidad y grandeza parecen comprender los grandes pesares.

Mateo triunfaba. Triunfaba en su orgullo y en su amor, porque él también amaba. Celebraba sus triunfos con parranda y alboroto. Si Ricardo hubiera vencido, sus gozos los hubieran presenciado las selvas y los torrentes, confidentes hoy de sus dolores, en propicia soledad, al lado de la amada; bajo los coposos árboles, en aquella media tinta del bosque sombrío, tan dulce para el amor. Mateo, como toda naturaleza egoísta, buscaba su expansión en el ruidoso paseo ó gorda comilona, entre el alcohol y la zambra.

El día en que esto cuento, Mateo obsequiaba á sus amigos en la orilla del río.

El calor era sofocante y todos se tiraron al agua en temerario jugueteo en el "pozo de las nutrias." Medroso charco era aquél, de fondo insondable, en que las claras aguas se estancaban mansas y calladas, antes de lanzarse locas, con aterradores gemidos, por el "salto de las garzas," feroz derrumbadero, por entre picos erizados, que hacían hervir las ondas en hinchada y blanca espuma.

Desdichado del que cayese en aquel abrazo colérico.

Por allí se dejó arrastrar el envidiado novio, mitad embriagado con su dicha, mitad con las copiosas libaciones.

Mudos de terror sus compañeros le vieron rodar al abismo y ni un brazo se movió para salvarle. ¿Quién se atrevería á luchar con aquel monstruo invencible?

Como la hoja de un árbol era sacudido y gol-

peado el rico trapichero en vertiginosa rapidez; hasta que las aguas vengativas lo depositaron sobre la resbaladiza y negra roca, que apenas lamian, en la mitad del torrente, y que se destacaba como vigia de muerte. Era un instante de reposo antes del golpe mortal.

Trabajosamente se agarran las crispadas manos á la lisa superficie y se creyeron escuchar gritos de agonía por entre el tumulto de las aguas.

Allí lo vió Ricardo. El desgraciado Ricardo, que con la cabeza entre las manos, en lo más escondido de la ribera, dejaba ahogar sus gemidos por el bramido del río.

Quien haya sufrido penas de amor habrá descubierto el singular y acre consuelo que proporciona la vista de un ruidoso torrente, cuando se tropieza con él en el vagar del dolor.

Los tristes pensamientos que atropelladamente salen del cerebro se confunden con el descenso de las aguas; como las ondas se renuevan á cada instante para perderse de nuevo en el abismo; como ellas se despedazan en rápida disección como á ellas los acompañan gemidos.

El corazón del amante conoció á Mateo con aquella lucidez que da el amor desengañado. El amante *adivina* la presencia de dos seres: la de la mujer amada y la del rival preferido.

El rayo de sol que Ricardo había creído entrever al despedirse de Manuelita, por entre las nieblas que arropaban su alma en aquel día fatal, lució de nuevo con brillo consolador. Aquel desgraciado luchando con la muerte era su felicidad que renacía. Aquel cadáver iba á fertilizar el suelo de su ventura.

Pero la innata nobleza de aquella alma *d'élite*

se rebeló contra el egoísta pensamiento. Por encima de Ricardo se alzó algo superior á él mismo, que no era él; pero que no podía menos de ser obedecido. Una voz gritó en aquel corazón despedazado con orden imperiosa, *¡sálvalo!* y en tono más bajo otra voz dijo tristemente, *sálvalo y sacrificate.*

Y el hombre se lanzó como flecha al torrente. Cruzó con fuerza sobrehumana las olas encrespadas, agarró con febril aspereza por los cabellos al casi exánime rival y lo lanzó de nuevo á las aguas. Ambos se escondieron más de una vez entre la espuma para aparecer después. Mateo adelante casi inerte, Ricardo atrás empujándolo y esquivando hábilmente los espasmódicos esfuerzos del moribundo para asirse á sus miembros; en fin, tras minutos de lucha, logró depositarlo jadeante sobre las yerbas de la orilla.

Sonaron entonces por los aires como voces de ángeles que entonaban un hosanna.

Tendido, exánime, el rostro amoratado, la boca entreabierta, yace el afortunado amante, á los pies de su rival; éste, con los brazos cruzados sobre el pecho, destilando sus vestidos desgarrados, lo contempla con ojo triste y severo.

¿Cuál era el vencedor, cuál el vencido?

Así los encontraron los afanosos compañeros que acorrieron allí prontamente. El drama apareció á todos en su sublime grandeza y por el misterioso poder de lo bueno, todos veneraron al héroe. Entonces lo aclamaron, lo alzaron en brazos y entre gritos de triunfo lo llevaron al pueblo, seguidos de la camilla que conducía al maltratado y contuso Mateo.

Tuve el placer de estrechar entre mis brazos

al heroico joven. Su historia íntima me era conocida, como á todos en el pueblo, y me preguntaba en vano por qué aquella naturaleza rústica, semisalvaje, despedía tan delicioso perfume; por qué aquel inculto corazón elaboraba el más puro licor de lo bueno y de lo bello.

Entretenido con estas gratas meditaciones, llegué á mi posada bien avanzada la noche, á discutir en alarmante retardo los sencillos pero deliciosos platos con que mi casera, “ña Francisca la bruja,” me regalaba diariamente.

Era mi hora habitual de departir con *la bruja*. Nada de bruja tenía en verdad aquella excelente mujer. Pero en el pueblo así la llamaban porque diz que hacía encantamientos. En efecto, era cosa averiguada que la edad de ña Francisca se perdía en los orígenes de la historia. Nadie le conocía parientes por ningún lado. Cuando ña Francisca (buena enfermera y caritativa como nadie) llegaba á la cabecera de un enfermo y después de mirarle los ojos un largo rato meneaba la cabeza, ya podían hacerle el ataúd, porque no valdrían ni cataplasmas ni sangrías. Era también averiguado que no había sacerdote, ni alcalde, ni persona notable que hubiera muerto en el pueblo en los últimos sesenta años, que no hubiera tenido la amabilidad de comunicar á ña Francisca la proximidad de su fin, ya sentándosele encima, ya tirándole las mantas de noche, ya golpeándole fuertemente á la puerta de su alcoba, ó por algún otro medio semejante más ó menos amable y delicado. Y en cuanto á aconsejar á las mozas el marido que les convenía, no se citaba un solo caso en que, siguiendo sus consejos hubieran sido los matrimonios infelices, ó contrariándolos, afortunados. Natu-

ralmente, aquella noche no nos ocupamos sino en el incidente que mantenía toda la población excitada.

Era ña Francisca entusiasta admiradora de Ricardo y acaso su confidenta. Como yo le manifestase mi extrañeza de encontrar tan delicadas virtudes en aquel joven sin educación, ella me respondió prontamente:

— Es que Ricardo es hijo de amor.

— Cómo, hijo de amor, le repliqué sonriendo: pues todos más ó menos somos hijos de amor.

— No señor, no señor: todos somos hijos de la carne, pero no del amor. Los que son hijos de amor son nobles, buenos, simpáticos, generosos como Ricardo.

Siguióme contando la interesante aunque sencilla historia de los padres de Ricardo.

Amáronse los dos desde muy jóvenes; pero por desgraciados incidentes los dos se unieron con compañeros que lo eran de su lecho, pero no de su corazón, en que cultivaban ambos el escondido y primer amor. Ambos tuvieron hijos—hijos medianamente notables; herederos de sus prosaicas virtudes y de su sana constitución física, pero nada más. Al fin, tras varios años, se volvieron á encontrar ambos viudos, y se juntaron como dos gotas de agua para formar una sola.

Llegaron pues á casarse en edad no muy tierna, cuando la madurez física y mental se hallaba bien establecida. Estuvieron en su matrimonio enlazados por el más puro cariño. Pensaban casi de acuerdo: ceder el uno al otro era su disputado afán. Jamás se rizaron por causa de ellos las tranquilas y cristalinas aguas de aquél lago encantador en que se retrataba el

cielo. Eran tan necesarios el uno para el otro, que la más ligera ausencia del uno sumía al otro en profundo é implacable desconsuelo. Por fin, cayeron en cama el uno en pos del otro y se fueron el uno en pos del otro, con pocas horas de intervalo, consolándose mutuamente. Así como estarán en el cielo, así reposan juntos en la tierra, en una sola fosa, sembrada de flores, que cultiva con solícito cuidado el fruto de su celestial cariño. Ese fruto, que tan hiriente contraste forma con los que concibieron cuando su vida no estaba iluminada y fecundizada por el amor perfecto.

No hace á mi objeto el seguir la interesante carrera del noble Duque. Limitado á ilustrar un solo punto de antropología, un solo diamante de su corona es bastante.

Para quien tenga curiosidad, sin embargo, bástele saber que Ricardo siguió desarrollando naturalmente su rica naturaleza, derramando á su paso torrentes de vida, de luz y de nobleza. Ascendió á altos puestos, vivió siempre soltero y murió en un combate oscuro.

En cuanto á él mismo, no fué feliz. El espectáculo del egoísmo humano lo hería como la ortiga y, dotado de una singular penetración, alcanzaba á distinguir en donde quiera la lepra del egoísmo, alterando las más bellas acciones. Vivía solo, mal comprendido, mal juzgado; sin poder asociarse íntimamente con los hombres, porque en todos encontraba espinas. Pero se dió á amar con pasión al bien, y habiendo nacido á la vida por el más duro sacrificio de sí mismo, siguió viviendo de sacrificio en sacrificio. Alzaba cruces pesadas que cargaban sobre hombros ajenos: sin aspirar á la gratitud, sin buscarla, huyéndola más bien, diciéndose acaso como



Alejandro el grande, “es cosa noble hacer ingratos.”

Era una flor nacida en atmósfera impropicia. Otros menos buenos que él son más felices sobre la tierra. Las naturalezas casi perfectas no pueden ser dichosas en el mundo tal como es. Correr tras la felicidad y correr tras el bien exigen hasta hoy distintos senderos. Acaso más tarde ellos se encuentren en un ancho y único camino.

Bogotá, Septiembre de 1879.



# PASIONES DE ALDEA

(ESCRITO QUE RESPETUOSAMENTE DEDICA EL AUTOR  
AL DISTINGUIDO MEDICO Y FISILOGISTA  
DOCTOR ANTONIO VARGAS VEGA)

---

Más cosas ocultas hay entre el  
cielo y la tierra de lo que podemos  
soñar en nuestra filosofía. (Horacio  
*Shakespeare, Hamlet.*)

La historia que someramente se va á leer es la más común historia sobre la tierra. Aspiraciones no cumplidas, amor no satisfecho, celos, desengaños y crímenes. Pero se verá cómo las pasiones humanas, desarrolladas en un escenario estrecho y limitado, se hacen más feroces en su pequeñez.

## I

El que haya vivido en una aldea de nuestra patria, habrá encontrado frecuentemente un tipo semejante al más prominente de este informe boceto: el gamonal de pueblo. Estudiante media-

namente aventajado en los colegios de la capital, graduado con lisonjeros honores, enterrado luego en un pueblo aislado, viviendo solitario, entregado á dar forma en barro despreciable á sueños y aspiraciones que buscaban originalmente como elemento el más blanco mármol de Carrara.

Así era Miguel Patiño, el gamonal de San Andrés, aldea á ocho leguas hacia el noroeste de Guaduas y que todos conocen por su suave clima y hermosas alamedas de sauces y naranjos, limpios arroyos y agrestes colinas. Miguel no se graduó en jurisprudencia sino en medicina, bien que la suerte lo hubiese arrojado después al océano de los papeles, mina explotable. Temperamento mental, débil físicamente, ávido de ciencia, buscaba en sus secretos una satisfacción que las circunstancias externas negaban á su alma sedienta de emociones y á su cuerpo ávido de sensaciones. Alto, sin gracia, largos miembros, pelo negro y liso, era más negro aún su rostro; pero de nariz aguileña, labios delgados, escasa barba recia y áspera. Su andar era desairado y con un cierto vaivén hacia adelante, lo que unido al subido color de su piel, le daba el aire de aquel feo cuervo negro que llaman vulgarmente *el chulo*, y era por este triste apodo conocido. Otros decían que era porque se alimentaba de carnes descompuestas en las largas veladas en que su ventana permanecía iluminada hasta las más altas horas de la madrugada; y añadían que sus manos, como el pico de los cuervos, se solazaban en remover viejos montones de basura en empolvados archivos y que de allí escarbaba antiguos pleitos ú olvidadas diferencias que daban alimento á su bolsa, no mal repleta ya. Era el juez del pueblo y en el propio

despacho expendía medicinas de raras cualidades, interrogaba al escuálido enfermo y á veces efectuaba curas milagrosas que le daban la fama de nigromántico ó endemoniado. Libros de rara empastadura y en extrañas lenguas le llegaban en ocasiones con misteriosos correos, y más de una vez el alba le sorprendía inclinado sobre aquellos volúmenes. El hombre meditaba mucho, hablaba poco y escribía sin descanso. Siempre prefería escribir una carta á tener una conferencia: desconfía del que pudiendo hablarte se contenta con escribirte, lector mío: la carta no deja ver el ojo, y por el ojo se adivina el alma.

Miguel era joven, solo y de fuertes pasiones; pero era sumamente tímido con las mujeres, especialmente con Lucia, la más juguetona, rolliza y endiablada doncella de todo San Andrés, y veinte leguas á la redonda. Lucia fumaba cigarrillos, que le traía por docenas Roberto, el mercader del pueblo. Sólo con ver á Lucia cuando, sentada á su puerta, á la caída del sol, el cigarrillo entre el ángulo de sus labios rojos como cerezas, que saludaba á Don Miguel diciéndole, “adiós chulito,” se comprendía que el ave carnícera representaba allí el papel de pichón y que la aturdida mocetona desgarraba su corazón como el pico de un gavián. Miguel se encendía; pero guardaba en lo más íntimo la sangre amarga que le subía á los departamentos en que habita el mal en toda cabeza humana, y se decía con angelical paciencia: *¡puede ser, puede ser que se ablande!*

¡Oh mujer, cuán profundamente ignoras tu poder sobre la tierra!

## II

Era la vispera del viaje á Guaduas á las famosas fiestas anuales del patrono. Lucía debía ponere en camino muy temprano, con el viejo tío Andrés, que roncaba ya tendido en su llamaca. En la salita coqueta y limpia, mal iluminada, la vieja madre tuerce tabacos en una mesita baja, con uno ensartado entre labios mal escoltados por escasos dientes. Junto á Lucía está Roberto. El rasga la alegre bandola y ella entona los melancólicos bambucos de tierra caliente, gemidos semisalvajes, algo como el canto de las palomas. El ruiseñor es ave civilizada porque sabe trinar.

El canto de los pueblos primitivos se compone de notas largas y gemebundas como el de ciertas aves; pero tiene gran melancolia y positivo encanto. Sonaba la voz de Lucía como murmullo de fuente, tan retozona y alegre.

A la reja estrecha se asomaba de vez en cuando algún pasante curioso atraído por la voz infantil. También asomó allí su triste faz, terrosa en su palidez, D. Miguel. Evidentemente espiaba alguna cosa.

A la puerta de la salita, discretamente envuelta en mantilla, con rara sonrisa en los labios, apareció la criadita de la casa, apenas de quince años. El que sepa entender sabrá cuándo una mujer lleva un recado ó una carta de amor. Hizole á Lucía una seña imperceptible y ella salió á la puerta, para entrar á poco prorrumpiendo en la más entrepitosa carcajada. Blandía una carta entre las manos y recorrió la sala brincando como una cabra y gritando á toda

voz: “¡El chulo propone, el chulo propone, que viva el chulo!”

—Sosiégate, muchacha, le dijo la vieja, sosiégate y vamos á ver qué traes.

—Lea sumerced y verá qué fortuna, me voy á casar con el chulo. ¡Que viva el chulo!

—Cállate muchacha y no hables así de D. Miguel, que bien pudiera escucharnos y nos haría pagar caras tus gracias.

Roberto estaba serio. La madre le entregó el papel rogándole que leyera, y leyó en efecto con algún trabajo, porque no era letrado en modo alguno. La carta decía así:

“Hermosa Lucía: Le ruego á usted que suspenda sus desdenes y sus burlas. La amo, es cierto, la amo con toda mi alma; por usted daría cuanto tengo en el mundo. Por verla á usted cariñosa conmigo una vez, una sola vez, daría mi salvación eterna. ¿Quiere usted ser mi esposa? ¿Quiere usted alegrar este corazón que se marchita en la soledad? ¿Quiere usted ser la esposa amada y respetada del más influyente vecino en todo el Departamento? Animado y sostenido por su amor yo llegaría á ser un hombre notable, porque aspiro y puedo mucho. Todo lo que yo fuera lo ofrendaría á sus pies. Contésteme usted, por Dios, pero sin burlas; porque así como soy rendido y tierno amante, puedo ser el más temible, y mortal enemigo. Espero humilde, ansioso, arrodillado, con lágrimas en los ojos, su respuesta, idolatrada Lucía.

MIGUEL PATIÑO.”

Temblaba la voz de Roberto al acabar. Acaso se decía: aquí hay una pasión sin fin; ¿será superior á la mía? tal vez.....

Lucía se puso pensativa. Roberto la miró y la dijo así con su mirada: “¡Infame! ¿te ha seducido el comediante, ya te olvidas de todo?”

Y ella le respondió con sus ojos negros: “Vas á ver.” Y salió de la pieza.

Todo esto lo veía Miguel desde la ventanilla, apostado como la boa constrictora entre las curvas de un tronco.

Mucho tardó en volver Lucía, porque no era para ella poca tarea la de juntar papel, tinta y pluma, y mucho menos palabra tras palabra. En cuanto á los pensamientos, ella sí los tenía bien escritos en su pequeño cerebro, cubierto por el más espero terciopelo negro de ensortijados cabellos.

No nos fijaremos en letra ni en ortografía, pero he aquí lo que había escrito. — Leyólo para sí Roberto en tanto que Lucía lo recitaba en voz baja á la madre, que meneaba listamente la cabeza en señal de asentimiento un sí es no es mecánico, como de quien tiene costumbre de decir *amén* á todo. Así decía la respuesta:

“Señor D. Miguel: Mucho le estimo y agradezco su propuesta; pero no la acepto, porque quiero de veras á Roberto, que es muy buen mozo y que es pobre como yo, y que se va á tratar á Antioquia, y dentro de seis meses cuando vuelva nos casamos.

Y además, señor D. Miguel, no me gustaría que cuando yo saliera de la iglesia de misa, me gritaran los muchachos: *allí va la chula*.

Soy su atenta servidora,

LUCIA GRIJALBA.”

## III

Mala noche pasó el pobre Miguel; la luz de su ventana permaneció brillando hasta que la apagó la del sol. La corriente de sangre amorosa bañó sin obstáculo en esa noche los apartamentos en que residía el mal, y hubo orgía en aquel cerebro robusto. Aparecieron allí bestias feroces que salían de cuevas escondidas y que lanzaban extraños y aterradores aullidos. En medio de aquel alboroto Miguel se decía: “¿cómo tengo de fuerzas desconocidas para el mal!” y sonreía á solas mientras leía y releía una página de un grueso libro que tenía abierto delante de los ojos.

Su sombra pasaba y repasaba por frente á la ventana, sin que el hombre advirtiera el tiempo que trascurría; y revisaba de nuevo el libro abierto, y meditaba, ya sentado y con la cabeza entre las manos, ya reclinado en un mal canapé de cuero. Pero en ninguna postura permanecía largo rato. Se paseaba aquí y allá como las hienas que no tienen reposo sino durante el sueño.

Cuando el alba asomaba y la luz de la pobre vela de sebo se oscurecía con la aparición del irresistible rival de todas las luces, Miguel tomó una pluma, desplegó la carta de Lucía, y escribió con mano firme, en los caracteres que le eran habituales, grandes, cuadrados, ásperos, lo siguiente:

“Febrero 2 de 187...

“Lucía: se burla usted y se divierte con mi amor, ¿no es cierto? Pues aquí va mi maldición en esta carta; esa maldición quiere decir que antes de que pasen los seis meses, que regrese el *buen mozo*, y que los dos amantes sean felices,



Lucía, la hermosa Lucía, causará horror al verla. No dirán los muchachos *allí va la chula*, sino *allí va la...*

“Qué dulce es la venganza!”

Hé aquí lo que dijo á Servando, el mozo que fué sacado de su sueño para llevar la carta: “Irás á Guaduas, antes ó después que ella, y le entregarás en su propia mano esta carta. Averigua de un modo cierto qué día se vuelve Lucía, y te vienes sin parar de día ni de noche á avisarme.”

Apenas empezaban tenues rayos de sol á iluminar la cresta amarilla del alto de La Cruz, cuando ya Miguel, caballero en un firme y no muy robusto castaño, se internaba por el bosque en un camino excusado. Anduvo, anduvo largas horas, sin encontrar un ser viviente por estrecho sendero y atravesando no pocos malos pasos, hasta que dió con un paqueño corral que encerraba una vaca hética cuya dulce cabeza se asomaba por encima de los maderos de la cerca, para acariciar desde lejos al huesudo, macilento y despeluzado becerro que, recostado entre la húmeda yerba, alzaba azorado las orejas y aspiraba el aire matinal como quien dice: “hé aquí otro día de hambre que ya empezó.”

A un lado del corral se elevaba el más miserable rancho, digna habitación de los dueños de aquella vaca, de aquel ternero y de aquel corral. Todo allí, desde las altas yerbas harsa la pareja que habitaba, deletreaba esta frase: “miseria, soledad, desdicha, hambre y descuido.” Y era verdad; allí vivían dos seres, padre é hijo, abandonados del mundo entero; evitados por el mundo entero, atados á la más pesada cadena

que pueden arrastrar sobre la tierra los mortales : la lepra.

Las blancas alas de la esperanza jamás habían acariciado á aquellos seres ; ni el dulce sonido de la voz humana murmurando palabras de amor, había herido jamás aquellos oídos entorpecidos y deformes.

Una que otra vez Miguel, en sus observaciones como médico, deseando estudiar aquella desastrosa enfermedad, había venido al miserable sitio, y dejándoles algunas escasas limosnas, pues su corazón no era inaccesible.

—Muchachos, les dijo, he resuelto mandarlos á Tocaima para que se alienten ; quiero hacer una obra de caridad. Les daré un caballo para los dos, plata para el viaje, ropa y todo lo que necesiten.

Los dos infelices no comprendían, sonreían con aquella sonrisa tan triste que es peculiar á la enfermedad de que padecían. Pero Miguel les repitió sus ofertas con impaciencia. Su caridad era como muchas, caridad de la bolsa. ¡Cuán rara es la caridad del pensamiento y aquella profunda piedad por el dolor ajeno ;

Al fin el padre comprendió ; se quitó el sombrero y se arrodilló ; su hijo hizo lo mismo, y aquél juntó las manos diciendo : “ Dios se lo ha de pagar en la gloria, señor D. Miguel.”

—Estén listos. En esta semana mandaré por ustedes ; adiós muchachos, y les arrojó una peseta.

Los dos hombres permanecían de rodillas y el padre seguía repitiendo : “ Dios se lo pagará en gloria.”

Pero Dios no había de pagar en gloria aquella

mala acción que se disfrazaba con el vestido de la caridad.

#### IV

El alto de La Cruz, que se alcanzaba á ver desde de plaza de San Andrés, dista dos leguas y media del pueblo, camino de Guaduas. En clima tibio y húmedo, es la única posada del camino. Pero ¡qué posada! Desnudo el suelo, mugrientas las paredes, desvencijado el techo, guarida de insectos á millares, pues pululan allí el arador, las chinches, los pitos y todo ese ejambre de verdugo, de la humanidad, pequeños, pero terribles sin embargo, y que son el azote de las tierras templadas.

Con todo, La Cruz, situada á sies leguas de Guaduas, era la posada obligada de todo viajero que de aquella población tuviera que dirigirse á San Andrés por negocios ó salud.

A las diez de la mañana del día siguiente, Miguel estaba ya allí en conferencia con la niña Rita, patrona de la venta.

Era Miguel cuidadoso y previsor. Pretendía despachar á sus protegidos á Tocaima y quería recomendarlos á la niña Rita él mismo, para que diese buena posada á aquellos desgraciados.

Difícil cosa era negar á D. Miguel lo que exigiera, y tanto más si se trataba de tan buena acción. La niña Rita, como toda ventera, y como toda ventera gorda y casi redonda, guardaba en su corazón y en su despensa un sitio tierno y bien provisto para todo desgraciado que llegaba á su puerta.

Lector, si alguna vez tienes hambre y frío y tu bolsa está flaca, no toques á la puerta de las

venteras flacas, descoloridas y derechas. Busca en mejillas y vientre la grasa que mantiene el calor de la piedad.

Quedó, pues, la niña Rita (que por cierto al llamarla niña se le levantaba tamaño testimonio), tan entusiasmada con la espontánea y activa caridad del gamonal, que por nada le recibió el valor del almuerzo, y lo acompañó hasta la mitad del camino, abrumándolo á bendiciones, y al entrar á la venta se la vió enjugarse los ajos con el extremo del blanco delantal de lienzo. Revisó de nuevo la estrecha alcoba que daba á la mugrienta sala, pulsando ella misma el estado de las patas de la única cuja de cuero que ya había sufrido la minuciosa investigación del caritativo Miguel.

Jamás infelices y miserables enfermos habían sido objeto de tan regios preparativos, como lo fueron aquellos dos, cuyos nombres ni se conservan siquiera.

## V

Habían pasado las fiestas de Guaduas. Había pasado la tierna despedida de los dos amantes. El corazón de Lucía había desbordado en lágrimas. El viajero había llenado los bosques del Magdalena con sus suspiros y sus cantos melancólicos. Los dos desdichados leprosos se hallaban ya en Tocaima alimentando esperanzas que habían de serles ilusorias. La niña Rita les había hecho á su paso la más cordial y suntuosa acogida que le permitía su escasa cocina. De tal manera que al siguiente día cuando, Lucía de regreso con el viejo tío, vino á pasar allí la noche, apenas si encontró las provisiones necesarias.

La niña Rita no dejó de referir con toda la locuacidad que le era habitual los nobles hechos de Miguel, de tal modo que el corazón de Lucía, templado por el dolor de sus propios pesares, se sintió realmente conmovido por aquel acto de singular caridad por parte de su desdenado pretendiente. Y resolvió ser con él afable y buena, porque, pensó, tal vez Dios lo ha tocado y mis desdenes lo han llevado á ahogar en la caridad las penas que yo le haya ocasionado.

Superficial é indolente, la joven olvidó la carta amenazante del gamonal, porque, se decía, “¿quién me ha de hacer mal á mí que soy tan hermosa, tan alegre y tan buena?”

Así creemos todos, ¿quién ha de asestarnos el golpe fatal? Pero el odio y la venganza obran en secreto y sin descanso. El recuerdo de aquella noche en La Cruz era para Lucía un recuerdo tenebroso. ¿Por qué? Ella no lo sabía; pero fué una noche de insomnio, mortificada por los insectos, inquieta y mal abrigada; sus ojos apenas se cerraron al amanecer para abrirse sobresaltados en afanosa pesadilla: soñó verse arrastrada por un monstruo en compañía de Roberto hacia el fondo de un lago de aguas negras. Ambos luchaban por salvarse y se estrechaban en convulsivas contracciones; pero cada vez se hundían más y más, entre mortales angustias.

Desde aquella triste noche, la alegre Lucía empezó á perder el fuego y la viveza de sus movimientos y palabras. Pequeños accidentes físicos la incomodaban también y, cosa singular, algunas de las picaduras de insectos sobre su sonrosada mejilla, resistían tenazmente las aplicaciones caseras de su ignorante madre.

Don Miguel no dejaba asomar á la superficie ninguna emoción de las que habían torturado su alma por los desdenes de Lucía. Como el mar, se había cerrado su corazón sobre su amor náufrago, y lo había tragado dejándolo descomponerse en el fondo sin mostrar nada hacia afuera. Encontrábanse, á veces, él frío y grave, ella cortés y recatada.

Al fin la madre de Lucía hubo de resolverse á consultarle el misterioso mal de su hija, que alteraba visiblemente la frescura y belleza de su rostro. Miguel hizo un examen atento y minucioso; tan atento como lo habría practicado el más consagrado amigo de la ciencia. ¿Habría allí algo de ese ávido anhelo de descubrir la verdad que devora al hombre de ciencia? Dios lo sabe, pero aquel médico escudriñando la enfermedad que aquejaba á aquella niña, tenía algo del buitre desgarrando las entrañas de su víctima.

La pobre, inocente, creía que aquella cabeza áspera y rugosa no encerraba ya más que al médico. Pero era *el hombre, el hombre*, el que palpitaba debajo, el hombre que sonreía por dentro, en el curso de su examen, con sonrisa diabólica.

Miguel estuvo serio, pensativo, creía entrever algo que no tenía conocimientos bastantes para adivinar claramente, y aconsejó que consultasen un médico de la capital.

— ¿Cuál?

— El doctor \*\*\* mi antiguo profesor; puedo darles una carta de introducción.

Las dos mujeres dejaron aquella casa sombría con el corazón tan desgarrado como había en-

trado en ella Miguel dos meses antes al recibir la burlona y aturdida carta de Lucía.

## VI

He aquí la opinión escrita que el doctor \*\*\* entregó á la inquieta madre de la joven, después de la detenida consulta que, mediante la carta de introducción de Miguel, habían tenido con aquel distinguido profesor:

“La señorita Lucía Grijalba, de diez y nueve años de edad, temperamento nervioso sanguíneo, constitución delicada é impresionable, carácter risueño, circulación rápida y fácil de mover; aparato respiratorio en estado de perfecta salud, padece en mi concepto, de elefantiasis de los griegos, de forma tuberculosa, en el primer periodo.

“La señorita Grijalba es hija de padres sanos, y se ha adquirido la certidumbre de que en sus ascendientes, durante dos generaciones, no ha habido ningún caso de lepra ó de afección cutánea, sospechosa. El excelente estado constitucional de la señorita antes del ataque, y el hecho de no haber precedido á éste ninguno de los síntomas prodrómicos tan constantes en la elefancia tuberculosa, serían suficientes motivos para inclinarme á rechazar la idea de un caso de herencia lejana ó de *atavismo*, si las circunstancias que precedieron á la aparición del mal no trajeran á mi ánimo nuevos elementos de duda y otras consideraciones.

En efecto, el día 7 de febrero del presente año la señorita Grijalba se hospedó, yendo de viaje, en una posada en que habían pasado la noche anterior dos elefanciacos en estado muy avan-

zado, pertenecientes á la más baja clase social y por consiguiente, de hábitos desaseados. La señorita ocupó esa noche la misma cama (cuya) que ocuparon la noche anterior los dos individuos expresados, y fué notablemente atormentada por picaduras de insectos que son muy abundantes en aquel sitio, y que dejaron en la piel manchas rajizas y duras y fístulas pestilentes. La circunstancia de que dos de esas manchas fueron el síntoma inicial y el punto de partida de la irrupción de nuevas manchas en las partes sanas, unida á los antecedentes de la señorita, me inducen á creer que este puede ser un caso de inoculación de un virus especial de la enfermedad mencionada.

“La opinión de que ciertos insectos pueden inocular el mal, y sobre todos aquellos que infectan la piel de los leprosos, es sostenida por el doctor Holgh, médico danés, citado por el doctor Liveing en su obra sobre “La elefantiasis de los griegos, ó la verdadera lepra”, publicada en Londres en 1873.

Bogotá, 10 de abril de 187...” \*

Cuando las dos desgraciadas mujeres lloraban abrazadas, confundiendo sus sollozos sobre tan horrible, tan completa y absoluta desgracia, cruzó por la mente de Lucía el pensamiento de que ella no había sabido jamás lo que era la desdicha humana, ni qué cosa era ver desmoronarse de un momento para otro un querido edificio de felicidad y amor, levantado con esmero en largos años. Y despertada su alma á la uni-

---

\* Este juicio médico ha sido revisado y corregido por un eminente facultativo de Bogotá.



versal simpatía, lloró por tantos como gimen en la vida oprimidos por cruces de pesadumbre mortal; víctimas del amor, de la miseria, del crimen ó de la calumnia: é involuntariamente pensó en aquel desgraciado cuya felicidad terrenal acaso había ella desbaratado con sus desdenes. Y sintió desbordar dentro de su alma torrentes de amor y de piedad, y pensó en consagrarse al alivio de la humana miseria, y se dijo con cierto orgullo: “¡oh cómo tengo de fuerzas desconocidas para el bien.” Pero en aquel completo olvido de sí misma, llegó la más desesperante de todas las consideraciones, la de la impotencia de hacer el bien, porque de temple más que humano, heroico, ha de ser quien, atacado por tan cruel enemigo, todavía tenga fuerzas para luchar y trabajar en beneficio de sus semejantes.

## VII

Ya en dondequiera se hablaba en el pueblo de la desgracia sobrevenida á Lucía; pero ella misma y su madre, acaso voluntariamente, se ocultaban el que á su propia desdicha se hubiese agregado ya el peso de la opinión pública. Así, continuaban frecuentando la sociedad de sus amigos. Una vez, al salir de mira un domingo, jugaban media docena de muchachos á la puerta, y al pasar por cerca de ellos la joven alcanzó á oír estas palabras, tan crueles como lo son frecuencia las que pronuncian labios inocentes: “Mira, allí va la lazarina.”

Aquello fué una revelación; la profecía de Miguel se había cumplido. No había regresado aún el hermoso Roberto, y ya el rostro de Lucía

causaba horror y los muchachos decían “allí va la lazarina.”

Comprendió entonces la horrible verdad, y cómo había sido víctima de la más implacable venganza. Desde aquel día nadie la volvió á ver en el pueblo.

### VIII

Era el mes de setiembre del propio año, y Miguel, en una tarde triste y lluviosa, escribía como de costumbre en su despacho sentado frente á una mesa cubierta de papeles, cuando apareció á la puerta Roberto, pálido, mal vestido y revelando la fiebre en su semblante.

Sobresaltóse Miguel al verlo; pero se tranquilizó bien luego por el cortés saludo del viajero, que le dijo suavemente con el sombrero en la mano:

— Buenas tardes, señor D. Miguel.

— Buenas te las dé Dios, Roberto; ¿de dónde vienes?

— Vengo de Antioquia, señor.

— ¿Y cómo te fué? ¿hiciste buen negocio? Siéntate.

El joven permaneció de pie.

— Mal me fué, señor, lo perdí todo y enfermé.

— Aquí también están mal los negocios, replicó Miguel, pensando vagamente en algún petardo del joven.

— Yo no vengo á prestarle nada, D. Miguel; vengo á pagarle.

— ¿A pagarme qué cosa? Nada me debes.

— Sí le debo; es que no se acuerda.

Miguel inocentemente buscó en su cabeza.

¿Le debería algo Roberto? Sería raro que lo hubiera olvidado.

—No recuerdo... dijo vagamente.

—Piense á ver...

—No recuerdo.

—¿Se acuerda de la venta del alto de La Cruz?

Algo amenazante alcanzó á advertir Miguel en estas palabras del joven. El gamonal, que era cauteloso, se levantó de su asiento y quiso dirigirse á la puerta. Pero adivinóle Roberto la intención y sin esfuerzo se colocó naturalmente entre la puerta y Miguel, espiándolo con ojo alerta, pero manso y sin aparente emoción.

—¿Se acuerda del alto de La Cruz?

—¿Por qué me haces esa pregunta?

—Respóndame, D. Miguel, ¿se acuerda de Lucía?

—Lucía está enferma, dijo Miguel con acento visiblemente turbado.

—¿Quién la enfermó?

—Pues yo no sé; aquí me vino á consultar; es un mal muy grave.

—Muy grave; se morirá, y no se podrá casar conmigo.

—Pobre muchacha.

Roberto se sonrió.

—¿Y usted no sabe quién la enfermó?

—¡Qué he de saber yo! hombre...

—Yo sí sé, D. Miguel; usted la enfermó, y yo vengo á pagarle la deuda.

La voz de Roberto era tan tranquila y tan suave como si hubiera estado hablando del tiempo ó de las cosechas.

—Déjame salir, gritó Miguel, haciendo ademán de precipitarse hacia la puerta, pero sin atreverse á llegar cerca de Roberto.

—No, señor; no sin haber arreglado cuentas. Y extendiendo el brazo izquierdo, puso los dedos al rededor de la garganta de Miguel.

Este se estremeció; un frío glacial le corrió por las venas y sus cabellos se erizaron; quiso gritar, pero Roberto estrechó fuertemente los dedos, y el grito se ahogó entre la garganta del cobarde. Entonces cayó de rodillas y gritó sofocadamente: “Perdón, perdón, Roberto, por Dios.”

—No hay perdón para el que no sabe perdonar, replicó Roberto, y sacando de la cintura con la mano derecha un puñal, lo clavó lentamente en el pecho del desgraciado, que lanzó un gemido desgarrador y profundo, y cayó por tierra.

Roberto envainó su puñal, miró un instante á su víctima, y salió de la pieza sin afán. Aquel hombre no era la venganza, era la justicia.

## IX

Miguel había quedado tan sólo gravemente herido.

La indagatoria se recibió por el Alcalde la misma noche en presencia del moribundo. Preguntado este si le guardaba resentimiento á su asesino, contestó que no.

Preguntado Roberto si guardaba rencor á su víctima, dijo que sí, y añadió con voz entera y metálica como los dobles de una campana: “Juro delante de Dios que ese hombre aprendió en los libros que leía á inocular el mal de Lázaro, haciendo picar á un individuo sano por insectos que hayan picado á un enfermo. Juro que esta infame treta la ejerció con Lucía Grijalba mi novia, porque no quiso casarse con él; y por eso lo maté, como lo mataría mil veces.”

El Cura estaba á la cabecera del enfermo y á una señal de éste pidió que lo dejaran solo con él. A poco fueron llamados de nuevo el reo, el Alcalde y algunos circunstantes que allí habían acudido. Delante de ellos se incorporó con supremo esfuerzo el gamonal y dijo lentamente:

“Es cierto cuanto ha dicho Roberto Hernández. Tenga Dios piedad de mi alma...”

Y aunque no expiró sino dos días más tarde, aquellas fueron sus últimas palabras sobre la tierra.

Roberto fué juzgado por un jurado de hombres libres, y condenado á seis años de presidio, “por haberse abrogado, como lo dijo el anciano Presidente del Jurado al leer la sentencia, el dercho de castigar sobre la tierra, derecho que no pertenece más que á Dios y al pueblo.”

Bogotá, Agosto de 1879.

(Inédito.)



# EL ALMA DE PABLO SUESCA

---

## I

El Domingo á las siete de la mañana eran la hora y el día señalados para pagar peones en la hacienda de La Granja, propiedad del rico D. Leonardo Noriega, á media jornada de Tunja, camino de oriente. Era D. Leonardo, grande, macizo, gordo, como su hacienda: las labios de D. Leonardo le hacían á uno pensar involuntariamente en los novillos gordos que cebaba en “el Pajonal” y la “Casita:” los dedos de D. Leonardo tenían algo de los cerdos que cebaba en sus amplios chiqueros, y el vientre de D. Leonardo semejaba nada menos que uno de los innumerables costales de papas que, año tras año, amontonaba en las húmedas trojes de La Granja.

Sentado nuestro héroe en una silla de cuero, en el corredor bajo de la casa, apoyando sobre la sucia baranda un sucio libro de apuntes, rodeában el una cuarentena de indios, de todas edades, desde los doce á los setenta; todos apáticos, silenciosos, de miradas sin vida, blancos dientes, piel cobriza, altos juanetes y recias mechas, que colgaban bajo los anchos sombreros

de fuerte palmiche, ó de los pañuelos rabo de gallo que bajo el sombrero decoraban las frentes de algunos.

Los peones eran todos arrendatarios de la hacienda y como tales pagaban su arriendo, parte en trabajo y parte en dinero. Como era día de fiesta, todos estaban casi limpios, ó limpias á lo menos las camisas y pantalones, que por lo que hace á las ruanas pardas ó negras que los envolvían hasta las rodillas, ellas no ostentaban limpia cara sino en la primera semana de su peregrinación sobre las hombros de un indio.

Esta primera semana de una ruana, jamás empezaba á contarse sino á los tres ó cuatro años de terminada la carrera de su predecesora.

D. Leonardo llamaba uno á uno los nombres de los auditores, dejando rara vez pasar alguno sin echarle una buena zumba, ó sin regatear el pago por algún motivo, y al fin cada uno tocaba su escaso salario, muy lejos por cierto de hallarse contento y satisfecho, como los trabajadores de nuestras logias.

—Pedro Camuesa trabajó tres días sembrando cebada, á real y medio, son cuatro y medio, deja dos de arriendo, cobra dos y medio.

—Sí, mi amo, dijo Camuesa, acercándose con el sombrero en la mano y relampagueándole el único ojo que tenía, pues era tuerto.

—¿Por qué no viniste á trabajar los otros días, indio vagamundo?

—Echando la sementerita, su mercé, y luego et *rumatis* que me ha tenido sembrao en la cama.

—Qué *rumatis* ni qui paparruchas — la pereza — si la otra semana no venís todos los días ya verás la paliza que te chupas.

—Güeno mi amo, así será. Dijo el indio y re-

cibió su dinero dando campo para que se acercara

—Juan Lampiño, cinco días de trabajo á real, deja dos por el arriendo de la estancia de su taita y le quedan tres.

—Son seis días, mi amo, dijo tímidamente el muchacho, que tal lo era y por eso ganaba sólo un real.

—¡Seis días! ¡cuándo has trabajado vos seis días seguidos! Cinco digo y cinco son.

—Son seis, mi amo, repitió el muchacho con debil voz, que anunciaba lágrimas — acuérdesse su mercé — el lunes en el barbecho, el martes haciendo corrales en el Pitalito, el miércoles y el jueves desherbando en la huerta, el viernes que juí á acompañar á D. Lenito á Tunja y el sábado con su merced herrando. — ¿Con que quieres cobrar por estarte de vagamundo en Tunja con Lenito? ahí te va medio más, y son cinco y medio.

—Echele el otro medicito, mi amo, que estamos tan probes y todo está tan caro y mi mama con el tabardillo.

—Tabardillo me hacen dar estos indios del demonio. Quitate de aquí y no hagas más alboroto.

A ver el otro, Manuel Cabezas, cuatro días, á real y medio, son seis reales, deja dos de arriendo, le quedan cuatro.

Manuel Cabezas sin decir palabra se acercó sombrero en mano á recibir su dinero, y ya pensaría escaparse sin la salsa de un regaño, cuando el amo, mirándolo fijamente le dijo:

—Cuidao que no se vuelvan á pasar las terneras á la sementera de La Lomita, porque las desjarreto.



El hombre se retiró en el mismo silencio.

Así pasaron todos en revista. Triste, abrumadora revista.

Unos eran reconvenidos por holgazanes, otros por ladrones, otros por mentirosos, todos se quejaban de pobreza, de enfermedades, de desgracias de todo género.

Y todos aceptaban el hecho con servil humildad. Mi amo Leonardo por aquí, mi amo Leonardo por allá: Su merced á todo trapo, el sombrero en la mano, el alma de rodillas.

Esa gente no sabía que estaba degradada. Cuando acabó la revista de estos fantasmas de hombres, y que empezaban ya á desfilas por entre la enlodazada corraleja, llamóles la atención el amo ya de pie, diciéndoles en alta voz:

—Que no me pase nadie por el potrero del Saucecito que está pastando. Al que pase por allá le majo las costillas á palos.

Ya se entraba, cuando se vuelve y llamando á un mocetón que recostado contra la baja pared del corral, se divertía en dibujar sobre la arena informes planos con la punta de un largo bordón, le dijo:

—El viejo Pablo no ha venido hace tiempos y ya debe un año de arriendo. Montá en el potro mohino y vas hora mismo y le decís que si el otro domingo no me viene á pagar el arriendo, que voy y le quemó la casa.

Roque Aranda, á pesar de ser indio neto, miraba de otro modo á como lo hacían sus compañeros de cautiverio. Tenía en las negras pupilas, plantadas á flor de carrillo, reflejos inteligentes.

Roque no se quitó el sombrero. Abierto de piernas y pasando de una en otra mano las

vueltas de su rejo de enlazar, se atrevió á observar con voz firme:

—Astao muy malo tío Pablo. Desde que se murió la mujer el pobre ya ni se puede tener.

—La chicha es la que no lo deja tenerse. Que me pague el arriendo y que no se emborrache.

—No le alcanza ni pala mazamorra y tendrá con que empolvarse, dijo con sorna Roque.

—Hacé lo que te mando y no seás entrometido, y cuidao con no apurar el potro en la cuesta. Y D. Leonardo se entró, contento y satisfecho, á despachar un succulento almuerzo y seguir con la familia á misa al pueblo, porque era D. Leonardo muy buen cristiano, conservador y hombre de orden y muy honrado.

Lenito, ó sea Leonardito, el hijo de su papá, llegó á tiempo de sentarse á la grasienta mesa. Había estado dándoles vuelta á los muleros en el páramo y venía con una hambre que, como decía él en su chistoso lenguaje, “si me topo con los zamarros de mi taita, me los como con espuelas y todo.”

Era Lenito el retrato de Leonardo con menos grasa y sin los cabellos canos que daban á la figura espesa del viejo algo de venerable. Era lo que es un ternero á un toro ó un potro á un caballo.

Tenía todos los instintos de su padre y además la fuerza animal de los veinte años. Así como un torete que ve novillas en el potrero cercano salta la cerca y las persigue, así Lenito perseguía las rollizas y lustrosas indias, siempre eso sí que no corriera el menor peligro la más pequeña porción del tonel de manteca que formaba su interesante personalidad; porque este

rubicundo retoño, no se hallaba destinado por la naturaleza para desempeñar papel de héroe.

## II

Durante el almuerzo se trataron varios asuntos en el seno de la patriarcal familia de Noriega.

D. Leonardo recalcó mucho sobre la importancia de que no se dejara pasar ni una alma por el potrero del Saucecito, pues hallándose la cosecha de pasto tan adelantada y tan buena “que da gusto verla,” era necesario cerrar á todo trance el paso, que los transeúntes hacia el pueblo persistían en mantener, por encima de los bien establecidos derechos de D. Leonardo.

—Haga su merced un escarmiento y no sea tan bueno, le aconsejaba su inteligente heredero.

—Si ya les eché una vez una cueriza á los hijos de Pablo que los encontré pasando, pero ni por ésas dejan los malditos indios de ir y venir como si fuera camino real.

—Los domingos es el día de cogerlos, taita. Esta tarde me voy á poner á aguaitar, y á lo que empiecen á meterse los indios por encima de la cerca, los voy cogiendo á zurriagazos que los he de hacer zumbar. Y el hijo de su papá se reía como si hubiera dicho un buen chiste.

—Pobres indios, se atrevió a expresar Micaelita, una de las hijas de la casa.

—¿Pobres, decís? Si á los indios hay que tratarlos á la baqueta. Es el único modo de que entiendan. Si uno les hace creer que son sus iguales, ¡caramba! son capaces de comérselo á uno vivo, sentenció D. Leonardo.

—¿Y le mandó su merced razón á Pablo, sobre lo del arriendo? preguntó Lenito.

—¡Que si le mandé! ¡Como si á mí se me olvi-

dara ! Y si de hoy en ocho días no me ha pagado, al salir de misa me voy por las Quebradas y no dejo del rancho ni las piedras del fogón, añadió heroicamente el buen hombre, masticando con tal fuerza una empanada entera, como si fuera el mismo criminal Pablo que se hallara cogido entre sus poderosas mandíbulas.

—Papá, dijo con agasajo Micaelita, ¿me hace ensillar su merced el potro moro para ir hoy al pueblo?

—Bueno, chatica, bueno ; pero apreté las piernas porque el mocho es tremendo, dijo papá con una gruesa carcajada llena de paternal interés.

—El potro moro hay que cuidarlo mucho, añadió Lenito con misterio.

—¿Y por qué mucho? ¿Que viaje tenés entre manos?

—A Bogotá.

—¿Y á Bogotá á qué?

—¡A qué ! Ya ja ja, á ver entrar á Mosquera amarrado. Antes de San Juan, lo he de ver pasar montado en un burro con la cara para atrás.

—Viejo bandido, gruñó D. Leonardo: en el banquillo las ha de pagar todas.

—Eso sí, que con el doctor Ospina no hay tutía : á Bogotá lo ha de traer aunque cueste media república.

—Dicen que París lo derrotó en Neiva y que han cogido como mil prisioneros.

—Si yo no me he de quedar sin el gusto de verlo entrar amarrado á Bogotá.

—Entonces te voy á llevar á la capital á que la conozcas, oyes Micaelita, dijo el viejo cariñosamente.

—Y dicen que por aquí también hay rojos en

revolución. Ayer dijo el cura que el Tuso diz que se había levantado en el Cocuy.

—Lo cierto es que ya están cogiendo gente que da gusto.

—Ahora sí que se va á poner todo por las nubes, dijo mi sia Cecilia, que hasta entonces había guardado silencio.

—Lo bueno de la cogienda es que cuando hay que salir de algún vagamundo, ya sabe uno donde mandarlo.

—Por mi parte si aquí hubiera cogienda cada mes, yo me encargaba de mandar cuatro ó cinco reclutas, pero de los buenos, dijo Lenito con una risotada, á guisa de salsa para tan espiritual observación.

—Ya son las nueve, dijo el viejo sacando el reloj de plata, vámonos que no alcanzamos á misa.

Y todos se levantaron.

No pasaron ocioso aquel día padre é hijo.

Después de oída una misa dominical, á la más completa edificación de los dos ó tres centenares de indios que llenaban la iglesia, D. Leonardo padre regresó á su casa por el alto de las Quebradas, y en la cima de él, con la más estentórea voz posible, notificó á un pobre viejo postrado en la cama, que si á los ocho días completos no había pagado el arrendamiento de un año vencido hacía más de tres meses, el mismo D. Leonardo vendría y, ó no se llamaba Leonardo Noriega, ó le metía fuego á la casa hasta que no quedara *ni un piojo vivo*.

Por su parte Leonardito, después de hacer mercado y atender á otras menudencias, acompañó á su madre y hermanas á la hacienda, y luego se puso en marcha, alegre como un.....

cerdo á quien sueltan en un lodazal, á cumplir su promesa respecto á los rebeldes y desalmados indios que se atrevieran á hollar con sus plantas el lozano pastal del "Saucecito".

No quedaba lejos de la casa el potrero, y hallábase la puerta de entrada cerrada por alto tabique de adobes, para impedir el acceso. Pero era tal la malicia de los mal acostumbrados pasantes, que habían hecho una escalera de fácil ascenso por una esquina de la cerca de piedra.

Pero dejemos al héroe de esta jornada el cuidado de dar el parte de ella en los precisos terminos en que lo hizo esa noche á hora de la merienda, á su familia reunida:

"Le quité dos piedras al cimiento del lado del molinito, hice saltar el caballo y me escondí detrás de un barital. Cuando ya iban en la mitad del potrero como unos seis ú ocho entre indios é indias, le abrí carrera al caballo con la zurriaga levantada y empecé á desparpajarlos á cuero que se quedaron sin saber que hacer. Las indias fueron las que más chuparon, porque no sabían correr como los indios, y por ay dejaron sombreros y mantellinas y hatillos como si fuera derrota, ja, ja, ja, ja, si daba gusto ver cómo chillaban y se arrodillaban las indias pidiendo misericordia. ¿Y ha de creer su merced que el chino Prudencio, el hermano de Roque, que también era de los de la partida, por pocos me hace matar?"

—¿Y eso cómo, maldito chino? inquirió indignado el grueso páter familias.

—Figúrese su merced que apenas me le voy encima, aprieta á correr el chino y se mete detrás de un sauce y se quita la ruana y empieza á sacudírsela al caballo, y el castaño, que es es-

pantador como él solo, por pocos la mete; pero al fin le calenté un azote al chino en las manos y soltó la ruana y echó á chillar, y yo á darle hasta que me cansé porque me lo tenía muy entripado el maldito.

El inaudito atrevimiento del muchacho y el peligro en que se hallaron los importantes miembros de Lenito formaron el tema de la subsecuente conversación, de que haremos gracia al lector, hasta que sonaron las ocho en el reloj *de péndulo*, y toda la familia pasó á rezar el Rosario para entregarse luego á un descanso tan bien merecido.

### III

No bien hubieron salido de misa los fieles al siguiente Domingo, cuando se puso en marcha D. Leonardo hacia la estancia de Las Quebradas. Proponíase con su acostumbrada exactitud y severidad, llevar á puro y debido efecto su amenaza con respecto al remiso Pablo Suesca. Acompañábale Roque Aranda, que con el carácter de amansador de los potros de la hacienda, según es uso y costumbre en las de tierra fría, salía habitualmente con los patrones, en las excursiones que no eran muy distantes. Además de los servicios que un mozo á caballo presta, D. Leonardo gustaba de dirigir el chalaneo de los potros, pues se preciaba de ser conocedor profundo en los misterios del bozal y la falsa rienda. Iba Roque distraído y más de una vez D. Leonardo con su aspereza habitual lo sacó como de un sueño con un "aflojále, hombre, que le volvés pedazos la boca," ó "no echés el potro por la piedra que yastá medio gafo," ú otras oportunas observaciones, que demostraban el interés

y compasión que le inspiraban los potros, bien que tales sentimientos no se hiciesen extensivos á los indios. Porque es una observación que favorece bien poco á la humanidad, la de que un dueño de tierras puede al propio tiempo ser un amo cruel y avariento con los animales racionales que le sirven, y compasivo y bondadoso con los brutos. Sin que se diga que en el último caso es el cálculo lo que despierta la compasión, pues en el otro debiera serlo con doble motivo, puesto que el siervo mal alimentado, maltratado y extorsionado, no tendrá ni fuerzas ni voluntad para hacer su servicio tan provechoso como pudiera en beneficio de su patrón.

Ultimamente el mozo tras visible esfuerzo y duda, así le dijo al viejo :

— Mi amo D. Leonardo, con perdón de su mercé, quería decirle que si su mercé quiere yo le respondo del arriendo de Las Quebradas y no eche su mercé á tío Pablo.

— Ajá! ¿y con qué me respondes?

— Le dejó á su mercé alguito de lo de mi trabajo hasta que se complete.

— Válgame Diós; ganas siete reales por semana y la comida; si me dejas real y medio por semana me acabarás de pagar en un año los siete pesos que debe el viejo.

— Sí, señor.

— No, no me conviene el trato.

— Es questá tan malísimo el pobre, que no se puede mover del reumatís.

— Pa qué bebe tanto aguardiente. Nada, es que como quieres casarte con la Tránsito ya estás queriendo favorecer al viejo.

— Hágalo por amor de Dios, mi amo Leonardo, le dijo el indio con tono fervoroso.



— Nada, nada. Hay que hacer un escarmiento y que salir del indio Suesca. La estancia que tiene ya me la está queriendo tomar la vieja Pisba por ocho pesos.

— Si quiere su mercé yo le dejo tres reales por semana.

— Y de aquí á sies meses ¿quién me paga lo del año que está corriendo? Déjate de eso, el viejo se va y vos buscarás donde ponerlo.

— Sea por Dios, murmuró con desaliento el pobre mozo, y picó adelante el caballo.

Así llegaron en silencio á la ruin y sentenciada estancia.

Eran dos miserables casuchas de paja, derruidas, torcidas, desvencijadas, llenas de grietas, sin blanquimento: una de ellas, cerrada por una puerta de cuero, y de mayores proporciones que la otra, servía de dormitorio, sala de recibo y depósito general de objetos. La otra, diminuta choza, era la cocina y albergue de gallinas, gatos, perros y cuanto puede clasificarse como objetos varios en el departamento de cocina y despensa.

El mobiliario no era suntuoso: malas barba-coas de maderos á guisa de cujas, ruanas grasicientas y pieles crudas de oveja ó vaca á guisa de camas; un mal telar de lana con una obra medio empezada; una larga tarima de adobe por vía de escaño ó sofá; un *palito* y un mal baúl de madera como asientos extraordinarios.

Un agujero de veinte centímetros de diámetro iluminaba aquella negra estancia, de paredes negras y negro el cielo decorada con toda especie de figuras y caprichosas invenciones, con que la fértil imaginación de los millares de arañas, dueñas exclusivas del techo y rincones, se había

complacido en ejercitar su ingenio en largos años de no disputada posesión.

Adelante llegó el atribulado amansador, como mensajero de la triste nueva.

Y no encontró á las víctimas desprevenidas. .

Eran las víctimas Pablo Saesca, su hija mayor Tránsito, y dos nietecitos, hombre y mujer, de otra hija muerta de varios años. El padre de éstos era.... no se sabe quién, como no se sabe de tantos niños que las indias dan á luz en los páramos de los Andes. El viejo, gastado por la edad, los achaques, la chicha y la miseria, calada la montera y sobre ella el recio sembrero, con dos ó tres ruanas encima unas sobre otras, raídos zamarros y un grueso bordón en la mano, sentado sobre una piedra en el patio, esperaba con estólida humildad el momento de ser arrojado, sin saber á dónde.

Tránsito tendría veinte años — rostro redondo bronceado cubierto de pecas, ojos negros como el firigüelo, pelo negro que caía en rizos, miembros duros y temblantes, dientes blancos; cortos y gordos los brazos; era ligera como una ardilla, hermosa con la hermosura de la juventud, de la espontaneidad, de la frescura y la salud; rebosando de fuerza, de energía y voluntad. Era tipo acabado de aquella raza de indios de antaño, tan dulces como sentimentales, tan humildes como valerosos.

Tránsito había hecho lios de los pocos haberes, envolviendo, aquí en una ruana, allí en una piel. La media docena de bultos que todo formaba, se hallaba en solemne montón á la puerta de la choza.

— ¿Siempre nos echa? preguntó la muchacha al ver aparecer á Roque.

— No tiene compasión el amo, dijo éste rápidamente.

Ahí viene ya, añadió como si temiera ser visto en conferencias con las víctimas, y se retiró, se desmontó y amarró su caballo á la sombra de un árbol, para regresar luego, y reclinándose en la puerta, ver á la muchacha dar la última vuelta al último bulto.

— No tiene compasión, repitió.

— Así no ha de tener Dios compasión de su alma, dijo febrilmente la moza.

En esto llegó D. Leonardo. Detúvose frente á Pablo, que poniéndose de pie y quitándose el sombrero, dijo maquinalmente.

— Tenga su mercé muy buenos dias, mi amo Leonardo.

Los dos muchachitos apenas vieron asomar al corpulento caballero, se echaron de rodillas y poniendo las manecitas murmuraron el “ Santísimo sacramento del altar.”

— ¿Está la plata del arriendo? dijo D. Leonardo devolviendo con indiferencia el saludo del viejo.

— Mi amo, replicó el indio con voz trémula, mi amo, no he podido juntarla; he estado muy malo, perdóneme su mercé, no me queme la casita — ya yo estoy muy viejo, tenga compasión su mercé.

Y el viejo, sombrero en mano, vueltos á tierra los humildes ojos, inclinada la cabeza en actitud de completa desesperación hubiera ablandado un corazón cualquiera, excepto el de aquel orejón enriquecido, que acaso más bien por hábito que por nativa malicia y por falta de luz en su cabeza, ejercía sobre sus subalternos una tiranía irreflexiva.

— Pues si no está la plata, á desocupar la casa, porque en este momento le meto fuego: lo Tengo dicho y lo hago.

— Tránsito, vámonos, dijo el pobre viejo llamando á su hija. Empezó ésta, ayudada de Roque á sacar los bultos, que fueron colocados á alguna distancia, bajo una liso frondoso.

Conversaron luego Roque y Tránsito unos minutos, y se decidió que Roque se llevaría al viejo y los muchachitos á una estancia cercana y que allí buscarían quién les ayudase á transportar el escaso mobiliario á la casita de Roque, que sería el asilo de los desterrados. Fuéronse, pues, los cuatro, quedándose la muchacha sola sentada sobre el baúl de madera, echados sombrero y mantellina hacia atrás y blandiendo en la mano una varita de sauce, que bien parecía ser espada, según la resolución con que aquellas manecitas la blandían arriba y abajo en convulsivo movimiento.

Entre tanto habíase desmontado D. Leonardo, atado su caballo á alguna distancia entre los matorrales y atizaba en la cocina, con chamiza y paja arrancada del propio techo de la casucha que al alcance de su mano estaba, un fuego centellante.

Preparó con esmero dos haces de la misma paja del techo, y torciéndolos bien, inflamó uno de ellos y con esta antorcha, lentamente y rodeando la mayor de las dos chozas, le prendió por cuatro ó seis puntos diferentes. Alzóse en breve por sobre la vieja y reseca techumbre de paja turbia columna de humo que se iba engrosando lentamente, brotando luego brillante y devoradora alta llama, que dió á los campos siniestro resplandor, al mezclarse con los rayos del sol en

su cenit, que con impasible alegría bañaban esta escena de horror.

El calor y el resplandor hicieron levantar á Tránsito el rostro y se puso de pie, apoyando en entrambos cuadriles las dos manos.

— Aprendé, aprendé, le dijo toscamente el incendiario, aprendé como cumpla yo lo que digo: y lo mismo le ha de suceder á todo el que no pague su arrendamiento á tiempo.

— Así ha de arder su alma en los infiernos, mal rico; rico avariento, dijo la muchacha rechinándole los dientes y saltándole de las órbitas los negros y pequeños ojos, que lanzaban llamas casi tan quemantes como las del rancho que se consumía.

Sorprendido D. Leonardo con tan inesperado lenguaje en la boca de un indio, se volvió y exclamando

— Hase visto una guaricha más insolente, hablarle así á su amo: Ahora verá la que le pasa, — se dirigió á su montura, de la cual pendía el indispensable bordón de guayacán con largo rejo torcido.

— Aprendé á hablarles á tus amos, india ladrona, y con el bordón levantado se dirigió hacia donde se hallaba la muchacha.

Mas, detuviéronle su actitud y sus palabras, — ¿Ladrona yo? decía con voz vibrante. Ladrón el que quema lo que no es suyo. La casita es de mi taita, con su trabajo la hizo y con su plata compró la paja y las varas. ¿Si quiere quemarla, por qué no la compra? Así fuera un indio como nosotros á pegarle candela á la Granja, á ver si no nos metían á la cárcel. Porque aquí no hay justicia, no hay justicia para los pobres y estos ricos ladrones hacen lo que

quieren. Ladrón él, el viejo zarrapastroso, cara de marrano inglés. Y bajándose y agarrando una gran piedra la levantó con ambas manos y le dijo :

Arrímate á pegarme, viejo feo, y verás si te quiebro la calva. Ay, ay, lo que siento es no ser hombre para majarte las costillas á palos como hacés con los pobres, aunque después me fusilaran. Ay, ay, ay, aquí no hay justicia, no hay justicia, repetía, y se sobaba con las manos el cabello, y caminaba aquí y allá, golpeando el suelo furiosamente con los desnudos pies sobre el suelo y gemía,<sup>1</sup> derramando escasas y quemantes lágrimas.

Oportuno creyó D. Leonardo emprender una honrosa retirada, y atando el cabestro de su caballo bajo la silla, montó y picó á medio galope, no sin que lo siguieran los gemidos é imprecaciones de la desesperada Tránsito.

Llegó á poco Roque con dos ó tres indios á llevar los bultos, y á todos contóles la indiecita, temblando aún de furor, lo que acababa de pasar.

Mas no comunicó su indignacion á ninguno de sus oyentes, que escuchando con marcada apatía la relación de lo ocurrido, se limitaron á tales observaciones como

— Sosiéguese, niña Tránsito, que para pior será, ó — Válgame por la virgen que la puede castigar Dios, ó — Al fin y al cabo nuestros amos son y ¡qué hemos de hacer!

Esta última filosófica observación era original de Roque, y como tal contribuyó no poco, no diré á calmar, pero sí á callar á la india, que no cesaba de gemir en plañidera cadencia mientras marchaban al asilo que Roque les ofrecía. Si-

guióles éste á caballo, y apenas si se cruzaron media docena de palabras en todo el camino.

#### IV

Como todo el mundo sabe, el Domingo es día de obligada concurrencia á *la venta*; así como el parisiense va al café, á tomar un *petit verre*, escuchar la crónica y leer los periódicos, el indio va á *la venta* á tomar, no un *petit verre*, sino sendas totumas de chicha, á charlar con los amigos, á escuchar al destemplado coplero al son de un más destemplado y monótono tiple, y sobre todo á embriagarse. El 90 por ciento de los indios se emborrachan los domingos. Pero ¡qué monas! De quedar tendidos en los caminos como cuerpos muertos. Si agregamos que el pobre Roque debería de estar más que molido con las emociones del día, no extrañaremos que, apenas hubo coyuntura zafase el cuerpo de en medio de sus protegidos y tomase á medio galope el camino de *Quebrada de Mecha*, famosa y bien conocida venta en el camino real de Tunja á Santa-Rosa.

Estrecho cuarto cortado en dos lados desiguales por un alto mostrador con bajísima puerta á un extremo. Debajo del citado mostrador y hacia el interior, larga fila de corpulentos ollones de chicha, tapado cada cual con un canastillo de paja que deja escapar por entre sus menudas mallas el amarillo chisporroteo del liquido, que en sonoro y apetitoso hervir pinta en viva elocuencia al auditorio las ansiadas delicias de una borrachera monumental. Como general que inspecciona su ardoroso ejército, *la niña Juana* ó *la niña Encarnación*, mudada de Domingo, con camisa de tira bordada, desnudos

brazo y garganta, se halla situada detrás de las filas, acudiendo solicita á cualquier parte del campo donde las operaciones lo requieran. Detrás de la Maritormes se eleva alta estantería escasamente repleta de bizcochos, pan, y algunas botellas genuinamente llenas, bien que el golpe de vista sea completo, merced al servicio aparente que hacen botellas vacías y ramas de arrayán, artísticamente enlazadas.

Hacia el lado de afuera del mostrador, apiñado concurso de indios de todo sexo y edad, cubren la superficie que en una parte remata en baja tarima de adobe edificada á lo largo de la pared. De los concurrentes, todos sin excepción encarnan alguno de los varios ascendentes grados de la embriaguez, empezando por aquel en que caen los primeros tragos como rayos de alegre sol en turbio paisaje, y siguiendo luego por el alto clamo-  
moreo, que precede al de mojiconazos y golpes, al cual suceden las interminables historias, que son síntoma de aquel mareo que hace al indio buscar el apoyo del mostrador ó el brazo de la india, hijo ó mujer, y que culmina en la súbita desaparición de la tierra debajo de los pies, pesado golpe contra el suelo, equilibrio imposible y sueño torpe y largo.

Si á tan grotesco lienzo se le pone como marco paredes negruzcas y manchadas, cielo de que penden telarañas y asquerosos maderos, suelo sin ladrillo ni estera, grasa, calor, y nauseabundo olor, se completará esta triste escena que se representa y se representará aún en las tierras frías, sabe Dios por cuántos años ó siglos.

En esta ocasión, el acostumbrado escenario ofrecía un personaje inusitado en tales lugares.

Era este un hombre delgado, blanco, de bigote



y *chibera*, flaco, de ojos verdes, con chispeante y singularmente irónica mirada. Vestía sucio sombrero de jipijapa, larga y vieja ruana de bayetones lacre y azul, dejando ver las espaldas cubiertas apenas por un chaleco que enseñaba la correa de un tahali ó carriel, á la moda de los antioqueños. Hallábase sentado sobre el mostrador, en uno de sus extremos, con las rodillas abiertas y á sus pies se medio dormían, ya acostados, ya sentados, en famélico sopor, dos perros tan delgados como su dueño y que respondían á los extraños nombres de *Prometeo* y *Pobresa*.

Al lado y sobre el mostrador se veía un manojo de flores silvestres que evidentemente acababa de soltar el desconocido.

¿Quién era este hombre?

¿De dónde venía?

¿A dónde iba?

Nadie lo sabía. Por sus extraños gestos y palabras los concurrentes á la Quebrada de Mecha casi á una voz lo llamaron *El loco*, y la ventera, con aquella benevolencia que los locos no furiosos inspiran al pueblo, lo había dejado poco á poco asaltar la conspicua posición que ocupaba, sin que obstase para ello el que hasta aquel momento no hubiese desembolsado un solo centavo en beneficio del establecimiento.

Sobábase el hombre una con otra las manos con precipitación debajo de la ruana y con viva satisfacción, que se traducía en el luminoso chispeo de sus pupilas, recorría la concurrencia, contemplando de uno en uno los alcoholizados semblantes de los indios. Crecía de punto la satisfacción del hombre, de tal modo que de una casi gutural carcajada, pasó á una risa entrecor-

tada, mitad malévola, mitad compasiva, siguiendo luego exclamaciones más ó menos expresivas, que terminaron por un discurso en estos ó semejantes términos: “Bueno..... bueno.... bueno.... beban..... beban..... beban..... indios; beban y emborráchense, indios brutos.”

—Y por qué nos regaña, su mercé, replicóle un indio que se hallaba en el grado del combate: nostra plata es.

—Beban, beban, seguía diciendo el loco, emborráchense bien, y mañana no vayan á trabajar y el amo los coge y les mete una paliza; gasten la plata en chicha y no paguen el arriendo para que el amo le meta fuego á la casa, y salgan á pedir limosna; emborráchense bien y dejen solas á las hijas para que vaya mi amito y les haga visitas; beban bastante para que cuando vengan á coger gente los pillen bien jalados y no sepan ni á qué horas los amarran y los llevan al cuartel.

—Y ora si es que están cogiendo la reclutada en Tunja que es un consuelo, añadió en confirmación una india en voz de soprano.

Por vía de variante, un vinoso trovador entonó en voz estentoreá, desconocida en los fastos de la música, al compás de un monótono y plañidero tiple, la siguiente feliz improvisación:

Que mis amos son mis amos.

Y asin hemos de morir.

Que lo manda el señor Cura,

Y nu aiga más que decir,

Y repetía en bajo sonoro:

Y nu aiga más que decir...

Al punto otro de los concurrentes, igualmente aventajado en trovas y en gramática, le devolvió la copla tomándola por el pie así:

Y nu aiga más que decir.  
Que en habiendo que comer,  
Y guarapo que beber,  
Güenos vamos comostamos.

Y según es la moda, repetía en bajo sonoro :  
Güenos vamos comostamos.

Unánimes risotadas, que es uno de los modos de expresar su aprobación los indios, acogieron estas muestras del ingenio muisca, lo que probaba bien que la idea que ellas expresaban encontraba eco simpático en el auditorio.

Mas, no domado el loco por la visible impopularidad de sus discursos, asumiendo tono y ademán más serios prosiguió haciendo una verdadera exposición, muy superior al grado de inteligencia de su auditorio, sobre el abandono en que la clase blanca ha dejado á los indígenas, descendientes de los primitivos dueños de este suelo. Dijo cómo el Gobierno republicano, por la libertad de venta que decretó en los resguardos de indígenas, entregó esta raza inocente y cándida á la codicia de los especuladores blancos, que en poco tiempo compraron á vil precio aquella pequeña porción de suelo nativo, que el Gobierno español, con protectora solicitud, consagró en todos los pueblos de indios á la inenajenable posesión de esa raza. Recorrió los mil vejámenes á que se ven diariamente sujetos y cómo la raza pudiente no se ocupa en absoluto en el bienestar moral y material de aquellos desgraciados, dejándolos abandonados á sus pasiones sensuales, sin más consuelo que la embriaguez inveterada.

Y luego añadió:

Ya viene por ahí el señor Mosquera del Cauca á tumbar este gobierno y á hacer muchas cosas

que os dejarán atónitos, pero no se ocupará de los arrendatarios y de los dueños de tierras, de los pobres indios y de sus amos, porque él no sabe que aquí está la cuestión. El no piensa en que por todas estas tierras frías hay una raza que sufre y llora y que mientras gima, mientras corran sus lágrimas, Dios no ha de volver su rostro hacia la clase opresora.”

“¡Oh blancos, blancos de este país ! — decía el loco con semblante casi inspirado, — aflojad las ligaduras que tenéis puestas á los pobres indios, levantadles del polvo en que los humilláis y Dios entonces dará á vuestros gobiernos sabiduría y á vuestras vidas la tranquilidad de que hoy carecen.”

Sin quererlo el loco se había elevado ; pero sus palabras caían sin ser comprendidas por aquel rudo auditorio.

Fuerza es decir que á pesar de todo, la vibrante voz del orador apagó el bullicio de aquellas decenas de indios que guardaron silencio en mudo estupor, pero comprendiendo eso sí que el hombre que así les hablaba estaba animado por una simpatía hacia sus desgracias, de que rara vez eran objeto. Entre los que más interesados se mostraban, hallábase Roque, tan absorto con lo que oía, que se olvidó de humedecer el gaznate. La niña Encarnación no era la menos atenta, y lista en dar á su interés una forma tangible, preparaba sobre el mostrador gran plato de cocido y papas, vigilado por un vaso de la *buena chicha de masa*, que figuraba como centinela alerta.

Y como estuviese distraído el orador, un indiecito pequeño de cuerpo le tiró suavemente

de la ruana y le dijo con misterio enseñándole el apetitoso plato :

— ¿Que si no quiere comer su mercé ?

— No, gracias, respondió con seriedad el desconocido.

— Venga y coma, que no le cuesta nada, le dijo en alta y suave voz la ventera.

El hombre se acercó, comió vorazmente, haciendo partícipes á sus perros, apuró el vaso de chicha, dió las gracias con efusión, y alzando cortésmente el sombrero, dijo con voz entera : “Adiós, adiós, pobres indios,” y repitió tristemente en voz baja : “Pobres indios !”

Varios de los concurrentes salieron fuera de la puerta á verlo ausentarse y de buena voluntad le gritaban :

— Que le vaya bien á su mercé.

— ¡Que lleve buen viaje !

Roque espíaaba al hombre y en cuanto lo vió tomar á paso lento el camino, llevando del cabestro al potro, se incorporó al forastero y siguieron juntos largo rato en animadísima plática.

## V

Cosa de las siete serian, cuando á la luz de brillante luna, enderezó Roque el paso de su caballo camino de la hacienda.

Existe en la historia de la sicología humana un fenómeno maravilloso. Es una súbita y radical transformación de un orden de ideas á otro totalmente distinto. Los teólogos apellidan esto la regeneración por la gracia, ó el trabajo interno del espíritu divino. Parece sin embargo evidente que tal transformación se efectúa, ó puede

efectuarse, en todos los departamentos de la humana actividad.

La contemplación de las grandes obras de arte con frecuencia evoca, de en medio de una naturaleza grotesca y vulgar, al verdadero artista, con su medida estética interna, con sus consagraciones, sus entusiasmos y sus aspiraciones.

La vista de una mujer, la contemplación de un rostro, efectúa frecuentemente las más completos y singulares transformaciones.

Igual influencia suelen tener en la mente una gran desgracia, la contemplación de algún cataclismo físico ó moral, una grave enfermedad, un golpe recibido en el cerebro y mil otros fenómenos.

Todas éstas son circunstancias que traen en ocasiones esa mística regeneración por la gracia... metempsícosis del espíritu — transformación mental — sea lo que se fuere.

Bajo una de ellas andaba el jinete que con tanto descuido aguijoneaba el potro mohino de D. Leonardo, sin cuidarse maldita la cosa de si el freno le asentata ó si tenía el casco delicado ó si se trababa en el paso. Porque también bajo el cráneo de los indios se desarrollan tempestades.

Y en efecto. Había golpeado á la puerta del cerebro de Roque Aranda un desconocido, había entrado á la sala de recibo, y al punto una nueva luz había invadido aquel recinto oscuro, así como en la iglesia mayor, en las noches de fiesta, de repente los millares de luces colocados en el altar bañan en vívido fulgor el recinto todo del templo. Tal por lo menos fué el símil que confusamente pasó por la cabeza del indio.

El desconocido le habló en un lenguaje que no era de palabras sino de emociones: el indio se quitó mentalmente el sombrero, se hincó de rodillas mentalmente, y con la humildad con que escuchaba al señor Cura, no diremos que oyó, sino que sintió un discurso que recorría sus venas y que decía

“Hasta hoy fuiste indio servil y torpe; de hoy en adelante serás *hombre*, igual á tus amos, aspirarás á todo lo que ellos aspiran, trabajarás como ellos trabajan, gozarás como ellos gozan... y... castigarás como ellos castigan.”

Y parecióle que en este punto el huésped se había retirado, que la luz se había casi eclipsado y que otros hombres de aspecto siniestro habían tomado asiento bajo el cráneo, y pasaron por los ojos de la mente del indio los azotes, y las injurias y el desprecio de generaciones tras generaciones y las llamas que consumían la casa de Pablo y los golpes que laceraban la espalda de Prudencio, y el indio acarició maquinalmente el mango de su cuchillo, y le pasó por la mente que aquel instrumento podía tener otro destino que el de hacer estacas y cortar correas, y sintió por todas las venas unas furias que corrían, que gritaban ¡*venganza, venganza!*

Era el loco el que había evocado con sus discursos estos fantasmas que, ya luminosos, ya sombríos, se aposentaban en el cerebro del indio.

Pero el loco no representaba sino el lado pasivo de una grande injusticia social. Era el miembro lastimado que siente el dolor, que se queja y que se vuelve á herir á su opresor.

La venganza es la hija mayor de la injusticia. La venganza es violenta, criminal y escandalosa.

Por eso con frecuencia, al verla estallar, el ánimo aterrado la condena. Pero no se debiera condenar lo que es efecto sino la causa de él. Las injusticias sociales se cargan lentamente como una mina, en años, en siglos; de repente, una chispa penetra en el oscuro recinto, y la mina estalla, aterradora, esparciendo despojos.

## VI

En mal talante se hallaba pues Roque Aranda para el recibimiento que Lenito le hizo en el patio de la casa.

— ¡Ajá, ajá, el potro manco! ¿Qué demonios le hiciste? Borracho te habrás estado hasta media noche quién sabe dónde.

— Yo no tengo la culpa de que el potro se caiga.

— ¡Y coronao también! dijo examinándole las rodillas. Ahora verás la que te pasa, indio borracho, que yastoy cansao de aguantarte.

Y se volvió á tomar la zurriaga, bien determinado á castigar al atrevido amansador.

Pero ignoraba el hacendado que Roque traía en la cabeza algo que no había llevado; y que era algo más ó algo menos que la chicha — era *dignidad*.

Plantóse, pues, el mozo, abierto de piernas, en la mitad del patio que alumbraba la luna, y echando al hombro la ruana, esperó á que se le acercase el amo.

— Mire, patrón, que yo no me dejo pegar, le dijo tranquilamente.

— ¿Y qué me hacés? ¿Y qué me hacés, vagamundo?

Por toda respuesta el indio sacó el cuchillo



cabiblanco y lo alzó en alto, diciendo en mudo pero expresivo lenguaje: "Si me tocas, eres muerto."

Bien claramente comprendió Lenito que el indio estaba resuelto, y no había por qué equivocarse para quien hubiese examinado la expresión de la mirada, los labios entreabiertos que dejaban ver los blancos y pequeños dientes apretados unos contra otros.

No es de extrañarse pues que el poco heroico Lenito, soltando de la trémula mano la feroz zurriaga, emprendiese desatentada carrera al interior de la casa gritando con terror.

"Papá, papá, venga su mercé que me asesina el indio!"

## VII

Aquella noche se durmió en la Granja bajo dobles trancas y cerrojos. La figura del indio con el puñal levantado aparecía á la imaginación de Lenito, ya descendiendo de los tejados, ya alzándose de entre los ladrillos del suelo.

Incontinenti un veloz mensajero llevaba al alcalde de Foca, un *papelito* de puño y letra de D. Leonardo. Hacemos gracia al lector de la ortografía original y lo transcribimos en lenguaje menos ilegible.

Decía así :

"Querido Pacho.

"El indio Roque Aranda se ha vuelto el diablo; anoche quiso asesinar á Lenito en el patio de la hacienda. Tienes pues que mandar sin falta á la madrugada á cogerlo, antes de que se escape y que lo manden á Tunja con la recluta que va el sábado.

"Manda buenos hombres á cogerlo porque se-

gún está de insolente es seguro que hará resistencia.

“La estancia es en Los Caracoles al lado abajo de Las Quebradas.

“Tuyo,

LEONARDO NORIEGA.”

Tres hombres escogidos partieron á las tres de la mañana para efectuar esta importante captura. Pero como el señor Alcalde D. Pachó Quintana era hombre que á la fuerza unía el más fino tacto diplomático, en las instrucciones que verbalmente dió á estos agentes del orden público, se contenía esta importante cláusula: “Háganse los chiquitos á ver si lo traen con engaños, y si no, entonces lo amarran.”

No apuntaba aún el día, que se anunciaba frío y lluvioso, y ya Roque Aranda, equipado como para un largo viaje, con zamarros, doble ruana, chaqueta, nuevas quimbas, largo cuchillo al cinto, un pequeño lío que contenía *una muda de ropa limpia* colgado de un clavo en la pared, grueso bordón colgando de la mano, y otros preparativos bien aparentes, *sorbía* una taza de caldo á la puerta de la cocina en la casa de su estancia.

Era ésta, pequeña, pero algo más cómoda y si se puede decir elegante, que las chozas ordinarias de los indios: á lo menos tenía puertas de madera que cerraban con llave, y ventanas.

El creciente y progresivo ladrido de los perros en las estancias vecinas, le anunciaba bien claramente que alguien se acercaba en dirección de Los Caracoles, hasta que al fin, súbita y feroz carrera de los dos gozques que dormían enroscados bajo el alar, y que con atronadora y ame-

nazante algarabía salieron al encuentro, le hicieron comprender que eso que venía era para su estancia.

Bien pronto desembocaron los tres representantes de las garantías individuales en el patio de la casita.

Roque se había entrado á la cocina y oculto los observó, los conoció y tal vez se formó algún plan, porque muy pasito le preguntó ó su madre, que atizaba el fogón: — ¿Está puesta la llave en la puerta de la cocina? — Sí.

Salió entonces resueltamente, y sin separar la espalda de la pared saludó cortésmente á los recién venidos.

— Buenos días les dé Dios, señor comisario, buenos días, ño Ceferino, buenos días, Cleto.

Qué milagro de verlos tan de mañana.

— Buenos días, Roque, dijo el comisario con voz melosa, ¿cómo te ha ido?

— Bien.

— El señor alcalde que te necesita, Roque, añadió el comisario con amable sonrisa. Es que es un negocio de mucha prisa y que á medio día ya podés estar desocupao.

— ¡Y qué será! ¡Yo que tenía que ir á dar vuelta al páramo! Pero entren, que se están mojando; mama, ¿no tiene por ahí tantico anisao? Denos las mañanas. Dentren y apenas aclare nos vamos.

Tanta cordialidad, hizo comprender al comisario que su diplomacia tenía buen éxito. Mas como hombre avisado y veterano, no quiso entrar primero, sino que se hizo hacia atrás con el ojo puesto sobre Roque.

Este les hizo seña á ño Ceferino y á Cleto que entraran, lo que hicieron el uno después del

otro, y parecióle al comisario que Roque los seguía, en cuyo caso él se disponía también á entrar en la cocina, cuando á su gran sorpresa, ve que el indio se inclina como para entrar á la pieza, pero en vez de esto, agarra de la llave la puerta, la cierra violentamente, le da vuelta á la llave, y volviéndose hacia el señor Comisario, le dice con un tono que, con franqueza hay que decirlo, le dió miedo :

— Ahora ya estamos de hombre á hombre, y yo no me dejo coger; y sin más palabras descarga sobre el representante del orden formidable garrotazo que lo tiende por tierra, y como asomase el cañón de una carabina por debajo de la ruana del empleado, la toma Roque listamente y la arranca del tahalí con poderoso jalón.

Acércase luego á la ventanilla de la cocina y dirigiéndose á los prisioneros allí encerrados les dice brevemente :

— Diganle á D. Leonardo que me voy al Cocuy á presentarme al General Gutiérrez y que de aquí á seis meses le vengo á pagar el arrendamiento de Las Quebradas que le quedó debiendo mi tío Pablo Suesca.

Y se perdió el hombre como un zorro por entre los matorrales de la loma.

## VIII

Han pasado más de ocho meses después de ocurridos los últimos acontecimientos de esta historia, y en ellos han tenido lugar otros de no menor importancia para los personajes que en ella figuran.

Nuestro conocido el desdichado y silencioso Pablo Suesca ha pasado á mejor vida no sin que su ausencia ocasionase infinitamente más albo-

roto aquí abajo del que pudiera figurarse el lector al conocerlo tan enfermo, tan humilde y poco interesante como protagonista de novela. En efecto, apenas hubo la madre tierra cubierto con su benéfico abrazo la sucia piel y delgados huesos de Pablo, cuando empezaron á circular varias leguas á la redonda de La Granja, los más singulares rumores.

Se decía que de noche los ex-ranchos de Las Quebradas, se inflamaban espontáneamente alumbrando con luz amarillenta todas las estancias del vecindario.

Y se agregaba que el alma de Pablo, con ruana y bordón daba vueltas por allí haciendo sonar en la mano los siete pesos que debía del arrendamiento vencido.

Agregaban algunos que el alma ya citada, se había aventurado en sus paseos nocturnos hasta llegar á las puertas de La Granja, y que varias noches el sueño de D. Leonardo había sido interrumpido por el retintín de los siete pesos que el indio hacía sonar en sus manos de fantasma con aterradora violencia.

Sea de esto lo que fuere, es lo cierto que desde la muerte de Pablo D. Leonardo vió amargársele la vida.

Alteróse su apetito de tal modo que ni tamales ni empanadas tentaban ya su escamoso paladar, y en cuanto al sueño, noches hubo, y varias de seguida, en que Doña Cecilia no pudo pegar los ojos, faltándole como le faltaba el acostumbrado arrullo con que los retumbantes órganos nasales de D. Leonardo, en poderoso y estridente diapason, la habían adormecido en los últimos cuarenta años. O para hablar en términos menos alambicados, como D. Leonardo no roncaba,

Doña Cecilia no dormía; que tales y aun más raros fenómenos suelen acontecer en la vida matrimonial.

Como inmediato resultado de esta intervención oficiosa de la gente de ultratumba, la vieja Pisba se arrepintió de tomar la estancia de Pablo por los ocho pesos ofrecidos, y de resto nadie se habría aventurado á ofrecer veinte reales por aquella tierra hechizada.

En suma ningún indio se aventuraba á atravesarla después de puesto el sol y aun de día no pasaban por ella sin hacer devotamente la señal de la cruz.

D. Leonardo era hombre timorato, buen católico y creyente en todo, lo que es posible creer, por lo cual, como ya hemos dicho, le traían bien asendereado los rumores acerca del alma de Pablo, bien que él jamás hubiese visto fantasma ni oído retintín de siete pesos, ni presenciado relumbrón de incendio á media noche. Sin embargo, es preciso hacer constar que el devoto D. Leonardo, en sus soliloquios sobre este asunto, con frecuencia y pidiendo mentalmente perdón al señor Cura, se hablaba como sigue:

“Lo que yo no puedo comprender es por qué este indio del Chiribico se ha puesto á hacer tanto alboroto, como si fuera su casa la primera que yo ó algún otro dueño de tierras por aquí hemos quemado. Media docena por lo menos he quemado yo con mis propias manos, y ahí están D. Raimundo, el chato Perreros, el doctor Larduña, que es sacerdote, y tantos vecinos que no han hecho otra cosa. ¿Por qué sólo á mí me ha de tocar el vérmelas con las ánimas benditas? ¿Por qué siquiera no se ponen todas juntas

o a cuí ah  
a al con  
a al inter  
co fecto,  
le su be  
n sos d  
es le  
rias le  
ngular  
Se de  
uebra  
rande  
el vec  
Y se  
bor  
m  
er  
A  
I  
le  
C  
E

Los señores de la familia se realizara  
cho tras el día de su espeso cerro  
hizuraba. No tardaba a las ocho días en  
la neral Santos Cruz. A las diez, ven  
en Hormezaque, se acercaba a el Tuso, ven  
a la ciudad de Tunja, tanto que marchas for  
tal vamos a hacer una visita a tan simp  
le, a las cinco de la tarde, dos horas des  
de haber acampado con su gente en la venta  
Estanquillo.  
El escuadrón Lanceros forma la avanzada  
unas casillas que coronan un cerro. Los caballe  
liberados de la silla, se revuelcan en el mulle  
puesto, en tanto que algunos menos afortunados  
tiranavidiosamente a sus compañeros desde  
las columnas de madera de la casita, á que están  
atados, troy en boca y silla en lomo, como es

...evas fatigas. El General, sentado á la a venta, en un taburete de cuero re- a pared, da órdenes diversas á solda- lantes que ya se acercan, ya se apartan t atentos.

el General ancho sombrero jipijapa, itar de bayetón azul y botas hasta la or fuera del pantalón.

ase de despachar comisiones en varias es, en solicitud de bestias, ganado y ; para las necesidades de la pequeña le voluntarios que, después de larga y ampaña en las sierras, salían al fin á las y ricas dehesas del centro de Boyacá.

a dicha región en víveres, en ganados y, es mejor, en conservadores ricos, cuya

estaba *ipso facto* empeñada para subvenir gastos de la guerra.

teniente Padilla, dijo el General dirigiéndose joven imberbe que fumaba á su lado un illo, vaya tráigame al sargento Roque da que está en el Lanceros.

Quiero, prosiguió el jefe cuando se alejó el ente, quiero mandar al indio á la hacienda buchón Noriega, á que se tragia los caballos pesebrera y unas veinte novillas gordas. El

io ha sido muchacho de la hacienda y la co- ce como á sus manos.

— Y pueden traerse al toro más gordo de la cienda, que es D. Leonardo mismo, agregó el pitán G.

— Nada, ¿qué hacemos aquí con ese pobre iejo, que hay que mantener y vigilar? Nada, ue mande algo de plata y que se quede rezando el rosario, añadió el General con aquella risa entre burlona y bondadosa que le era habitual.



Difícil hubiera sido reconocer en el erguido y marcial sargento, de anchos hombros, blusa encarnada, la carabina terciada, la mirada seria y el andar resuelto, á nuestro amigo Roque de otros tiempos.

Saludó militarmente, pero sin afectación y después de un breve *¿Qué manda mi general?* se preparó á recibir las órdenes.

Púsose el jefe de pie y empezó á hablarle de esta suerte, acercándose mucho al interlocutor á quien ocasionalmente tomaba de un extremo del cuello ó poníale sobre el hombro la mano:

— Cuando esté racionado el escuadrón, escoge veinticinco muchachos buenos, bien montados y se van en el acto á La Granja.

— ¿Donde D. Leonardo Noriega? interrumpió Roque brillándole los ojos de un modo singular.

— Sí; me cogen al viejo en media noche; me traen todos los caballos de silla que haya en la hacienda; pero todos, ¿ya oyes? Escogen unos veinte toretes ó novillos gordos y los echan por delante: pero hay que hacer las cosas muy bien hechas para sorprenderlos.

— Sí, señor; nos vamos por el alto y caemos á la hacienda por el páramo abajo. Si tienen escondidos los caballos en el monte, allí los encontramos, y si no, entonces caemos pasando el río al potrero de Bella Vista y al Turmal; luego arriamos la ceba de La Casita y nos vamos con todo á las corralejas de la hacienda.

— Bueno, y han de estar aquí á las ocho mañana para racionar la gente.

— ¿Y con el patrón Leonardo qué hacemos?

— Nada — le meten un susto, le dicen que me mande unos quinientos pesos y lo dejan quieto.

— ¿Y si no quiere dar plata? Por que el patrón es tacaño como un corcho.

— Amenácenlo, y lo traen preso, pero sin mucho cuidado, y si se quiere escapar, déjenlo que se largue, pobre abuelo. Yo no quiero estorbos.

— Todos los caballos, veinte novillos, quinientos pesos y un susto al viejo, ¿no es eso todo, mi General? Preguntó el indio hablando despacio y mirando fijamente al General.

— Sí... todo... eso es todo. Caballos sobre todo, es lo que más necesitamos.

Ya se retiraba el indio á dar cumplimiento á la comisión, que probablemente no le caería mal, cuando el General, dándose una palmada en la frente, se dijo á sí mismo.

— Si irá á hacer este indio alguna diablura...

Y lo llamó en voz alta y perentoria.

— Roque, vuelve acá.

— ¿Te acuerdas, le dijo, que tú me contaste cuando te presentaste, que tenías una cuenta pendiente con el viejo Noriega?

— Sí, mi General.

— Pues cuidado con hacerle daño, ni á él ni á su casa ni á su familia. Si hay algún atentado, tú me respondes. Y la cara del General tomó un cierto aire que todos comprendían y que decía más que sus palabras.

— ¿Por qué me habla así, mi General? preguntó el indio con humildad.

— Por que cuando los indios se hacen gente son vengativos y marrulleros como ellos solos, dijo sentenciosamente el Tuso.

— ¿Entonces, ya Roque es gente, mi General?

— Sí, sí, ya eres gente; ya tienes cabeza;

has aprendido á leer; eres obediente; no te emborrachas, y eres guapo como el primero. Pero no se me quita de la cabeza que quieres jugársela al viejo.

— No tenga cuidado, mi General. Mirólo fijamente el Tusó; el indio desvió su mirada y quedó sin duda poco satisfecho el jefe, porque llamó en el acto al teniente Padilla, y en presencia del indio, le dijo brevemente:

— Teniente, vaya usted con esta gente. El sargento Aranda dirige las operaciones para traerse los caballos y reses que necesitamos, porque él conoce la hacienda de La Granja. Pero usted lleva la misión de evitar que Roque haga daño ni en las personas ni en las casas de la hacienda. Y luego le dijo al oído; no deje solo al indio con el viejo ni lo deje entrar solo á la casa.

Tal vez escuchó Roque estas palabras, ó las malició ayudado por cierto instinto natural en las gentes primitivamente astutas. Es lo cierto que miró al soslayo al General, y una imperceptible sonrisa arrugó sus labios. Esta sonrisa parecía querer decir: “Veremos quién sabe más si el General Gutiérrez ó el indio Roque.”

## X

Como ya hemos dicho, el sueño de D. Leonardo, antes patriarcal y sin interrupciones, liso y unido como la piel de una novilla de cuatro meses de potrero; profundo como el bolsillo de sus pantalones de manta del socorro; largo como su rejo de enlazar, había sufrido de meses atrás un cambio notable.

El sueño de la noche de ese día no fué excepción, así es que los primeros latidos de los perros en las estancias lejanas lo encontraron despierto,

ó los segundos latidos lo despertaron de un excepcional sopor. Es lo cierto que su despabilado cerebro notó sin trabajo que los latidos se aumentaban y se acercaban pasándose de estancia en estancia, como pasa de centinela en centinela la voz de alarma, hasta llegar al cuartel general. Cogieron al fin los perros de la hacienda el grito de ¡quién vive! y fué tal el furor con que se propusieron avisar que algo inusitado acontecía, que á una voz doña Cecilia y D Leonardo saltaron de sus camas.

Cada uno de pie cerca de su cama y en no muy galana apostura (como es fácil comprenderlo), tuvieron consigo mismos un monólogo casi idéntico y que aproximadamente era del tenor que sigue:

— ¿Qué será esto?... Algo sucede...

... ¿Por qué latén los perros...?

¿Será el alma de Pablo Suesca? Qué desgracia habérsenos metido quemarle la casa al indio... Y lo peor es que de nada ha servido, porque se ha quedado sin arrendar la estancia... ¿Serán ladrones? Imposible... ¿Será alguna noticia? Voy á asomarme muy pasito á la ventana...

Y ambos abrieron cada uno un poquito de una ventana que daba al patio de afuera ó corralaja.

— ¡Leonardo! ¡Cecilia!

— ¡Santo Dios!

— ¡Santa Bárbara!

— Gente armada.

— Ladrones.

— Los rojos. Les he visto las banderolas coloradas.

Y así era en efecto.

Gente armada circundaba la casa.

Doña Cecilia invocó mentalmente á la Virgen de Chiquinquirá, que era su abogada favorita; se armó de valor, hizo vestir á su tembloroso marido, hizo mientras tanto que le ensillasen el mejor caballo de la pesebrera, y le dijo con voz breve y tierna, llevándolo hasta la puerta de atrás de la pesebrera: “Adiós, tal vez no han llegado al potrero de la pesebrera que tiene salida al monte; á caballo, y vete al galope. Confianza en Dios y no tengas miedo.”

Y con varonil entereza dió una recia palmada en el anca lustrosa del buen potro castaño, que de un salto estuvo en la puerta que daba al monte.

Abrirse la puerta, salir el viejo al campo y atravesársele un jinete que le gritó — “alto ó es muerto!” fué todo uno.

Era Roque.

¿Porqué estaba Roque allí?

Por que al acercarse á la casa, el teniente Padilla le dijo que él no entraría á la casa, á lo cual Roque le contestó con humildad que se quedaría guardando la parte de atrás de la casa, mientras el teniente hacía abrir la puerta principal y rondaba. Por lo demás, bien sabía el indio que la única salida excusada que tenía la hacienda era la puerta de atrás de la pesebrera que daba al monte, y que si D. Leonardo ó Lenito estaban dentro, no tenían otra salida que tomar al verse rodeados.

— Por el alma de tu abuela, no me mates, Roque.

— El partido liberal no es asesino, respondió Roque solemnemente. El General Gutiérrez

manda una comisión á solicitar recursos para el ejército.

— ¿Y donde está el... el... General?

— En el Estanquito con cinco mil hombres.

— ¡Cinco mil hombres!

— Entre ellos dos mil llaneros todos negros.

— ¿Todos negros?

— Todos, y mil caucanos, todavía más negros.

— ¿Más negros que los llaneros?

— Sí, señor.

— ¡Ay, Roque! yo creo que ha llegado el último día de mi vida. ¿Qué va á ser de Cecilia y los muchachos?

Y el pobre hombre dejó correr dos lágrimas por el vallado que se formaba entre su nariz y sus mejillas.

— Tú mismo, Roque, tú mismo me aborreces de muerte... añadió el abatido compesino en tono suplicatorio.

— Mire, patrón, le dijo tranquilamente el indio. Acuérdesse que yo le mandé á decir que le venía á pagar algun día el arrendamiento que le quedó debiendo tío Pablo. Aquí estoy con la gente liberal. Vengo á pedirle recursos para el ejército, y vengo yo á llevarlos; pero en cuanto á su vida, patrón, esas son cuentas entre Dios y usted.

— ¿Entonces, no me matas, Roque? ¿No me matas? Bendito sea Dios. Yo siempre creí que tú nos habías de matar á Lenito ó á mí.

— No tenga cuidao, patrón. Pero éntrese porque ya el teniente Padilla debe estar en la casa.

— ¿Y qué quieren?

— Queremos caballos, ganado y plata.

— ¡Ay, Dios mío! si todo se lo han llevado los

conservadores. No me quedan más que los dos caballos de silla, el de Cecilia y el mío. Entrá y sacá el de Cecilia, aquí está el mío, tomalo.

— No se desmonte aquí patrón, ni desensille el caballo. Ya yo tengo los otros en el corral.

— ¿Qué otros?

— Los otros caballos, los que estaban escondidos donde Cleto y en el Corral de Piedra, entre ellos el moro en que iba Don Lenito á ver entrar amarrado al general Mosquera.

— Maldito sea el indio del demonio, dijo mentalmente el campesino, y en voz alta.

— ¿Y qué más quieren?

— Ahora, platica, porque el ganado ya está recogido.

— ¿Se llevan el ganado?

— Treinta reses no más; pero por todo le dará recibo el teniente.

— Arruinado, arruinado quedo sin remedio. Válgame Dios poderoso. Tendremos que pedir limosna.

— ¿Y qué tal si le metiéramos fuego á la hacienda?.....

El pobre viejo no contestó. Acaso el remordimiento le punzaba ya las entrañas.

— Bueno, ya se llevaron todo, déjame siquiera salir,irme lejos, donde no oiga hablar de esta guerra.

— No patrón, si el General lo necesita...

— ¿A mí?... ¿y para qué?

— Quién sabe. Pero al venirme le dijo al teniente: si no me traen amarrado á ese viejo picaro godo incendiario, los fusilo á todos.

— Pero dicen que el General Gutiérrez no fusila.

— ¡Ja, ja, ja, ja, que no fusila...!

— ¿Conque sí..... sí..... fusila...?

— Que lo digan los seis de Soatá...

— ¿Cómo? ¿Fusiló seis en Soatá?

— Seis y entre ellos un sacerdote...

— Un sacerdote, Santa Virgen de Chiquinquirá. ¡á qué tiempos hemos llegado!

— Pero mire, patrón, yo le voy á salvar la vida...

— Me dejas escapar. ¡Ah, bendito Roque, Roquito, indiecito del alma! ¿Cómo te podré pagar...?

Y como D. Leonardo picase el caballo para seguir derecho camino del monte, Roque le tomó la rienda y le dijo con sorna:

— No se afane, patrón: le voy á salvar la vida, pero voy á decirle cómo.

— Mira, Roquito, déjame pasar y te doy cien pesos... doscientos... trescientos... quinientos. Los tengo en el cuarto bajo, entre una carga de papas. Dile á Cecilia que te los dé; pero déjame, déjame pasar, no me lleves donde ese... tig... ese General que ha fusilado sacerdotes.

— Eso sí, si cae al campamento, no sale vivo; dijo Roque como hablando consigo mismo. Escuche, patrón.

El General ha dado orden de que no me dejen conversar con usted porque sabe que á pesar de todo, yo siempre lo quiero porque fué mi patrón y yo no le podría hacer mal ni á su mercé ni á la patrona ni á las niñas. Así es que si yo lo dejo salir ahora, es seguro que me echan la culpa y mañana á estas horas ya yo estoy en la otra vida, porque el General cuando dice una cosa, más bien se abre la tierra que dejar de cumplirla.

Y si usted le hubiera visto la cara con que dijo



que le trajeran amarrado á ese viejo pícaro godo incendiario...

— ¿Incendiario dijo? ¿y quién le contaría?

— ¡Ah! si ha hecho más ruido eso que el temblor de Caracas; y todos dicen que usted es el godo más malo y que ha quemado como tres docenas de indios, y muchos muchachitos mandando.

— ¡Tres docenas!

— Bueno pero le iba diciendo, usted hágase el que no está asustado y le diré al teniente Padilla que usted se presentará al Cuartel general de su propia voluntad, pero que no lo lleven como preso. Y se va por todo el camino antes de que amanezca y al pasar por el callejón que sale al volador de la Piedra, le mete espuelas al caballo y se esconde después donde quiera. Yo no quiero plata, esa más bien mándesela al General de su propia voluntad y así le inspira confianza al Teniente y lo dejan ir solo.

Por absurda que la propuesta parezca, aceptóla con entusiasmo Leonardo. Y como el Teniente Padilla sabía que el General no tenía interés en que llevasen prisionero al viejo, dejólo escapar solo, mediante una promesa *proforma* de presentarse en el Cuartel general.

Mientras D. Leonardo, pues, presa de mil terrores, reales unos, pueriles la mayor parte, sigue por los desiertos callejones que del camino que conduce de la hacienda al camino real se dirigen al volador de Piedra Angosta, el bueno y generoso Roque logra sin trabajo del Teniente Padilla permiso para hacer una visita á *la muchacha* (á Tránsito, su novia), á quien no había visto desde aquella fatal jornada en que D. Leonardo lo mandara prender á su estancia.

El camino que seguía D. Leonardo era encajonado entre paredes, hasta que desembocaba en el rodadero ó volador, como se llama por allá, de Piedra Angosta, que era un espacio como de veinte metros de largo por sobre la cresta estrechísima de una alta roca, y que conducía á lo más recio del monte. Supondráse pues con razón que el ánimo del pobre viejo, tan trabajado por penosas emociones, en presencia de aquellos sombríos caminos, á la hora brumosa y negra de las cuatro de la mañana, y en completa soledad, se abandonase sin reserva á las más tristes y angustiosas previsiones. Y no se extrañará por tanto la singular aventura que en lo más estrecho del volador le aconteció.

## XI

El quemante sol de una mañana de Mayo alumbraba una escena toda de ruido y alegría en el campamento del General Gutiérrez.

Aprestábase gozosamente la gente al son de alegres dianas y marchas marciales de las escasas y pobres bandas, á ponerse en marcha para Tunja, donde los esperaban numerosos y entusiastas amigos. Limpiábanse por allá las armas, aperábanse por acá las bestias de carga; oficiales y soldados ensillaban sus cabalgaduras; el que tenía con qué se mudaba camisa ó sacaba á relucir algún shacó ó sombrero nuevo, el que no, se contentaba con lavarse manos, pies y cara en el cristalino arroyo cercano. Todos los rostros eran gozosos; algún clérigo suelto,\* demasiado diligente votario de Baco y Euterpe, entonaba alegres canciones, mitad eróticas, mitad políti-

---

\* Llámense así ciertos voluntarios que no tienen colocación oficial en las filas.

cas, al son de bien punteada bandola, los que remataban con el acostumbrado estribillo de

¡Viva Colombia!

¡Viva el General Gutiérrez!

¡Viva el Tuso!

que desde el primero hasta el último grupo en el campamento iban repitiendo en sucesión, con mayor ó menor vehemencia; pero siempre con sincero y genuino entusiasmo.

¡Que delicioso es ser joven, tener entusiasmo por una causa, luchar y vencer!

Los oficiales y soldados se recuerdan mutuamente las horas de fatiga, de peligro y de penas pasadas en la campaña; la ansiedad de la derrota, la embriaguez del triunfo. Las noches heladas y sin ración, las largas marchas, el duro combate, el amigo herido ó muerto, presente en donde quiera el peligro, la recompensa lejos é incierta.

Y cuando la recompensa está á la mano, cuando amigos, padres, esposos ó amantes nos esperan para coronarnos con laureles empapados de lágrimas, ¡Oh, cuán dulce es recordar los trabajos pasados, duro cimiento de la recompensa presente!

No poco contribuyó á aumentar el solaz de la división, el regreso de la comisión enviada á La Granja, cargada de rico botín. Adelantóse á encontrarla el mismo Tuso, que desde tempranas horas recorría ya á caballo el campamento.

Excusado es decir que el sargento Aranda, ó el indio Roque, como lo llamaba el General, fué el *Lion* de la jornada. Todos celebraban su astucia, la certidumbre con que descubría el paradero de reses y caballos, y la rapidez con que los guiara. Y atronadoras carcajadas, acogieron la salada relación que hacía del modo como ha-

bía llenado la parte de su comisión referente á meterle un susto al viejo. Inimitable estuvo remedando al pobre D. Leonardo, cuando se imponía de que el Tuso tenía dos mil llaneros todos negros, mil caucanos, más negros que los llaneros, y cómo había fusilado en Soatá seis, entre ellos un sacerdote. El mismo General Gutiérrez se carcajeó de buena gana, y golpeó en el hombro al indio y le dijo varias veces, con paternal cariño, chispeando el ojo leonino: “Indio marrullero; si no he visto indio más endiablado.”

—¿Y el viejo qué suerte corrió? preguntó el General.

—¿No ha llegado? exclamó el Teniente. Lo dejé venir porque me suplicó que no lo trajera como preso y que se presentaría al General.

—Ya llegará más tarde, ó si no, que no llegue, se habrá escapado, mejor, yo no quiero estorbos.

Cuando marcha un ejército, sobre todo en país que se ocupa por primera vez, los piquetes de avanzadas ó retaguardia, no dejan de inquirir lo que pasa en la comarca, de todo viandante que al alcance de su vista se aparece.

Así fué que andando ya de marcha, enviáronle de la vanguardia al General un indio envuelto en larga ruana negra, con sucio y pesado sombrero de ramo y un saquillo á la espalda que contenía rudas tijeras de esquila y otros enseres de este oficio, practicado por numerosos aborígenes en aquellos lados.

He aquí en sustancia lo que tenía que comunicar el poco interesante viajero.

“Que iba á esquila las borregas al patrón Ramón del otro lado del alto, y que al pasar por Toca le dijeron que habían encontrao muerto al

patrón Leonardo Noriega, al pie del volador de Piedra Angosta, y que decían que eran las ánimas benditas las que lo habían echado á rodar, y que estaba en la casa del señor Cura, y que decían que lo iban á enterrar."

Nada más pudo decir el indio, á pesar de que el General le hizo varias repreguntas con singular interés.

Dejado al informante en libertad, adelantóse el General y, llegado al escuadrón Lanceros, llamó á parte á Roque.

—Préstame tu lanza, le dijo con tono serio.

—Aquí está, mi General. Y el indio se la zafó del brazo y la entregó al General.

Examinóla éste cuidadosamente. Pasóle el dedo pulgar por la pulida y brillante superficie y por el cortante filo, recorrió luego el asta, y miró con cuidado el recatón de hierro.

—¿Por que está rota la banderola?

—Se rompería anoche con las zarzas del monte; ni lo había notado, dijo naturalmente el indio.

—Dame tu cartuchera.

Veinticinco cartuchos la llenaban. Era el número recibido después del último combate. No faltaba uno.

—Dame tu carabina.

La carga estaba intacta, el cañón reluciente. Haría más de ocho días que no se quemaba pólvora en su recámara.

—¿Qué más armas tienes?

—Ningunas.

—¿No usas revólver ni puñal?

—No, mi General.

Pero cediendo el Tuso á una ofensiva sospecha, quiso levantar la falda de la blusa roja del

indio. Desabrochóse entonces éste vivamente, y se abrió el vestido para satisfacer á su jefe de que no tenía más armas. Como marchasen uno al lado de otro, le dijo Roque con el más hultido y triste tono

— ¿Qué es, mi General, cree que yo le he robado algo?

— No, no es eso, Roque : no es nada. Y detuvo su caballo, indicando á Roque con una seña que ocupase su puesto en la marcha.

## XII

No hay duda que la muerte de D. Leonardo traía preocupado al General. porque no bien se hubo librado de los primeros cuidados incidentales á la ocupación de Tunja, hizo llevar á su despacho al alcalde y otros vecinos de Toca, y los interrogó minuciosamente sobre aquel hecho. Como quedase esta diligencia original en los archivos de la Presidencia del Estado, y como la hayamos leído repetidas veces, pasamos á transcribir lo más importante de la declaración del Alcalde, D. Anselmo Rejugado, hombre muy conocido en toda la comarca por su buen sentido, por su honradez y por su proverbial veracidad.

“Que el lunes como á las siete de la mañana, hallándose en su casa de Toca, lo vinieron á llamar de la casa del señor Cura con mucha urgencia. Que allí encontró que acababan de traer dos pastores en una barbacoa al señor D. Leonardo Noriega á quien habían encontrado desbarrancado al pie del volador de Piedra Angosta. Que dicho señor le pareció moribundo y que con instancia pedía que lo oyese el señor Cura en confesión y le aplicase los santos óleos.

Y que efectuado esto allí mismo, dijo que para descargo de su conciencia quería hacer una pública declaración delante del alcalde, antes de morir, por sentir su fin próximo. Y que acto continuo, delante del señor Cura y dos testigos y previo juramento, dijo el finado Noriega lo que sigue, que es copia textual :

“Cuando las tropas del General Gutiérrez entraron á casa anoche y dijeron que tenían orden de llevarme preso, yo les supliqué que me dejaran tomar camino solo y que yo me presentaría en el Cuartel general. Convino en esto el teniente Padilla, y á las cuatro de la mañana tomé el camino que va de la hacienda al camino real y diciendo que me iba para el campamento del General Gutiérrez. Pero mi intención era escaparme, como me escapé, tomando el callejón del volador que va á dar al monte, pensando luego volverme á casa ó esconderme en las estancias de la vecindad. Todo iba bien hasta que llegué á la parte más estrecha del volador, en que el caballo se paró asustado. Como estaba tan oscuro, no distinguí bien lo que lo espantó, pero no lo pude hacer pasar, y entonces me desmonté para ver lo que era. Apenas me había desmontado, sentí ruido detrás de mí, me volví y vi delante un hombre á caballo, sumamente alto y que tenía una lanza en las manos que llegaba hasta las nubes. Apenas me volví cuando me dijo con una voz que bien reconocí : “Mi amo Leonardo, soy el alma de Pablo Suesca y vengo á pagarle los arrendamientos de la estancia.” Y empezó en el acto á descargarme tan terribles golpes con el asta de la lanza y á empujarme para el volador con tal violencia, hasta que me precipitó en él y

de donde por un milagro me han sacado vivo los pastores para que yo pueda dar testimonio público de este acto de justicia divina.

“Y, digo que es un acto de justicia divina, que se haya permitido al alma de Pablo venir á castigarme, porque yo fui con aquel pobre hombre un amo injusto y cruel; le incendié su casa y lo lancé sin recursos enfermo y pobre. Y como de iguales pecados soy culpable hacia muchos indios á quienes he tiranizado, maltratado y esquilmo, quiero hacer pública reparación.

“Ruego, pues, á mi hijo Leonardo que edifique en la estancia de Las Quebradas una buena casa de pared y barda de teja, que cerque bien la estancia, que le ponga seis vacas, dos yuntas de bueyes, veinte ovejas y dos caballos y que todo así lo entregue á Tránsito Suesca haciéndole escritura si fuere necesario. Y quiero que esa estancia y todo lo en ella contenido, sea su dote para que se case con Roque Aranda, y que puedan educar sus hijos y sacarlos de la ignorancia.

“Y como la ignorancia de los pobres indios es la causa de la tiranía de los ricos, mando á mi hijo que establezca en nuestras tierras tres ó cuatro escuelas bien paramentadas, que las dirijan buenos maestros y que á ellas vayan todos los hijos e hijos de los arrendatarios de la hacienda sin excepción de ninguno, y que aquel cuyos hijos no vayan á la escuela, sea despedido de la hacienda. Y mando también que á ningún arrendatario de más de dos años de permanencia en la hacienda se le pueda despedir sin haberle indemnizado por las mejoras que en ella hubiere hecho, y esto por medio de árbitros que estatuyan lo que sea justo y equitativo.



“Con las disposiciones anteriores confío en que repararé el mal causado y que Dios tendrá piedad de mi alma, con lo cual pido perdón á todos aquellos á quienes he ofendido y causado mal en mi vida.”

Y siguió diciendo el señor Alcalde que poco después expiró el señor D. Leonardo, en paz y edificando á los presentes por su piedad y tranquilidad.

Y como le preguntase el General si él había examinado los golpes recibidos por D. Leonardo, dijo que sí y que eran dados con arma contundente y de tan grande violencia, que estaba el pobre señor tan maltratado y aporreado y lleno de heridas y cardenales que parecía un Santo Cristo.”

### XIII

No llevará á mal el lector que le digamos en dos palabras algo sobre la posterior carrera del interesante y noble Roque Aranda.

Apenas tomada la ciudad de Bogotá el 18 de Julio de 1860, se separó Roque del ejército, se vino á Toca, se casó con Tránsito, y ocupó poco después la casa y estancia que, de acuerdo en un todo con las disposiciones de D. Leonardo, le fueron entregadas por su heredero Leonardito.

Y siguió creciendo en crédito y fortuna el indio, hasta el punto de pasar en la apelación popular, del dictado de indio al de niño Roque, y más luego al de señor don Roque, el patrón Roque ó mi amo, con que es hoy conocido por todos los indígenas de los alrededores.

Goza de buena fama, y ha aumentado su hacienda considerablemente, nadie le gana las elecciones en el pueblo, y actualmente es can-

didato para la Asamblea Legislativa del Estado. Hay sin embargo que hacer notar dos puntos negros en este brillante cuadro.

Es el primero que el General Gutiérrez jamás volvió á ser cariñoso y cordial con el indio, como antes era, y que cuando habla por casualidad, de su antiguo sargento, demuestra en las facciones gran disgusto, y se limita á decir con tono sombrío: “El indio es trabajador, pero vengativo y marrullero como el demonio.”

Es la segunda, que el señor D. Roque jamás habla de su bienhechor D. Leonardo ni de su suegro Pablo, y que no se sabe que haya vuelto á pasar ni de día ni de noche por el volador de Piedra Angosta, teatro de la singular hazaña ejecutada por El Alma de Pablo Suesca.

1882.

(Inédito).



1

# RECUERDOS NECROLÓGICOS





Me ha tocado escribir muchos recuerdos necrológicos.

De ellos sólo encuentro en mis papeles los tres que se publican á continuación.

Mas, da la casualidad que estos tres, juntados al acaso como bocetos de pintor en mesa revuelta, vienen á desarrollar por sí mismos interesante cuadro; porque se refieren á tres notables caracteres y tres notables vidas.

En completamente distintos senderos se vienen á enlazar los tres en aquel grandioso eje de la vida del espíritu, el amor.

BABBARA NIÑO, SOFÍA ARBOLEDA, JACINTO CORRADOR: nombres que hacen recordar los de Santa Teresa de Jesús, Julieta y d'Artagnan. El desprendimiento de sí mismos marcó su vida.

Ya todos han pasado, todos han llegado ya delante de aquel que dijo á la pecadora por boca de Jesús: "Mucho se te habrá de perdonar porque mucho has amado."



## BÁRBARA NIÑO.

---

La desaparición de esta matrona, ocurrida en la ciudad de Tunja el jueves pasado, á la edad de setenta años, exige de nosotros, que llevamos en las venas sangre de la misma estirpe que ella, algunas palabras de recuerdo y despedida.

Porque BARBARA Niño no era una mujer vulgar: pocas como ella se encuentran en la tierra, y si muchas hubiera, la felicidad y el amor brillarian con más intensidad.

Era su padre el doctor Juan Nepomuceno Niño, prócer de la independencia, fusilado en Tunja por los pacificadores el año de 1816. El doctor Niño era Gobernador de Tunja en 1814, al tiempo de la independencia, y fué del pequeño grupo de patriotas que, con el General Serviez á la cabeza, emigraron á los Llanos de Casanare á la llegada de Morillo. Allí organizaron aquella gloriosa expedición al Interior, que preparó en la jornada del Pantano de Vargas, y selló después en la del Puente de Boyacá, la victoria decisiva de los republicanos en el centro de Colombia.



Mas no le tocó al doctor Niño recoger laureles, como sí le tocó probar adversidades. Enfermo y desalentado, no pudo seguir á sus compañeros en la horrorosa campaña de los Llanos, y resolvió presentarse al jefe español en Pore. Este, que no se hallaba en posición de proveer una escolta para conducir al prisionero, le permitió seguir solo al interior de la Provincia de Tunja, donde estaba su familia, exigiéndole promesa de honor de que á su llegada se presentaría á las autoridades españolas. Llegó en efecto el desgraciado á su hacienda de Ocusá, maltratado en cuerpo y ánimo por las enfermedades, la fatiga y las privaciones.

En vano le imploraban de rodillas su esposa y sus doce hijos, que se ocultase en los montes vecinos, en tanto que se decidía de alguna manera el éxito de la campaña, haciéndole presente la ferocidad del General español, que llevaba implacable á cabo la guerra á muerte. El hidalgo patriota fué inquebrantable. Su palabra estaba empeñada y era fuerza cumplirla. Presentóse en efecto á los pocos días, y á los dos siguientes fué fusilado en Tunja, en compañía de D. Cayetano Vásquez, cerca del sitio que lleva hoy el nombre de "Puente de Vásquez y Niño."

Su esposa Doña Teresa Camacho, hermana del sabio D. Joaquín Camacho, fusilado también más tarde por los españoles en la llamada hoy "Plaza de los mártires" de Bogotá, al oír las detonaciones que anunciaban el sacrificio de su noble esposo, cayó de rodillas delante de un crucifijo en larga y muda oración: al levantarse de ella exclamó: "Dios me lo dió, Dios me lo quitó," y jamás volvió á hablar de este martirio.

Vaciada en tan heroico molde, prototipo del

más alto punto de honor y de la más humilde resignación cristiana, fué BARBARA NIÑO digna heredera de sus padres.

Jamás turbada por el amor y sus halagos, pasó como un rayo de luz brillante y sereno. Puesta la mirada en la vida futura y sostenida por las enseñanzas del Salvador del mundo, olvidada de sí misma, vivió exclusivamente para los demás. Su espíritu siempre grave y tranquilo y su práctica y clara inteligencia, eran el obligado recurso á que todos los infortunios apelaban, porque tenía el don del consejo, iluminado por una piedad infinita á toda pena. En el círculo íntimo se la llamaba la mujer fuerte del Evangelio, y hoy sus numerosos deudos como rebaño sin guía, se preguntan qué va á ser de ellos cuando toque de nuevo la desdicha á sus puertas.

No era su virtud del tipo autoritario y agresivo. Bien que uniformemente tranquila, sin dar jamás á sus emociones rienda suelta, desprendíase de su persona un suave calor magnético y una tierna tolerancia, que robaban á los corazones íntimas confidencias y despertaban ardientes afectos.

Recordamos bien cuando muy niños, en la Villa de Leiva, donde toda la familia estaba reunida temperando, nos sobrecogió el presenciar cómo todos en la casa, hombres, mujeres, jóvenes, niños y criados, se entregaban á las más ruidosas y violentas manifestaciones de dolor. Era que Barbarita, como la llamábamos, á hurtadillas, sin dar á nadie cuenta de sus planes, había dejado la casa y entrádose al Monasterio de las Carmelitas en aquella ciudad, resuelta á adoptar la vida conventual.

Terrible fué aquella prueba ; recordamos que

una de sus parientas, sintiéndose incapaz de vivir lejos de ella, la siguió al Convento y se enterró á su lado.

Todos la llamábamos Barbarita, cariñoso diminutivo á que se prestaba mal su apariencia. Porque era alta, de anchos hombros, el rostro austero, las facciones acentuadas; limpia y dominadora la mirada, elevada la frente, encorvada la nariz y saliente la barba; la boca grande y apretados los delgados y castos labios; el andar majestuoso y digno, la voz clara y modulada en intermedio diapasón.

Mal se adaptaba la vida contemplativa con aquella naturaleza enérgica y activa, para quien vivir era obrar. Así fué que dejó el monasterio y volvió al mundo, todavía más empapada en sus ideales de abnegación y de amor. Poco tiempo después, entregando á algunos parientes á quienes protegía, su hermosa casa en Tunja, se consagró á dirigir el Hospital de San Juan de Dios en la misma ciudad, llevando á tan santa obra el resto de su no escasa fortuna.

Muchas veces la visitamos en la risueña celda que ocupaba en el edificio. Decimos risueña porque toda respiraba luz y limpieza. El único lujo que BARBARA Niño gastaba era el del aseo más extremado y las flores. Las cortinas de su ventana eran blancas como su alma; sobre sus mesas lucían siempre flores frescas y perfumadas. Con una vida extremadamente ocupada, jamás estaba de prisa; sobre cualquier asunto platicaba largamente sin afán; desarrollaba tecrías sobre mil asuntos ajenos á su vida; pero tenía lo que podría llamarse el pudor de su virtud. De lo que menos hablaba era de sus propias abnegadas

ocupaciones, ni le gustaba predicar preceptos de conducta, ni censuraba jamás.

Allí, en aquel antiguo edificio que recuerda la Edad media, rodeada de mil infelices á quienes consolaba y curaba, bajo grandes árboles fuertes y que extendían como ella espesa sombra, envuelta en el perfume de floridos jardines, que con tanto esmero cultivaba, allí se extinguió, en digno marco de tan noble cuadro, serena y tranquila.

Su emigración al cielo no sabría acaso haberla sorprendido grandemente, porque durante toda su vida ella llevaba el cielo dentro de sí misma.



# DUELO EN BOGOTÁ.

---

Alack the day; she's dead, she's  
dead, she's dead!

Death lies on her, like an untimely  
frost upon the sweetest flower of all  
the field....

*(Romeo y Julieta).*

El sábado último á las dos de la madrugada, expiró en su casa de habitación, en esta ciudad, la señora SOFÍA ARBOLEDA DE URDANETA, esposa del distinguido caballero señor Alberto Urdaneta, después de una tan breve como incurable enfermedad.

La tierna juventud de esta malograda señora, su radiante belleza, su elevada posición social, los tiernos y románticos incidentes de su vida y de su muerte; todo contribuye para explicar la honda, la profunda, la sincera y bien sentida impresión de dolor que tan infausto acontecimiento ha causado en Bogotá. Los jóvenes que gozan y rien, sienten como que algo del hielo que agostó tan prematuramente aquella juventud y aquella dicha, les alcanza de cerca, y tiemblan por ellos y por los que aman; los desgraciados de la tierra se preguntan azorados, si no habrá

para ellos esperanza, cuando así, tan rápida como implacablemente, los goces de la vida se amargan y perecen; y los ancianos, cansados y enfermizos, acaso miran con melancólica envidia aquella tumba tan fresca, que se abre sin haberse saboreado de la vida sino su miel y sus encantos....

Los antiguos afirmaban que aquellos á quienes los dioses amaban morían jóvenes, y puede encerrarse en esta expresión una grande y misteriosa verdad. En efecto, ¿qué mayor prueba del amor divino, que perder la vida en medio del calor y la embriaguez de la juventud y del amor?

La señora DE URDANETA vivió literalmente la vida de una flor. Abrióse al calor vivificante de ardientes afectos, desplegó sus pétalos magníficos, dió al aire su aroma embriagador y se marchitó súbitamente al contacto inesperado de “prematureo hielo,” como aquella Julieta de Shakespeare, á quien por tantos puntos semejaba.

Tan ardiente, tan pura y generosa, tan abnegada y espontánea, tan completamente absorta en su amor como Julieta, fué más feliz que ella, porque siquiera saboreó un instante sobre la tierra aquel “botón del amor,” que postró en tumba tan prematura como la de Sofía á la desdichada Capuleto.

Tan rico en amor era el corazón de Sofía como el de Julieta, y cuando recordamos la fisonomía moral de aquella naturaleza semi-bíblica, semi-selvática, diríamos que eran dictadas por ella aquellas palabras de Julieta cuando ve por primera vez á Romeo:

“Corre, nodriza, pregunta quién es aquel

joven: si es casado, mi tumba será mi lecho nupcial."

Y parecen especiales también de su naturaleza inagotable, aquellas incomparables expresiones de la heroína de Shakespeare á su amante:

"... Mi desprendimiento es como el mar, sin límites; y mi amor insondable como él: mientras más te doy más tengo, porque el que te doy y el que te tengo, son ambos infinitos."

Hablamos de Julieta, fabulosa creación de un cerebro poderoso.... ó acaso traslación á la escena de hechos positivos y reales, porque ¿qué cosa hay en la fábula que no se encuentre en la realidad de la vida más fuertemente acentuada, más intensamente coloreada, más completa?

La vida de nuestra querida y malograda amiga, es una prueba viviente de esta idea.

Dotada de cautivante belleza, de notable inteligencia, de noble y gran corazón, de hábitos y sentimientos de acendrada virtud; nacida en el seno de una familia rodeada de todas las circunstancias exteriores que dan brillo y consideración en el mundo, incluyendo entre ellas el haber recibido crueles y repetidas visitas de la desgracia; hija, como todos saben, de uno de nuestros más notables poetas, partidario entusiasta y heroico, que muere del modo más trágico y terrible. Crece esta niña, como lirio lozano en campo rico y fértil, y cuando apenas sale del regazo maternal, presa de un ardiente y novelesco amor, enlaza su vida, más que por las fórmulas exteriores, por el más sincero cariño, á un caballero no menos apuesto que ella ni menos favorecido por la naturaleza y la fortuna. Pasan breves meses de embriaguez, en una felicidad que á fuerza de ser sincera y pura,

ahuyenta las pasiones celosas de su lado; y allí, en medio del ensueño, de repente, irónica, implacable, llama la muerte á la puerta de aquel hogar, que hasta la envidia ha perdonado....

Y aun hay más: esta niña, inexperta, sin más guía que la espontaneidad de su alma, templada para la epopeya, alcanza á distinguir la muerte, y sin mirar atrás, comprende que el abismo la habrá de tragar irremediablemente, y serena, dulce, angelical, se prepara á recibir el temeroso huésped, sin murmurar por tanta dicha como le arrebató, sin temblar por tantos terrores que le ofrece; y olvidándose de sí misma, acaricia, consuela, perdona, exhorta, bendice á los que se quedan, se resigna, y vuela como perfume en los aires, dejando tras sí una aureola.

Los últimos momentos de esta encantadora joven, travesando, si puede decirse así, con la muerte, tienen algo de fantástico y terrible, como un niño que, jugando con una fiera, ensayase sobre sus débiles miembros las aceradas garras que lo habrían de destrozar.

Si esto no es superior á la novela, si esto no es la poesía y el drama real, si esta aurora que desaparece, dejándonos presentir por ella cuál hubiera sido el fuego de su medio día, no es el arte, no es el misterio, no es el sueño, no es la luz y la sombra que se enlazan en un inmenso cuadro, á la verdad que no sabemos en qué punto ni por qué han nacido la poesía y el drama, en las creaciones llamadas fabulosas de los hombres.

Mas, ya basta. Fuerza es poner término á estas líneas, que el corazón enternecido dicta, desordenada y confusamente, á la inteligencia sorprendida.



En la sombra de este lúgubre y sombrío cuadro, se destacan dos figuras majestuosas iluminadas por los últimos resplandores del lucero matinal que ha desaparecido: la madre y el esposo. Majestuosa es en verdad la desgracia y delante de ella, tímidos y sobrecogidos de respeto, nos inclinamos. La simpatía de un corazón, por inmensa que sea, es estéril en los primeros momentos en que se desborda el raudal del sufrimiento. Los grandes dolores no se curan sino por sí mismos. Son como los torrentes, que acaban por cavar su cauce y por deslizarse al fin, mansos y apacibles tras el turbulento y desastroso rastro que señaló su origen.

Se nos figura que en el corazón del querido amigo y desolado esposo se graban á su pesar, y que en sus oídos suenan sin cesar, aquellas tristes palabras de lord Byron :

“Los hermosos y felices días de la vida fueron de ambos: los amargos y desgraciados serán sólo míos.”

Mas, fuerza es suspender este tema, en que acaso á nuestro pesar nos arrastra el sentimiento, penetrando en el vedado santuario de un corazón despedazado.

Puedan la esperanza, el recuerdo, el cultivo entusiasta del arte, y la fuerza irresistible de la juventud, cerrar esa profunda herida.



## JACINTO CORREDOR.

---

El 13 de Septiembre del corriente año falleció en Bogotá el señor JACINTO CORREDOR, notable carácter, bien conocido en los círculos sociales y políticos de la capital. Un modesto tributo á su cara memoria se impone irresistiblemente á nuestra antigua amistad y fraternal cariño.

En los primeros años de la juventud, las lacrimosas necrologías se avienen bien con la vivacidad de sentimientos y la casi pueril desesperación que sobrecoge el espíritu cuando se encuentra uno frente á frente con el misterioso problema de la muerte. A medida que se adelanta en la vida, el ánimo se serena y las calamidades y desengaños que ella ofrece, se juzgan con mayor sobriedad. A fuerza de estrellarse contra el insondable misterio que separa la vida de la muerte, uno se resigna á lo desconocido, en humilde incapacidad, y, cerrando los ojos á la investigación impotente, sufre en silencio.

Indudablemente, para estimar con acierto nuestra carrera terrenal, sería preciso conocer á

punto fijo las leyes que rigen su continuación en el más allá. De un momento para otro desaparece un ser, centro de caros afectos, de fecundas memorias, de trabajosas luchas, de dolores y placeres, de pasiones, de combates, esfuerzos, desengaños y aspiraciones. Roto el eslabón, desaparece la cadena entera; los mil hilos que forman la red de una vida, se revientan de súbito; los sucesos de que aquella vida era el centro, se desquician y se crea el vacío en donde antes pululaban mil factores. De todo un edificio no quedan sino pilares y murallas heterogéneas, memorias y recuerdos.

En la lucha de la vida JACINTO CORREDOR llenó su papel con brío y con indomable valor. De humilde cuna, se elevó por sus propios esfuerzos, logrando en su niñez, debido al solo magnetismo de una naturaleza ardorosa y profundamente simpática, conquistar un cariño que reemplazó, en gran parte, el de su padre, que faltó desde temprano. Si en algo se patentizaba en todo su esplendor el alto temple de espíritu de Jacinto, era en la inalterable gratitud y amor sin límites que, durante toda su vida, desplegó hacia el hoy anciano ya, que llamaba su padre adoptivo, y hacia todas las personas que con él se enlazaban por algún título. La gratitud es un peso que sólo las naturalezas escogidas son capaces de sobrellevar: JACINTO hacía de ella ostentación, y en su expansivo y brillante modo de expresarse, exageraba y embellecía la extensión de los favores con que se decía obligado.

Pero apenas pudieron desplegarse las alas del pajarillo, abandonó el nido adoptivo, que tanto embelleció con su inagotable alegría, no menos que con su prematura participación en los que-

haceres, y salió á formarse su suerte. Para esta empresa llevaba bien flaca bolsa, pero rica naturaleza. Era de gentil figura, pequeño de cuerpo, activo y emprendedor, comedido, jocosos y ardiente, lleno de chiste y donosura en el decir, cortés en extremo, insinuante y simpático como el que más. Por varios años, la vida de JACINTO en el Estado de Boyacá, siempre útilmente ocupada, no dejó de colorearse de tinte bohemio. A su redor brillaban el bullicio y la alegría, y en los espacios que dejaba libre el trabajo, el placer saboreado con avidez lo reemplazaba. Sus aventuras llenarían un volumen, y mil veces escuchamos de sus labios la relación de incidentes variados, cuáles altamente chistosos, cuáles tiernos y apasionados, que llenaron aquella época de su vida. Por de contado que el amor entrelazaba y perfumaba dondequiera esta aventurosa existencia, cuidando siempre, eso sí, de dividir con su anciana madre y desvalidos hermanos los recursos que á sus siempre dadivosas manos llegaban. Naturalmente el teatro de provincia era demasiado estrecho para esta expansiva naturaleza, y sonó la hora de ir á la capital, tan escaso como antes de recursos, pero lleno de ardor y de instintiva distinción.

Su extrema cortesía era planta natural de un suelo fertilizado por el deseo de dar placer á los demás, que, como dice lord Chesterfield, forma el verdadero fundamento de los buenos modales.

Todavía se recuerda en Bogotá la brillante *coterie* de distinguidos jóvenes, llamada del *Quinqué*, que de 1852 á 1860 llenaba los salones de la más selecta sociedad bogotana, y de que JACINTO CORREDOR era el centro.

A las cinco de la tarde, concluida la tarea del día, la sociedad del Quinqué recorría las calles de la ciudad en los más fogosos caballos sabaneros, y terminaba el día en festivas y elegantes reuniones.

Había algo de los Mosqueteros de Dumas en aquel afán de placer que llenaba entonces la vida de JACINTO y sus compañeros. Una misma indiferencia á la suerte, un mismo culto á la belleza, un mismo ardor en el goce, sin que la vulgaridad ni el vicio manchasen jamás el escogido grupo, que fué siempre tipo de refinamiento y elegancia. Pero dudamos que el más fantástico héroe de novela mantuviese, como JACINTO, en medio de su fastuosa existencia de entonces, igual frescura de sentimiento hacia sus antiguos amigos y parientes; igual ardiente caridad hacia los pequeños y los desvalidos, y una misma universal benevolencia. Su buen éxito lo hacía acaso demasiado inclinado á proteger y ayudar, pero jamás lo hizo altanero ni soberbio. En medio de sus goces, el sentimiento que lo dominaba era el de hacer que gozasen los demás. Por eso, si bien pudo hacer émulos y envidiosos durante su apogeo, jamás hizo enemigos.

Y con el mismo ardor con que buscaba el placer buscaba el peligro, cuando sus deberes, personales ó políticos, así lo exigían. Fué entusiasta radical, de la más pura tinta gólgota de los años de 53 á 54, y como tal tomó parte en las famosas jornadas de 19 de Mayo y 8 de Junio de 1853, en que la juventud de Bogotá, llena entonces de abnegación, impidió que se atropellase el Congreso, no ya contra un miserable alboroto como hogaño, sino contra más de

dos mil artesanos, respaldados por el ejército nacional. Hizo toda la campaña de 1854, y recibió el 4 de Diciembre, como Ayudante de Campo, el último suspiro del gallardo General Tomás Herrera, que expiró en sus brazos. Atravesó con los bravos General Franco, Narciso Gómez Valdés, Domingo Medina y cien más que allí perecieron, la plaza de Zipaquirá, cuando aquella cruenta y fatal jornada del 20 de Mayo de 1854. Hizo toda la campaña de 1860, formando parte de aquel heroico escuadrón llamado de *Los Calaveras*, que comandaba el bravo General Sergio Camargo, y que contaba en su seno á Belisario y á Samuel Guerrero, á Domingo Acosta, y no sé cuantos más. Las dos guerras subsecuentes de 1876 y 1884 encontraron á JACINTO con quebrantada salud, así es que no tomó en ellas sino parte secundaria.

Fiel á su modo de ser y á las íntimas intuiciones de su naturaleza, así como el amor lo hizo brillante y notorio, así el amor, á su vez, lo hizo oscurecerse y metodizar su vida. Prenhado de la señorita Doña Evarista Quijano, notable tanto por su belleza y sus virtudes, como por la familia á que pertenece, tuvo la fortuna de obtener su mano, y diciendo desde entonces adiós al mundo y al bullicio, se consagró al cultivo de la preciosa planta que la Providencia entregó á sus manos. Redújose á un estrecho círculo de amigos; ellos y su esposa, cuatro encantadores hijos, y cuidados y atenciones agrícolas para restablecer con excelente éxito una fortuna bien maltratada, absorbieron desde entonces todo su tiempo. Así lo sorprendió la muerte, en aquella atmósfera de retiro, calma y bienestar. Tan sólo los tenaces ataques de la

cruel enfermedad que al fin lo llevó al sepulcro, vinieron á turbar la paz de su espíritu en los últimos años.

En cuanto á sus creencias religiosas, no sabemos qué transformación hubiesen sufrido en los últimos años, pero es lo cierto que, desarrollado JACINTO bajol a influencia del credo liberal, cuyo primer artículo es el siguiente: “toda teoría, hipótesis, secta ó institución que teme ser investigada, claramente manifiesta que es errónea,” se comprende que sus creencias religiosas fuesen de amplio y generoso carácter. Acaso él no frecuentaba ostentosamente los templos, ni repartía limosnas en las plazas públicas, pero nos consta que su caridad era sin límites, caridad ejercida en aliviar oscuras miserias, y con tal modestia y sigilo, que literalmente llenaba el mandato evangélico, “que tu mano izquierda ignore la dádiva de tu mano derecha.”

Recordamos que en memoria de su heroico é íntimo amigo Narciso Gómez Valdés, muerto en el combate de Zipaquirá en 1854, escribió un sentido y elocuente artículo encabezado con estas palabras: “*la muerte no es un mal; morir no es perecer;*” palabras que ocurrían á cada paso en el curso del escrito, y que formaban la nota predominante de él. Era, pues, creyente en una vida posterior.

No creemos que hubiese estado exento de faltas y de errores en su vida, sobre todo en los dos primeros tercios de ella; pero en el último, sus hábitos se tornaron extremadamente sobrios, casi ascéticos. Vestía con notable sencillez, más aún de la que sus abundantes recursos hubieran justificado, y casi sin más asociaciones que algunos libros, su familia y los árboles, las plantas

y las flores de sus campos, bien pocas ocasiones habría para dejar empañar la pureza de su espíritu.

Si quisiésemos clasificar, desde el punto de vista moral y religioso, el espíritu de JACINTO CORREDOR, le aplicaríamos el siguiente conocido apólogo de Leigh Hunt, titulado:

## ABOU BEN ADHEM

“Despertóse una noche Abou Ben Adhem (que Dios multiplique su tribu) de un tranquilo ensueño, y vió, á la luz de la luna que llenaba su estancia, la figura de un ángel, semejante á un blanco lirio, y que escribía en un libro de oro. La extrema paz de su alma dió aliento á Ben Adhem, y dijo á la visión:

— ¿Qué estás escribiendo?

Levantó el ángel la cabeza, y con mirada de dulcísima expresión le replicó:

— Escribo aquí los nombres de los que aman al Señor.

— ¿Está entre ellos el mío? dijo Abou.

Y el ángel le respondió:

— No, no está.

Habló entonces en tono más bajo, pero suave, Ben Adhem, y le dijo:

— Te suplico que me inscribas entonces en el número de los que aman á sus semejantes.

El ángel escribió en el libro, y desapareció.

A la noche siguiente volvió otra vez en medio de grandísima luz, que despertó al anciano, y le mostró escritos en el libro los nombres de aquellos que Dios había bendecido con su amor; y, ¡oh sorpresa! el primero de todos era el de *Abou Ben Adhem*.”

No dudamos que el nombre de JACINTO estará ya escrito allá arriba, entre los de aquellos que amaron á sus semejantes.

Londres, Octubre de 1889.







# LA LECCIÓN DEL PASADO

---

**Ensayo sobre la verdadera misión del  
partido liberal**





La aparición del folleto que sigue, que publiqué bajo el seudónimo de *Ignotus* en 1877, dió lugar á extensos comentarios en la prensa de Bogotá.

De ellos publico en seguida dos juicios favorables, uno del eminente publicista doctor Manuel Ancizar (*Alpha*) y otro del inteligentísimo, desgraciado y malogrado Adriano Páez.

También reproduzco una de las varias réplicas que dí por la prensa á los ataques de que fué blanco el folleto. He escogido la que tiene menos saber local, á fin de que los varios problemas que el folleto pretendió tratar mantengan su importancia intrínseca.

Desde luego, la situación política en Colombia al tiempo en que apareció el folleto y la que lleva hoy en día están diametralmente cambia-

das. Este terrible cambio se hace presentir en varias partes del folleto; en suma, el objeto primordial de él era tratar de prevenir lo que ha pasado.

Entre varios párrafos alarmantes de él, hay uno que dice así:

“Nosotros necesitamos una ley más poderosa y fecunda que los decretos legislativos: necesitamos que cada hombre tenga su ley, ley igual para todos, en la forma de conocimientos y de creencias morales. A falta de ella, el desorden irá cundiendo más y más cada día, hasta que el general desaliento y el empequeñecimiento de los caracteres, no menos que las irresistibles necesidades del progreso humano, nos hagan refugiar en el despotismo de un caudillo. Dificil será medir el tiempo en que tan funesto resultado se haga irremediable; puede ser de pocos ó de muchos años, pero él no será menos cierto.”

Esto se escribía en 1877: en 1886, nueve años después, el despotismo había llegado, en la forma de una constitución y de unas leyes que arrebatando toda sombra de libertad y de garantías á los ciudadanos, han convertido á la antes altiva República de Colombia en un bajalato asiático, sometido á la alta inspección del Vaticano.

El partido conservador ha cometido, en su órbita, los mismos errores que cometió el liberal, es decir, legislar sin estudiar las necesidades y la opinión del país.



# LA LECCIÓN DEL PASADO

---

El ensayo que va á leerse no es sino la aplicación á nuestro país de un principio bien reconocido en sociología: “que la grandeza de las naciones se halla en relación con el cultivo intelectual de los pueblos que las forman.” En apoyo de esta idea, paso á copiar conceptos de uno de los más independientes y vigorosos pensadores del presente siglo. Tanto por la exactitud y fuerza de la espresión, como por la autoridad que llevan en sí, es de esperarse que ellos servirán á priori de incentivo para recorrer las posteriores páginas.

---

“.....¿Cuál será, pues, la conclusión que se debe desprender de todas estas doctrinas, en lo tocante al progreso social de los pueblos? La de que todas las instituciones políticas deben encaminarse, ya sea imperceptible ó visiblemente, ya sea espontánea ó deliberadamente, á la mejora y organización de la inteligencia nacional.

“Europa entra en estos momentos en la época de su virilidad. Cada una de las naciones que la componen se ocupará en su organización intelectual, y la alcanzará con mayor ó menor perfección, tan irresistiblemente como fabrican panales las abejas y los llenan de miel. La exce-

lencia de los resultados dependerá de la perfección y de la oportunidad de los medios que se adopten.

“Hay ejemplos históricos que comprueban la verdad de estos principios. Así, por ejemplo, la China lleva ya varios siglos de haber llegado á la época de su madurez, y ha comenzado instintivamente la labor de organización intelectual. ¿Qué es lo que le ha dado su maravillosa longevidad? ¿Qué es lo que asegura el bienestar y la prosperidad de una población de trescientos sesenta millones de habitantes, más de la tercera parte de la especie humana, encerrados en una superficie que no es siquiera tan grande como Europa? No es la posición geográfica; porque aunque puede decirse que el país ha estado en otras épocas libre de invasiones por el Oriente, á causa de los mares que lo bañan, ha sido invadido y conquistado por el Occidente. No es la docilidad, falta de valor ó sumisión del pueblo, porque ha habido con frecuencia sangrientísimas revoluciones. El Imperio chino se extiende por veinte grados de latitud; la temperatura media anual de sus provincias del Norte, difiere de la de las del Sur en veinticinco grados Fahrenheit. Con tan maravillosa variación en su clima, debe haber, de consiguiente, enormes diferencias en los tipos de sus pobladores. Esto depende de que la base de su organización política reposa en un principio que ha logrado contrarrestar todas estas variedades humanas y que ha sabido sobrevivir á todas las revoluciones.

“Este principio es el de la organización de la inteligencia nacional. Existe la anchísima base de una educación universal. Todos los chinos deben saber leer y escribir. El único camino

para los puestos públicos y el rango social es el mérito intelectual, real ó supuesto. La vía del ascenso está abierta para todos, por un esmerado sistema de competencia por medio de exámenes públicos. El Gobierno está organizado sobre el mérito intelectual..... La idea es dar á la inteligencia cultivada un irresistible dominio...”

“Una gran nación luchando por gobernarse por la inteligencia más bien que por la fuerza, es un espectáculo digno de admiración, aunque los medios que se empleen sean inadecuados. La fuerza bruta enlaza las sociedades, como unen los clavos de hierro las tablas de madera, por la presión que ejercen ; presión que depende de la fuerza con que se han amartillado. Pero la inteligencia une como el tornillo ; para que obre es preciso enlazar cuidadosa y esmeradamente las maderas ; se le hace obrar suavemente, no por la fuerza, y así mantiene juntas las partes que voluntariamente se han unido.

“Cualesquiera que sean los hechos bajo los cuales tal organización tenga lugar en Europa, ó las formas políticas que la guíen, la base debe ser la educación universal, y, si es necesario, obligatoria.

“Las naciones más ilustradas se hallan á punto de alcanzar aquel resultado. Ya es doctrina bien aceptada la de que el Estado tiene derechos sobre el niño, como los tiene el padre, y que debe obligar á que aquél sea educado ; y también al contrario, que el niño tiene derecho de exigir del Gobierno una buena educación. Después de que esto se haga del modo más completo y liberal, las naciones libres no tendrán sino otra tarea que llenar : la de asegurar la libertad intelectual



de una manera tan completa y absoluta como han asegurado la propiedad y la libertad personal.

“En todo lo principal, el porvenir de Europa es lisonjero. La China está pasando por el último grado de vida civil bajo la lóbrega influencia del Budismo; Europa se acerca á ella bajo el ala del cristianismo. El amor, esencia del cristianismo, no puede menos que rendir mejores frutos que el orgullo antisocial, esencia del Budismo. Las naciones que, por diversas y defectuosas que sean sus instituciones políticas entre sí, han tenido por lazo común de unión un sincero sentimiento religioso, poseen mayores esperanzas de rápido y seguro progreso, que aquellas que se han dedicado exclusivamente al cultivo de los intereses materiales y egoístas, que han perdido toda fe en el porvenir, y que viven sin Dios.

*(Historia del desarrollo intelectual en Europa, por J. W. DRAPER M. D. LL. D.—New York—1867—Capítulo final.)*

## I

Cuando el 7 de marzo de 1849 las bóvedas del templo de Santo Domingo repetían el bullicioso entusiasmo con que el pueblo saludaba la elección del General José Hilario López para la Presidencia de la República, una nueva era se iniciaba en el país. De entonces acá la historia de la República ha sido la historia del partido liberal. Vencedor casi siempre, ya la implantación ó la aclimatación de sus aspiraciones é ideas, ya los desbordes de su ambición ó caudillaje, han llenado exclusivamente las páginas de la historia de la patria. Vencido ocasionalmente, la tarea

exclusiva de su adversario ha sido la de defenderse de él, ya en la prensa, en la tribuna, en las urnas ó en los campos de batalla. La inquieta actividad de su naturaleza no ha dejado respiro á los contrarios, y nada, nada registran los anales de nuestra patria de 1849 para acá, que pueda considerarse como la obra característica ó propia del partido conservador en su calidad de asociación doctrinaria. Es verdad que en Antioquia el partido conservador ha dominado sin inquietud en los últimos once años; pero la acción de aquel partido se ha visto entrabada por circunstancias especiales. Enclavado políticamente el Estado en el gran cuadro de la Constitución de Rionegro, el partido dominante no ha logrado desplegar con libertad sus propias y características tendencias, maniatado como se ha encontrado por las disposiciones de aquel Código. Su obra ha tenido que ser allí, por naturaleza, incompleta y manca, y acaso dependa de tal circunstancia la pobreza de resultados exhibidos en aquel Estado, que le ha proporcionado el más propicio campo para sus experimentos y para el amplio ensayo de su ideal político y administrativo.

Las varias y alternadas peripecias del partido liberal en los últimos veintisiete años, su agitada y tormentosa historia, ofrecen al pensador ancho campo para meditaciones en los actuales momentos en que probablemente hemos alcanzado una de las más interesantes etapas de su vida.

Parece que el partido liberal se recoge tras la pasada tormenta. Ella, tanto por la violencia y profundidad de sus designios, como por la fuerza efectiva de su ataque, intentó desmoronar sus más vitales conquistas. La revolución que acaba de pasar hirió en el nervio más delicado y

sensible al partido liberal; escogió como blanco de sus tiros su cerebro mismo, alarmándolo así al verse tan radicalmente asaltado: es probable que lo haya aleccionado provechosa y duraderamente también.

## II

Hasta 1849 el partido liberal había sido alimentado casi exclusivamente de antagonismos personales y vagos, de recuerdos de persecuciones y abusos perpetrados por su contrario en su daño. Doce años de separación de la vida pública lo habían hecho meditar profundamente. Los partidos se vigorizan en las épocas de sumisión. Los males que quieren remediar, los cambios que aspiran á ejecutar y hasta las humillaciones y persecuciones que experimentan, les dan la energía necesaria para las luchas posteriores.

A la elección del General López, el partido liberal se removió por entero en un movimiento de organización que le dió forma y unidad. Se hallaba dotado de gran fuerza intelectual y de notable vigor de aspiraciones. Tenía fe. La fe es el grande elemento de fuerza en los partidos militantes.

Los abusos más irritantes atrajeron desde luego su atención, y el clero mereció sus primeras descargas. La libertad de esclavos, el ensanche del Gobierno municipal y la destrucción de ciertas trabas á la industria, como el monopolio del tabaco, ocuparon su preferente atención.

Era núcleo de la vida intelectual del partido, la *Escuela Republicana*, asociación de jóvenes esmeradamente educados, ardientes de entusiasmo, creyentes sinceros, llenos de fe y de valor.

Atribuyo á este club una enorme influencia, por el ardor que comunicaba á todo el partido en la Nación. La prueba de su importancia se halla en el hecho de que casi todos los que fueron miembros de él, han ocupado posteriormente notables colocaciones políticas, y en que, hasta este momento, la administración pública, en la Nación y en los Estados, recibe la influencia personal de muchos de ellos.

El club político es una arma de poderoso alcance en las épocas de agitación.

La fuerza del movimiento reformista se encontraba en la profunda fe de los que lo iniciaban. Ellos creían, tanto en la bondad de sus principios, como en la posibilidad de realizarlos; pero la Escuela Republicana y sus adeptos, bien que creyentes, entusiastas é inteligentes soldados, carecían de varias dotes y de la experiencia que forma á los hombres de Estado. En esto se hallaba su debilidad.

Preocupados con el absolutismo de los principios; recién salidos de las bancas del colegio, en que su mente se había nutrido de las más atrevidas teorías de los soñadores franceses; enamorados de su ideal, creían que las instituciones forman exclusivamente á los pueblos, y se figuraban que por cambios en las leyes escritas se transforman como por encanto las costumbres y las más arraigadas ideas de las naciones. Este es un grave error. El carácter de los pueblos se cambia por un lento procedimiento de evolución, en que las instituciones políticas entran como elemento, es verdad; pero no como elemento exclusivo, ni aun siquiera como el más vigoroso de todos.

Resultó de aquí un movimiento de desintegración que, dos años después del triunfo no más,

acentuó la primer división en el seno del partido. Los generosos y abnegados jóvenes, elevada al cielo la vista, querían con infantil ardor llevar á la práctica, de un momento á otro, sus más ideales aspiraciones. Pero su mirada no se bajaba á la tierra á observar los obstáculos y las asperezas del camino. Por otro lado, los más veteranos en la lucha, los que habían combatido en las convulsiones de 1810 á 1835, se preocupaban bien de los obstáculos prácticos, y, tímidos por el conocimiento del peligro, celosos por el absolutismo bullicioso de los jóvenes, quisieron contener el ardor de sus aliados.

Esta división y sus varios incidentes llenaron la historia del país hasta 1853, en que se reformó la Constitución nacional.

Bien que contenido en gran parte el ardor del partido joven por la influencia del partido veterano, su brío y su fuerza de inteligencia le dieron en lo general un notable triunfo en la Constitución de 53.

Si se atiende á que ésta es una Nación joven y que, como tal, se halla inclinada á creer que todo lo que desea con vehemencia lo realiza fácilmente, se explicará bien este triunfo.

### III

No puedo prescindir de consagrar aquí un tributo de admiración á la generosa tarea del partido llamado *gólgota*. Después de 27 años de luchas, ¡cuán profundos han sido los cambios acaecidos en su seno! Divididos y subdivididos sus miembros, sacrificados muchos heroicamente, arrebatados otros por la muerte, agriados y descreídos algunos, elevados otros á los primeros puestos, lanzados varios en la tortuosa vía

del engrandecimiento personal á todo trance, desertores de su causa algunos pocos, el antiguo y generoso partido apenas se reconocería hoy si, agrupados sus restos en el Salón de Grados, teatro de sus triunfos y de sus glorias, volviese la mirada á aquellos tiempos de brillantes ensueños. La fatiga de cuerpo y de espíritu, las heridas y los golpes de un trabajosisimo viaje, cabellos blancos en vez de negros rizos, gravedad de pensamiento y de mirada, moderación de aspiraciones: todos estos rasgos, y el considerable número de lugares que la muerte ha dejado vacíos, formarían un hiriente contraste con el bullicio y el aturdimiento de otros tiempos: semejante reunión se vería dominada sin duda por un sentimiento de solemne tristeza, preñado de enseñanzas.

Pluguiese al Cielo que el observador imparcial y frío quedase satisfecho de que aquellos maltratados veteranos rendían siempre culto al ideal, y que la fe en el progreso de la patria habitaba todavía en el pecho de los lidiadores.

#### IV

Según las publicaciones de aquel tiempo, el programa original del partido se reducía á los siguientes puntos generales:

Sufragio universal directo y secreto.

Abolición de la esclavitud.

Abolición de diezmos, primicias y derechos de estola.

Desafuero eclesiástico.

Expulsión de los Jesuitas.

Juicio por jurados.

Ensanche del Poder Municipal.

Abolición de la prisión por deudas.

Libertad de imprenta y de palabra.

Era canon del partido el ensanche del individualismo, ó sea la teoría francesa de los derechos individuales naturales é inalienables.

A estos puntos se contrajo una de las más vigorosas propagandas que registran los anales del país, y en la cual se gastó una enorme fuerza intelectual en la prensa y la tribuna.

Hacia el año de 1851 empezaron á lanzarse á la discusión pública algunas nuevas ideas que complementaban el programa del partido, y muchas de las cuales vinieron á convertirse en asunto de discordia en el campo liberal.

La *adición* al programa puede resumirse así:

Libertad de industria y de comercio, inclusive el de armas y municiones.

Absoluta separación de la Iglesia y del Estado.

Absoluta libertad de la expresión del pensamiento.

Supresión del Ejército.

Libertad de enseñanza y supresión de grados.

Dulcificación de las penas y supresión de la de muerte.

Ensanche considerable del Poder Municipal y disminución de atribuciones al Poder Ejecutivo.

De 1849 á 1853 el partido liberal elevó á la categoría de instituciones casi todos los puntos de su programa. Semejante afán de reformas rara vez puede ser duradero.

## V

Echemos una ojeada al modo cómo se cumplieron estas reformas, para que se aprecien la rapidez y el vigor de la propaganda.

En 1849 se suprimió el tratamiento honorífico á los empleados públicos, se dió á todos los co-

legios la facultad de conceder grados y se abolió la pena de muerte por delitos políticos.

En 1850 se expidió la famosa ley que presentó el doctor Murillo, sobre descentralización de rentas y gastos, se abolieron los gravámenes y trabas al cultivo y expendio del tabaco, se abolieron los grados y se suprimieron las universidades; se suprimieron los pasaportes y cuarentenas, se extendió en sentido liberal la facultad de prestar fianza por delitos comunes y se expulsó del país á la Compañía de Jesús.

En 1851 se suprimió el fuero eclesiástico, se dió libertad á los esclavos, se ordenó que los Cabildos nombrasen los Curas, se decretó la absoluta libertad de imprenta y se estableció el juicio por jurados.

En 1852 se incorporó el Seminario al Colegio de San Bartolomé y se declaró libre la navegación de los ríos.

En 1853 se reformó la Constitución.

En este famoso documento, timbre de honor del partido liberal, se consagraron las *garantías individuales*, á saber:

Libertad, seguridad personal, propiedad, libertad de industria (con las restricciones que establecieran las leyes), libertad de enseñanza, libertad de cultos, respeto al domicilio, libertad de imprenta, derecho de reunión y juicio por jurados. Se sancionó también en el mismo documento la garantía del sufragio universal directo y secreto para los nombramientos de los empleados nacionales y para la elección de Gobernadores de provincia.

En esta Constitución, que organizaba un moderado centralismo, se mantenía cierta inspección sobre las entidades seccionales y se dotaba al



Ejecutivo de suficientes atribuciones para mantener á raya los abusos de los Gobiernos municipales.

En este año fecundísimo, se expidió una ley sobre amnistia, se ordenó la codificación de las leyes, se suprimieron los trabajos forzados, se hizo fácil la circulación de bienes vinculados por mayorazgos, se adoptó el sistema métrico decimal de pesas y medidas, se decretó la absoluta separación de la Iglesia y el Estado, se abolieron las pensiones civiles, se liberalizó el sistema de procedimiento en negocios civiles, se expidió una ley sobre matrimonio haciéndolo disoluble, y se expidió el Código de Comercio.

En 1854 se decretó la libertad de comercio de armas y se abolieron los peajes, pontazgos y derechos de internación de sales.

## VI

El empuje liberal doctrinario, llegado en este año á su apogeo, contuvo su *momentum* y principió á declinar: tal declinación se debió directamente á la infusión del elemento conservador, despues de sufocada la revolución militar del General Melo.

El espíritu puramente doctrinario del partido detuvo desde allí su vuelo ascendente, y empezó entonces á incubarse la idea federalista. Tan sólo prevaleció de la pasada agitación, el sentimiento antimilitar, robustecido por el fresco recuerdo de la rebelión de Melo, hasta tal punto que en 1856 sólo se decretaron 500 hombres de pie de fuerza armada, el contingente más bajo que registra la historia del país.

Con la rapidez genial á nuestro carácter, la

legios la facultad de conceder grados y se abolió la pena de muerte por delitos políticos.

En 1850 se expidió la famosa ley que presentó el doctor Murillo, sobre descentralización de rentas y gastos, se abolieron los gravámenes y trabas al cultivo y expendio del tabaco, se abolieron los grados y se suprimieron las universidades; se suprimieron los pasaportes y cuarentenas, se extendió en sentido liberal la facultad de prestar fianza por delitos comunes y se expulsó del país á la Compañía de Jesús.

En 1851 se suprimió el fuero eclesiástico, se dió libertad á los esclavos, se ordenó que los Cabildos nombrasen los Curas, se decretó la absoluta libertad de imprenta y se estableció el juicio por jurados.

En 1852 se incorporó el Seminario al Colegio de San Bartolomé y se declaró libre la navegación de los ríos.

En 1853 se reformó la Constitución.

En este famoso documento, timbre de honor del partido liberal, se consagraron las *garantías individuales*, á saber:

Libertad, seguridad personal, propiedad, libertad de industria (con las restricciones que establecieran las leyes), libertad de enseñanza, libertad de cultos, respeto al domicilio, libertad de imprenta, derecho de reunión y juicio por jurados. Se sancionó también en el mismo documento la garantía del sufragio universal directo y el nombramiento de los empleados para la elección de Gobernadores.

La Constitución, que organizaba un modelo de gobierno, se mantenía cierta inspección y se dotaba al

## VII

Pasada la tormenta de 1860 á 1863, que desde el punto de vista doctrinario se cristalizó en la desamortización de los bienes de manos muertas, el partido liberal, sin traba ninguna, organizó á su sabor el país en la Convención de Rionegro. Según el contexto de este documento, aparece que en los consejos de los convencionales prevalecía un doble espíritu.

Por una parte el sentimiento reformista puro, que desde 1854 á 1857 se había visto contrariado en su desarrollo y que luego, tanto bajo la dominación conservadora como bajo la dictadura, se había mantenido impotente, se abrió de nuevo paso en el seno del partido y completó el desarrollo de sus teorías.

Por otra parte el sentimiento federalista, robustecido y sobreexcitado por los ataques del Presidente Ospina, obtuvo absoluto dominio en la confección de la carta fundamental.

La Constitución de Rionegro vino á ser, pues, el completo desarrollo de estos dos órdenes de ideas, ó, mejor dicho, de sentimientos predominantes en los consejos del partido. En tal virtud, las garantías individuales se completaron, añadiendo á las ya obtenidas la absoluta libertad de la expresión del pensamiento por medio de la palabra, la supresión de la pena de muerte, y el libre comercio de armas y municiones. La federación se estableció en toda su latitud y se crearon nueve Estados *soberanos*.

El movimiento iniciado en 1849 se hallaba, pues, completo en el Código de Rionegro, y la idea federalista, iniciada prácticamente en 1855, se había coronado en su más amplia extensión.

## VIII

Encarrilado el país en el sendero que el partido liberal había soñado, su obra se hallaba terminada; el péndulo reformista había tocado su último límite, y desde entonces empezó á oscilar en sentido opuesto.

De 1863 para acá, se hace ya aparente un movimiento retrógrado en el seno del partido liberal.

Desde luego, en la propia Constitución de Rionegro asomó tímidamente en el artículo 23, el sentimiento de reacción contra la absoluta separación de la Iglesia y el Estado que, en la época de 49 á 54, había sido considerada como uno de los más esenciales capítulos del programa. La necesidad de sujetar al clero ha ido desde entonces haciéndose sentir con creciente vigor, y en el presente momento parece haber desalojado por completo en el ánimo de los liberales, aquellas antiguas y absolutas teorías de rígida abstención, que fueron en otra época causa de tan ardientes debates y de tan vigorosos esfuerzos.

La oposición al ejército permanente y el espíritu antimilitar, que catorce años antes habían formado el más viviente lazo del partido y por causa de los cuales corrió tanta sangre generosa en 1854, se marchitaron y extinguieron en los campos victoriosos de la guerra de 1860. De 63 para acá, aquel sentimiento no ha reaparecido en nuestros debates políticos sino en 1871, en la ley Rojas Garrido. Sin embargo, su adopción en aquel año no produjo entusiasmo, y su abolición en 1876 se hizo fácilmente por unánime acuerdo del partido.

El sufragio universal directo y secreto fué en la agitación de 49 á 54 otro de los grandes temas. El antiguo entusiasmo por tal medida se apagó notablemente en el seno de la Convención, y ese principio, que en 1853 se consideraba eminentemente radical, hasta el punto de hallarse garantizado en la Constitución, no fué mencionado siquiera en el Código de Rionegro. De 63 para acá el sufragio y las teorías radicales que sobre él se asentaban, han sufrido en la práctica notables alteraciones. Desde luego, él se ha restringido en muchos Estados á los individuos que sepan leer y escribir. Los fraudes y los abusos de que es objeto esta piedra angular de la República, han desalentado y quitado el entusiasmo por él á gran número de buenos liberales.

Por lo que hace al sufragio *directo*, él se ha anulado para las elecciones de Senadores y Magistrados de la Corte Suprema en casi todos los Estados, y en muchos, al llegar un conflicto, la Asamblea elige Presidente del Estado. Aun para Presidente de la Unión tengo idea de que ha habido casos en que el voto se emita por la Legislatura. Por lo demás, el entusiasmo por tal idea se ha apagado casi enteramente, y los ataques de que es constante objeto en la práctica, apenas si levantan un ligero rumor popular, bien diferente de la general indignación que habrían causado en la época del calor reformista.

La libertad de enseñanza y el *dejad hacer* en esta materia, que predominaron en otra época, han sufrido una completa reacción en su contra. De 1867 para acá, el partido, con notable perspicacia, ha empezado á preocuparse seriamente con la importancia de la educación popular. El abandono que en esta materia señaló los años de

50 á 54, ha sido reemplazado por un asiduo y munífico estímulo.

La absoluta libertad de la palabra se ha puesto de nuevo en seria tela de juicio por los inconvenientes, equivalentes á palpables absurdos, que muchas veces ofrece en la práctica.

Estos inconvenientes ocurren, tanto en la comisión de varios delitos comunes, como en la lucha con el clero, puesto que los abusos de que puede ser especialmente culpable aquel gremio, se perpetran especialmente por el uso de la palabra en el confesonario ó en el púlpito.

La libertad de comercio de armas se halla también seriamente minada en el ánimo de muchos liberales, por los graves peligros á que expone la paz pública y que se hicieron aparentes durante la última guerra.

El juicio por jurados, favorito tema del partido en otra época, ha perdido el entusiasmo que inspiró hasta el punto de ser elevado á garantía individual, y no es aventurado asegurar que en la práctica no ha correspondido á lo que de él se esperaba. La administración de justicia criminal se halla muy lejos de corresponder á la mejora que por el jurado se anunciaba. Débese esto en parte á la falta de espíritu público de los ciudadanos, y en parte á los escandalosos fraudes y trampas á que da lugar. La sociedad en lo general no se siente segura con la administración de justicia criminal, porque presencia continuamente que los criminales, especialmente los criminales ricos, la burlan é insultan audazmente con absoluciones que la conciencia pública condena.\*

---

\* Dice el eminente historiador Mr. Froude, hablando

## IX

En cuanto al ensanche al poder municipal y disminución de facultades al central, que ha sido desde 1849 la tendencia natural del partido, y que culminó en 1863 en la creación de Estados soberanos, ya se ve que la historia de los últimos trece años no ha sido sino un continuado movimiento en su perjuicio. Solamente se observa como un impulso favorable á su desarrollo, la ley de orden público de 1867, expedida bajo la presión del temor que inspiraba la personalidad del General Mosquera. Esta ley se derogó en 1876, después de repetidas y vanas tentativas para hacerlo en varios Congresos anteriores.

La soberanía absoluta de los Estados, absurda como es en la práctica, ha tenido que sufrir irresistiblemente continuos ataques, que la necesidad es cierto justifica, pero no la ley escrita. La intervención del Poder federal ha tenido forzosamente que hacerse sentir en variados sentidos, siempre de un modo decisivo; y al fin la conciencia del partido parece hallarse unánime en que una tan lata independencia de los Estados como la que establece la Constitución de

---

de la corrupción en la Administración de justicia que señaló los últimos días de la República romana: "Las sociedades que permiten semejantes iniquidades, expian su indolencia con implacable severidad. La República romana iba llenando á toda prisa la medida de sus desafueros. Media centuria más tarde, jurados perjuros y jueces venales habian cumplido su tarea: ya no era posible sufrirlo más tiempo, y la libertad romana, admiración del mundo en otro tiempo, cayó enterrada bajo el trono de los Césares."

Rionegro, es imposible. Ella afloja la acción del Gobierno general, disloca la maquinaria gubernativa, coloca á la Nación en mil embarazos en sus relaciones exteriores, y es fuente perenne de desórdenes y alarmas.

Se ve, pues, que el programa del partido, tal cual se consideraba formulado definitivamente en otras épocas, se halla en gran parte destrozado por los resultados de la práctica. Esto en cuanto á lo que se refiere á los más radicales artículos de él, pues en aquellos años se avanzaron algunas otras teorías económicas y sobre impuesto, y hasta el sufragio femenino, que se pretendió incrustar en la profesion de fe del partido. El sufragio femenino murió al nacer, y las teorías sobre impuesto han desaparecido totalmente del ánimo de los liberales. Hoy en todos los Estados y en las leyes federales se adoptan las formas de contribución más fáciles y productivas, sin cuidarse de los principios. En esta materia lo que pasa hoy habría causado un movimiento de horror en las filas en 1851.

El hecho culminante en la historia del partido liberal es un movimiento retrógrado en el absolutismo de su programa, ocasionado par el mal éxito de muchas de sus teorías elevadas á instituciones.

De consiguiente, puede aseverarse con razón que al partido le faltó conocimiento de la índole del pueblo para quien dictó sus más transcendentales leyes, ó lo que es lo mismo, que careció de la ciencia de los estadistas.

Lejos me hallo de formular con esto una acusación. Haciendo una revista de aquello que queda hoy y que puede considerarse ya establecido permanentemente en las instituciones del



país, ó que por lo menos forma todavía aspiración permanente del partido, encontraremos un saldo que delante de la posteridad absolverá de sobra al partido liberal por cualquiera de sus precipitaciones ó de sus errores.

En efecto, la obra ya consumada del partido tiene dos facetas: la faz legislativa y la faz social y moral. La faz legislativa, ó sea la elevación á leyes que el pueblo acepta y sostiene, de varias de sus teorías. La faz moral y social, ó sea el impulso dado al criterio público en varias direcciones.

En la primera categoría encontramos:

La abolición de la esclavitud.

La abolición de diezmos, primicias y fuero eclesiástico.

La desamortización de bienes de manos muertas y supresión de monasterios.

La abolición de la prisión por deudas, de las penas infamantes, trabajos forzados y pena capital.

La absoluta libertad de imprenta.

El gobierno municipal político y económico.

En la segunda categoría encontramos:

El desprestigio del poder militar y la supremacía del civil.

La libertad de examen y el mantenimiento del espíritu moderno de investigación.

La dulcificación de las penas y de las costumbres.

Obsérvese que en la obra del partido, la tarea de demoledor ha sido más fructuosa que la de edificador. Echar por tierra las barreras establecidas por la tiranía colonial, ha sido obra fácil. Establecer las nuevas bases de gobierno, he aquí el difícil problema. Los conventos se pueden

destruir sin inconveniente, pero no es tan fácil acabar con el ejército. Se acepta la abolición de las penas crueles é infamantes, pero ¿cómo organizaremos nuestras prisiones, de qué manera haremos justiciero el fallo de la sociedad sobre los crímenes? Hemos fácilmente abolido los privilegios del clero, ¿pero podremos desentendernos de él totalmente? Acabamos con un poder central que nos abrumaba, pero ¿qué vamos á hacer con nueve poderes *soberanos*, girando sin orden ni concierto?

## X

En medio de este movimiento político se abrió campo en 1868 en las filas del partido la más fecunda y la más madura de sus aspiraciones: la protección decidida y eficaz á la educación pública. Este pensamiento tuvo su desarrollo en 1870 con el decreto orgánico de la instrucción pública, y desde entonces hasta el principio de la guerra, en 1876, mereció la más asidua y constante protección individual y colectiva de todos los liberales.

La nueva labor marca en la vida del partido numerosos pasos que demuestran haber llegado ya muy cerca de su virilidad. En 1849 el febril afán de destruir, demostraba claramente aquel ardor irreflexivo de la juventud, que busca el medio más rápido y escoge con frecuencia el más violento. La tarea de educar no es tarea de pueblos jóvenes y por consiguiente irreflexivos; es tarea de cerebros maduros. Ella es á la destrucción de instituciones malas, como la tarea del agricultor es á la del leñador. El segundo usa sólo del hacha, y es violento; el primero

necesita el arado y la azada, y su labor es de meditación y de tiempo.

Es por esto por lo que considero más valiosa la faz moral y social de la labor liberal que la legislativa. La influencia de cierto orden de ideas sobre las masas, es una influencia *educadora*, es decir, influencia que se ejercita sobre el modo de ser del individuo, y éstas, como veremos más adelante, son las *únicas* que debe codiciar y procurarse el patriota lúcido que ve más allá de los efímeros resultados de un cambio de gobierno ó de leyes.

## XI

Sin embargo, de esta misma influencia extra-legal del partido se ha desprendido una circunstancia dolorosa y que es amenazante.

El partido se ha preocupado mucho de destruir, poco de edificar. Este es un procedimiento peligroso. Las preocupaciones y las supersticiones religiosas se han asaltado vigorosamente. La esencia misma del catolicismo ha sufrido ataques. Los sacerdotes y los devotos forman en las filas de nuestros adversarios.

La religión ha sido tradicionalmente en este país la encargada de mantener en depósito y de transmitir al pueblo la enseñanza moral. Las más notables virtudes reciben un galardón divino después de la muerte, y los vicios son igualmente en la vida futura condenados. La sanción religiosa es la única que en moral reconoce el pueblo. El sabe lo que es acepto y lo que es desagradable á Dios. El bien y el mal obrar se hallan, en las ideas populares, íntimamente enlazados con la religión; ó mejor dicho, aparecen á la mente

popular tan irresistiblemente dependientes el uno de la otra, como la labor de tapicería de la tela en que se ha trabajado.

Si pues, el modo de obrar y la virtud aparecen enlazados en la mente popular con la religión, al desprestigiar la religión tenemos que desprestigiar la virtud.

Sea por este antagonismo oculto ó por otro cualquier motivo, la influencia moral del partido, al paso que ha inflado el individualismo por la preferencia y el celo que le han merecido los derechos individuales, cuya conquista ha formado su principal objetivo, ha mantenido en la sombra y en subalterno y secundario lugar el cultivo del *deber*, del sentimiento de obligación del hombre hacia sus semejantes.

El partido liberal se halla, en mi opinión, en el deber de preocuparse seriamente con este peligro y emprender una labor de moralización de las masas, que satisfaga en su ánimo el instintivo apetito de virtud que las domina.

Hemos atacado el catolicismo y sobre todo sus abusos; pero ¿quiere decir esto que pretendamos borrar el sentimiento religioso de la mente del pueblo, acabar con Dios? Así lo propalan los enemigos del liberalismo y el silencio del partido en este punto no haría sino darles razón.

No alcanzo á ver por qué el liberalismo haya de enlazarse con la irreligión. El culto de la libertad, base del liberalismo, data, en los tiempos modernos, del movimiento de la reforma.

La emancipación intelectual, el derecho al libre examen, base del liberalismo, fué iniciada primitivamente bajo influencias exclusivamente religiosas. La libertad en el mundo moderno asomó al horizonte intelectual en brazos de la reli-

gion: la libertad de adorar á Dios fué el primer grito de los oprimidos.

Los Estados Unidos del Norte, la República por excelencia, nacieron bajo el ala mística del puritanismo, y los peregrinos de Plimouth, al buscar la libertad de adorar á Dios léjos de la tiranía monárquica, fundaron, sin saberlo, el baluarte de la libertad política. Edificaron, como dice un poeta americano, edificaron mejor que lo pensaron.

El movimiento de la reforma fué esencialmente religioso. El puritanismo inglés, con el gran Cromwell á la cabeza, ha sido la más fecunda manifestación del espíritu liberal en el mundo moderno; más fecunda que la revolución francesa, porque sus conquistas han permanecido animando y conmoviendo á dos de las más libres naciones del globo, en tanto que las conquistas de la revolución no se pueden todavía considerar asentadas en el pueblo mismo en que nacieron. Es verdad que el liberalismo francés de 1790 á 93 se enlazó con la irreligión y el materialismo; pero ¿no es cierto también que aquella irresistible tendencia del espíritu humano á reverenciar algún sublime y poderoso misterio, hizo doblar al pueblo la rodilla delante de la diosa Razón, dándose así los más audaces incrédulos el mentís á la intrínseca verdad de sus creencias? ¿No es verdad que Robespierre, con lúcida penetración, convencido de que la revolución aliada al materialismo corría á su pérdida, restableció el culto del Ser Supremo?

Decía este famoso revolucionario en su notable discurso del 21 de noviembre de 1793 contra los Hebertistas ateos: "... Se me dirá acaso que soy hombre de estrecha inteligencia, que soy fanático

y que tengo preocupaciones. Ya he dicho que yo no hablo como individuo ni como filósofo en defensa de un sistema, sino como representante del pueblo. *El ateísmo es aristocrático. La idea de un gran Ser que vela por la inocencia oprimida y que castiga el crimen triunfante, es esencialmente la idea especial del pueblo.* Tal es el sentimiento de Europa y del universo entero; tal es el sentimiento de Francia. El pueblo francés no ama á los sacerdotes, ni la superstición, ni las ceremonias; ama solamente la idea religiosa por sí misma, ó en otras palabras, la idea de un poder incomprensible, terror de los malvados, consuelo de la virtud, á quien se deleita en dirigir palabras de homenaje, que son otros tantos anatemas contra la injusticia y el crimen triunfantes.”

“Jamás hemos pensado, decía Dantón en la misma discusión, aniquilar la superstición para establecer el ateísmo.... Si no hemos honrado al sacerdote del error y del fanatismo, tampoco pretendemos honrar al sacerdote de la incredulidad: lo que queremos es servir al pueblo....”

El historiador Luis Blanc, comentando este discurso de Robespierre, agrega:

“Robespierre pensaba en esto como Catón y como Juan Jacobo. No juzgando las cuestiones metafísicas sino en sus relaciones con los principios constitutivos de la sociedad humana, lo que combatía en el ATEÍSMO era su corolario político, la ANARQUÍA. Ahora, como la anarquía tiene por efecto el abandonar á cada uno á sus propias fuerzas, ó, en otros términos, dejar sin protector al débil, al pobre, al ignorante, Robespierre concluía rectamente que ni el pobre, ni el débil ni el ignorante tienen interes en la proclamación

del ateísmo como dogma social, y he aquí la explicación de su profunda palabra: *el ateísmo es aristocrítico.*"

Los Estados Unidos son esencialmente religiosos. Los más avanzados reformistas allí cultivan asiduamente el sentimiento religioso más puro y elevado. Garrison, Holmes, Emerson, Philips, Beecher, Sumner, Longfellow, Whittier, los más adelantados pensadores, son sinceramente religiosos. Los liberales ingleses ¿cuándo han hecho gala de materialismo? John Bright y Mr. Gladstone ¿no son ambos esencial y profundamente religiosos? Y entre los modernos republicanos franceses, Julio Simon, Jorie Sand, Julio Favre, Gambetta, Victor Hugo, ¿no son reconocidos como pensadores espiritualistas y creyentes? ¿Qué alma más completa y absolutamente arrojada en la religión que la de Mazzini, el martir de la República en Italia?

La genealogía del partido liberal en el mundo no deja asidero para que estemos aquí justificados en enlazar el credo liberal, libre pensador é investigador, con sistemas intolerantes y estrechos de materialismo y sensualismo. Muy al contrario, el vuelo del partido, lo que le puede dar en lo futuro, como le ha dado hasta aquí, su irresistible empuje, es el vigor de sus creencias. Creencias trascendentales, universales, inmutables, superiores á las ruines consideraciones de qué comeremos y qué beberemos. Sólo estas creencias, superiores á la muerte, forman los mártires, y el martirio es el camino natural de todas las grandes causas en cierto estado de desarrollo del mundo.

## XII

Basta recorrer con ánimo imparcial la tendencia del espíritu público en el país, para comprender que hay un aflojamiento visible en el culto de la moral pública, presagio de igual resultado en la moral privada.

Este aflojamiento se ha hecho sentir de preferencia en las clases educadas, libertadas en gran parte del sentimiento de dependencia de algo trascendental superior á las cosas de la tierra. Estas clases han cultivado asiduamente los *derechos individuales* y todo cuanto vigoriza el individualismo, viéndose por ello naturalmente empujadas al absorbente culto del *yo*.

El sensualismo, la persecución de la riqueza y el bienestar material como objeto de la vida; el éxito á todo trance, han venido formando una especie de escuela.

Las antiguas tradiciones de abnegación y patriotismo, que nos legaron nuestros mayores en la brillante historia de penalidades y sacrificios sin cuento por amor á la patria; ese oscurecimiento del *yo*, que marca las épocas de sublime lucha y que es el más seguro augurio de triunfo, se van perdiendo rápidamente, y en su lugar están apareciendo los círculos políticos positivistas y especuladores. La política se ha convertido en varios Estados en objeto de lucro. Todo es aceptable con tal de que conduzca al fin: el sufragio pervertido y adulterado ha perdido delante del pueblo aquella santidad de juez que lo hace semejar al juicio de la divinidad, puesto que, según nuestro sistema de gobierno, la voz de la verdad eterna se supone á priori identi-



cada con el *fiat justitia* de la mayoría. Se busca el resultado aparente del sufragio, pero se burla su esencia verdadera.

Decía Mr. Horacio Greeley en una carta política escrita en 1869 y que produjo sensación en los Estados Unidos:

“.....Cuando quiera que la opinión pública se halle convencida de que el resultado de las elecciones no se determina por los votos de los electores, sino por fraudes y trampas al tiempo de votar ó al de hacer los escrutinios, el despotismo se halla muy cerca. Entre el dominio de un déspota y el dominio de un círculo de especuladores, cualquier hombre medianamente inteligente tendrá que preferir el primero, como menos rapaz y más responsable. Cuando los hombres de bien esquivan el acercarse á las urnas electorales diciéndose: ‘¿para qué votamos? el resultado ya está determinado,’ entonces los días de la República están contados. Entre el tirano que no permite votar y el círculo que escarnece el sufragio por la trampa, llenando las urnas de votos falsos ó falsificando los escrutinios, el yugo del primero es mil veces preferible.”

Como natural resultado, lo exterior, lo aparente, se sobrepone á la esencia, á lo real. El resultado se hace todopoderoso. La ley no se respeta por ser ley sino en tanto que su violación pueda ser castigada. Para falsificar un registro, ya no es el sentimiento del horror al fraude lo que detiene, sino la duda de si podrá ser el fraude descubierto.

De la perversión del sufragio, base de la República, de su adulteración con buen éxito y sistema, se tiene irresistiblemente que pasar á la

corrupción de la administración de justicia: de aquí al abismo ya no hay más que un paso.

Si aquel momento de suprema decomposición llegase por desgracia, sólo quedaría un remedio: el despotismo de un hombre. El despotismo en la política es un resultado natural de la anarquía, y la anarquía es una situación inevitable cuando es omnímodo el reinado del egoísmo. Siempre que el culto del *yo* es la ley suprema, y que cada cual sólo piensa en sí mismo, la anarquía, ó sea la infinita oposición de intereses, tiene que aparecer fatalmente.

El orden social no puede mantenerse permanentemente sino cuando todos los asociados se penetren de que el bien general debe ser superior al bien individual. El conflicto de intereses debe tener un moderador supremo: cuando ese moderador no es la conciencia pública, tiene que ser la fuerza bruta. La anarquía no puede ser permanente sino en las sociedades exclusivamente salvajes.

### XIII

He afirmado que la causa porque la obra del partido ha sido hasta cierto punto ilusoria, y que los resultados porque se ha luchado duramente han cesado de ser codiciables, se halla en la falta de conocimiento de la manera de ser del pueblo. Esta afirmación se desprende de un importante axioma de legislación: que las instituciones, para ser fecundas, deben hallarse en relación con el desarrollo y progreso de los pueblos. Comprender el verdadero estado de desarrollo del pueblo para que se legisla, es el supremo problema.

Los sistemas de gobierno son de bondad relativa. El republicanismo que se considera hoy en día el más adelantado, es bueno, no objetiva sino subjetivamente. Es un resultado, un período de la evolución política, no una manufactura que es puede ajustar sobre una nación como un vestido. La locomoción es excelente, es una preciosa facultad del hombre, pero ella no aparece sino á cierta edad: pretender que el infante marche por sí solo como el adulto, es tan vano como pretender que el hotentote se gobierne como el anglosajón.

Recorriendo el desarrollo de la raza humana se comprende que todos los sistemas de gobierno que han aparecido sobre la tierra, han tenido su razón de ser.

La raza marcha por un camino erizado de dificultades, y según la parte de él que va recorriendo, así deben ser el orden y la administración de su marcha.

El salvajismo, que es la primera edad de la raza humana, es un estado social que corresponde á la infancia. La ignorancia, el egoísmo, la violencia y la servidumbre son absolutas. El Gobierno entonces no puede ser otro que el de la fuerza bruta en su más cruda acepción, así como la religión tiene necesariamente que ser la más grosera idolatría.

Pretender implantar en aquellas sociedades un Gobierno republicano, es un absurdo.

El progreso social al través del barbarismo, el patriarquismo y el civilismo, tiene que producir cambios proporcionales en la forma de gobierno, como en la religión, las artes, el lenguaje, la arquitectura, el comercio, etc. Así, pues, la anarquía, el gobierno teocrático, el

feudalismo, la monarquía, la democracia y el republicanismo, han tenido y tienen todos su razón de ser.

Los cambios en las leyes son aceptables y permanentes tan sólo cuando el estado de desarrollo los hace necesarios. Cuando falta esta cualidad, en vez de ser provechosos son perjudiciales, así como el uso de alimentos de cierta clase, que son nutritivos para los órganos digestivos del adulto, pueden ser mortales para los débiles órganos del niño.

El partido liberal, educado con esmero, ha comprendido claramente que ciertas instituciones marcan un alto punto de desarrollo y como tal de bienestar social y de orden. Pero ha tomado el efecto por la causa y ha creído que la adopción de ciertas instituciones era bastante á producir el estado social que las ha desarrollado. Este error es semejante al de plantar dátiles ó caña de azúcar en la cima de los Andes.

Los cambios permanentes van de adentro para afuera, de los individuos á las instituciones, y no al contrario.

El sufragio universal, el juicio por jurados, la separación de la Iglesia y el Estado, la abolición del ejército y tantas otras reformas en que ha encajado el partido liberal, son instituciones aceptables, buenas, excelentes; pero LO QUE DEBEMOS AMBICIONAR NO ES EL DECRETARLAS, SINO EL OBTENER EL DESARROLLO SOCIAL NECESARIO PARA PRODUCIRLAS.

No basta regar la semilla para aumentar el producto, es preciso también aumentar el poder fertilizante en la tierra. ¿Podremos producir trigo en la roca con sólo esparcir sobre ella el grano?

Para demostrar la verdad de este hecho con

argumentos históricos, basta fijarse en dos hechos culminantes: primero, el de que ciertas instituciones, que en ciertos países producen orden y bienestar, trasplantadas á otros, no producen tales resultados; segundo, el de que varias instituciones, plantadas por repetidas ocasiones, han venido á tierra una y otra vez por la repugnancia del pueblo á recibirlas.

Recuérdese que los sistemas de gobierno de los Estados Unidos y de Inglaterra han provocado en todo el mundo la mayor admiración, hasta el punto de haberse ensayado imitaciones casi serviles en varias naciones de Europa, como Francia, España, Alemania é Italia y en casi toda la América española. Sin embargo, no ha bastado la adopción de instituciones monárquico-constitucionales ni de instituciones republicanas, para alcanzar los tan codiciados beneficios del orden en la libertad, que hacen la gloria y el honor de los pueblos anglosajones.

Si se hubiera principiado por formar pueblos viriles, industriosos é ilustrados, en que las nociones del deber y la justicia se hallasen vigorosamente arraigadas; pueblos morales, religiosos, sobrios, en que se cultivase asiduamente el espíritu público; pueblos abnegados, dispuestos á sacrificar bienes, esfuerzos permanentes y hasta la vida en servicio de la patria y de la elevación, mejora y bienestar de las clases menesterosas; pueblos filantrópicos en sus ideas, tolerantes en sus juicios, respetuosos por la ley escrita, entonces las codiciadas instituciones habrían cabido naturalmente y habrían obrado de un modo fácil y regular, como se conducen por el lecho bien cavado las aguas de los torrentes.

Recuérdese que en varios de los nuevos Esta-

dos de la Unión Americana, presa antes de su anexión de la anarquía y el desgobierno, se han restablecido el orden y la paz, cuando la anexión ha traído un número de individuos anglosajones bastante á ahogar y supeditar á la turbulenta raza latina.

¿Cuántas veces se ha establecido la República en Francia y en Italia? ¿Y cuántas no se ha destruido de nuevo borrándose hasta los más ligeros rastros de ella, no sólo en la legislación sino hasta en las costumbres?

¿El clero no ha sido repetidas veces despojado y subyugado en Francia y en España, tan sólo para reaparecer á la superficie más fuerte y aun más exigente?

Estas alternativas en las instituciones demuestran claramente que ellas no satisfacen al estado de desarrollo, á las aspiraciones de la nación entera, porque si así no fuera, cómo se explicaría el que no subsistieran?

Cuando los cambios acontecen por solicitud de la opinión pública, porque el pueblo los pide, entonces se asientan y se incrustan permanentemente. La lenta y pacífica mejora de las instituciones, indica por lo general un alto grado de desarrollo y es el camino natural del progreso.

Los cambios que van de la Nación al Gobierno, son permanentes; los que descienden del Gobierno á la Nación son con frecuencia efímeros.

#### XIV

No bastan la ilustración, la sagacidad y hasta la fuerza en los gobernantes: cuando sus pretensiones son enteramente opuestas á las ideas de los pueblos que gobiernan y que no se trabaja

metódicamente en cambiar esas ideas, la tarea es vana. Es como pretender mantener una vejiga inflada en el fondo del agua: puede sujetársela por la fuerza, pero al momento que se la deja en libertad, torna á ascender á la superficie. La tarea tan persistente y violenta como estéril que por 120 años probaron los emperadores iconoclastas del Oriente contra el culto de las imágenes, es una prueba perentoria de esta verdad.

Los gobernantes del Bajo Imperio formaban una pequeña clase, altamente ilustrada, que, comprendiendo lo absurdo del culto idolátrico de las imágenes, quisieron, por medio de la violencia, aniquilarlo. Pero en vano destruyeron las imágenes y borrarón hasta los rastros de ellas; en vano persiguieron, decapitaron y asolaron; cuando el trono tornó á ser ocupado por un emperador católico, tornaron las cosas á su estado primitivo con el mismo vigor de antes. Ellos creyeron que destruir el templo era destruir la idolatría en la cabeza de los pueblos, y se engañaron. Si hubieran trabajado primero en cambiar las opiniones de los hombres, entonces habrían perecido á su tiempo las imágenes, naturalmente y sin violencia.

No es fundiendo el becerro de oro como se acaba con la idolatría, es infundiendo ideas filosóficas sobre la divinidad en las cabezas de los hombres. Podéis destruir el templo de granito y la imagen de mármol, el corazón del idólatra tallará sus ídolos en los árboles de los bosques, en las rocas del desierto ó en el fondo de las cavernas. Los emperadores cristianos destruyeron, es verdad, los templos y las imágenes de los paganos; ¿pero acabaron por eso con la

idolatría? ¿María con el Niño Jesús en los brazos, no es Isis con su hijo Horus?

## XV

No será inoportuno revisar brevemente los rasgos peculiares del carácter del pueblo colombiano, á fin de examinar qué clase de instituciones le convienen y por qué han encallado varias de las que ha sancionado el partido liberal.

El pueblo de la República de Colombia se divide en dos grandes clases, la clase educada y la clase ignorante. La primera forma aproximadamente un ocho ó á lo más un diez por ciento de la totalidad. Ella tiene el monopolio de los destinos, de la ilustración y la riqueza. Para ascender á ella basta cierto grado de cultura y cierto grado de riqueza; alguna ó ambas de estas dos circunstancias.

La otra clase la compone la gran masa que cultiva los campos, que trasporta los fardos, que laborea las minas y que vive del trabajo de sus manos. La llamo la clase ignorante, porque la ignorancia es lo que precisamente le ha puesto el sello de la dependencia. Esta clase no sabe leer ni escribir: se halla en lo general servilmente sometida al clero; su horizonte moral está circunscrito á las prácticas rutineras que el clero le enseña; se halla llena de supersticiones, cree ciegamente en los milagros, y en caso de enfermedad prefiere decididamente á nuestra señora de Chiquinquirá al más famoso médico. Esta clase carece en lo general de resorte moral, es antiprogresiva, no mejora su condición, no hace esfuerzos para ensanchar sus comodidades,



vive en medio del más completo desaseo y de una cuasi primitiva incomodidad física; se halla dominada por la más absoluta intemperancia y sumida en un casi completo egoísmo, á que su miseria da pábulo mayor. En las comarcas en que, como en la Costa, la influencia del clero no es tan grande, esta clase se halla aun más desprovista de guía moral y su conducta, aunque no depravada, por naturales tendencias suaves, es supremamente egoísta. Caracterizo pues la situación mental de las 90 décimas partes de la población colombiana con esta palabra: *tinieblas*.

Ni tampoco se puede decir que la minoría, la clase educada, monopolizadora de la riqueza y el Gobierno, sea capaz, por los medios de que dispone y los motivos que la impulsan, de contrarrestar los males inherentes á una tan completa y tan general ignorancia. La clase que forma una verdadera aristocracia, no es bastante rica, ni bastante educada, ni bastante virtuosa para asumir el papel de *protectora*, y se halla inclinada irresistiblemente á asumir el de *explo-tadora*. En Inglaterra la aristocracia de nacimiento y de fortuna ejerce sobre las clases iletradas una influencia moralizadora y progresista.

Aquí no sucede tal cosa.

El movimiento intelectual que esta clase alimenta no se puede decir que sea considerable. La circulación de periódicos y libros es altamente restringida. Las gentes educadas leen poco y este poco de un calibre inferior; novelas, debates políticos, hipérbole en literatura, pasión en moral. El periodismo del país es escaso y la prensa periódica vive de ardientes debates políticos: no

hay un solo periódico que deje provechos á los empresarios. Ningún escritor puede descansar en su pluma para atender á sus necesidades, y mucho menos para crearse una fortuna. En los últimos treinta años apenas se habrá publicado una docena de obras que merezcan leerse. La literatura es de carácter erótico, superficial, *divertido*. No hay escritores científicos, apenas hay ensayistas en el teatro, y la profundidad es casi desconocida en la prensa. Hay belleza de estilo y donosura de frases, es verdad; pero el criterio está viciado y se traslucen en la generalidad de los escritos los rasgos peculiares á pueblos muy jóvenes: hinchazon de palabras y aquella ciega deificación de los hombres y de las cosas. Cualquiera teniente es Leonidas, el primer poetaastro es Dante y cualquier aventajado estudiante, Newton ó Lavoisier. Son escasísimas las medianas bibliotecas privadas y apenas hay una pública que merezca tal nombre, aunque en ella no se encuentran las obras modernas que marcan la tendencia del intelecto humano en el corriente medio siglo. No se pueden mantener asociaciones científicas, ni literarias, ni históricas, ni de mutuo progreso y desarrollo. Son escasísimas las asociaciones de carácter benévolo y filantrópico: las gentes educadas no se imponen desembolsos ni esfuerzos voluntarios para mejorar la condición de las clases laboriosas, ni para aliviar sus miserias, ni para promover asunto ni empresa alguna de interés general, en que no se trasluzca un inmediato y personal provecho pecuniario.

Las ciudades son desaseadas, apenas hay luminarias en dos ó tres y eso en cortísima escala; los gobiernos municipales son incapaces ó explotadores. Nada se hace por la iniciativa privada

para difundir los conocimientos útiles: los mendigos abundan, los ebrios y locos escandalizan en las calles y ponen en peligro la seguridad de los pasantes. Las cárceles y prisiones son cloacas, los caminos son pésimos. Es rarísimo el ejemplo de una donación en vida ó por testamento para objeto alguno de interés público.\*

El absorbente y todopoderoso estímulo de las clases educadas es el aumento de la riqueza y de las satisfacciones materiales. El espíritu de asociación, y las mejoras materiales se empiezan á preconizar y fomentar, *tan sólo* porque ofrecen expectativa de provecho pecuniario.

## XVI

Esta situación comparada de las dos clases del país, que nadie podrá contradecir en sus rasgos generales, es la más peligrosa en que pueda verse una nación.

La media cultura de la clase elevada apenas le ha dado la bastante luz para comprender cómo puede aumentar sus propios provechos y cómo puede explotar á los ignorantes.

La tendencia irresistible, pues, si esta situación no se cambia, será la de vigorizar una oligarquía poco numerosa, de cuyo seno aparecerán círculos turbulentos y ambiciosos, que vivirán en perpetuo desorden, enflaqueciendo y

---

\* Me llama la atención el que las donaciones para objetos de público interés, que no eran raras hasta 1821, se hacen cada día más escasas. Ningún individuo pudiente se aparta de algunos valores en beneficio de hospitales, escuelas ó colegios, como lo hacían antes los más ilustrados hombres del país.

aniquilando con sus luchas á la gran masa del país.

Mirando á vuelo de pájaro lo que ha pasado desde la guerra de Independencia para acá, se comprende la verdad de lo que afirmo.

Se comprende por qué el sufragio universal no pueda asentarse en un pueblo en que la general ignorancia hace por una parte imposible el ejercicio concienzudo de él; y por otra ofrece al clero, á los dueños de tierras y á las facciones pertenecientes á la clase educada, el mayor incentivo para defraudarlo y explotarlo. Si la masa pensara y obrara, entonces el manipuleo de los registros electorales no podría ser exclusiva labor del señor cura, del hacendado rico ó del gamonal influyente.

La completa libertad de la Iglesia es por de contado un sublime absurdo, en un país en que la masa cree y obedece ciegamente y en que el clero tiene pretensiones al dominio civil.

La abolición del ejército es imposible en un país en que un personaje influyente puede, por la fuerza ó el dominio, encabezar motines y producir continuas rebeliones.

La libertad del comercio de armas tiene que ser peligrosísima, puesto que las facciones tienen el desorden como su principal medio de lucro.

El juicio por jurados tiene que ser contraproducente donde el espíritu público no existe, donde el ser jurado se considera intolerable gravamen de que hay que libertarse á todo trance, y donde al ejercicio de él se lleva rara vez el alto motivo de Juez, y frecuentemente el del peligro que en la persona ó los intereses pueda causar

la condenación de un criminal influyente ó audaz.

La independencia municipal tiene que ser una burla en un país en que un pequeño grupo puede en cada Estado cambiar gobiernos y deshacer Constituciones por medio de esa máquina de disparar fusiles que se llama *el pueblo*. El cebo es demasiado apetitoso, los medios demasiado fáciles para que el pequeño número que se halla en la cúspide de la pirámide, no se despedace en la perpetua lucha por dominar. Si el pueblo pensara y obrara, el buen sentido común pondría coto á la ambición de las facciones rivales. El afán de ellas sería entonces atraerlo por la exhibición de las varias ventajas que le ofreciera, y no engañarlo, seducirlo y explotarlo..

¿Y no es verdad que ha sido en Boyacá, Cundinamarca, Tolima, Magdalena y Panamá la historia de los últimos trece años una lucha de facciones rivales? ¿No vemos aquí en pequeño reproducida la historia de las Repúblicas italianas, constituidas como nosotros en pequeños grupos dominados por clases ambiciosas y poco numerosas?

A la verdad todas las garantías y libertades que nuestra Constitución establece son beneficios para la clase educada, para la aristocracia, para la insignificante minoría. A la gran mayoría de nada le aprovechan.

¿De qué le sirve el sufragio al pueblo que no lo comprende, que vive sometido al dueño de tierras ó al cura? ¿De qué le sirve la libertad de asociación al pueblo que no sabe reunirse ni tiene para qué, ni tiene tiempo que dedicar á semejante cosa, después del duro trabajo de

todo el día? ¿De qué le sirve la libertad de imprenta al pueblo que no sabe leer ni escribir? ¿De qué la libertad de comercio al pueblo que no tiene capitales, ni crédito, ni más conocimientos que una narcótica rutina? ¿De qué le sirve la libertad religiosa al pueblo que no tiene más que una sola creencia que se le impone de padres á hijos, por la trasmisión hereditaria de una servidumbre intelectual inacabable?

Las olas populares se alteran ó se calman á la voz de la minoría.

## XVII

En suma, el problema del progreso, como ha dicho un pensador americano, es un problema fisiológico. Las leyes y las instituciones son remedios de expediente, efímeros y pasajeros. Son como los narcóticos en las graves dolencias del cuerpo humano; calman pero no curan.

El remedio radical es fortificar el cuerpo social. Para fortificar el cuerpo social es indispensable fortificar á los individuos que lo forman.

De nada sirven los cambios de gobierno y de leyes si los hombres son ignorantes ó corrompidos. La misma forma puede subsistir con muy distinta esencia. Senado romano era el que conquistaba el mundo, y Senado romano el que decretaba honores al caballo de Caligula y discutía las comidas de Tiberio.

La diferencia se halla en el carácter del pueblo que gobernaba.

El partido liberal, si quiere de veras el permanente progreso de la patria, debe en nuestra opinión organizar un gobierno con aquellas disposiciones que ya ha conquistado permanente-

mente; pero dotándolo de suficiente fuerza de cohesión para que permanezca contra los ataques y tendencia disolvente de las facciones.

Y su tarea radical debe ser en otro camino distinto de la organización política. Su tarea debe ser social y moral.

Por una parte debe moralizar las clases educadas, á fin de que el poder que hoy ejercen no se convierta en instrumento de tiranía y perpetuo pretexto de desórdenes. Uno de los medios más adecuados para moralizar el ejercicio del gobierno, es el de hacer que los destinos (excepto los de jefes de oficinas) se provean, no por favoritismo ó capricho, sino por medio de concursos en que se examine á los aspirantes en los asuntos que han de ser materia de sus trabajos, y que el destino se adjudique al más apto por sus dotes intelectuales y la integridad de su carácter. Este plan que existe en Prusia, se trata de plantear extensamente en la Unión Americana, y luchan por llevarlo á cabo los más distinguidos políticos. Se ha expedido una ley sobre el objeto, pero el sistema de gobierno semi-militar del General Grant ha logrado hacer ilusorias hasta hoy sus disposiciones.

Por otra parte, debe emprender con constancia, con vigor y con método, una extensa y munífica labor de transformación en el modo de ser intelectual y moral de la clase ignorante.

Evitar que se vigorice la aristocracia de la cultura y la riqueza, debe ser el inmediato objetivo.

## XVIII

La labor de transformar la tiniebla en luz es una labor gigantesca, pero es la única radical.

Si tomamos el tipo de un boga del Magdalena ó un indio de Cundinamarca, y lo comparamos con un ciudadano educado de Boston, tendremos el punto de donde partimos y aquel á que queremos llegar: la base y la cima de la montaña.

La base de la montaña es ésta: vida animal, vicios inveterados, ningún resorte moral, nada de previsión del porvenir, encenagamiento físico y moral, profunda ignorancia superstición y fanatismo. La cima de la montaña es: actividad intelectual, conocimientos extensos, recursos industriales, emancipación moral, vida moral severa, amor á sus semejantes, perpetua aspiración á la perfección, sublime religiosidad de concepciones, estudio de las leyes inmutables y eternas que rigen el universo, y profunda veneración por el autor de ellas.

Si toda nuestra Nación fuera como la base, ¿de qué nos servirían las mejores leyes y las más amplias libertades? ¿No sería perpetuar el dominio absoluto del más inteligente, más hábil ó más fuerte que hubiera en el país?

Y si toda nuestra Nación fuera como la cima, ¿no es verdad que el unánime consentimiento de todos establecería el más sencillo, el más liberal y el más suave de todos los sistemas de gobierno?

Emprender, pues, el camino de trasformación, es el más recto de todos para llegar á la grandeza nacional.

Por lo demás, el camino de trasformación individual es el que, desde la aparición del hombre sobre la tierra, ha seguido la raza humana, ya sea consciente ó inconscientemente. Y no podía ser de otro modo, porque aquél es el ÚNICO camino del progreso.



La facultad de perfectibilidad, y la facultad de transmisión hereditaria de los rasgos físicos y morales, son los agentes á que Dios ha encargado la mejora de las razas y la perpetuación del progreso.

Las naciones mejoran por la mejora de los individuos que las componen. El hombre es un ser altamente trasformable y todas las influencias que lo rodean viven trasformándolo en mayor ó menor escala. La influencia de las leyes se ejerce permanentemente, tan sólo por el grado de cambio que son capaces de producir en los individuos.

La obra de trasformación individual es lo que se llama *educación*.

Por esto los más profundos pensadores del mundo han dicho que “el problema del progreso es un problema de educación.”

## XIX

Ya se comprende que la palabra *educación* no quiere decir únicamente la adquisición de conocimientos: esto no es sino una parte de la tarea. La educación significa formación de carácter, y como tal debe llamar á su servicio agentes que obren sobre la parte moral, sobre la parte intelectual y sobre la parte física de los individuos, y que produzcan *hábitos* en aquellos tres departamentos.

Los conocimientos por sí solos, ó sea la instrucción, no son bastantes á formar el carácter ni á dirigir la conducta. Cuando la parte moral se ha descuidado ó pervertido, la instrucción puede venir á ser nociva, porque abastece al mal de armas que esgrimir. La sola instrucción, sin

educación moral, es, como dice un escritor, "una palanca sin punto de apoyo."

Para que la educación sea completa, es preciso que cultive la parte intelectual y la parte moral á la par, en paralelo desarrollo. De consiguiente, se comprende que el objetivo de un buen patriota debe ser el de que *cada uno* de los ciudadanos obtenga una completa educación, tanto intelectual como moral.

La educación no es exclusiva para la primera edad del hombre, pero siendo la niñez aquella época en que la constitución es más plástica y susceptible de hacer duraderas las impresiones que recibe, se la toma como el punto de partida para formar el carácter.

La educación intelectual debe comprender aquellos conocimientos más indispensables para la felicidad del hombre sobre la tierra y para su continuo desarrollo. Deben aprenderse todas aquellas cosas que son más indispensables, no sólo para promover el desarrollo y progreso de cada uno, sino también para promover el bienestar y perfección de los demás.

La educación moral debe tener por base el sentimiento religioso, en su más lata y sublime acepción.

La religión debe combinarse con la ciencia, es decir, se debe grabar profundamente la creencia de un designio providencial en la formación del universo, y se deben conocer las leyes que rigen el universo, como que por ellas se descubre el modo cómo se ejercita la voluntad divina. De esta manera la educación intelectual, que no es sino el estudio de esas leyes, se hallará saturada del sentimiento religioso.

El objeto de la vida es el desarrollo armónico

y perfeccionamiento de todas las facultades del alma en sí mismo y en los demás. De esta manera se inculca la fraternidad, enlazando á los demás con uno mismo.

El conocimiento de las leyes fisiológicas ú orgánicas, enseña cuál es la voluntad divina en lo que se refiere al cuerpo humano. El conocimiento de las leyes físicas del universo (física, mecánica, astronomía) enseña cuál es la voluntad divina en la organización del mundo físico. El conocimiento de las leyes morales enseña, cuál es la voluntad divina en el departamento moral.

Descubrir esas leyes y obrar de acuerdo con ellas, es el verdadero acatamiento y la más eficaz práctica de la voluntad divina. Esta convicción, profundamente imbuida, dota al espíritu de aquella elevada, sublime y científica concepción de la divinidad, superior á las teogonías arbitrarias de los hombres y de las clases sacerdotales.

La humanidad es un cuerpo que vive perpetuamente, y á el debemos una parte de nuestra vida.

La vida terrenal es una parte de la vida eterna del espíritu en su infinita progresión.

Según esto, el objeto de la vida se halla bien lejos de limitarse á la prosecución de la felicidad. Es verdad que secundariamente el bienestar se alcanza por el ajustamiento en la práctica de la vida á las leyes que le ha trazado el Creador; pero la felicidad no es sino un incidente del viaje, no es el fin de él. El fin es el perfeccionamiento individual, y frecuentemente en el camino es preciso aceptar la abnegación, la lucha, la miseria y el martirio.

Cuando uno se propone hacer un viaje, el ob-

jeto que hay que llenar es el de llegar al punto á que uno se dirige: hoy habrá buen tiempo, mañana lluvia y escaseces. Si subordinamos la comodidad del viaje á la terminación de él, obraremos como los sensualistas, y nos quedaremos siempre atrás de los zapadores de la humanidad que con EL FIN delante de sí salvan torrentes y abismos, olvidándose de sus miembros desgarrados y sangrientos. ¿No es verdad que la lista de los *felices* de la tierra es muy distinta de la lista de los servidores de la humanidad?

De estos rasgos generales se desprenden las premisas para trazar un *objetivo* de educación pública intelectual y moral que asegure el orden, el progreso y la felicidad de la Nación.

## XX

Las concepciones teogónicas pueden diferir; pero no es conveniente que haya discrepancia en la moral, en la parte intelectual y en el cultivo del puro sentimiento religioso, iluminado por los dictados de la ciencia.

Las naciones no crecen y prosperan sino por una estricta unidad de motivos. Esta unidad de motivos no puede conseguirse sino por una unidad de educación. La unidad de educación de la pequeña y pobre Esparta fué la que le dió su casi increíble preponderancia en Grecia.

Una nación no puede ser poderosa si no se halla movida por un solo resorte. Este resorte viene á culminar en los varios rasgos que componen la educación nacional.

Juzgo, pues, que el partido liberal debe proponerse educar á todos los niños de la nación de

un modo *igual* y, hasta donde sea posible, *completo*.

Que la nueva bandera no sea solamente política sino fisiológica. Que el partido se forme su ideal de gobierno, y si él puede alcanzarse obrando sobre los individuos, que se establezca un sistema de educación nacional universal, y que se le estimule y promueva persistente y munificamente.

El día en que la gran mayoría de la Nación se componga de hombres buenos, ilustrados y vigorosos, todos los problemas que hoy nos agitan y entristecen quedarán resueltos fácil y rápidamente.

La supremacía sacerdotal se acabará con la ilustración general, y el clero vendrá á ser el servidor y no el amo del pueblo. La aparición de círculos oligárquicos será imposible, tanto porque no habrá semilla que los produzca, como porque la gran mayoría tendrá voluntad y fuerza para aniquilarlos. Los abusos de caudillos y tiranuelos no podrán subsistir por falta de soldados en que apoyarse. El mutuo respeto á los derechos mutuos hará que ciudadanos y entidades giren en concéntricas y separadas órbitas, sirviendo todos al bien común, sin jamás estrellarse unos con otros, á semejanza de los cuerpos celestes en el espacio.

Si los caudillos del partido liberal se convencieran profundamente de la suprema importancia de la educación individual en el porvenir de las naciones, y que para lograr tal fin en Colombia se emprendiesen, no movimientos educacionistas espasmódicos y de flujo y reflujo, como hasta aquí, sino una labor continua, progresiva, metódica y sostenida en tal sentido, es bien

seguro que al cabo de cincuenta años la Nación se hallaría trasformada y el partido conservador aniquilado para siempre.

Generalmente se preconiza la educación pública, se apoyan sus ventajas y se le da un preferente lugar en las discusiones. Pero son escasos en este país los individuos que abrigan convicciones graníticas en este punto, y que colocan la verdadera y completa educación de los pueblos, á la cabeza de todas las tareas que pueden acometer los hombres de acción.

El país ha acogido con entusiasmo la idea de gravar su porvenir con un empréstito de quince millones de pesos para abrir un ferrocarril. Si se propusiera aplicar tal empréstito á la fundación de cinco universidades, cuarenta escuelas normales, quinientas escuelas superiores y veinte bibliotecas públicas, es casi seguro que el Congreso, por unanimidad de votos, negaría el proyecto en primer debate.

Y sin embargo, cultivar el espíritu é ilustrarlo, es el más seguro medio de producir los ferrocarriles y toda especie de mejoras materiales. Porque el ferrocarril y el telégrafo, antes de estar tendidos sobre la tierra, se hallan dibujados en la cabeza del hombre de ciencia. La industria es hija del cerebro humano; de consiguiente, iluminar el cerebro es alimentar la industria por el más seguro y natural camino.

Pero ya se ve que hasta con escarnio se miraría acaso la propuesta de contratar un empréstito para fundar colegios y bibliotecas, y esto ¿por qué?

Por el bajo nivel moral en que nos hallamos. El amor al *yo* que nos domina, nos hace mirar con indiferencia todo proyecto en que no alcan-

remos á columbrar algun beneficio inmediato, mientras que el todopoderoso deseo de riquezas y de satisfacciones materiales, nos hace mirar con interés cualquiera empresa que se nos ofrezca con expectativa de lucro.

Sin embargo, sería fácil sostener y probar que para el bienestar y desarrollo del país, el desembolso en beneficio de la educación pública sería más provechoso aún que en cualquiera mejora material, y que en último resultado, el desarrollo industrial del país vendría á salir beneficiado en más alta y sólida proporción.

## XXI

Se ocurre abordar en este punto el desarrollo de la cuestión práctica, objeto final del presente ensayo.

¿Será posible emprender una tarea de transformación y elevación de las clases ignorantes? Si el fin aparece práctico, ¿cuáles serán los rasgos generales del plan de operaciones?

Si se considera que la obra es *buena*, que es primordial, ella debe emprenderse, pues que sólo depende de recursos y organización.

En cuanto á recursos, si la obra es indispensable, es preciso gravar á la Nación con lo necesario para llevarla á cabo. Los desembolsos serán considerables, pero el fruto es tan importante, que no se debe vacilar en imponerse el necesario sacrificio para lograrlo.

Juzgo que cualquiera que sea el medio por el cual se obtengan los recursos, ya sea por una contribución territorial, por una especial que monopolice la venta de licores, ó de cualquier otro modo, la renta aplicable á la educación pri-

maria debe manejarse en cada Estado por una Junta de cinco individuos, con sueldo, nombrados tres por la Legislatura y dos por el Poder Ejecutivo nacional.

La idea de hacer voluntaria en los Estados la aceptación de las disposiciones federales sobre educación pública, ha dado lugar á grandes abusos que no hacen sino entorpecer el desarrollo de la tarea. Para que ella tenga fuerza, es preciso que tenga unidad, y para ello es necesario centralizar la Dirección del ramo en el Poder Ejecutivo nacional y someter á todos los Estados á un régimen igual.

Los momentos en que se emprende esta labor aquí son especiales: la necesidad es tan premiosa y los elementos de que se ha de usar tan contrarios á ella (un pueblo entero ignorante), que es indispensable poner manos á la obra con vigor y sin exponernos á los desengaños y detenciones que habrían de sobrevenir si confiásemos en la iniciativa ó cooperación voluntaria de los Estados.

Todo el mundo comprende que la educación popular, en un pueblo ignorante, se halla muy lejos de ser acogida con favor por la gran mayoría. ¿Por qué? Porque la necesidad de la educación es una necesidad adquirida por la educación misma. Para llegar, pues, á comprender y codiciar la educación, es preciso haberla saboreado hasta cierto punto. Este grado mínimo en que se despiertan facultades adormecidas, no se obtiene voluntariamente: es indispensable la *compulsión*. Si se agrega á esta consideración la de que la tarea de educar al pueblo lucha hoy con la declarada antipatía del clero y de todo el partido vencido, se vendrá á la conclusión de que no se



puede confiar en la sola acción individual para que concurran los niños á la escuela, sino que es preciso emplear la acción coercitiva del Gobierno.

Los liberales que promoviendo la educación laica sostienen la no compulsión, cometen, en mi opinión, el error de destruir con la una mano lo que levantan con la otra. Establecen escuelas que, con razón ó sin ella, se hacen anti-páticas al pueblo, y sin embargo no sancionan la compulsión: ¿para qué sirven, pues, las escuelas si nadie asiste á ellas?

La acción coercitiva se deberá llevar á cabo por medio de cuerpos de policías ó de gendarmes destinados exclusivamente á hacer efectiva y diaria la concurrencia á las escuelas.

En cada Estado debe haber un Director general de Instrucción pública, nombrado por el Gobierno nacional. Este empleado y la Junta fiscal harán que se establezca el número de escuelas necesario, de modo que todos los niños tengan escuela á donde concurrir. Cada escuela no debe contener más de cien niños. Cada Estado se dividirá en círculos escolares y cada círculo tendrá una Escuela superior, en que cursarán los niños que quieran hacerlo de entre los que hubieren cursado en las escuelas primarias, y que por sus sobresalientes aptitudes fueren destinados á ella en el respectivo círculo.

Los mejores alumnos de las Escuelas superiores recibirán un diploma que les dará derecho á cursar en las Universidades.

Habrà una gran Escuela central en Bogotá para la educación de Profesores de las Escuelas normales, y en cada Estado una Escuela normal de hombres y otra de mujeres. Estos Insti-

tutos normales, ó para la educación de Maestros, estarán montados con el número de Profesores y los útiles bastantes para educar 50 Maestros en cada escuela. Las escuelas expedirán diplomas de Profesor por tiempo limitado. Todo empleo escolar, Director ó Inspector de escuelas, será ejercido únicamente por Maestros graduados con diploma vigente. Los diplomas sólo serán útiles por cinco años, pudiendo renovarse al cabo de ellos mediante un riguroso examen.

Habrá en la Nación cinco Universidades y cada una tendrá una extensa biblioteca: la del Centro, con residencia en Bogotá; la del Norte, con residencia en Pamplona; la del Sur, con residencia en Cali; la de Antioquia, con residencia en Medellín; y la de la Costa, con residencia en Cartagena.

Las Universidades enseñarán ciencias físicas, ciencias naturales, ciencias morales y filosóficas y lenguas vivas. Sólo en Bogotá habrá Escuela de Medicina, y sólo en Pamplona de jurisprudencia. Las Universidades estarán montadas con buenos Profesores, escogiéndose, si fuere posible, extranjeros para algunos departamentos, por ejemplo, americanos para la ingeniería y mecánica, franceses para la química y física, y alemanes para las ciencias morales y filosóficas y para la pedagogía.

Habrá anexos á las Universidades y Escuelas normales, á que se estimulará el mayor concurso posible, cursos por medio de conferencias públicas sobre física, astronomía, fisiología, higiene y moral. Habrá Escuelas nocturnas para que cursen los trabajadores de ambos sexos, y dos Escuelas de agricultura, una en el Cauca y otra en Boyacá.

## XXII

El objeto de todo este tren de escuelas de varios grados debe ser el de alcanzar una educación nacional que tenga por tipo la *unidad*.

En todos los establecimientos, pues, que se costeen con fondos públicos, se dará una educación que tenga por base los siguientes unánimes principios generales:

1.º *Educación intelectual* — Conocimiento de los más útiles ramos del sabor humano, leer, escribir, contar, matemáticas, física, fisiología, mecánica, astronomía, ciencias naturales, química, filosofía, legislación y medicina.

2.º *Educación religiosa* — Desarrollo de la idea cardinal de que el universo obedece á un plan divino, ordenado de antemano por una mente sapientísima. Que la voluntad divina se hace aparente en el universo únicamente por las leyes inmutables, sabias y eternas que Dios ha establecido. Que el mejor modo de ser agradable á la divinidad es el de estudiar esas leyes y conformar á ellas nuestra conducta.

La educación teológica se hallará á cargo de los ministros de los cultos, que tendrán acceso á las escuelas y que enseñarán sus varios sistemas, trabajando sobre la base de convicciones ya expresada. Será prohibida toda enseñanza, en cualquier establecimiento, ya público ó privado, por la cual se inculque la idea de que el gobierno civil debe someterse á cualquiera jerarquía de carácter eclesiástico.

3.º *Educación moral* — La humanidad es un cuerpo que tiene vida propia. El hombre es in-

mortal, y su vida terrenal no es sino la preparación para su vida trasterrenal. La conducta del hombre debe tener por guía el bien general. La felicidad personal no es el objeto de la vida. El objeto es el desarrollo armónico de las facultades humanas y la mejora de todos nuestros semejantes.

Se enseñará una parte dogmática de los deberes del hombre en sus varias y múltiples situaciones en la vida, así como también en su calidad de ciudadano y de miembro de la humanidad.

El sistema ya expresado tendrá sus textos ó guías preparados en la oficina central, de modo que el desarrollo de la educación en los tres departamentos expresados, se haga en los establecimientos primarios, normales y secundarios, con aquella extensión y desarrollo que á cada cual convenga. Se combinarán las enseñanzas teóricas con enseñanzas prácticas; pero cuidando siempre que se mantengan ilesos los principios generales. El infante recibirá la parte de enseñanza en los tres departamentos que pueda digerir, y ella irá subiendo, de modo que en las universidades sea tan completa como fuere posible.

### XXIII

No cabe duda que llevar á cabo el gigantesco plan de cambiar el modo de ser intelectual y moral de la Nación por medio de un sistema vigoroso y determinado de educación nacional, es una empresa millones de veces más ardua y lenta que la de expedir leyes y decretos. Es la

labor de quien eleva desde los cimientos un vasto y magnífico edificio. Todo en él debe ser armónico y congruente con el fin. Desde las primeras piedras hasta el techado, desde el flinto hasta la cornisa, todo debe responder al objeto principal, y por tal circunstancia deben estimarse con esmero la forma, la materia y la magnitud de cada parte, por pequeña que sea.

Que los desembolsos serán ingentes, que habrá necesidad de un formidable vigor de concepción y de un incontrastable ardor de ejecución, ¿quién lo duda?

Sin embargo, la obra no es superior á nuestras capacidades. Propongámonos llevarla á cabo, y las misteriosas fuerzas que empujan al progreso humano, nos prestarán su callada y poderosa ayuda.

Y sobre todo, la empresa de que se trata es la *única* que puede salvar á la Nación de la anarquía. Aquí hay dos fuerzas que se disputan la supremacía: la una es el clericalismo, sostenido por la gran masa supersticiosa é ignorante; la otra es la aristocracia de la media cultura y la riqueza. Si seguimos en el camino que vamos andando, es decir, el de extender imperfectamente las luces en un radio limitado, y abandonando, como hemos abandonado, el elemento moral, tendremos que llegar irresistiblemente al infinito conflicto de los intereses egoístas y personales, es decir, á la anarquía, que es la antesala del despotismo.

Si no ponemos punto al desenfreno de las pasiones oligárquicas, si no arrojamós al lago de la clase educada una corriente abundante y pura que suba de las clases hoy ignorantes, y que diluya los elementos exclusivistas que hacen dele-

téreas sus aguas, la hora de la suprema perdición no tardará mucho en sonar.

En los Estados Unidos del Norte sólo la gran solicitud que el gobierno y los particulares emplean para promover y mejorar la educación intelectual y moral del pueblo, es la que está conteniendo el desborde de las clases ricas y haciendo fallar la predicción de Tocqueville. Continuamente ascienden elementos nuevos á modificar las tendencias de la clase rica y educada, y como la inteligencia general y el criterio se hallan tan extensamente cultivados, el predominio exclusivo de una clase se hace más difícil, bien que no falten alarmantes síntomas en tan funesto sentido. En los Estados del Sur, en que la ignorancia de las clases bajas estimula el abuso de las clases educadas, acontecen desórdenes y explotaciones que culminarían en la completa anarquía, si no interviniese el brazo poderoso del gobierno federal. En aquel país la influencia irresistible de la educación pública demuestra con hiriente relieve la verdad de la tesis que pretendo desarrollar. El movimiento intelectual y moral que tiene su foco en Massachusetts y el Oriente, que se disminuye á medida que avanza hacia el Sur, camina en proporción con la moralidad, el orden y la industria general de las poblaciones. El Norte, fuertemente nutrido en sentimientos de intensa religiosidad y moral, heredados de los puritanos y cuáqueros, no menos que en el asiduo cultivo de la inteligencia y en el espíritu de libre investigación, inherentes al protestantismo, exhibe un alto grado de orden en la libertad. Esta manifestación se debilita á medida que se penetra en las comarcas pobladas y civilizadas por el espíritu católico,

flojo en la moralidad, subyugado por la autoridad romana y saturado de tendencias aristocráticas contrarias á la general ilustración.

Nosotros necesitamos una ley más poderosa y fecunda que los decretos legislativos: necesitamos que cada hombre tenga su ley, ley igual para todos, en forma de conocimientos y de creencias morales. A falta de ella, el desorden irá cundiendo más y más cada día, hasta que el general desaliento y el empequeñecimiento de los caracteres, no menos que las necesidades irresistibles del progreso humano, nos hagan refugiar en el despotismo de un caudillo. Difícil será medir el tiempo en que tan funesto resultado se haga irremediable; puede ser de pocos ó de muchos años, pero él no será menos cierto.

Dediquémonos con tesón á hacer imposible la vigorización de oligarquías, por medio de una sistemática elevación del nivel intelectual y moral de las clases bajas. Hagamos que la aspiración al dominio se haga general, y entonces el pueblo entero hará sentir su fuerza en la vida nacional. Anonademos el demasiado conspicuo personalismo, por una extensión considerable de la educación, y entonces cada ciudadano será un inteligente centinela de las públicas libertades.

Confiemos menos en el poder de las leyes y más en el poder de las comunidades: establezcamos la república, no sólo en las constituciones, sino á la par en los pechos de los ciudadanos.

¿Cómo fundaremos la república sin republicanos? se preguntan azorados los franceses, y la misma cosa podemos preguntar nosotros. El republicanismo se apoya en el óscurecimiento de las personalidades y de los círculos delante del bien general. Semejante sistema no podrá

vigorizarse en un país en que una clase busque sólo su propio engrandecimiento, en tanto que otra, la más numerosa y productora, se halle sumida en el completo servilismo intelectual y moral.

El engrandecimiento permanente de la patria sólo tiene por base perdurable el engrandecimiento personal de los ciudadanos que la componen. Cultivemos cada árbol con esmero y acabaremos por obtener un hermoso y risueño bosque, sembrado de pintorescos paisajes y dotado de refrescante y suave sombra. Descollarán, es cierto, en él, robles y cedros corpulentos que alzarán al cielo sus copas; pero todas las plantas recibirán la porción de calor del sol y de jugo fertilizante que necesitan, de manera que cada una de ellas desarrollará por completo las facultades que su naturaleza le permita: la violeta su modesto perfume, la enredadera su gracioso follaje y pintadas flores, el sauce su tupido y melancólico ramaje, la encina su majestuoso porte y leño vigoroso, que resiste y desarma las tempestades con sus brazos de acero.

Bogotá, abril de 1877.

IGNOTUS.

---



## UNA LECCION DEL PASADO

---

El autor del opúsculo que lleva este título no ha querido firmarlo con su nombre sino con el seudónimo Ignorús. ¡Rara modestia! porque es un escrito magistral, que no pocos se envanecerían de tenerlo par suyo: filosófico, profundo, bien meditado, muy bien hablado, se lee con vivo interés, y aun pudiera añadir, con susto. Con susto, porque la fiel y vigorosa pintura que traza del estado moral é intelectual de nuestro pueblo no puede ser más tenebrosa, y por lo mismo que es fiel, más desconsoladora. “Caracterizo, dice, la situación mental de las 90 décimas partes de la población colombiana con esta palabra: TINIEBLAS.” ¡Terrible revelación! ¿Revelación? No: es un hecho social evidente, que todos *palpamos*, por decirlo así, pero que lo dejamos ser sin ponerle remedio pronto, eficaz, puesto que abriga en su seno una tempestad que, si estalla, destruirá la República.

Y tiene que estallar, provocada per el antagonismo radical de nuestras instituciones y la ignorancia refractaria del pueblo que hemos pretendido educar con ellas ó que las rechaza porque no las comprende.

Bosqueja Ignorús con firmes rasgos la historia del partido liberal desde 1849, especialmente la del grupo doctrinario, generoso, abnegado, que apellidaron *gólgota*, reunido en la memorable

“Escuela Republicana.” Enumera las aspiraciones filantrópicas de esos ardientes reformadores, que lograron condensarlas en leyes.... para verlas caer la mejor parte de ellas en desuso porque la semilla fué regada sobre la estéril roca de la ignorancia popular.

.... “El antiguo y generoso partido apenas se reconocería hoy si, agrupados sus restos en el Salón de Grados, teatro de sus triunfos y de sus glorias, volviese la mirada á aquellos tiempos de brillantes ensueños. La fatiga de cuerpo y de espíritu, las heridas y los golpes de un trabajosísimo viaje, cabellos blancos en vez de negros rizos, gravedad de pensamiento y de mirada.... semejante reunión se vería dominada, sin duda, por un sentimiento de solemne tristeza.” Ciertó, la tristeza que proviene de la comparación del bello ideal que persiguieron, con la triste realidad de los escasos frutos obtenidos.

¿Qué remedio? Educar, educar sin descanso, educar hasta compulsoriamente estas masas tenebrosas para quienes la República no existe, sino la miseria material y la servidumbre moral ante el amo cura y ante los *gamonales* semisabios que forman la falange obligárquica de los egoístas, adoradores del becerro de oro. Labor lenta, que exige grandes y costosos esfuerzos de los que, abriendo los ojos para ver lo que les amenaza, quieran fundar una patria en que sus hijos encuentren hogar seguro y existencia nacional: labor lenta y además ardua, no tan sólo por la resistencia que le opondrán los ignorantes, sino también por la hostilidad de un clero á quien aterra la luz, porque sabe que mientras la muchedumbre prefiera creer á examinar, la tendrá sojuzgada, y la podrá empujar al matadero de las

batallas en defensa de esos mismos que la esquilman y embrutecen.

Educar, pero intelectual y moralmente, infundiendo ciencia y religiosidad ; mas no la religiosidad materialista y politeísta que hoy se propina al misero pueblo, sino las puras, saludables, ennoblecedoras doctrinas de Jesucristo. Fuera de este camino nuestra perdición será inevitable: ni Constitución filosófica, ni leyes reformadoras nos librarán de la ruina inminente que nos amenaza, porque, vista la actual condición social de nuestro pueblo, ellas no serán más que un ruido de palabras en el aire.

El opúsculo de IGNOTUS es un resonante grito de alarma, que ojalá sea oído y atendido: es una producción patriótica, de aquellas que *hacen pensar*, y que ha estallado como un trueno al través del adormecimiento de nuestra prensa frecuentemente irreflexiva, y comúnmente trivial.

ALPHA.

(Manuel Ancizar).

---

# LA EDUCACION

MORAL E INTELECTUAL DEL PAIS

---

A IGNOTUS — Autor del opúsculo *La Lección del pasado*.

---

Mi querido compatriota: — Ignoro quién es usted, pero sé que pertenece á la *aristocracia del talento*, y me complazco en saludarlo como á uno de los verdaderos patriotas y de los escritores y pensadores más profundos que hoy tiene Colombia.

No conocia el folleto *La Lección del pasado* y, por tanto, no había antes cumplido el deber de anunciarlo en este diario con patriótico orgullo; pero la altísima recomendación hecha por el señor Ancizar en el número 2,122, me hizo buscar, leer y releer el precioso opúsculo, y vi cuánta razon tenía nuestro eminente Alpha en llamarlo un “escrito magistral.” Sí, lo es, y en sumo grado, mi querido *Ignotus*, pudiendo también considerarse como una obra enteramente patriótica y el estudio más completo, exacto, filosófico y elocuentemente conciso sobre el estado moral é intelectual de nuestro país que se ha dado á luz desde hace muchos años.

Firmaría con ambas manos, mi estimado compatriota, las nobles y hermosas páginas que usted ha escrito, estando absolutamente de acuerdo con usted en todas, sí, en todas las ideas que desarrolla con tanta elevación de pensamiento como galanura de lenguaje. El estudio que usted ha hecho de la historia política del partido liberal desde 1849, es exacto y completo, aunque en diez páginas: el examen que sigue á ese estudio — sobre las condiciones sociales de nuestro pueblo, — es admirablemente fiel; y el programa que usted presenta para la transformación y elevación de nuestras clases ignorantes, es práctico, elevado, patriótico, mejor dicho, es UNICO.

Como usted, como Alpha y como todos los hombres que aman á Colombia, comprendo los peligros del porvenir y permanezco aterrado ante ese océano de tinieblas: como ustedes, no veo otra salvación que la de “educar, educar sin descanso, educar basta compulsoriamente estas masas tenebrosas para quienes la República no existe, sino la miseria material y la servidumbre moral.” Y como ustedes, opino que el partido liberal está en el imprescindible deber de continuar esta labor inmensa de la *educación nacional uniforme, obligatoria*, según usted lo propone, haciendo no importa qué sacrificios y creando los recursos *suficientes á toda costa*.

La obra no admite demora ni debe haber vacilación alguna en los que *pueden y deben emprenderla*, esto es, en el Gobierno y en el partido liberal. Hay que tener en ello una fe, una energía y una perseverancia inflexibles: hay que despreciar la gritería del egoísmo y los ladridos de la ignorancia: forzoso será que el primero, aunque

renegando, contribuya con su dinero á regenerar las masas, y que la última abandone rápidamente el campo de batalla.

El país es pobre, y más pobre ha quedado con la última revolución; pero el peligro es tan inminente y las necesidades tan apremiantes, que no debemos economizar esfuerzo alguno para establecer las rentas que sirvan para el desarrollo de un vasto plan de educación nacional. Haya los obstáculos que hubiere, es preciso saltar sobre ellos y realizar el ideal. Nada debe acobardarnos ni abatirnos en una empresa fuera de la cual no hay salvación posible para nuestra patria.

Usted ha dado el primer grito de alarma, y otros muchos lo repetirán y harán llegar hasta las últimas aldeas de la República. Es increíble cómo las mismas ideas surgen á un tiempo en cerebros que se preocupan de la situación actual y de la suerte futura de nuestro infortunado país. Mientras usted meditaba y escribía su elocuente opúsculo, otros en la soledad eran perseguidos por las mismas ideas y encontraban las mismas soluciones que usted, después de estudiar con angustia el estado político, social é intelectual del pueblo colombiano. Pronto verá usted que su voz no ha resonado en el desierto y que muchos corazones han palpitado al oír ese grito patriótico que viene de tan altas regiones hasta el fondo de los valles donde sufren y esperan casi tres millones de hombres.

La prensa liberal, no lo dude usted, apoyará el programa regenerador que usted propone, con decisión, con entusiasmo. Ella tiene los defectos que usted y Alpha indican; pero es de creerse que los últimos acontecimientos le hayan inspirado una distinta línea de conducta y que se

abandone la costumbre de polémicas permanentes, inútiles, odiosas, para entrar en el ameno campo de las cuestiones científicas y sociales. Terminada la guerra y escrito el epitafio del tradicionalismo, debemos ocuparnos exclusivamente en estudiar, como usted lo hace, lo que conviene más al país y los medios de prevenir otras catástrofes. Por lo que al *Diario* concierne, usted y todos los hombres pensadores le prestarán, espero, su colaboración inteligente: usted y todos los miembros del partido liberal examinarán también, no lo dudo, qué medidas será necesario adoptar para el establecimiento de *Revistas* mensuales políticas y literarias, el mejor desarrollo de este diario y la creación de pequeños periódicos de instrucción popular y de una *Biblioteca económica republicana*, como las que se dan á luz actualmente en Francia, Inglaterra y los Estados Unidos, que tienen por objeto esparcir millones de libros entre las clases ignorantes y desgraciadas de la sociedad.

El magnífico sistema de educación moral é intelectual que usted propone y que todos los buenos patriotas aceptarán con entusiasmo, debe completarse con la creación en todos los Estados de periódicos baratos y la publicación de libros sencillos, aparentes para las masas ignorantes y laboriosas que viven, como usted dice tan enérgicamente, “en las tinieblas.”

Termino suplicando á usted que no abandone su hábil y generosa pluma y que dé á la patria frecuentemente opúsculos como *La Lección del pasado*. A la vez me permito esperar, en bien del país y para honra y provecho del partido liberal, que la magistral producción de usted sea

reproducida en el *Diario de Cundinamarca* y en los demás periódicos de la República.

Que todos los patriotas colombianos adquirieran las convicciones científicas y profundas que usted y otros pensadores tienen respecto de los resultados de un plan uniforme, completo, de educación moral é intelectual del pueblo; que dejemos un tanto de la mano las cuestiones de interés efímero, transitorio y pensemos en los intereses perdurables y eternos; que haya en los liberales una energía igual para las labores de la paz y de la ciencia á la que muestran en los campos de batalla; que tengan fe, fe absoluta, la fe de Jesucristo, "que trasporta montañas," para la inmensa labor que emprendemos de "trasformar las tinieblas en luz" y educar á dos millones ochocientos mil habitantes, — y nuestro país se salvará. *Sursum corda!* Elevemos nuestros corazones y comencemos este trabajo de amor y redención. Dios nos prestará su apoyo y nuestros hijos nos bendecirán.

ADRIANO PAEZ.

---



# EDUCACION Y MISERIA

---

## I

La suprema importancia que en el folleto *La Lección del pasado*, se ha atribuido á la *educación* (entendida esta palabra en su verdadero y completo significado), ha sido, si no controvertida directamente, á lo menos puesta en duda por algunos escritores en periódicos de la capital. Opinan ellos que la principal cuestión no es educar sino enriquecer: que el pueblo es ignorante porque es pobre y que, de consiguiente, si lográramos por algún camino hacer llegar la abundancia á todos los hogares, el problema de la difusión de las luces se hallaría virtualmente resuelto.

Aprovecho gustoso esta ocasión de ensayar una defensa de la educación en una de sus más interesantes fases para la generalidad de las gentes, á saber: su influencia en el bienestar material de los hombres.

Si se llegara á difundir el convencimiento de que la educación es el más seguro, digo más, el *único* camino para asegurar los goces de la riqueza, habríamos alistado activamente en su servicio los esfuerzos de la gran mayoría de los asociados. Permitaseme, pues, que dé la preferencia á este punto en la defensa del folleto que en

meses pasados di á la prensa, y que ha suscitado interesantes debates.

Desde luego presento mis más rendidas gracias al venerable filósofo *Alpha*, al ilustrado y ardoroso defensor de las clases laboriosas *Ali-Kelim*, al señor Redactor de *El Re'ator*, á los señores Redactores de *El 5 de Abril*, al señor Redactor del *Diario de Cundinamarca* y á los demás notables escritores y ciudadanos que, por la prensa ó de otro modo, han emitido un juicio favorable, y acaso por demás lisonjero, respecto del folleto ya citado.

Para dilucidar el punto en cuestión, se hace preciso asentar debidamente algunos prolegómenos que ayuden á fijar las ideas:

1º ¿*Qué cosa es educación?*

Educación quiere decir perfeccionamiento del individuo. Este perfeccionamiento tiene tantos departamentos como esferas de acción puede tener el espíritu humano; pero en términos generales, la educación se subdivide así:

A — *Educación física* ó conocimiento de las leyes orgánicas del cuerpo humano. Bajo su esfera se comprenden el mantenimiento de la salud individual, el desarrollo é higiene de los niños, los problemas relativos á la herencia de enfermedades é inclinaciones naturales, y todo lo concerniente á la salubridad colectiva de las comunidades.

B — *Educación intelectual* ó conocimientos relativos á todas las ciencias y artes, exclusión hecha de las leyes orgánicas, que se comprenden bajo la educación física.

C — *Educación moral* ó conocimientos relativos á nuestro modo de ser como seres pensantes,

como miembros de familia, como ciudadanos y como partes integrantes de la humanidad.

D — *Educación religiosa* ó conocimientos relativos á nuestro modo de ser como criaturas dependientes de un supremo hacedor y seres inmortales.

*Complemento general* para estos cuatro departamentos: FORMACIÓN DE HABITOS DE CONDUCTA.

Según lo expuesto, ya se ve cuán compleja es la *educación* en su verdadera acepción, y cuán lejos de la verdad se hallan los que al hablar de ella preguntan con sarcasmo: “¿qué sacamos con *hacer doctores*, si no les podemos dar bienestar material?” No es hacer doctores lo que el educador se propone, es *formar hombres*, en la completa, compleja y sublime acepción de esta palabra.

2º. *¿Cuál es la base NATURAL de la educación?*

La base natural, científica de la educación es aquella ley misteriosa y universal de todo lo creado que se llama *el progreso*. Desde los átomos que se congregan en masas nebulosas, informes y errantes en el espacio, hasta la individualización del alma humana, todo obedece á una poderosa y magnífica ley de desarrollo y progreso. La materia vive cambiando de forma y por ende mejorándose perpetuamente. Cuando la materia supremamente disciplinada, eterizada, destilada, en el infinito laboratorio del Universo, en combinaciones y cambios tan maravillosos como dilatados, llega á la síntesis ó al microcosmo llamado el hombre, (\*) entonces

---

(\*) La palabra *trascendentalismo*, de que se hace uso en *La Lección del pasado*, le ha disgustado á mi estimable

aparece una nueva fuerza progresista, destello del supremo centro omnipotente: la razón humana. Esta fuerza es consciente en la labor del progreso, en tanto que hasta su aparición, el progreso ha sido inconsciente.

Con la aparición de la *razón humana* viene una cierta libertad de acción, y con ella el bien y el mal. Si bien el hombre es por sí solo lo más perfecto del Universo, él mismo tiene una infinita escala ascendente que recorrer todavía, y el punto de partida es, con relación á lo que le resta por hacer, supremamente inferior, grosero y primitivo. Sin embargo, el germen del progreso se halla en él, dependiente hasta cierto punto de sus propios esfuerzos. Para avanzar en el camino, tiene que ejercitar su razón, que trabajar y luchar, que aguzar y mejorar sus facultades en embrión. Ese trabajo de propio avance, de perfeccionamiento de todas sus facultades, es *la educación*. Sin la propiedad de mejorar, estaríamos hoy como estaba el mundo intelectual á la primera aparición del hombre. La sucesiva y ascendente mejora de cada uno de

---

amigo el señor Galán y parece ver en ella una de esas "palabras de oscuro sentido con que los más vivos ponen á su servicio á los pueblos." Si tan negras intenciones se le atribuyen á aquel inocente vocablo ya de uso común, es de temerse que peor suerte corra *microcosmo*, por lo cual se me excusará si transcribo el significado de Webster. "Mundo en miniatura. Se atribuye al hombre el ser un epitome del Universo ó gran mundo.

"Puesto que Dios recogió y resumió en el hombre el firmamento, las capas de la tierra y las estrellas; el pez, el ave y la bestia y el insecto; todos los hilos de tan varias vidas los recogió ÉL en su mano y los reorganizó y formó con todos ellos al hombre; *microcosmo*, concentración de todas las obras." — E. B. BROWNING.

los hombres, desde que el primero recibió la luz del sol, ha formado ese compuesto brillante que se llama la civilización, fruto de los esfuerzos combinados de todos.

3º. ¿Hasta dónde puede llegar el efecto de la educación en la sociedad? *¿Qué límites prácticos puede alcanzar?* Porque nada nos importaría elogiarla, si no se hallara á nuestro alcance.

Para evitar largos razonamientos, que tal vez serían enojosos en un periódico, bástame aducir el siguiente hecho.

Preocupado Horacio Mann, el célebre educador de Nueva Inglaterra, con esta idéntica cuestión, escribió una circular en 1839 (si no estoy equivocado), preguntando á centenares de los más afamados pedagogos prácticos en la Unión Americana y algunos de Europa, ¿cuál podía ser el alcance práctico de la educación pública? Casi unánimemente recibió esta respuesta :

“Si todos los niños de una nación recibiesen por seis horas diarias, desde la edad de cinco hasta la de diez y seis años, *educación* en escuelas servidas por maestros idóneos, se puede asegurar que las noventa y nueve centésimas partes serían buenos ciudadanos, buenos padres y esposos, trabajadores, honrados patriotas, que ni uno en cada ciento sería desechado como jurado imparcial, ni menos habitaría jamás la cárcel pública.”

No se puede tachar este testimonio de los que conocen prácticamente la niñez, sus facultades, sus propiedades plásticas y la todopoderosa influencia de los hábitos adquiridos. El demuestra que hay un punto sublime al cual pueden ascen-

der las sociedades. La cuestión ne es sino de obstáculos por vencer : la meta no es imposible de alcanzar.

Sabiendo ya qué cosa es educación, sabiendo cuál es la base natural en que reposa, y sabiendo cuánto podemos esperar de ella, vamos á dilucidar la cuestión materia de este artículo.

Hay en ella dos problemas, el uno general y el otro local.

El problema local es averiguar hasta dónde entra la educación de los individuos en la creación, producción, distribución y mantenimiento de la riqueza.

El problema general es averiguar si es cierto, como lo han asegurado algunos escritores, que las causas eficientes de la miseria pública en este país, son independientes de la mayor ó menor educación de las masas.

Examinaré primero la cuestión general, pues ella es de suprema importancia para dilucidar la siguiente.

No hay riqueza sin inteligencia humana. El valor, elemento constitutivo de la riqueza, no aparece sino cuando la inteligencia humana apropia las cosas al servicio del hombre. Minas de oro en los desiertos, ó en las entrañas de la tierra ó en el fondo del mar, sin expectativa de que la inteligencia humana las apropie á las necesidades de la especie, no se pueden considerar riqueza en la acepción económica de la palabra.

La asociación entre los agentes naturales y la inteligencia humana crea la riqueza. Todos estos son truismos.

Se deduce rectamente que á medida que la inteligencia humana es más vigorosa, más perfecta, más ilustrada, en una palabra, más *educada*, se

puede producir más riqueza, en mayor cantidad y con más facilidad.

Dice Horacio Mann en su informe de 1841 :

M. Redelet en su obra sobre *L'art de bâtir*, refiere del modo siguiente las experiencias hechas para probar las varias cantidades de fuerza que, en diferentes circunstancias, se necesitan para mover una masa de granito de 1,080 libras de peso.

Para mover esta masa á lo largo del suelo áspero de una cantera, se necesita una fuerza igual á 758 libras. Para mover la misma masa sobre una superficie de tablas, se necesita una fuerza igual á 652 libras. Puesta sobre una plataforma de madera y en la misma superficie de tablas, se necesita una fuerza de 606 libras.

Si se untan de jabón las dos superficies de madera, la fuerza necesaria será sólo de 182 libras.

Colocada en el suelo sobre cilindros rodantes de tres pulgadas de diámetro, apenas se necesita una fuerza de 34 libras.

Sustituyendo el suelo de piedra por uno de madera, ya sólo se requieren 28 libras de fuerza. Y si en vez de madera se usan tablas pulidas, la fuerza requerida decrece hasta 22 libras.

Aquí se detienen las observaciones de M. Redelet. Pero por las mejoras hechas desde entonces en la invención y uso de locomotoras sobre ferrocarriles, apenas se necesita una tracción de 8 libras para mover una tonelada, ó sean 2,240 libras de peso: de modo que una fuerza de menos de 4 libras sería hoy suficiente para mover la masa de granito de 1,080 libras de peso, es decir, 188 veces menos de lo que se necesitaba al principio. Es decir que cuando se emplea la mera fuerza animal ó muscular, es preciso usar las dos terceras partes de su propio peso para mover un cuerpo ; pero si añadimos las invenciones de la inteligencia á la fuerza del músculo, la potencia necesaria para moverlo se disminuye en 188 veces. Hé aquí pues una asociación en que la inteligencia

contribuye con 188 acciones á la empresa, por cada una acción con que contribuye el músculo: ó en otras palabras, mientras que la fuerza bruta representa *un hombre*, la inteligencia representa 188 *hombres*.

Sobre este poderoso papel de la inteligencia humana en la producción de cuanto nos rodea, citaré las siguientes palabras de Mr. Buckle, autor que al Redactor de *El Progreso* (uno de los impugnadores de *La Lección del pasado*, y por cierto el menos benévolo), le gusta leer:

..... Porque aquel gran luminar (el sol) brillando en medio de los cielos, no es ni más bello ni más grande y noble que la inteligencia humana en este mundo sublunar. Es á la inteligencia y á ella sola á quien todas las naciones deben su progreso. Porque ¿á qué otra cosa sino al adelanto y difusión de los conocimientos debemos las artes, las ciencias, las fábricas, las leyes, las opiniones, las costumbres; nuestras comodidades, nuestros objetos de lujo, nuestra civilización; en suma, todo cuanto nos eleva sobre los salvajes, que por su ignorancia se hallan al nivel de los brutos con quienes se asocian?

La súbita extinción del sol, dice Horacio Mann en su informe de 1848, no sería seguida por la completa oscuridad de una manera tan cierta y segura, como lo sería la reducción de la especie humana á la debilidad y la degradación de la barbarie, si de repente se apagara la inteligencia en la cabeza de los hombres.

Pido perdón por transcribir aquí palabras que tuve el honor de pronunciar hace cinco años en una ocasión solemne \* y que vienen muy al caso.

Preguntado Sir Isaac Newton cómo había hecho

---

\* Discurso universitario-1872.



sus famosos descubrimientos, respondió lacónicamente: *pensando*.

Las minas de oro, los fértiles campos, los hermosos climas, los ríos caudalosos, los bosques seculares, ¿qué son para la felicidad de la especie sin la cabeza del hombre que los elabore, los trasforme, los prepare y los adapte á sus necesidades?

Sin el pensamiento humano, las riquezas naturales son como los más bellos campos sin la luz del sol: teatro de lúgubres escenas y de incomprensibles misterios.

*Más luz, Más luz*, exclamaba Goethe expirante, y aquella aspiración puramente espiritual de su robusto cerebro, es la idéntica aspiración de la humanidad en su conjunto.

Desarrollad esa insaciable sed de luz y de saber y no necesitáis más; ni tierras fértiles, ni lagos, ni mares, ni minas de oro y de plata, ni diamantes, ni ferrocarriles..... y ¿sabéis por qué? Porque allí en la actividad febril del pensamiento investigador se encuentra todo eso. Allí el germen de todo lo que el hombre ha creado y de lo mucho más que le resta por crear todavía. Del pensamiento nacieron el ferrocarril y el arado y la pica y la rueda y la polea. Destruid todas las ruedas del mundo, pero dejad cerebros en actividad, y se volverán á formar con la rapidez con que reparan las abejas su colmena destrózada por el huracán. Pero lanzad al mundo un millón de ferrocarriles, y de locomotoras y de vapores y telégrafos, pero suprimid el pensamiento inteligente, y veréis perecer y morir esos hijos de la meditación, con la ausencia de su padre, como perece y se descompone el cuerpo, al volar la chispa divina que le anima.

Ha sido siempre el orgullo del Estado de Massachusetts en la América del Norte, hoy el más rico de la Unión Americana, que él solo posee como riquezas naturales el hielo y el granito. Y sin embargo, con ingrato clima y con estéril

suelo, la abundancia, la felicidad y la virtud reinan en sus millares de hogares; la justicia preside á su Gobierno y de la cabeza de sus pensadores y hombres de Estado han partido como soles en el firmamento político y social las más trascendentales reformas y los movimientos más fecundos para el progreso moral, político y social, del pueblo americano. Y todo ¿porqué? Porque desde que aquel puñado de desterrados desembarcaron en Plymouth en 1620 en busca de la libertad de conciencia que les negaba el despotismo monárquico en Europa, su más constante preocupación fué la de ilustrar á los hombres, y la de hacerlos laboriosos, frugales y abnegados, en una palabra, *educarlos*. Por eso allí tienen ferrocarriles y telégrafos y bancos y fábricas y teatros y museos y bibliotecas. Por eso hay en sus hogares limpieza de alma y de cuerpo, en sus ciudades seguridad, en sus instituciones libertad. Por eso lo superfluo de los ricos da pan y abrigo al indigente, padres al huérfano y oportunidades de mejora al criminal.

Todas estas cosas no las encontraron los pobres peregrinos del Mayflower preparadas allí por Dios, ni las importaron del extranjero, sino que las *crearon*, á fuerza de meditación y de trabajo, es decir, de esfuerzos inteligentes y continuos. Y no de otro modo se pueden obtener en parte alguna sino como hijas del pensamiento humano, porque en ningún lugar de la tierra han llovido del cielo.

Un pueblo de niños ó de idiotas puede habitar el suelo más fértil, puede vivir en medio de diamantes, y sin embargo no producirá con ellos riqueza, porque su inteligencia no le enseña el modo de adaptar esos recursos naturales á la

satisfacción de sus necesidades. Es como el artista que saca notas sublimes del instrumento, no por el esfuerzo del instrumento, sino por el esfuerzo de su inteligencia, que tiene acumulados en sus misteriosos repliegues esos tesoros de melodía. El vil instrumento parece animado bajo los dedos de Paganini por una fuerza celestial; pero cuando él lo abandona, el niño travieso é ignorante no le hará despedir sino notas discordantes y falsas.

Verdaderamente cuando se pretende atribuir á otra agencia que no sea el esfuerzo de la inteligencia, unido á los agentes naturales, la producción de la riqueza, se procede como aquellos salvajes que, viendo á los viajeros obtener la hora solar por medio del sextante, se robaron el instrumento creyendo que él se la diría; ó como aquel que viendo á un individuo en la tienda de un óptico ensayando anteojos y leer con ellos, entró á comprar unos también y, como no pareciese acomodarse con ningunos, al mercader se le ocurrió preguntarle si sabía leer, á lo que contestó que no y quedó maravillado de no poder leer sin saber, antiparras.

El que no sabe leer en el libro de la naturaleza los capítulos sobre la creación y producción de la riqueza, no los descifrára aunque le pongan en la mano el vapor y el telégrafo, la fábrica y el arado.

La comunidad de los mormones es una asociación de hombres inteligentes, fraternalmente unidos, sumamente frugales, obedientes á sus superiores, económicos y sobrios. En el año de 1845, perseguidos por sus creencias poligámicas en los Estados Unidos, resolvieron emigrar lejos de sus enemigos y emprendieron un pe-

nosísimo viaje, buscando la más completa soledad. Sus bienes de fortuna les fueron arrebatados, y pobres, con sólo su inteligencia y su energía, se establecieron en entonces lejanas tierras, huyendo de la civilización cristiana, que no les permitió vivir en su seno. Veinte años después, el desierto que encontraron era un jardín, con todas las comodidades de la vida, y en sus bancos é instituciones de crédito se efectuaban transacciones por considerables valores.

Hace cerca de treinta años se descubrió que el territorio cercano á Ambalema, en una grande extensión, era altamente favorable á la producción de excelente tabaco. Capitales y empresarios ocurrieron de todas partes en busca de la preciosa hoja. El rudo labriego, casi sin esfuerzo, con mediano ejercicio de su inteligencia, se vió de repente con facilidades desconocidas para hacer diariamente ingentes provechos. Pero al cabo de algunos años, el crédito del codiciado fruto cayó por entero, los capitales huyeron y el pueblo de aquellas comarcas quedó.... rico, opulento, se creerá. No; quedó pobre, miserable. ¿Por que? Porque desprovisto de conocimientos, no supo mejorar sus tierras, ni supo aplicar esa lluvia de recursos á nuevas y más duraderas empresas, ni fundó fábricas ni establecimientos agrícolas de otra clase; porque faltándole previsión, no supo acumular y gastaba cuanto ganaba y ni aun se procuró habitaciones cómodas, huertas y jardines; porque desprovisto de moralidad, se entregó al más abominable desenfreno en toda especie de vicios; porque desprovisto de espíritu público, ni fundó hospitales para sus enfermos, ni asilos para sus inválidos, ni escuelas para sus hijos.

El oro pasó á millares por sus manos, halagó sus sentidos un instante, es verdad, pero no encontrando inteligencia ilustrada y preparada para hacerlo fructificar, huyó otra vez dejando el repugnante espectáculo de un cuerpo medio descompuesto y paralítico.

Estos dos ejemplos prácticos prueban, á mi modo de ver patentemente, que tan sólo la inteligencia humana propiamente ejercitada sobre la naturaleza, es la productora y mantenedora de la riqueza. Se ve que en el uno, la inteligencia creadora abate los bosques del desierto y funda la civilización como la voz de Dios crea los mundos, y se ve que en el otro, cuando las oportunidades económicas llegan á hacer inusitadamente fácil una considerable producción de riqueza, si no hay allí inteligencia que la vivifique, la acumule y la consagre á la verdadera civilización, cuando aquellas oportunidades desaparecen, todos los beneficios de la riqueza desaparecen con ella. Es como esas luces teatrales que bajo su fantástico y pasajero brillo simulan encantadores paisajes; pero que al apagarse sólo dejan decoraciones viejas y gastadas.

## II

Veamos ahora como influye directamente la educación en la producción y acumulación de la riqueza.

La educación física, que enseña á mantener el cuerpo sano, que nos da reglas para criar y desarrollar familias robustas, y que nos ilustra en todo lo relativo al aseo é higiene de las poblaciones, es sin duda uno de los más preciosos agentes en la obra de que hablamos. Si se computara la

cantidad de valores que ya por el tiempo, ya por los gastos y la incapacidad física y mental, nos hacen perder las enfermedades y achaques que debemos á malos y viciosos hábitos, á afecciones hereditarias morbosas, ó á influencias locales deletéreas, sería verdaderamente aterradora la suma que figuraría á nuestro cargo. ¿Y cuánto no vale en pesos y centavos la vida de un empresario, trabajador, ingeniero ó financiero, arrebatado prematuramente por enfermedades que mayores conocimientos higiénicos ó médicos habrían podido evitar? ¿No vemos diariamente desaparecer en la flor de la edad, por excesos de trabajo ó violaciones de régimen, preciosas vidas consagradas á considerable producción de riqueza? ¿No diezma la muerte á centenares á los labriegos, á quienes su ignorancia no les permite premunirse de mortíferos miasmas, de insuficiente alimentación ó de trabajos insalubres?

Y cuando las pestes se desarrollan en las poblaciones por malos desagües ó por el uso de alimentos emponzoñados, ¿no es verdad que la riqueza destruída llega á sumas fabulosas?

Una constitución naturalmente raquítica por influencias hereditarias ó con tendencias á la escrófula, la tisis, el cáncer ó la elefancia, ¿no es verdad que esteriliza en germen elementos considerables de riqueza?

Si acertados conocimientos fisiológicos é higiénicos se inculcasen en las sociedades metódicamente, no sólo los individuos se hallarían exentos del ocio inevitable y de los gastos naturales en las enfermedades, sino que la vida humana se prolongaría notablemente; las generaciones se fortalecerían de edad en edad por el cruzamiento de constituciones vigorosas; se

evitarían las uniones en que pudieran desarrollarse tendencias constitucionales mórbidas, como por ejemplo los enlaces de parientes cercanos ó matrimonios de individuos heridos de tisis, escrófula, elefancia, etc., etc.; las poblaciones se edificarían con atención á una situación sana, al abrigo de vientos deletéreos; se atendería á una abundante provisión de agua, se fabricarían desagües hechos con arreglo á la ciencia, se mantendrían las calles aseadas, se evitarían insalubres acumulaciones de seres vivientes en locales mal ventilados; se impediría el público expendio de víveres malsanos y se prohibirían mataderos, albañales, cementerios y otras fuentes miasmáticas en el centro de las poblaciones.

Hace poco se ha publicado en esta ciudad que la causa eficiente del tifus, endémico en ella, es debido á las emanaciones de materias fecales que por todas partes abundan; los pésimos acueductos hacen que frecuentemente las aguas potables de Bogotá se envenenen, produciendo estragos en la población. En las bodegas de Ambalema y Honda, la acumulación de cueros de res desarrolla frecuentemente fiebres matadoras. Le terrible epidemia que hace varios años diezmo la población de Peñaliza fué debida, según me ha asegurado un inteligente amigo, á la aglomeración de una gran cantidad de morrales de cuero que un batallón arrojó á las bocas del río Fusagasugá y de cuyas aguas bebía la población de Peñaliza. La falta de vacuna, ¿cuántas víctimas no entrega todavía á la viruela, al aparecer tan terrible epidemia?

Si las Corporaciones municipales y los ciudadanos todos tuviesen en punto á higiene y fisio-

logía la convicción que dan conocimientos científicos, ¿cuántos de estos azotes no podrían evitarse y por ello salvarse la enorme masa de riqueza que tantas vidas arrebatan consigo?\*

En cuanto á la educación intelectual, puede decirse que el campo que presenta para la formación de riqueza es sin límites.

El más sencillo trabajo que produce riqueza, exige cierto ejercicio de la inteligencia por limitado que sea, y casi no se encuentra uno que no se pueda perfeccionar por el esfuerzo de la meditación y la aplicación de la ciencia. No son pocos en este país los campos en que el ignorante agricultor desconoce el arado y en que apenas usa una ruda azada para remover imperfectamente la tierra. Allí entre el suelo, no diré removido, apenas despezado superficialmente, coloca en agujeros hechos con el extremo de un *bordón*, con gran lentitud y trabajo, los granos de semilla que luego cubre con un terrón que despedaza. Ya se ve cuán dispendioso de tiempo es este medio, cuán incierto el resultado de la cosecha, cuán laborioso y fatigante. Para desherbar su plantío, la mano es el único instrumento: para segar emplea la hoz; pero tiene que recoger con los brazos, y para trillar usa los cascós de bestias sobre el suelo de la tierra.

Si se comparan estos modos primitivos de cultivar la tierra con los adelantos que los conocimientos químicos, meteorológicos y mecánicos han operado en la agricultura, se verá hasta dónde ha sido fecunda la obra de la educación,

---

\* En los Estados Unidos, en tiempo de la esclavitud, se computaba cada esclavo, uno con otro, por un valor de mil pesos; pero los había que valían cinco ó seis mil y aun más.



es decir, de la ciencia aplicada. Se creería en un mundo de hadas el rudo labriego de Boyacá, si se viese de repente transportado á las haciendas del Illinois ó California. Vería allí que con la ayuda de dos ó tres hombres y un muchacho, se aran por día con arados de vapor, hasta diez fanegadas de tierra llana. Para sembrar, no se necesitan más que un hombre y un muchacho, para dirigir la máquina que en líneas tiradas á cordel deposita á intervalos regulares, apenas la cantidad requerida de semilla, tapándola luego mecánicamente con asombroso esmero.

La obra dilatada de desherbar se efectúa también por máquinas con igual número de obreros, con matemática precisión y con una rapidez doscientas veces superior á la del lento gañán. Y cuando llega el momento de segar, ¿qué espectáculo más bello que el de la segadora que, arrastrada por un par de briosos caballos al galope, abate la madura espiga con la rapidez del huracán, en tanto que la recogedora, con sus tenedores movidos mecánicamente, alza con rapidez del suelo la amarilla caña y la coloca sana y segura dentro del carro que la conduce á la ramada? Viene luego la máquina de trillar, en que dos hombres, al abrigo del sol y de la lluvia, trillan más de sesenta cargas por día, dejándolas mecánicamente ensacadas con el peso necesario, quedando intacta la caña que se aprovecha para mil usos domésticos.

A la verdad si nuestro malogrado poeta Gutiérrez González se hubiese visto tentado á cantar la agricultura científica, como cantó la agricultura primitiva, habría pensado que, comparados los dos trabajos, éste habría sido como describir la lenta y laboriosa vida de la hormiga sobre la

tierra, y aquél como describir los rápidos y graciosos revuelos y trinos del pájaro en los aires.

Incalculables son los provechos que rinde al agricultor el conocimiento de las leyes fisiológicas del reino animal. Puede, con la reflexiva aplicación de ellas, obtener la calidad de bestia que requiere; ya fuerte y paciente, en que predominan el músculo y el nervio, de largos miembros y de fuerte casco, para los trabajos agrícolas que requieren fuerza y agilidad: ya lenta y perezosa, en que predomina la grasa, propia para el alimento del hombre, en que los cuernos y los miembros, de poca ó ninguna riqueza alimenticia, se reducen á diminutas proporciones; ó bien amontona en el aparato secretor de la leche todo el vigor animal y produce vacas que rinden hasta cuarenta litros de leche por día.

Cuando primero se colocaron aquí los postes telegráficos, boquiabiertos se quedaron los aldeanos al ver á los listos yankees cómo excavaban agujeros en el suelo por medio del barreno de tierra, con una rapidez diez veces mayor que lo harían ellos con el barretón tradicional. Y luego, para colocar el aislador y el alambre en el extremo del poste, ¡cuán lento el procedimiento de conducir á largas distancias la pesada escalera y trepar y descender el obrero! Pero con la invención de ganchos de hierro adheridos á fuertes botas de cuero, ¡cuán rápido el procedimiento del obrero, que trepa como un mono y desciende del poste con celeridad maravillosa! Todavía fabricamos aquí ladrillos con la mano y los quemamos en hornos, gastando sumas enormes de tiempo y combustible para producir un imper-

fecto artículo ; y sin embargo con la fábrica de hacer ladrillos, preparado debidamente el barro para quemarlos al aire libre en pilas de ocho ó diez mil, obtendríamos el artículo inmensamente mejor y más barato. Compárense los precios de algunos artículos en los Estados Unidos con los que damos por ellos aquí y se verá el resultado económico de los procedimientos científicos. 1,000 ladrillos, que aquí valen \$ 25, cuestan \$ 8 ó 10 en Nueva York. Un quintal de blanquísima harina de flor vale cuatro pesos en Filadelfia y aquí cuesta la morena \$ 6 ó 7; un quintal de papas vale 14 reales en Illinois y aquí cuesta 3 ó 4 pesos.

Los anteriores ejemplos, análogos á las más ordinarias ocupaciones en este país, son bastantes para ilustrar la influencia de los conocimientos y del ejercicio de la inteligencia, es decir, de la educación intelectual, en la creación de la riqueza.

En cuanto á la influencia de la educación moral, ella es si no mayor, por lo menos igual. Desde luego debe tenerse en cuenta que, conforme se ha hecho notar arriba, la educación moral, debidamente enseñada y con hábitos de conducta en consonancia con ella, puede dar por resultado una sociedad en que las principales virtudes se ejerciten y practiquen sin esfuerzo por los asociados.

Cuando esto llegue á suceder, el inmoderado deseo de la ganancia, que atropella los dictados de la moralidad, no tendrá rienda suelta; los hombres se refrenarán en sus especulaciones dentro de los límites de la integridad, y el egoísmo no reinará como absoluto monarca. Desde este momento las disputas, gastos y pér-

didadas inherentes á las contenciones y pleitos se disminuirían grandemente. Más altos motivos impulsarían á los hombres á asociarse en empresas lucrativas; el capital cedería de su siempre arrogante y frío exclusivismo, y el trabajo desarrugaría el ceño, que las escaseces y los abusos de su contrario le mantienen siempre amenazante. Entonces se produciría la verdadera asociación entre el capital y el trabajo, último objetivo, acaso única solución á los terribles problemas que la teoría del egoísmo mantiene hoy en día palpitantes y en amenazadora actitud. Algún elemento más elevado que la exclusiva prosecución del propio interés es el único llamado á establecer la armonía en el palenque económico. No son las leyes las que pueden por sí solas colmar el abismo que ha cavado el egoísmo entre el capital y el trabajo. Hasta que se modere la envidia por un lado y la codicia por otro, no vendrá á resolverse este intrincado problema.

Con motivos y aspiraciones más ilustradas y menos egoístas, las relaciones entre el dueño de tierras y el arrendatario, que en este país es el antagonismo económico que puede tomar proporciones alarmantes más pronto, se harían más benévolas y de mutuo provecho. Entonces se daría al cultivador la justa proporción de provechos á que tiene derecho, y mancomunados los intereses de uno y otro, el arrendatario no tendría en mira defraudar al dueño de tierras, así como éste no tendría interés en mantener en la mayor posible degradación á su colono.

Los pobres entonces se asociarían en empresas en que los provechos se dividirían en proporción al trabajo, de modo que el elemento

*capital* por sí solo, no viniese á absorber una considerable porción de los provechos. Se formarían almacenes y depósitos de víveres y utensilios, por cuenta de asociaciones de obreros, en que todos participarían de las utilidades que hoy recoge solo el comerciante. La cooperación, dirigida por la virtud, presidiría á semejantes asociaciones.

Estos no son sueños utópicos. Las sociedades cooperativas de obreros son ya un hecho en varios países de Europa, y en dondequiera han rendido los más lisonjeros resultados. Pero es necesario que los socios sean todos hombres de bien, ilustrados, económicos, que se hallen animados por un interés colectivo en beneficio de sus consocios. Estas asociaciones empiezan apenas á asomar en Europa, y son imposibles sin un alto grado de moralidad é ilustración.

¿Y qué decir de las sumas que la templanza, la economía y la sobriedad ahorrarian en beneficio de millares de familias? Se sabe que casi en todos los ámbitos del país los obreros y labriegos gastan en la taberna una considerable porción de sus salarios. Esas sumas, pequeñas en apariencia, representan al cabo de algunos años á interés compuesto, verdaderos capitales que bastarian para llevar la abundancia á centenares de hogares en que hoy reinan el vicio, la crápula y la degradación moral y material.

Cuando los capitalistas se hallen animados por elevadas ideas morales, el negociante pobre y desgraciado no será esquilmo y enflaquecido por la avaricia de su acreedor. Entonces aparecerán instituciones de crédito que den facilidades á los pobres para obtener recursos sin grandes sacrificios.

Los tinterillos de profesión, interesados en la ruina general, no tendrán campo en que ejercer su malévola industria. Entonces las leyes que regulan la repartición de la riqueza y la administración de la justicia serán más equitativas y justas. Los capitalistas se asociarán y proporcionarán á los pobres ocasiones de obtener habitaciones cómodas y sanas por precios módicos, dando facilidades de pago que, sin ser onerosas para ellos, hagan á los más infelices miembros de la sociedad cómoda y fácil la vida. Empresas semejantes, en que al precio del arrendamiento se agrega periódicamente una pequeña suma como precio de compra, aparecerán probablemente.

Estas empresas producen en las clases pobres un sentimiento de benevolencia hacia las clases ricas, que disminuye los peligros de desbordes populares, siempre funestos para la propiedad.

En los países sujetos á conmociones políticas, como lo son inevitablemente los sometidos al régimen republicano, la influencia de la moral en la conservación de la propiedad es de un efecto maravilloso.

Las facciones, más atentas al público bienestar que al propio provecho, no asaltarán el poder público ni se mantendrán en él por medios indebidos. La justicia dominará los consejos de los gobernantes y el deber refrenará las ambiciones de los vencidos. Entonces las convulsiones á mano armada serán menos frecuentes y por ello se evitarán los incalculables perjuicios que la más pequeña convulsión política acarrea á las propiedades de los ciudadanos.

La ley moral, que llega al corazón y á la cabeza

de cada cual, que penetra allá á donde no alcanza la ley política, es la única que puede moderar el universal antagonismo de intereses que la ignorancia y el egoísmo han desencadenado hoy en día sobre la sociedad. El interés del consumidor no es hoy el interés del productor; el interés del arrendatario no es el interés del arrendador; el interés del comprador no es el interés del vendedor; el interés del obrero no es el interés del patrón. El *ego* deificado, arroja en dondequiera su fatídica fisonomía, insaciable de oro y de riqueza. El perpetuo afán de ganar á toda costa engendra una fiebre social, que mantiene en abierta hostilidad á los hombres unos con otros. Esta fiebre latente del cuerpo social produce crisis industriales y comerciales periódicas en que perecen fortunas á millares, verdaderos campos de batalla fiscales, en que los cadáveres de empresas y fortunas quedan tendidos, insepultos y envenenando con sus emanaciones la atmósfera en que vivieron una corta vida de afanes, de odios y de angustias.

### III

Vamos á examinar ahora el problema local.

Se habla de proletariado y pauperismo en Colombia y se gime por el yugo que pesa sobre el pobre. En este país no hay verdadero proletariado, en mi opinión.

El proletariado puede describirse como aquella angustiosa situación de la clase trabajadora, en que con aptitudes y deseos de trabajar, no encuentra ocupación remuneradora. Esta situación de ocio forzado produce la miseria á despecho de la voluntad.

Por la observación de los hechos se ve que tan lamentable predicamento acontece tan sólo en los grandes centros industriales, por dos causas principales:

1<sup>a</sup>. La densidad de la población;

2<sup>a</sup>. El excesivo desarrollo de la industria fabril.

Por la primera, la oferta de trabajo es superior á la demanda, y entonces el capital, no sólo impone sus condiciones — condiciones de hambre — sino que *no puede* materialmente proveer todo el trabajo por que es solicitado.

Por la segunda, la vida industrial repercute con una rapidez y violencia maravillosas, sus más leves pulsaciones á los centros fabriles. La repentina abundancia de un artículo manufacturado, causa la inmediata suspensión ó clausura de la fábrica, con el inevitable lanzamiento de numerosos obreros que, no sabiendo más que ese oficio, se quedan forzosamente en el ocio, que equivale á la miseria.

Desde luego, un país extenso, en que la tierra es fértil y barata, en que la población se halla diseminada en grandes trayectos, en que el movimiento industrial es lento y escaso, en que no hay fábricas de ninguna especie, y en que se goza de completa libertad política, mal puede presentar aquella situación desesperante en que se quiere y no se puede obtener trabajo. No será un país propio para hacer grandes fortunas, es cierto; pero sí es un país en que el que tiene voluntad y medianas aptitudes, gana fácilmente con que comer y vestirse.

Yo no sé de región alguna ó ciudad considerable en la Nación, en que haya jamás oferta extraordinaria de brazos. Los jornales no pueden



ser más altos en Bogotá, la Costa y el Tolima. En Boyacá son baratos, pero los víveres también lo son. He hablado con muchas personas que ocupan habitualmente un buen número de trabajadores. Jamás las he oído quejarse de excesiva oferta de brazos. De lo que todo el mundo se queja es de la mala calidad del trabajo, de la lentitud con que se hace, de los pretextos para perder el tiempo, y en las tierras calientes del carácter caprichoso é indolente de los trabajadores, que, cuando no se ven inmediatamente aguijoneados por la necesidad, rehusan pertinazmente trabajar por cualquier suma que se les ofrezca.

Los *altozaneros* de Bogotá, la clase más humilde y que hace un más sencillo trabajo, ganan diariamente desde cuatro reales hasta dos fuertes.

Cualquiera que se haya visto en necesidad de emplear sobrestantes, dependientes ú obreros, habrá observado la enorme dificultad que hay para conseguirlos *formales*, es decir, inteligentes, íntegros, sobrios y consagrados. Todo el mundo pagaría gustoso un cincuenta por ciento más de lo que actualmente le cuestan, si los pudiese hallar como los desea. Y á la verdad los que abrigan tales cualidades ganan bastante y sin esfuerzo.

Díganlo si no los inteligentes artesanos de Bogotá que, más ilustrados que sus hermanos de los campos, aplican más reflexión á su trabajo. Todo artesano hábil y formal, albañil, carpintero, talabartero, pintor, etc., tiene constantemente las manos llenas de trabajo.

Es verdad que se pagan en la sabana dos reales diarios á un peón; pero ¡qué tarea la de ha-

cerlo trabajar! ¡qué dificultad para que piense un momento! ¡qué dominio tan ciego el de la rutina! ¡qué imperfecto el trabajo que se ejecuta de cierta hora del día en adelante, cuando ya se ha consumido la dosis habitual de chicha ó aguardiente!

El trabajo que necesita alguna reflexión mayor, y que lo ejecutan los más inteligentes, como valladores, albañiles y cimenteros, se remunera á precios altamente satisfactorios.

Es verdad que se ven gentes sin oficio, que mendigan y se lamentan; pero examine usted su vida, averigüe si de veras buscan trabajo, averigüe si ahorran de lo que ganan, averigüe cuánto tiempo y cuánto dinero desperdician diariamente en la taberna, y verá usted que no es trabajo lo que falta de veras, sino *aptitudes*, es decir, laboriosidad, inteligencia, sobriedad, economía.

En mi opinión tan sólo las relaciones entre arrendatario y arrendador participan de algunos rasgos aflictivos que caracterizan la tiranía del capital. Es evidente que una gran parte de los dueños de tierras ejercen una abominable tiranía sobre sus colonos; que los mantienen en la más completa degradación, que los obligan á trabajar por ínfimos salarios y que para el cobro de sus arriendos apelan á inicuos expedientes. Pero obsérvese que tal situación es debida, no tanto á la tiranía del amo; como á la degradación del siervo. Si los arrendatarios fueran más inteligentes y capaces, sus contratos de arriendos serían menos onerosos; conocerían y mantendrían mejor sus derechos; y si tuvieran mayores conocimientos y amplitud de miras, no se apegarían al terruño y buscarían en otra parte del país un trabajo

más remunerador. Demás de esto, el dueño de tierras si tuviera que entenderse con colonos inteligentes é ilustrados, comprendería que su interés estaba en mantener en su territorio cabezas reflexivas que le ayudaran en sus especulaciones.

Es verdad que en las partes frías de Boyacá y Cundinamarca los indios ganan muy cortos salarios. Pero obsérvese también que la calidad de trabajo que ejecutan es altamente inferior, que son por lo general adictos al fraude y á la rateria y que rarisima vez llevan á sus esfuerzos musculares aquella meditación que disminuye la labor del músculo y aumenta la perfección de la tarea. Hasta en la ínfima labor de abrir zanjas, puede la reflexión hacer más perfecto y menos abrumador el trabajo. He tenido ocasión de conocer esto prácticamente y sé que raras veces se resuelven los indios á trabajar *á destajo*, ó pagando por la obra hecha y no por el tiempo empleado. Este contrato es más elevado que el de pago por días y exige mayor elemento reflexivo, porque en él estriba la utilidad del obrero.

Pero en las tierras calientes, no es por lo general el capitalista el que da la ley sino el obrero. Cualquiera que haya manejado haciendas en tierra caliente, sabe el enorme trabajo que cuesta coleccionar un número mediano de ganaderos ó trabajadores para una operación dada, y sabe las mil concesiones y caprichos á que tiene que someterse forzosamente el capital. El lunes no se trabaja porque se bebe y se duerme; muchas veces hasta el martes sigue el ocio. En todo mes hay dos ó tres días de fiesta en que no se puede trabajar: durante el día, el tiempo consagrado á comer y beber absorbe varias horas, y por último, al

menor vaivén de humor ó halago de una diversión en otra parte, los trabajadores abandonan la tarea comenzada. El grave mal de las empresas en tierra caliente es la incertidumbre de encontrar obreros cuando se necesitan.

El obrero antioqueño, inteligente, cosmopolita, activo, económico, ambicioso y sobrio, tiene mil veces más abundancia que nuestros indios del interior y esto lo debe á su modo de ser: la prueba es que todo antioqueño medra en dondequiera.

No ; aquí no hay tiranía del capital, ni puede haberla por largo tiempo con tan grande y fértil territorio, con tan corta población y con las preciosas y caras libertades políticas que tenemos conquistadas.

Aquí lo que hay es una tiranía psicológica que cada cual lleva en su cabeza. Estas tiranías no se destruyen con leyes que sólo afectan la parte externa de los individuos.

Es la tiranía de la atrofia intelectual, del ocio, de la falta de previsión que desconoce el ahorro, y DEL AGUARDIENTE, lo que mantiene al pueblo en la miseria.

El pueblo en lo general no tiene actividad intelectual, no piensa en el día de mañana, ni aspira á mejorar de condición. Vive vegetativamente ; contento con tener que comer, mediano abrigo y satisfacción para sus más sensuales necesidades. Por eso no piensa y no trabaja por salir del estado en que se encuentra.

Nuestro pueblo en lo general no tiene más excitaciones intelectuales que dos : el cura y el aguardiente ó la chicha.

El cura lo hace gastar gran parte de sus cortos haberes en fiestas de iglesia, en romerías, misas,

salves y responsos. El aguardiente absorbe la cuarta parte ó tal vez más de sus jornales.

Verdaderamente no creo que haya en el mundo un país con pretensiones á civilizado en que asuma tamañas proporciones el vicio de la bebida.

Si uno se trasporta con el pensamiento á la gran mayoría de los pueblos de la Nación en un día de fiesta, presenciara un espectáculo en dondequiera igualmente disgustante.

Las numerosas tabernas rebosan de gente toda ebria: en sus infectos recintos se van las ganancias de la semana: la familia entera se congrega allí: en aquellos antros se irritan las pasiones y salen como aparecidos del infierno los delitos. Los sexos se mezclan en promiscuidad excitante, en íntimo contacto, y en la peligrosa libertad que da la excitación artificial de todas las pasiones animales.

El alcohol no sólo es perjudicial por el gasto directo á que obliga, por la fascinación y la violencia con que ordena atender á su consumo de preferencia á todo otro desembolso, sino por la lesión que produce á las facultades mentales, es decir, á los principales agentes productores de riqueza.

Copiaré algunos párrafos de la obra del célebre fisiólogo inglés doctor Carpenter, sobre el efecto del alcohol en la constitución humana:

...Además de estas enfermedades positivas, el prematuro agotamiento de la fuerza nerviosa, manifestado en la pérdida de vigor mental y de energía nervio-muscular, se considera por todos los fisiólogos como inevitable consecuencia del exceso habitual en el uso de licores alcohólicos; pero adelante apuntaré las graves razones que me asisten para opinar

que, si bien algunas veces es consecuencia directa, generalmente es consecuencia indirecta del uso habitual de lo que se considera como una cantidad *moderada* de alcohol.

...Hemos visto que la tendencia directa de la sangre alcoholizada sobre el cerebro es á debilitar el ejercicio refrenador de la voluntad, en tanto que aumenta la actividad de la parte impulsiva de nuestra naturaleza; de tal suerte que cuando quiera que las pasiones animales y los opetitos tienen una predominancia constitucional ó adquirida, su influencia se hará aparente en la conducta, al sentirse inflamados y que debilitado temporalmente el ejercicio de la voluntad, se sienten libertados del dominio á que antes se hallaban sujetos.

Otro efecto del alcohol sobre la especie humana es la tendencia á la locura y á la intemperancia, que se transmiten por herencia.

Las observaciones modernas ratifican lo que los antiguos habían descubierto. Así, Plutarco dice que "un borracho engendra otro tal," y Aristóteles observa que "las mujeres ebrias dan á luz hijos semejantes á ellas."

El uso y el abuso del alcohol toma en todas las clases sociales día por día proporciones alarmantes. He visto en algunos pueblos de tierra fría que los domingos por la tarde, los caminos se encontraban literalmente sembrados de ebrios caídos al suelo, como heridos en un campo de batalla. En Bogotá se observa que las tiendas en que se expenden licores, aumentan en una proporción dos veces por lo menos mayor que las de expendio de toda otra especie de efectos. Y en las tierras calientes el consumo de aguardiente es verdaderamente aterrador.

Veamos hasta donde afecta este consumo improductivo y vicioso la riqueza pública. No parece exagerado suponer que de los 400,000 y

pico de habitantes de Cundinamarca, 200,000 consumen por término medio cinco centavos diarios en licor. Esta suma representa á interés compuesto á la infima rata de cinco por ciento anual, en diez años, una suma de \$ 50,600,000.

Ahorremos la mitad, ó la cuarta parte, ó la octava parte y todavía tendremos la suma de \$ 6,325,000.

Y se dice que es pobre y que es víctima del proletariado un pueblo que derrocha millones por año en la tarea de hundirse más y más en la propia degradación.

El aguardiente es la maldición de este país. Todos los obreros y aldeanos de las tierras calientes, con la feracidad de ese clima, los altos salarios, lo barato de la tierra y los pocos gastos personales que requiere allí la vida, podrían hacer en pocos años ahorros de consideración y formar un capital, si no fuera por ese ídolo insaciable, que arrastra como una vorágine todo cuando gana el pobre, para que lo sacrifique en su impúdico altar.

Me permito excitar á los hacendados y hombres de negocios, que se hallen en aptitud de suministrar alguna luz sobre las ganancias que pueden hacer los trabajadores en tierra caliente y lo que consumen en aguardiente, á que den á la prensa sus observaciones sobre tan vital asunto.

Puedo afirmar sin temor de ser contradicho por los hechos, que cualquier familia de tierra fría medianamente apta, y que goce de salud, con tal que sea económica, honrada y sobria, puede emigrar á los sanos climas del Tolima y las tierras bajas de Cundinamarca, que están aquí á la mano, y procurarse en diez años una

fortuna con que vivir decentemente en su pueblo nativo.

Lo que falta es el deseo, el móvil de mejorar y el conocimiento del modo como se puede mejorar. Todo esto lo da la educación.

¿No veríamos todos con gusto llegar una abundante inmigración de trabajadores inteligentes, honrados y económicos al país? Sin duda que sí. ¿Y en qué consiste la ventaja y la riqueza que nos traerían ellos? ¿Sería en el aumento de brazos? ¿Entonces por qué nos quejamos de que los que hay no encuentran trabajo?

La ventaja no sería en la riqueza creada que trajeran, porque de seguro vendrían pobres, puesto que dejaban su país para *ganar*. La ventaja sería en que cada cual traería en su cabeza *elementos* de riqueza en forma de conocimientos y de hábitos de conducta. ¿Y están esos conocimientos fuera del alcance de nuestro pueblo? No se puede sostener tal tesis. Luego es más conveniente tratar de dotar al pueblo con lo que los extranjeros traerían en sus cabezas, que ponerle al frente rivales formidables, que lo despedazarían y anularían en una competencia imposible de mantener.

Desde luego, los que sostenemos que la única vía segura del progreso es, como dice Mr. Draper, la vía psicológica; buscar la reforma en la cabeza de cada cual, mejorar los individuos; los que aspiramos á la regeneración por la niñez, luchamos con desventaja delante del pueblo. En la punzante inquietud por mejorar materialmente, y sobre todo de mejorar personalmente, que á ricos y pobres atormenta, la dilatada expectativa del resultado educacionista es desesperante.



En cambio, quien promete cambios rápidos y milagrosos para mejorar materialmente, es escuchado y atendido, y esto en mayor proporción cuanto mayor es el grado de la ignorancia popular.

Sucede como en el caso de un enfermo: el médico higiénico prescribe régimen, continencia, ejercicio, moderación, templanza, baños fríos. El doctor Dulcamara aconseja un elixir de larga vida y con gran gozo del paciente no le prohíbe ni la dulce pereza, ni el indolente ocio, ni la grasienta cena y colosal comida, ni el adorado aguardiente: al contrario, le dice que mientras más consuma de éste, más propende al desarrollo de la industria nacional. Es bien claro pues que el ignorante enfermo prefiere el milagro á la naturaleza; pero como el milagro no se puede hacer, resulta que cuando el enfermo quiere apelar á la higiene y restablecer sus fuerzas conforme á la razón, tal vez ya es demasiado tarde y el único maravilloso remedio que puede libertarlo de sus males, es el que nos liberta de todos los de la vida: la muerte. Sólo que para las naciones ésta se llama anarquía ó despotismo.

El remedio maravilloso para enriquecer al pueblo no se ha presentado todavía: esperemos.

¿Será el ferrocarril? El ferrocarril no hace milagros; obra de acuerdo con las mismas leyes generales. Con él ó sin él la *lucha por la vida* continuará en el campo económico y en él la inteligencia, la laboriosidad, la economía, la honradez y la sobriedad coronarán la pirámide, en tanto que la indolencia, la imprevisión, la ignorancia y el vicio permanecerán siempre al pie de ella.

El ferrocarril es como un río que fertiliza las comarcas que baña, en proporción á las sustancias fertilizantes que encuentra en su seno. Un río que riega una roca no por eso la fertiliza.

El ferrocarril obra casi mágicamente cuando encuentra una población suficientemente educada para hacerlo fructificar. Cuando no, sus resultados están en gran parte dependientes del estado mental de la población. Así, pues, al mismo tiempo que juzgo que el ferrocarril debe hacerse á toda costa, porque él es un poderoso elemento trasformador de las creencias é ideas populares, opino que él no producirá los maravillosos resultados que algunos esperan, y mucho menos que nos hará ricos á todos: muchos son los llamados, pero ya se verá como pocos serán los escogidos.

Dice el doctor Murillo que el ferrocarril será una inmensa lección objetiva: ésta es una profunda palabra.

Pido aquí perdón al público por la extensión de estos artículos; pero hay materias que á pesar de mucho esfuerzo no se pueden estudiar, ni aun imperfectamente, en pocas líneas.

El señor Redactor de *La Unión Liberal* se ha servido calificar los esfuerzos intelectuales que se hacen para demostrar la suprema importancia de la educación, como *ostentosa fraseología*. Estoy bien convencido de que calificar es más fácil que raciocinar, pero por mi parte he tratado, en la limitada esfera de mis facultades, de apoyar mis aserciones con argumentos. Puedo estar errado: si así fuere, fácil será á los inteligentes escritores que opinan de un modo distinto, el demostrarlo, sin necesidad de hacer calificativos hirientes, que por lo general no

dañan sino á la causa en cuya defensa se emplean.

IGNOTUS.

---

NOTA. — Después de que el tiempo ha arrojado al olvido toda esta polémica, ha ocurrido en la historia del mundo, y cristalizándose en el año de 1895, un acontecimiento que lleva la más palpable é irresistible demostración de hasta dónde es practicable y cuáles son los resultados del plan que preconiza *La Lección del Pasado*.

Este extraordinario acontecimiento histórico es la transformación del Japón. Hace treinta años el Japón era un país asiático en su gobierno, en su industria y en su moral. En 1895 se alzó delante del mundo, con ocasión de la guerra chino-japonesa, con toda la serena previsión, la alta moralidad y la pujante industria de un país civilizado de primer orden.

¿Cuál fué la maravillosa encantadora que cambió este barro en diamante?

Fué la perseverante, universal, metódica y hábil agencia de un grupo de hombres de bien, encabezados por el Emperador, que por espacio de treinta años seguidos se han ocupado en *educar* al pueblo japonés, en toda la completa acepción de la palabra.

1896.



LOS ESTADOS UNIDOS DE AMÉRICA.





# LOS ESTADOS UNIDOS DE AMÉRICA.

CORRESPONDENCIA PARA " EL DIARIO DE  
CUNDINAMARCA "

ESCRITA EN 1869 Y 1870

---

## I

### RAZA — INMIGRACIÓN

La fisiología nos enseña que para estudiar con acierto y descifrar un carácter individual, debemos dirigirnos desde luego á los progenitores de él. La transmisión hereditaria es hoy una verdad al parecer establecida, y el estudio de los caracteres humanos empieza por la genealogía, así como hace ya mucho tiempo que lo ha sido en el estudio individual de algunos animales domésticos.

En suma, como es natural, el conocimiento del fruto se ilustra por el conocimiento de la semilla que lo ha producido.

Todos sabemos de qué estructura vigorosa

eran los primeros pobladores de Nueva Inglaterra. Hombres rudos, austeros, puros, trabajadores y frugales. Y tras de aquella corteza de hierro una alma creyente, alimentada por las más intensas emociones místicas, acostumbrada á replegarse dentro de sí misma, á estudiarse, á comprenderse, á escudriñarse, y sobre todo, á purificarse por el dolor para ofrecerse en holocausto á un Dios severo é implacable. La vida interior era en ellos la parte más importante de su mansión en la tierra. Y acaso de su *yo*, que el ascetismo hacía olvidar y que se complacía en martirizar, sólo un sentimiento se cultivaba con esmero: el de la libertad individual. Libertad individual que, traducida por libertad de conciencia, los hizo abandonar su patria y lógicamente condujo á sus sucesores al establecimiento de la República. La pequeña bandada de peregrinos que desembarcó en Plymouth, amoldó con el vigor de su inteligencia y la rigidez de sus costumbres, la sociedad que, tomándolos por centro, se formó. A ellos se unieron los cuáqueros, severos pero menos agresivos, que desembarcaron con Penn, y de estos dos troncos se desarrollaron el tono y el modo de ser social de la población que en 1776 proclamó la independencia. Los rasgos característicos de aquella sociedad eran:

Una raza físicamente robusta, industriosa, infatigable.

Costumbres frugales, con ellas el hábito de servirse á sí mismos, de tal modo que sólo los muy ricos se servían de criados.\*

---

\* "Es la verdadera Arcadia, en que gentes finas y muy bien educadas hacen en su casa los mas humildes oficios."  
*The minister's wooing.*

Profunda atención á la parte religiosa y espiritual del individuo y de aquí el gusto por la lectura, que alimentaban las controversias teológicas en aquellos tiempos. La cocina, en que la familia se reunía habitualmente, presenciaba todos los días profundas conferencias sobre los efectos de la gracia espiritual, sobre los signos de los elegidos, sobre la venganza divina y sobre el próximo *millenio* que todos esperaban. De aquí la atención que se daba á las menores acciones para conformarlas á la conciencia, superior, en aquellos sencillos espíritus, á toda consideración terrenal.

La superioridad que naturalmente adquirieron las poblaciones de Nueva Inglaterra se hizo muy pronto aparente y siguió en progresión ascendente, antes y después de la independencia, hasta que el fuego de una idea, la abolición de la esclavitud, engendrada en el cerebro de Nueva Inglaterra, ha venido á postrar á sus pies á la nación entera. Hoy el norte domina á la República, y la domina con la fuerza irresistible de la inteligencia y la riqueza. Y ha sido tal el vigor de esta población pensadora y fría, que su influencia se ha mezclado al carácter nacional y le ha prestado sus rasgos más prominentes, bien que en número y extensión de territorio no alcance á componer la quinta parte de la nación entera. En mi opinión, Nueva Inglaterra ó *los yankees* \* forman la parte más sana de la población. De ellos debe esperarse cuanto sea permanente, durable, fuerte, puro, inflexible y severo. En suma, ellos son el hierro de la vida nacional.

---

\* En el interior del país se llama *yankees* á los del norte y éste era el apelativo que usaban en la guerra los suristas.



La población del sur es totalmente distinta. Lo que el norte poseía de elementos de fuerza, á saber, convicciones morales, hábitos de templanza, severidad de costumbres y profundidad de pensamiento, esto le faltaba al sur. Sus pobladores primitivos fueron, ó caballeros de Inglaterra, habituados al vicio y al lujo (como en Virginia, Maryland y las dos Carolinas) ó especuladores franceses (como en Luisiana y Misouri), desprovistos de grandes cualidades intelectuales y morales; ó aventureros españoles (como en Tejas y la Florida), adocenados de carácter y de costumbres fáciles y licenciosas. Agréguese á todo esto esa gran fuerza anárquica de la esclavitud, que continuamente trabaja en desorganizar la sociedad, y se comprenderá por qué el sur ha sido y es inferior, moral y físicamente al norte, y por qué su ascendiente en los consejos nacionales ha ido disminuyendo, hasta llegar al completo aniquilamiento en que lo vemos hoy. En verdad, apenas se podrán dar dos sociedades más opuestas en sus rasgos principales. El norte severo, frío, pensador, razonador, protestante y democrático, y el sur fácil, ardiente, impulsivo, indolente, católico ó anglicano y aristocrático. El norte, edificado sobre la libertad individual, se consagra incansable á la educación pública; el sur, edificado sobre la esclavitud, la proscribe. El norte se enriquece lentamente por la economía, el trabajo y la templanza; el sur se arruina espléndidamente en medio de una hospitalidad caballeresca y de fiestas aristocráticas y suntuosas.

Y cuando llegó la hora en que estas dos fuerzas se estrellaron, lo que debía suceder aconteció. El norte arrojó sobre el sur torrentes de oro

y de soldados y lo abrumó y lo postró contra la tierra: al siguiente día de la rebelión, los millonarios del sur se encontraron arruinados: su fortuna se apoyaba en el crédito del norte, que se lo retiró; y en el trabajo servil, que se hizo imposible. Pero esa sangre de caballeros y de nobles de que el sur se jactaba en su arrogancia, esa sangre, mezcla del hidalgo español, del par de Carlo-Magno y del caballero de Carlos II, se removió en todo su antiguo fuego heroico, y el sur pobre, desvalido y solo, resistió con una gallardía sin ejemplo durante cinco años al genio, al número y á los recursos infinitos del norte.

La verdadera lepra que minaba la Nación, la esclavitud, ha desaparecido para siempre, y antes de muchos años las animosidades de la lucha pasada se habrán olvidado también. El norte, que representa la luz, y el sur, que tiene en sus venas el calor meridional, se ostentarán entonces al mundo en la forma de una unidad resplandeciente y fecunda.

Pero estos dos grupos, si bien son los grupos originales que forman la población nacional, y como tales de una influencia preponderante, no son los únicos que deben estimarse. La inmigración forma un rasgo de la mayor importancia en la fisonomía nacional.

Y uno de los prodigios de las instituciones y de la situación de este país, es el modo cómo trasforma y amolda á su modo de ser los caracteres de los emigrados. Esa multitud que las ciudades desbordantes de Europa arrojan anualmente, desvalida y pobre sobre este país; esa multitud que allá es un peligro, se convierte á su llegada en una población trabajadora, sana,

útil y benéfica: hasta las heces de la población' alimentadas de todos los vicios y hasta los crímenes que engendra la miseria en Europa, se trasforman á su llegada á estas ricas riberas. Aquí donde hay tierra y trabajo para todos, se abre á la mirada azarosa del inmigrante un porvenir que lo ennoblece. Poseer un pedazo de tierra y una choza, por miserable que sea, en llanuras del lejano oeste, respirar el aire libre de los campos inmensos, lejos del contacto odioso de la miseria y las desigualdades sociales, son circunstancias que hacen sobrenadar en su alma los sentimientos pacíficos y civilizadores del hombre de bien. Y andando los años la locomotora se hará oír en la vecindad de la choza de troncos, y con ella el trabajo mejor pagado, nuevas industrias, y el aumento de valor de las tierras, convertirán al proscrito de Europa en respetable propietario y ciudadano, interesado vivamente en el orden social y en la paz pública. Más tarde, la choza de troncos se convertirá en casa de madera; á su lado se levantarán la escuela, la imprenta y la iglesia, esa trinidad salvadora que forma el eje sobre que gravitan las poblaciones de este país, y el desvalido inmigrante verá desarrollarse á su mirada una escala de elevación personal, que empezando con la posición de *alderman* de la aldea, concluye en el Senado de los Estados Unidos.

La inmigración á los Estados Unidos se compone hoy, en su mayor parte, del exceso de población en Europa y su importancia se halla en el orden siguiente: alemanes, irlandeses, ingleses y escoceses, suecos, italianos, holandeses, suizos, ranceses y españoles.

Los alemanes forman la inmigración más nu-

merosa, la más sana, la más ilustrada, la más trabajadora y útil. Los alemanes jamás vienen solos á adquirir fortuna; vienen con algunos recursos y con sus familias enteras á buscar nueva patria. Al dejar su *vaterland* le dicen un adiós eterno, y desde su llegada se proponen vivir y morir en el país que adoptan con todo su corazón. La inmigración alemana se dirige hoy generalmente al oeste, sea á los terrenos baldíos inhabitados, á fundar nuevos establecimientos, ó á los campos mal cultivados que rodean las ciudades recién edificadas. Una parte, sin embargo, permanece en las ciudades, donde se dedican á toda especie de oficios y de comercio.

La sociedad alemana es hoy muy numerosa en casi todas las ciudades del norte y del este, y en el oeste forma la mitad de la población. Siendo una raza intelectual y pensadora, industriosa y económica, están acumulando riquezas considerables; poseen además varios periódicos especiales, librerías, sociedades literarias y establecimientos de beneficencia. La parte alemana de la población goza de la mayor consideración y respeto en el país; los partidos políticos la lisonjean y empiezan ya á llevar sus hombres á todos los puestos públicos. Por lo demás, son muy amantes del país que consideran en todo como su patria y su influencia se halla en rápida ascendencia.

La inmigración irlandesa viene en segundo lugar por lo que respecta al número. Esta población, que por muchos años fué casi exclusiva en su corriente hacia los Estados Unidos, se ha hecho muy numerosa, pero está bien lejos de igualar á la inmigración alemana. Es por lo general ignorante, adocenada, supersticiosa, es-

trecha de miras é indolente. Así es que los irlandeses permanecen por lo general en las ciudades consagrados á los más humildes oficios; criados, mozos de cordel, cocheros, obreros, marineros, labradores asalariados y otras ocupaciones dependientes. Y la parte que en las ciudades representa la miseria, pertenece en lo general á la verde isla. Lo antedicho no obsta para que en la inmigración irlandesa un gran número se haya hecho notable por su riqueza y su talento, y que todos en lo general sean ciudadanos útiles y pacíficos. Y en verdad que si comparamos la población irlandesa en su primitiva ignorancia y miseria en su propio país, con lo que es la población irlandesa en los Estados Unidos, encontraremos una gran diferencia entre las dos. El grado de entorpecimiento en que llegan los emigrados irlandeses, es á la verdad increíble. Pero al poco tiempo su espíritu se dilata y su imaginación se modifica; las comodidades que su trabajo le procura trasforman al ser medio vestido, fétido y de mirada aviesa que desembarca en los muelles, en un respetable ciudadano, vestido con limpieza y que lleva en su rostro y su apostura todos los signos de una raza ardiente y generosa, como es aquélla en realidad. El irlandés, bien que se naturalice y se establezca en el país, jamás se desprende totalmente, como el alemán, del amor de la patria, y continuamente mantiene fijos los ojos en el *viejo país*. \* De aquí el que la inmigración irlandesa se dedique con tesón infatigable á desacreditar á la Inglaterra en los periódicos que le

---

\* *The old country*, que es la expresión consagrada entre ellos para designar á su patria.

sirven de eco, y que una gran parte de sus economías se consagren á auxiliar el espíritu de rebelión en la Gran Bretaña y el Canadá. El irlandés sueña con volver alguna vez, en un futuro distante, á su patria al lado de sus amigos, rico, considerado y feliz.

La inmigración de ingleses y escoceses, bien que numerosa, no trae á este suelo sino trabajadores de segundo orden, mecánicos, labradores, mineros, arquitectos, agricultores, que por lo general se dirigen á los territorios desiertos del Oeste, y California. Son una masa muy sana, industriosa, leal, y que se trasporta en cuerpo y alma á su nueva patria.

Los suecos son una inmigración muy valiosa para el país, y que de pocos años á esta parte gana en importancia y en número diariamente. Por lo general llegan en pequeñas colonias que, sin parar en las ciudades, se dirigen hacia el oeste, á Wisconsin, Indiana y Michigan, donde se establecen en comunidades á las riberas de los lagos ó de los ríos que bordan aquellas comarcas. Los suecos no vienen desvalidos; traen consigo algun dinero, instrumentos de labranza y algunos animales domésticos. Su carácter es duro como el país de que proceden; hombres de bronce, trabajadores infatigables, probos y sencillos. El país que han adoptado es su patria, y la mayor parte permanece en él.

El número de italianos que se hallan en el país llega á más de 200,000. La mayor parte se establecen en San Francisco, y de resto escogen las grandes ciudades, como Chicago, San Luis, Nueva Orleans y Nueva York.

Esta emigración no tiene, es verdad, carácter permanente; pero es valiosa en el sentido de

que trae á la nación el elemento artístico, refinado y ardiente de la raza latina, que hace falta en una colección tan numerosa de gentes del norte.

Entre los primitivos pobladores, sobre todo los que se fijaron en Nueva York, se hallaban muchos holandeses de quienes existen descendientes, notables en lo general por su amor al orden, su economía y su infatigable asiduidad en el trabajo. De esta raza ha continuado viniendo una corriente poco numerosa, que se fija generalmente en los centros de población ó en los campos, como agricultores y peones de labranza.

Por lo demás, se encuentra un número no despreciable de suizos, establecidos en el oeste y en California; algunos franceses y unos pocos españoles. Se ve pues que este país se halla representando hoy un papel providencial en la economía social de nuestro globo. Sirve de válvula de seguridad para las comarcas demasiado repletas de Europa, y, como lo veremos luego, del Asia también.

El resultado final de la guerra, que fué el de traer á la luz y á la vida activa cuatro millones de seres que se hallaban nulificados, hace que se deba estimar la raza africana entre los componentes de esta población, tan variada como los colores de un arco iris.

Cuando el Presidente Lincoln dictó su decreto aboliendo la esclavitud, la raza africana se hallaba en el estado más completo de ignorancia y de postración intelectual y moral. Su resurrección á la vida política, que acaba de sancionar el partido republicano, se halla sin duda rodeada de muy grandes peligros. Parece, sin embargo,

que hasta hoy el curso de los sucesos va justificando la medida. En lo general los negros se manifiestan dóciles y lentamente se aficianan al trabajo. Las desbordes consiguientes á una larga tiranía, han tenido y tienen diariamente lugar; pero ellos están muy lejos de asumir la forma amenazante y universal que se temía. Uno se reconcilia en este país con la raza negra, porque dondequiera que ella ha tenido una mediana ocasión, durante algunos años, de educarse y elevarse, lo ha hecho con tesón y se ha colocado en la sociedad de un modo respetable y con holganza. En Baltimore y en Wáshington, donde ha sido numerosa la población libre de color desde antes de la guerra, se encuentran ciudadanos muy ricos y de todo punto respetables entre la clase negra. En Baltimore las escuelas de negros son sumamente concurridas, no sólo por los niños, sino por hombres ya crecidos que asisten á ellas por la noche después de los trabajos del día. En el estado de Maryland, se me ha referido por antiguos dueños de esclavos que al momento de decretarse la libertad, el primer cuidado de sus criados fué el de procurarse una casa y un terreno propios, y que de entonces para acá son de los ciudadanos más industriosos y pacíficos de la comarca.

Este deseo de poseer fincas raíces, que es la representación más material y efectiva de la libertad personal, es un sentimiento altamente civilizador; él es universal entre los negros, y si agregamos la mansedumbre natural á su carácter, y las facilidades que se les ofrecen para su instrucción, me atrevo á juzgar que los libertos no serán en manera alguna, un elemento disociador ó peligroso para la nación.



Los Estados Unidos pueden mirar con seguridad y con regocijo al porvenir, en tanto que ellos representan el papel de bomba absorbente del exceso de población en Europa; la comunidad de raza, de religión y de ideas sociales establece entre todas las poblaciones europeas lazos de unión que instituciones políticas comunes tendrán que vigorizar. Pero he aquí que de repente el Asia empieza á derramar sobre los Estados Unidos el excedente innumerable de su población mongólica. La inmigración de chinos á California en los últimos doce meses, es decir, posteriormente al tratado celebrado por Mr. Burlingane, ha llegado á cerca de cuarenta mil personas, y es en esta época cuando la corriente se ha organizado con formalidad; porque la inmigración asiática á California es una verdadera emigración libre, como lo es la de Irlanda y Alemania, enteramente distinta del tráfico de *coolies* que se ha hecho con Cuba y el Perú. El tratado con Mr. Burlingane facilita la emigración de chinos á los Estados Unidos, y es notorio cuán apiñada se encuentra la población en el imperio celeste. Se sabe que hay poblaciones flotantes en los lagos y canales por falta de espacio en tierra firme; que en los años de ordinaria escasez perecen de hambre por término medio cien mil personas, y que los salarios son allí tan excesivamente bajos, que un trabajador en los campos gana un centavo por día. En suma, se ha calculado que si de la China saliese una emigración proporcional á sus habitantes igual á la que sale de Irlanda, podrían emigrar anualmente un millón de personas.

Se calcula en cien mil el número de chinos que existen actualmente en California; todos labra-

dores, criados ú obreros, con pequeñas excepciones de comerciantes ricos.

Los chinos no se pueden considerar una inmigración permanente. Sus hábitos y sobre todo, sus creencias religiosas los apegan inmensamente á la patria. Según su religión, aquel que deja su cadáver fuera de los límites del imperio celeste no puede hallarse presente el día del juicio final y pierde por consiguiente toda posibilidad de salvación ; así es que los cadáveres de los chinos muertos en California, se trasportan todos á la China, y hay compañías organizadas cuyos buques hacen sus viajes con este único objeto. Hay más: cuando la inmigración se hace por contrato con compañías empresarias, se estipula que en caso de muerte, la compañía se compromete á trasportar á la China el cadáver del emigrante. No solamente esta necesidad ó idea, sino los hábitos todos de los chinos los mantienen separados de la población americana y formando grupos aislados.

En San Francisco los chinos habitan un barrio especial y no se asocian jamás con los *bárbaros* cuyo idioma, por lo demás, rara vez llegan á poseer medianamente. El chino es sobrio, inteligente, consagrado al trabajo, maravillosamente económico, dulce de costumbres, cobarde por naturaleza, y sin embargo con una tendencia singular al suicidio. Carece de convicciones morales, conforme las comprende la civilización cristiana, así es que desconoce la santidad del juramento; desprecia la vida de sus semejantes á tal punto, que el asesinato es una transacción corriente y hay asesinos de oficio, á que todo el mundo se dirige, y quienes estipulan que en caso de ser prendido y ejecutado, ó de perecer

en la tentativa, el precio de la sangre se pagará á la familia del asesino. El trabajo del chino es tan barato, que á pesar del horror que inspiran á la población americana, están haciendo una formidable competencia á los trabajadores del país. Su sobriedad es tal, que viven diariamente con una ó dos manotadas de arroz. Economizan casi todo lo que ganan ; pero no mantienen sus economías en el país, sino que á medida que las hacen las envían á su tierra. El chino es una inmigración eminentemente pasajera, que viene con el exclusivo objeto de hacer dinero y volverse á morir a su país.\*

La rápida revista que precede hará comprender como en un panorama, la situación eminentemente original de este país, en que todas las razas y todas las lenguas están refundiéndose en una unidad majestuosa á la sombra bienhechora de la libertad individual. El carácter cosmopolita de la población no debe perderse de vista en el estudio de este país, y lo tendré presente para el examen de las cuestiones y problemas que agitan el espíritu público y que cuidaré de señalar.

¿A dónde marcha este país con sus recursos inagotables, su inmejorable posición geográfica y su población cosmopolita? Imposible responder á esta terrible cuestión.

¿Es que la civilización, cual ave de pasaje, se abate sobre las comarcas, las fecunda con su aliento, y en ciertos momentos, que sólo marca el dedo de Dios, alza el vuelo y busca un nuevo

---

\* Esto fué escrito en 1868; después, el problema chino ha desaparecido por la prohibición de inmigración de chinos decretada por el congreso.

nido; y que, en consecuencia, la hora ha sonado para Europa, como sonó para la Grecia, el Egipto y el Oriente, en que aquel huésped mágico habrá de abandonarla?

¿O es que el continente americano está destinado á señalar una nueva época en la historia del desarrollo intelectual, moral y material de la raza humana y á producir una civilización *sui generis* y de duración indefinida?

Yo no sabré responder á tan difíciles problemas, pero le diré á usted cuál es la solución que en este país se les da por los más entusiastas admiradores de la idea americana.

Los Estados Unidos, dicen, bajo un gobierno que garantiza todas las libertades de un modo efectivo y seguro, y sobre todo la libertad religiosa y la de imprenta, están destinados á desarrollar un nuevo y más elevado tipo de la raza humana, por la mezcla de las razas más adelantadas y capaces de Europa y de Asia. La civilización pre-cristiana, representada por los chinos y los japoneses, se refundirá con la civilización cristiana en un país inmenso, fértil, libre y rico, y de este abrazo fraternal resultará una nueva era para el mundo, en que se mantendrán ilesos los rasgos más fecundos de los dos.

## II

## CARÁCTER NACIONAL — RECURSOS DEL PAÍS

Paréceme que el que quisiera describir el carácter del pueblo americano se encontraría notablemente perplejo, á consecuencia de la multiplicidad de caracteres y de tipos que lo componen. El severo y fiero yankee difiere grandemente del indolente y altivo habitante del Sur, como el nervioso irlandés difiere del flemático alemán, y éste del taciturno holandés; el americano de California y el habitante de Chicago poseen rasgos igualmente distintos y aun opuestos. Sin embargo, es aparente que aun hoy, cuando apenas se están superponiendo las varias capas y formaciones que habrán de componer definitivamente este suelo privilegiado, se pueden ya distinguir ciertos rasgos comunes y distintivos de la Nación. Ellos son, sin duda, producto de mil circunstancias especiales al clima, á la topografía, al modo de ser social y á las instituciones políticas, cuya influencia soportan igualmente todos los varios elementos que contribuyen á la formación de la nacionalidad. Amor al dinero, tenacidad de propósitos, espíritu aventurero y nómade; frialdad en las relaciones sociales, amor al país, astucia y conocimiento de los hombres, grandeza de miras y proyectos y un espíritu liberal, progresista, práctico, juzgo que se pueden considerar como rasgos característicos que cobijan á todos los habitantes del país en general, con excepción de los negros y los chinos.

El amor al dinero parece ser la piedra angular del edificio social. Aquí todo el mundo está ocu-

pado; ¿en qué? En hacer dinero. Desde el obrero que gana para comer, hasta el comerciante príncipe que dota las escuelas ó los colegios con millones de pesos, y el ministro del altar que escudriña la vida futura, todo el mundo se ocupa en hacer dinero. El *negocio* es la trama de la existencia en América. La combinación del negocio con el placer, es la última aspiración del sensualista; la combinación del negocio con la virtud, la última aspiración del reformador religioso y social.\* Se ha dicho que el *almighty dollar* (todopoderoso dollar) es el único Dios que se adora en el país: bien que yo no lo crea así, si es un hecho que el *dollar* vive presente á la imaginación del americano en todas las horas del día. Si se quiere lavar la honra de una doncella seducida, para lo que nosotros escogeríamos la sangre, aquí se condena al seductor á que le pague su dote; si se quiere recompensar al héroe que ha ganado mil batallas, á quien nosotros alzaríamos estatuas, aquí se le regala un cheque contra un banquero que lo pone á cubierto de la necesidad por el resto de sus días.\*\* Es bien común el que los hijos paguen

---

\* El reverendo Henry W. Beecher, uno de los más ilustrados, nobles y generosos filántropos, ha edificado un templo en Brooklyn en que predica sermones dominicales de gran mérito y elocuencia. Allí los asientos se venden en almoneda pública, al mejor postor, y es bien curioso leer en los periódicos mensualmente, una noticia de las ganancias ó pérdidas que en el curso del mes ha tenido el famoso predicador en su *negocio*.

\*\* La idea que se ha propuesto de elevar una estatua al General Grant ha sido desechada casi universalmente; pero en cambio se le han hecho regalos consistentes en casas, caballos, muebles, librerías, armas y dinero sonante, que alcanzan á más de trescientos mil pesos. Cuando el

en casa de sus padres el precio de sus alimentos y habitación. Y, en fin, ¿qué no podrá usted conseguir aquí con dinero? En Chicago le ofrecerán á usted una sentencia de divorcio por 25 pesos, y en la misma ciudad y en Nueva York desvanecerán por igual suma, con perfecta seguridad y en pocas horas, el estado interesante de una señorita culpable.... Si usted quiere que pase una ley en el Congreso, ó bien que cierto proyecto no se apruebe en él, ó, para hablar en el lenguaje consagrado, *ensartar* una ley, ó *matar* un proyecto, usted encontrará agentes que le garantizan sus deseos según la suma de dinero que usted se comprometa á pagarles.\*

Puedo decir con verdad que la mayor parte de las familias en este país cambian de domicilio y ocupación con una frecuencia que admira. Las casas en los campos y en las ciudades se edifican con la mira ulterior de venderlas tarde ó temprano y hacer sobre ellas una utilidad. Los nuevos pobladores en los bosques forman sus establecimientos con el objeto de venderlos y trasportarse con el producto á otra parte, ó bien fundar nuevos establecimientos en los desiertos, pues hay quienes adquieren una predilección decidida por tan dura ocupación. El jefe de una familia que tiene sus negocios en Nueva Orleans y que por una circunstancia cualquiera quiebra

---

General Sherman llegó á Wáshington, nombrado General en jefe, sus amigos le regalaron una casa amueblada de valor de 65,000 pesos y un cheque contra un banquero por 35,000 más. Este pequeño obsequio fué obra de media docena de amigos personales.

\* En otra parte veremos que este *negocio* no es tan vergonzoso para los legisladores como parece á primera vista.

(lo que en este país es por desgracia muy común) trasporta sus penates, sin el menor esfuerzo, al oeste ó á California; y no es poco común el que la historia se repita por allá y entonces fije su cambiante domicilio en Nueva York ó Nuevo Méjico. Y sin que exista una desgracia como la que he apuntado, usted encuentra por aquí millares de individuos cuyo primer destino fué el de mineros en California en 1848, habiendo pasado luego, con una prodigiosa versatilidad á ser tratantes de negros, productores de petróleo, corredores de comercio, miembros del Congreso, ministros de alguna religión, dueños de hotel y, por supuesto, generales ó coroneles en la última guerra. Muchas familias no tienen domicilio fijo, sino que viven en los hoteles en las ciudades durante el invierno, y en los campos, ó en los lugares de baños ó aguas minerales, en la estación de verano.

Este espíritu aventurero no solamente se traduce en los cambios importantes, sino que mantiene á todas las familias, hasta las más pacíficas, en continuo movimiento y excursiones á todas las partes del país; y de aquí el número increíble de hoteles y de casas de asistencia que se encuentran en todas partes, no sólo en las poblaciones, sino también en los campos, lejos de ellas. Hay algo de fantástico en el fondo del carácter americano; y es una cosa muy curiosa el ver cómo se combinan una grande astucia y finura, con una credulidad á veces pueril y que los hace aceptar casi á ciegas todo lo que es maravilloso y extraordinario. El destino de bruja ó adivina, ya sea para leer el porvenir, ó bien para los negocios ó los amores, etc., es una ocupación lucrativa; y los fabricantes de los millares



de específicos para todas las enfermedades conocidas y algunas más, que todo boticario expende, han hecho fortunas enormes. Díganlo si no Brandreth, el doctor Tobias y el doctor Hemboldt. Este último declaró en Nueva York, al coleccionar el impuesto directo en este año, una renta anual de \$ 125,000. Por lo demás, éste es el país de la especulación; y el *humbug* es aquí una trampa que todos preparan y en que todos caen á su vez. Desde los calzoncillos de patente hasta el ferrocarril del Pacífico y la máquina de volar, que se acaba de inventar en California, todo es *lo más magnífico, lo más extraordinario y lo más estupendo del mundo entero*, según la terminología grandilocuente del *humbug*.

El amor al país es un rasgo muy notable en el carácter de la población. No se tiene idea de los sacrificios enormes que en esfuerzos individuales y en dinero se hicieron para salvar la unidad nacional durante la guerra. El rápido y prodigioso crecimiento de la nación, que todos contemplan; las obras notables y de gran mérito que se empiezan y se acaban todos los días; y la repetición diaria que por millares de bocas hacen los millares de periódicos de la Nación sobre que este país es el más grande y el más poderoso del mundo, han plantado profundamente en el corazón de sus habitantes una fe ciega en la extensión de sus recursos y en la grandeza de su futuro destino.

Se dice que todo en este país es grande, los crímenes y las virtudes, lo bueno y lo malo. Esto es hasta cierto punto un hecho. El pueblo es *gran señor* en sus concepciones. Es verdad que es aquí donde se ven ejemplos de robos por *millones* de pesos; donde los asesinatos hacen

estremecer de horror; donde el fraude y la violencia sobre las cajas fuertes se han convertido en verdaderas ciencias; donde la vida humana se mira con tal indiferencia que los hombres se matan por hacer ejercicio. Hay crímenes, en efecto, de que sólo se ven ejemplos en este país. Hace pocos meses un vapor bajaba el Mississipi, tripulado por negros; en cierto punto una treintena de marineros se embarcan en él; y á poco empiezan á asesinar á todos y cada uno de los empleados negros del buque con una ferocidad que horroriza. Y este ejemplo no es el único en que se manifieste el odio tradicional de las razas. Por espacio de varios meses un cuerpo de guardia nacional, compuesto de 200 hombres, estuvo recorriendo el Estado de Kansas. Su llegada á las ciudades era la señal de los más espantosos desbordes. El saqueo, el incendio y el cadalso los seguían como á los bárbaros en Europa. Por mucho tiempo ha estado llenando de terror el Estado de Georgia una sociedad política secreta de asesinos, llamados *Ku-Klux-Kan*. Los negros eran sus víctimas escogidas. Se presentan en una hacienda en medio del día, enmascarados; los dueños son fusilados, sus mujeres y sus hijas ultrajadas, sus propiedades destruidas. Y ¡ay de las autoridades que aprisionaran á los culpables! El puñal las haría desaparecer misteriosa y repentinamente.

La ley de *Lynch*, expediente bárbaro, es verdad, pero que demuestra un estado social enérgico y en que todo el mundo vela por la seguridad pública, no ha desaparecido aún. Y es bien notable que su aplicación se efectúe siempre en casos de extremado peligro común, y sobre criminales endurecidos. En el asesinato

de los negros á bordo del vapor que acabo de citar, por ejemplo, los cabecillas son aprehendidos en una población de Misouri: resulta que son malhechores escapados repetidas veces á la justicia. El pueblo *entero* se reúne en las calles: de los alrededores llegan los campesinos y labradores en tropel. Un rumor sordo circula en aquella multitud de hombres de bien y pacíficos; palabras misteriosas se pasan de boca en boca y la multitud espera en silencio. La sentencia se acaba de dictar por tres mil jueces que forman la comunidad entera. Llegada la noche, los tres mil jueces y ejecutores se dirigen en silencio á la cárcel; desarmen la guardia, sin inferir daño á los policías; arrebatan las llaves al carcelero y penetran en la prisión. Los malhechores se defienden como fieras, pero al fin caen heridos: se les saca fuera de la población, se les ahorca de los árboles, y al otro día, al rayar el sol, no se encuentran otros rastros del terrible drama sino los tres cadáveres pendientes de las ramas. La sociedad continúa en sus ocupaciones ordinarias.

¡Oh! Es terrible esta sociedad en su cólera. La marcha de Sherman al mar, por en medio del país enemigo, durante la guerra, es la convulsión de un gigante herido, de que nosotros no tenemos idea en nuestra historia.

Mas, volvamos á otro lado la vista. Todo el mundo ha oído hablar de George Peabody, que ha donado para la instrucción pública de este país, siete millones de pesos; de Ezra Cornell, que regaló seiscientos mil; de Mr. Brown, de Leamington, que regaló cien mil; de Gerard, que fundó la magnífica escuela de Filadelfia; de Astor, de Stewart, que está edificando dos hoteles

suntuosos para las obreras de New York que le costarán cuatro millones de pesos, etc.

Pero estos nombres, que están en todas las bocas, se eclipsan delante del número infinito de donaciones por sumas menores que se han hecho y se hacen diariamente á colegios, iglesias, escuelas, asilos, comunidades, viudas, huérfanos, etc.

La instrucción pública primaria recibe en el norte, centro y oeste de la nació una atención universal. En Massachusetts se gastaron en el año pasado un millón de pesos por donaciones voluntarias en la instrucción pública. New York gasta anualmente millón y medio, Filadelfia gasta cerca de un millón.

Mas, nada prueba más la grandeza de miras en este país, que la formación de sus ciudades. Las aldeas se fundan como para ser ciudades y éstas como para ser metrópolis. El primer cuidado es atender á una provisión de agua suficiente, de buena calidad y que pueda conducirse á todos los pisos de las casas. Así es que en *toda ciudad*, grande ó chica, un objeto de interés para el viajero es el *reservoir* ó depósito de agua. Se comprende que la dificultad principal consiste en elevar el depósito lo bastante para que el agua suba á los más altos pisos. El acueducto que provee á Nueva York tiene treinta y siete millas de longitud y es una obra gigantesca de habilidad científica. En seguida se fija el área de población y se trazan las calles en ángulos rectos. Filadelfia tiene hoy 750,000 habitantes, y todavía, á tres millas de circunferencia se encuentran las calles trazadas en los campos, y á milla y media se ven faroles de gas. A 16 millas del centro de Nueva York he visto gas que va en

línea recta hasta reunirse con Broadway. La calle más *extramuros* de Nueva York hoy es la calle 59, y sin embargo se halla trazada ya la calle 174. El *parque central* de Nueva York, cuya magnificencia es tal que se gastan anualmente dos millones de pesos en su limpieza y arreglo, se halla hoy fuera de la ciudad; pero el nombre se le ha dado porque se espera que no pasarán muchos años antes de que él venga á ser el centro de la metrópoli.

En todas las calles se plantan árboles, y á cada una se le da el nombre de un número, lo que facilita enormemente la circulación.

Viaje usted por este país y encontrará palacios (sin exageración) que son hoteles; palacios flotantes que son buques de transporte en sus ríos; y palacios ambulantes que son trenes de ferrocarril, en que come usted, duerme, se pasea, lee ó estudia, en completa independencia y con la mayor comodidad.

¿Qué concepción más grande que la flota de monitores que este país dió á luz en la hora del peligro y que ha trasformado el arte de la guerra naval? ¿Qué concepción más grande que la *Levéé* (muralla de tierra) en las orillas del Mississipi, que impide la frecuencia y disminuye el peligro de las inundaciones? ¿Qué concepción más grande que el ferrocarril del Pacífico, de *mil cien leguas* de extensión, gran parte de él por los desiertos y construido en menos de cinco años? ¿Qué concepción más grande, en fin (en materia de ruido y de pompa, ya que no de melodía) que el concierto de Boston llamado "Jubileo de la Paz," en que tacaron dos mil músicos; en que cantaron tres mil voces, en que los bajos de cierta obertura los hacían veinte

cañonazos disparados por la electricidad, y en que, al ejecutar el coro de los martillos en el *Trovador*, golpeaban trescientos herreros sobre trescientos ayunques?

El espíritu liberal y progresista es muy notable y universal; y debo agregar también el *espíritu público*. Se dice con frecuencia que los políticos de profesión son las gentes menos respetables, y que los mejores ciudadanos desdennan la política. Esto es un hecho hasta cierto punto, y juzgo que es un mal inherente á la República. Pero el retraimiento de los hombres industriosos y pacíficos debe limitarse, como se limita en este país, á las aspiraciones personales; pues por lo que hace al ejercicio del derecho de sufragio y á los trabajos electorales, todas las clases sociales, sin excepción, toman parte en ellos con entusiasmo. Baste observar el número de votos en las elecciones, y los cambios notabilísimos en los resultados de las elecciones de un año á otro, para probar que el sufragio se ejerce por clases independientes.

La prontitud y buena voluntad con que se pagan las contribuciones en este país, es una prueba del convencimiento general que existe de que aquél es un deber correlativo del derecho á la seguridad. \* Toda empresa de utilidad pública merece aquí la mayor atención, la sociedad está acostumbrada á que la iniciativa salga de sí misma, así es que todo proyecto de utilidad

---

\* En la Tesorería general existe una cuenta llamada *Fondo de conciencia*, á la que se abonan los pagos que se hacen, voluntariamente, por cuenta de contribuciones que por fraude, omisión, olvido ó falta de cobro no se han pagado. Este fondo sube anualmente hasta cuatro y cinco mil pesos.

pública tarda bien poco tiempo entre su iniciación y su ejecución. Encuentro dos móviles en todos los ciudadanos aquí que facilitan muchísimo el llevar á cabo cualquiera empresa de público provecho, y por falta de los cuales encallan muchos proyectos entre nosotros; estos dos móviles son, el espíritu de asociación y la liberalidad pecuniaria. ¿Trátase de un camino, de un puente, de un asilo; ó bien de socorrer á las víctimas de algún accidente ó de ofrecer un testimonio de aprecio á algún ciudadano notable; ó tal vez de algún movimiento político? El primer paso es convocar un *meeting*. Y de camino para el *meeting* todo el mundo piensa (y no se asusta) que habrá que contribuir en algo si la idea es provechosa y útil. Y como todo el mundo comprende el progreso, el provecho común se alía con el provecho individual, y aquel que va á recibir algún provecho por el nuevo puente ó el nuevo ferrocarril, comprende fácilmente que contribuir á su formación es trabajar en favor de sus propios intereses, y así obra en consecuencia.

Tan acostumbrado está el pueblo á vencer obstáculos y á ver estrechado el círculo de lo imposible, que la primera idea que despierta el anuncio de toda nueva empresa, es la de llevarla á cabo sin demora.

Hay cierta sujeción voluntaria á las restricciones sociales, y cierto respeto habitual á lo que pertenece á la comunidad. Los árboles en los parques y paseos, las fuentes en las calles, las flores en los jardines públicos son objeto del cuidado y atención de todos los paseantes. No es el temor de ser descubierto el que impide que se roben las flores y las frutas en los jardines públicos y privados, pues ellos se respetan aun

en los lugares más retirados. Las peras, las cerezas y manzanas con frecuencia cuelgan de los huertos privados sobre la cabeza del transeúnte en caminos solitarios, y sin embargo permanecen intactas. Me ha sucedido, llevado por el hábito de lo que se ve en nuestro país con su extremada abundancia, el adelantarme á coger una fruta y que mis compañeros me detengan diciéndome: "esa fruta no es silvestre."

Basta un aviso puesto en un parque, *no se permite pasear sobre la yerba*, para que ella sea respetada. Jamás se ve un cigarro en los lugares en que está prohibido fumar. En fin, los niños no rompen los faroles á pedradas, ni se roban las varillas de las verjas, ni depositan inmundicias en las calles. Y debe tenerse en cuenta que la policía, sobre todo en los caminos y en las pequeñas poblaciones, está lejos de hallarse bien organizada.

---

Los Estados Unidos gozan de una posición tan ventajosa para todo propósito de emigración ó comercio, que fácilmente se da uno cuenta del por qué de la preponderancia creciente que obtienen en el mundo, y de sus futuros destinos, que parecen estar muy próximos á cumplirse en todo su esplendor. La región más poblada de ellos, el norte, compuesta de los Estados de Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, y New York ofrece el terreno más estéril, pero aquel en que el genio y el trabajo han hecho mayores prodigios. Todos los Estados mencionados excepto el de New York, viven de las manufacturas: aquella región es el cerebro de la nación: de allí vienen las grandes ideas, las propagandas, los



sistemas, las reformas, los libros y periódicos, los profundos pensadores, así como también el calzado, los sombreros, los utensilios de hierro y los tejidos de lana y algodón. Boston se considera la Atenas de América.

La región del centro comprende á Pensilvania, Nueva Jersey, Maryland y Delaware, región del carbón, del hierro y del petróleo; de pastos succulentos, de la leche, quesos, etc. Filadelfia es el centro de ella. La política aquí se empieza á saturar de conservatismo. El Oeste se compone de Ohio, Illinois, Michigan, Indiana, Kentucky, Iowa y Minesota. El Oeste encierra el porvenir nacional. Allí las enormes llanuras (*prairies*) que producen rebaños de ganados vacuno, caballar, lanar y de cerda por millones de cabezas. Allí las sementeras de trigo, de papas y de maíz que abastecen á toda la nación. El Oeste forma una región privilegiada. Su suelo es fértil como nuestros valles del Magdalena, sus bosques seculares ofrecen al nuevo poblador maderas en abundancia, y el ciervo gigante (*elk*), el búfalo, la danta y mil cuadrúpedos más para su subsistencia y provecho; en tanto que las lagunas inmensas están pobladas de patos y de pavos y mil aves acuáticas que proveen de cacería los mercados del norte y sur de la nación. Ahora, el río Ohio cruza aquella comarca de norte á sur, el Mississipi de oriente á occidente, en tanto que al noroeste cinco lagos consecutivos facilitan el comercio interior y por el río San Lorenzo la unen con el mar; últimamente, el ferrocarril del Pacífico acaba de ligarla con California, y por su intermedio con el Asia y Australia. Chicago, la primera ciudad de aquella comarca, llamada la reina del Oeste, si-

tuada sobre el lago Michigán, es una población maravillosa. Hace treinta años no era más que una estación de correos y hoy encierra trescientos mil habitantes; veinte líneas de ferrocarriles convergen hacia aquel centro de la industria; sus negociantes expiden millones de fanegas de trigo y de maíz y millares de cabezas de ganado por día; dos mil vacas, diez mil corderos y quince mil cerdos cruzan diariamente las calles de su feria ó bolsa agrícola, especie de ciudad, que tiene bancos, restaurantes, hoteles, y en que los animales transitan llevados en carros puestos sobre rieles de hierro. Chicago se jacta de haber hecho cambiar de lugar á sus bancos y casas de comercio de mármol sin interrumpir los negocios ordinarios, y su rápido desarrollo la ha hecho vanidosa y soberbia. Chicago pretende medirse con Nueva York y Boston y las tres se hallan de continuo en guerra de palabras por medio de sus periódicos. Nueva York es para Chicago una vieja atrasadísima, y ésta para Nueva York es una cortesana tal, que para nombrarla se dice, *la ciudad del amor libre*. \* Chicago es el emblema del espíritu audaz, aventurero y poco escrupuloso de la joven América. Intelectual y políticamente hablando, Chicago sigue por el camino que ha llevada Boston, y es seguro que llegará á ser un gran centro de luz; aun es probable que venga á convertirse en el

---

\* Este lenguaje de apodos es peculiar al país. Boston es *el eje del Universo*, para ridiculizar el amor propio de sus habitantes; Filadelfia se llama *la ciudad del amor fraternal*; Nueva Orleans *la media luna*; Cincinnati se llama *Pigópolis*, por el comercio de cerdos, etc. Por lo demás Nueva York se apellida modestamente *la ciudad imperial*.

cuartel general del partido libre-cambista que ya se alcanza á divisar en el horizonte político.

La región del Sur la forman los Estados de Virginia, las dos Carolinas, Tennessee, Georgia, Florida, Alabama, Mississippi, Tejas y Luisiana. Esta desgraciada comarca, que fué la víctima expiatoria del crimen de la esclavitud, ha caído en tal postración, que juzgo pasarán muchos años antes de que pueda recobrase. Más adelante espero poder tratar del problema de los libertos, que encierra el porvenir de todo el Sur; y entonces me detendré algo más en tan interesante país. Básteme por ahora observar que el Sur, en mi opinión, tendrá que mantenerse siempre en una situación inferior al resto de la nación, por la circunstancia fatal de que su clima, sobre todo en el litoral y á las orillas de los ríos, es sumamente malsano. Con las facilidades de transporte que existen hoy, tendrán que poblarse y explotarse de preferencia las regiones del Oeste, el Pacífico y los territorios, en que se encuentran climas benignos y sanos; de modo que el Sur tiene relativamente un triste porvenir delante de sí, á pesar de la fertilidad de sus terrenos, que lo hacen producir el mejor algodón del mundo, excelente tabaco, azúcar y arroz en abundancia.

Esta región comprende Estados de una importancia histórica muy grande, sobre todo Virginia, patria de Wáshington y de varios Presidentes después de él. En suma, las dos Carolinas y Virginia representaron hasta el principio de la guerra el papel que hoy están desempeñando Massachusetts y los demás Estados del Norte. Los habitantes del Sur veneran, y con razón, á los estadistas de la primera época revoluciona-

ria, que salieron casi todos de su seno. Nueva Orleans, que es la ciudad más importante del sur, encierra tres clases de población: los blancos americanos, los blancos de sangre francesa y los negros. Los blancos americanos pertenecen á la parte menos pulida de la sociedad del sur, en tanto que los franceses, que forman casi la mitad de la población, son inteligentes, sociables, trabajadores y refinados en sus hábitos. Conservan todavía la lengua de sus antepasados y componen un grupo altamente respetable y valioso.

El Estado de California, que antes de 1848 era para el mundo tan insignificante como cualquiera de los demás Estados de Méjico, se ha convertido hoy en un verdadero emporio de riqueza. Acaso sus inagotables minas de oro son menos valiosas que sus valles templados y caientes, ó que sus fértiles serranías de climas casi idénticos al de la sabana de Bogotá, en que vivir no más es un placer. Los habitantes del interior de este país que se fijan en el interior de California, una vez que han gozado la dulzura y la igualdad de su clima, se resignan con trabajo al cambiante y riguroso del norte. California, Nevada, Oregón y el territorio de Wáshington forman la región del Pacífico. Cuando los americanos compraron á California, apareció el oro en veneros riquísimos: hoy acaban de descubrirse en Nevada minas de plata que no tienen nada que envidiarles.

California produce trigo mejor que Illinois y que Ohio; produce uvas con una profusión y variedad asombrosas. Actualmente se fabrican vinos tintos, blancos y espumosos de excelente calidad y en cantidad bastante para alimentar

un comercio activo, en tanto que se fabrican, por vía de ensayo, delicioso cognac y vino Jerez muy bueno. Ya se han dirigido allí capitales abundantes para explotar el cultivo de la vid, y se han traído semillas y cultivadores de Francia: aquella rica región se prepara á competir de todas veras con las regiones vinícolas de Europa. Mas no es esto sólo; los trabajadores chinos han descubierto que el te se produce allí de superior calidad, y se han hecho ya plantaciones de él en mediana cantidad. Las frutas de California, sus legumbres y sus granos son gigantes, y en las tiendas y museos de Nueva York y Wáshington se exhiben con profusión. Se me asegura que California se asemeja mucho en clima y topografía á nuestro valle del Cauca.

Enclavado entre la región del Pacífico, la del Oeste y el sur, se encuentra un territorio inmenso y casi en su totalidad desierto ó poblado por tribus salvajes. Son los territorios de Nuevo Méjico, Utah, Colorado, Idaho, Montana, Dacotah, el territorio Indio y los Estados de Arizona, Kansas y Nebraska. Por el corazón de estas comarcas, desflorando las nieves de sus cordilleras y recorriendo sus valles profundos atraviesa el ferrocarril del Pacífico, promesa permanente y anuncio seguro de civilización y de progreso. En todo este territorio se encuentra una infinita variedad de climas y de variedades topográficas, desde las altas y frías serranías, abundantes en minerales preciosos y en granito, mármol y carbón, hasta los valles ricos en maderas y propios para el cultivo de todos los frutos que produce la zona templada. En medio de uno de estos valles, en Utah, se encuentra la más floreciente ciudad de toda esta región, la ciudad del Lago Salado, cen-

tro del Mormonismo y residencia de Brigham Young. La civilización desterró á estos rebeldes contra ella al fondo de desiertos entonces inaccesibles, pero que ya hoy ha conquistado.

La división que he hecho del territorio de la Unión es arbitraria; pero ella marca aquellos grupos que en la opinión de los pesimistas del país, vendrán, tarde ó temprano, á convertirse en otras tantas nacionalidades independientes, desmoronando en pedazos esta poderosa República que amenaza reemplazar en el siglo XIX á la República romana de los antiguos.

### III

#### LA GUERRA. — LOS PARTIDOS POLÍTICOS

La guerra americana ha producido una alteración tan profunda en la constitución de los partidos políticos, en el porvenir nacional y en el modo de ser de toda la comunidad, que, á pesar de ser bien conocidos sus rasgos principales, creo conveniente ocuparme en ellos.

En mi opinión, la guerra fué un acontecimiento providencial, que tuvo por objeto la abolición de la esclavitud. Y al decir providencial quiero decir que fué el producto de causas poderosas ocultas que, trabajando en las entrañas de la sociedad por decenas de años, produjeron al fin esa crisis sangrienta y saludable. En el cuerpo humano vemos con frecuencia esta misteriosa operación de principios nocivos en su base, que producen malestar y dolores y que al cabo cul-

minan en un accidente intensamente penoso pero salvador. Si creemos en el progreso, la aceptación de lo que arriba he dicho no tiene por qué parecer aventurada, ni aun á los ojos del más frío racionalismo.

El hecho sí es que vencedores y vencidos se lanzaron uno á otro en la fatal contienda, levantando en alto estandartes muy diferentes de la abolición; el norte llamó á las armas á la nación para restablecer la *Unión como ántes era*; el sur formó sus batallones al grito de *Independencia*. Mas, disipado el humo de la batalla, he aquí que un edificio muy distinto del de la soberanía de los Estados, es el que aparece por tierra. Y entonces todo el mundo comprende que la raíz y esencia de la lucha era aquello que el ejército vencedor, en el calor del combate, desmoronó, por la necesidad de las circunstancias. Y fué esa fuerza interior, que yo he llamado providencial, la que hizo que tras el primer golpe, indeciso, que recibió la esclavitud, se redoblasen los golpes con furor, como un cuerpo que, lanzado por una pendiente, rueda primero lenta y perezosamente para ir adquiriendo con cada golpe nueva fuerza, hasta hacerse irresistible.

Es verdad que en ambos partidos se encontraban quienes comprendieran y aun algunos que confesaran en voz alta, cuál era la verdadera causa del conflicto; pero éstos, en los primeros días de la guerra, componían evidentemente un número limitado. El sur sin duda comprendía bien, en lo general, cuál era el motivo de su rebelión, pero no se atrevía á confesarlo y se escondía tras de la soberanía de los Estados, tema menose scandaloso en Europa, y sobre todo en Inglaterra, de donde esperaban un apoyo de-

cisivo. Sin embargo, Mr. Stephens, Vicepresidente de los Estados confederados, si llegó á confesar paladinamente en uno de sus discursos, que la causa inmediata de la rebelión era la esclavitud.\* En el norte también el pequeño grupo de abolicionistas de Boston, encabezado por Garrison y Wendell Phillips y sus escasos secuaces, si proclamaron, con la elocuencia mística y varonil que les era peculiar, que la guerra no era una lucha pequeña y ruin por el significado de una cláusula escrita en un cuaderno, sino una guerra trascendental y grande por los derechos hollados de una raza de hermanos. Los intereses aliados con la esclavitud eran tan inmensos, que todo el mundo, excepto aquellos pocos lucidos\*\* pensadores, vacilaban y sentían temblar su brazo para descargar el golpe fatal. Mas, á medida que los sucesos del sangriento drama se complicaban, y que el espíritu público había sentido calmar el entusiasmo de los primeros momentos, empezaron á aparecer á los ojos de todos, claramente, dos caminos, únicos desenlaces posibles: secesión pacífica ó

---

\* Mr. Stephens sostenía la esclavitud apoyado en lo que él llamaba un descubrimiento de la ciencia moderna, á saber: la inferioridad *constitucional* de la raza negra respecto de la blanca. Esta tesis era popular en el sur, y para probarla se han escrito volúmenes llenos de erudición. Los sacerdotes en el púlpito aseguraban que los negros no tenían alma. Mr. Stephens ha empezado recientemente la publicación de una extensa obra para probar el derecho constitucional de los Estados á separarse de la Unión, y se dice que ella tiene por objeto real *ahogar* su imprudente discurso de siete años atrás.

\*\* Treinta años atrás, Garrison escribía en el *Liberator*: “.... El porvenir habrá de considerar mis esfuerzos benéficos y mi influencia será entonces bendecida; la POSTERIDAD DIRA QUE YO TENIA RAZON.”



abolición de la esclavitud. El partido de la guerra se dividió entonces: todo el antiguo partido democrático, y con él los hombres de ánimo apocado, se decidieron por el primero; el partido republicano y todos los varones de ánimo fuerte, adoptaron el segundo. Pero es un hecho que el Gobierno, y con él una gran parte de los republicanos, al afiliarse decididamente del lado del progreso, y al hacer inclinar la balanza del lado de la justicia, lo hicieron con el corazón tembloroso y el espíritu triste. La famosa proclama de emancipación del Presidente Lincoln justifica con estas palabras aquel paso gigantesco: “....como una medida de guerra, necesaria y conveniente para subyugar la rebelión.”

Mas, en mi opinión, si la guerra americana no se considera como ejecutada, en todas sus fases, para promover la abolición de la esclavitud, entonces el norte hizo una guerra injusta. Por ambas partes se ha discutido largamente el aspecto constitucional de la cuestión. El sur sostenía que la federación actual era una unión de entidades independientes, cuya independencia obtuvieron al separarse de la madre patria. El norte respondía que esa liga existió en la primera confederación, que se formó al iniciarse la guerra de independencia; pero que esa *liga* de nacionalidades independientes se refundió en la organización de una sola nación, que hizo la convención de 1787, y según la cual, la unión es un pacto eterno, á menos que ella misma, por medio de sus representantes, lo disuelva. El sur negaba la conclusión diciendo que Virginia, al sancionarse la Constitución de 1787, estableció su derecho á separarse de la unión si alguna vez

lo estimaba conveniente, y que igual derecho reclamó Kentucky en 1798.

Tenga razón quien tuviere en esta disputa de abogados, de que lo anterior no da sino los dos argumentos primordiales, el hecho es que la cuestión de los derechos de los Estados, es decir si la soberanía inmanente á los Estados se había disuelto en la *más perfecta unión* de 1787, originó desde el principio acalorados debates, dividiéndose en ellos los hombres más prominentes de la época revolucionaria, y que, por último, se hallaba en tela de juicio al estallar la rebelión.

Mas, caso de que la Constitución, oscura por lo menos, favoreciese al norte, delante del *principio* de la soberanía popular, no parece defendible el que una gran sección que comprende ocho millones de habitantes sea sometida, por la fuerza de las armas, á un Gobierno que le repugna y que detesta, aunque este Gobierno sea el más justo y civilizado de la tierra. Todos los más grandes movimientos políticos en el mundo han sido hasta el día ilegales; es decir, se han hecho en contra de las prescripciones de la ley escrita; y si la *ley* se hubiera respetado por el primer Bruto, ¿dónde estaría la civilización occidental? Es el principio de la soberanía popular el que santifica la independencia de los Estados Unidos; pero ella, á todas luces, fué *ilegal*.

Y es una cosa notable el que la rebelión creció hasta tanto que, ostensiblemente por ambas partes, se mantuvo restringida al estrecho campo de la legalidad. Mas, una vez que el Presidente y el partido republicano hubieron plantado sus tiendas en el campo del derecho á la libertad, á pesar de que con aquel paso se enajenaron la

opinión de casi todo un partido que los había acompañado hasta entonces, los destinos se cambiaron y la victoria protegió incesantemente sus armas desde Vicksburgh y Gettirburgh, que se ganaron simultáneamente por Grant y por Meade el 3 de julio de 1863, hasta la rendición de Lee en abril de 1865.

Le he nombrado á usted el pequeño grupo de abolicionistas de Boston y debo detenerme algo á contemplarlos, porque á la verdad marcan una época gloriosa en el desarrollo del espíritu humano. Son una constelación luminosa de desinterés y de pureza en el cielo oscurecido de la política y el egoísmo modernos. Ellos fueron obreros divinos: consagrados al culto del *principio* en toda su pureza y en todo su absolutismo, jamás descendieron á capitular con sus enemigos para obtener ventajas transitorias, y aquí estuvo su mérito y su fuerza. Su lenguaje ardiente, místico, severo y desnudo como la hoja de una espada, hería el espíritu público por su maravillosa verdad, é irritaba mortalmente á sus enemigos; él no atraía las multitudes, pero fijaba los pensadores. Semejantes al sol en su brillo ofuscador, el pueblo no los seguía por elección; pero todo el mundo seguía su calor vivificante y, después de cuarenta años de lucha sostenida el pueblo entero, sin quererlo, acaso sin advertir la causa, sintió que la esclavitud debía morir y la despedazó. Los abolicionistas intransigentes fueron como un centro poderoso de atracción, que hizo girar á su alrededor las fuerzas vitales de la sociedad. La mayor parte de ellos eran descendientes de los primeros pobladores de Nueva Inglaterra, y con su sangre recibieron aspereza de maneras, severidad de

costumbres, misticismo de ideas y una escrupulosa fidelidad á los dictados de la conciencia.\* Su vida generalmente era ejemplar, sencilla, sobria y laboriosa. Cristianos en el fondo, trataban de arreglar su vida á los mandatos del Evangelio, y eran por lo general, *no resistentes*, ó sostenedores de que *en ningún caso* hay derecho de herir al prójimo.

El padre del abolicionismo radical fué sin duda Benjamín Lundy, oscuro talabartero de Nueva Jersey, que en 1816 publicó el primer periódico abolicionista de los Estados Unidos, *El Genio de la emancipación universal*, y fundó en 1819 la primera sociedad abolicionista. Su asociado y sucesor fué William Lloyd Garrison, que desde 1830, publicó *El Libertador* en Boston, periódico de un vigor y de un talento únicos. Garrison fué el alma del grupo abolicionista, y á la verdad es raro encontrar un hombre tan puro, tan enérgico y tan inteligente en el mundo entero. Sus partidarios se han llamado también *garrisonianos* y por este nombre se distinguen de los demás abolicionistas menos radicales é intransigentes.\*\*

La obra de los abolicionistas empezó en un tiempo en que la esclavitud era sagrada, hasta en el ánimo de los más ilustrados hombres del

---

\* Wendell Philips había estudiado para el foro, y al recibirse de abogado, rehusó prestar el juramento de fidelidad á la Constitución de los Estados Unidos, por sancionar ésta la esclavitud. Por este acto de escrupulosa justicia, el joven abogado tuvo que renunciar á la profesión.

\*\* Wendell Philips, Theodoro Parker, Henry Wright, y W. Pillsbury, fueron los verdaderos jefes del grupo garrisoniano.

norte. En Boston se vieron proscritos como los judíos en Roma ; sus casas se incendiaban, sus personas se apedreaban en las calles, y sus reuniones se disolvían por el populacho. En 1835, Garrison fué arrancado de un meeting abolicionista, y arrastrado por las calles de Boston con una cuerda al cuello, libertándose milagrosamente de la muerte.\* El genio intransigente del grupo puede colegirse por la respuesta que dió Garrison á los que le decían que la Constitución protegía la esclavitud y que él era faccioso. "Digo que la esclavitud es un pecado contra Dios y los hombres ; si la Constitución protege ese crimen, la Constitución es un pacto con la muerte y un tratado con el infierno." \*\*

Acusado de usar un lenguaje demasiado violento, Garrison contestaba : "Decid al que ve su casa presa de las llamas que pida auxilio con moderación ; decidle que arranque con moderación á su mujer del peligro ; decid á la madre que rescate con moderación á su hijo de las garras de un tigre ; pero no me exijáis moderación en la causa que defiende. Sobre esto no quiero

---

\* En esta ocasión sus amigos le propusieron que se defendiesen á balazos, y él les dió esta respuesta : " Prefiero morir á levantar la mano contra otro hombre, aun en defensa propia, y no quiero que mis amigos se valgan de la violencia para defenderme. Si soy asesinado, no por eso dejará de triunfar la causa de la emancipación." Apriionado esa noche, escribió en las paredes de su prisión : " Encerradme como prisionero, pero no me atéis como esclavo ; castigadme como criminal, pero no hagáis de mi persona propiedad. Torturadme como hombre, pero no me azotéis como bestia. Llamadme loco, pero confesad que soy inmortal."

\*\* Esta respuesta vino á convertirse en el lema del partido de Garrison.

pensar, ni quiero hablar, ni quiero escribir con moderación."

El abolicionismo, como una inundación que se ve venir desde lejos y cuyo ruido se escucha á larga distancia, amontonaba fuerzas y materiales de destrucción continuamente. El sur temblaba, comprendiendo instintivamente que aquella onda se había de hacer irresistible, y no esquivaba ni el incendio, ni el saqueo, ni el fraude, ni el asesinato \* para contenerlo. Cuarenta y cuatro años habían pasado desde que Lundy fundó el primer periódico abolicionista, y el sur, para sacrificar otro mártir, John Brown, se conmovía en todos sus ámbitos y ponía sobre las armas mil quinientos hombres, en tanto que el norte se apiñaba á la hora de la ejecución en las iglesias á rogar á Dios por el alma del mártir y por el consuelo de la viuda y los huérfanos. John Brown selló la era de la agresión esclavista y sangrienta y de la propaganda pacífica de los abolicionistas (1860). Y á la verdad que ninguna víctima pudo ser más pura, que aquel tipo del cristiano humilde, sencillo, enérgico y sublime en su desinterés. \*\*

Al principiar la guerra, los partidos se halla-

---

\* De los mártires más notables del abolicionismo, es el reverendo E. P. Lovejoy, humilde y santo varón, que redactaba un periódico abolicionista en San Luis. Varias veces fué destruida su imprenta y en el último ataque que le hizo el populacho, salió él á la puerta y fué allí asesinado sin pretender defenderse, en 1837.

\*\* Preguntado durante el juicio por qué se había lanzado á la rebelión, contestó: "El evangelio dice: 'haz á los demás lo que quisieras que ellos hicieran contigo,' y también dice: 'recuerda á los que están en cautiverio y figúrate que eres uno de ellos.' Yo traté de obedecer lo que mandó Jesucristo."

ron perfectamente bien deslindados, y las facciones, que habían sido tan numerosas durante la administración indefinida de Buchaman, se habían disuelto en los dos partidos nacionales entre los que debía librarse el gran combate. La designación de Mr. Lincoln como candidato del partido republicano, precipitó al partido democrático extremo, y separándose del candidato democrático del norte, Mr. Douglas, proclamaron á Brekinridge, y con él el principio de extensión de la esclavitud á los territorios, con el evidente designio de ser derrotados y, aprovechándose de la rabia que produciría en el sur semejante acontecimiento, lanzarse en la secesión. Cumplido este plan, como lo fué en todas sus partes, el partido de Mr. Douglas se afilió al lado del norte, é hizo causa común con los republicanos, siendo designados bajo el nombre de democráticos de la guerra (*war democrats*). Esta liga obró en perfecto acuerdo durante todas las operaciones de la guerra, hasta que reemplazado el General Mac-Clellan en el mando de los ejércitos, después de dos años de desastres, el partido democrático empezó á considerar perdida la causa del norte, y, aliándose secretamente con el sur, quizo obligar á la conclusión de una paz imprudente, arrojando obstáculos á todas las operaciones y planes del Gobierno. \* Esta hostilidad se hizo declarada y abierta al proclamarse la libertad de los esclavos. Derro-

---

\* El más escandaloso, si no el más efectivo de los obstáculos que el partido democrático opuso insidiosamente al Gobierno, fué el motin de 1863 en Nueva York, para impedir el sorteo de conscritos y en que fueron asesinados multitud de negros, é incendiado un asilo para huérfanos de color.

tado el General Mac-Clellan, que fué su candidato para Presidente en 1864, este partido permaneció virtualmente disuelto hasta la accesión de Mr. Johnson, quien reunió sus fragmentos y pretendió encabezar una reacción contra el norte y las principales conquistas que se desprendían de la guerra.

Por otra parte, el partido republicano obró desde el principio de la guerra con completa armonía, si se exceptúa la censura en que el Gobierno incurrió de parte de los garrisonianos, por su repugnancia á emancipar á los esclavos, y por la remoción del General Fremont, en el departamento del oeste, por haber dictado, sin facultades, un decreto de emancipación ; pero este exceso de celo jamás hizo que se dejaran de prestar por ellos al Gobierno toda especie de recursos y de auxilios.

La cruzada que intentó Mr. Johnson fortificó, es verdad, el partido democrático del norte ; pero no llegó á despertar de su postración al partido vencido en la guerra, el que, á pesar de recibir favores de su mano y, sobre todo, promesas muy halagüeñas, no tuvo bastante magnanimidad para perdonar á él y á los demócratas del norte su antigua hostilidad. Fué este mismo resentimiento el que les hizo rechazar la candidatura de Mr. Johnson para la presidencia en la campaña de 1868, desmoronando así los planes de aquel ambicioso que pretendía ser reelegido.

Triunfante el General Grant en las elecciones de 68 ; dueño el partido radical de la Cámara de Representantes y con una mayoría de dos terceras partes en el Senado ; dominando en casi todos los Estados de la Unión, inclusive los del



sur que se han reconstruido ; después de haber manejado los negocios públicos por espacio de ocho años, considero que su dominación ha llegado al apogeo ; y me parece evidente que hay síntomas de desorganización en su seno. Bastaría contemplar al partido democrático del norte en su aniquilamiento casi absoluto y su impotencia política, para que la preponderancia del partido republicano, en plena paz, haga temer su desorganización. En las repúblicas los partidos no resisten á la influencia disolvente del poder, y es muy bueno que así sea.

El partido republicano se mantuvo unido, al acabarse la guerra, por la traición de Mr. Johnson, que amenazaba su existencia y excitó con razón su más justa alarma. Disipado ese peligro, sin temores por parte del sur, el mar en que navega, á lo menos por cuatro años, aparece sereno y el viento favorable. . . . .

Los ocho años de dominación que lleva el partido republicano han creado en su seno intereses de trascendencia enorme y que, al paso que le han dado y le pueden dar fuerza todavía, acaso lleva en sí el germen de su destrucción futura. El poder ha desarrollado en el seno del partido republicano lo que aquí se llama *corruption*, es decir, el sometimiento de toda consideración al lucro pecunario. Para esto las circunstancias por que ha pasado el país han obrado de un modo muy eficaz. Durante la guerra, el manejo y traspaso de caudales enormes, por necesidad desordenados, provocaba al fraude y la concusión ; las necesidades del ejército exigían contratos gigantescos para vestuarios, armamento y municiones, caballerías, víveres, forrajes y trasportes, y en estos contratos colo-

sales entre el Gobierno y los particulares, éstos, como es natural, llevaban la parte del león. La colección y recaudación de las contribuciones abrumadoras que la guerra hizo necesarias y que el pago de los intereses de la deuda hace aún indispensables, los impuestos sobre el tabaco, sobre el whiskey, sobre las importaciones y sobre la renta; sobre las compras y ventas, etc., desarrollaron un sistema de fraude en escala colosal, para el cual se formaron asociaciones conocidas bajo el nombre de anillos (*rings*); de modo que existen todavía el anillo para el whiskey, el anillo para el tabaco, el anillo para las aduanas, etc., Si se considera que eran republicanos todos los empleados á quienes asaltaba la fatal tentación; republicanos, en su mayor parte, los que por el cohecho medraban, republicanos los oficiales del ejército y que los contratistas republicanos eran preferidos durante la guerra, se verá que el partido entero ha estado y aun está sufriendo una lenta infiltración de espíritu de *corruption* en sus venas. No negaré que este hecho deplorable es reconocido en el seno mismo del partido, que él ha despertado la más justa alarma, y que sus hombres más puros, avaluando en toda su importancia aquel peligro, lo atacan sin descanso. La *Tribuna* ha sido y es incansable en la guerra contra la corrupción: he visto en sus columnas, en grandes tipos, bajo el encabezamiento de *la lista negra*, una lista de los republicanos que en la Legislatura del Estado de Nueva York vendieron sus votos por dinero para cierta empresa de ferrocarril en el presente año. Por desgracia es cierto también que bajo la administración de Mr. Johnson el Gobierno fué *incapaz* de hacer juzgar

á varios empleados que se sabía habían hecho fraude al Gobierno en el impuesto del whiskey. El Gobierno quiso iniciar el juicio; pero el *ring* obró con tal acierto que desconcertó y burló todos sus planes.

Hay una circunstancia que identifica al partido republicano con los intereses monetarios del país y que le da mucha fuerza, á saber, la deuda pública.

Los bonos de la deuda (que llega á dos mil cuatrocientos millones de pesos), ganan interés en oro, y la mayor parte de ellos se hallan en manos de republicanos que fueron los prestamistas en la hora del peligro. Ahora bien, los demócratas abogan porque la deuda sea repudiada en todo ó en parte y porque el interés sobre ella se pague en moneda legal (billetes). La aristocracia monetaria del norte, sostiene, pues, en su mayoría á los republicanos, y esta fuerza es de grande importancia, pues la clase rica de este país es de un gran mérito. Aquí son raras las fortunas habidas por herencia. Una gran fortuna significa una vida de trabajo inteligente y audaz y de rigurosa economía; en algunos casos, es cierto, de habilidad poco escrupulosa; pero estas últimas no llegan al dos por ciento de las fortunas del norte, que se han acumulado merced á esfuerzos honorables y perseverantes.

La administración del General Grant hasta hoy ha sido estrictamente republicana, y, como su jefe, sobria de palabras y modesta.

La décima quinta reforma á la Constitución, que da el sufragio en las elecciones nacionales y de los Estados á todos los ciudadanos mayores de 21 años sin distinción de color, raza, religión

ó nacionalidad, ha concluído la cruzada del partido republicano que empezó por atacar la esclavitud. Dicha reforma ha sido sancionada por doce Estados y probablemente lo será por el número constitucional.

El programa del partido republicano, después de la guerra, puede concretarse así:

Sufragio universal; ó sea la 15.<sup>a</sup> reforma;

Amnistía universal, ó sea la reconstrucción de los Estados rebeldes, obra que todavía no está concluída;

Protección á la industria nacional, ó sea tarifa aduanera muy elevada; y

Escrupuloso pago de la deuda. Arriba he dicho que el partido republicano daba síntomas de desorganización, y así lo creo.

La *corruption* tendrá que producir una reacción de las fuerzas numerosas que encierra aquel partido y que no transigen con el vicio en forma ninguna. El alma del partido, el puritanismo, el verdadero espíritu de pureza democrática, cuya semilla está esparcida en todo el país, tendrá que levantarse amenazante en contra del mercantilismo oficial.

Pero aun más que en lo anterior veo en el proteccionismo el germen de desorganización. La doctrina proteccionista, sostenida hoy y propagada en este país con todo el furor que señaló su época más preponderante en Francia, representa los intereses del norte manufacturero. El sur, el oeste y el pacífico, agricultores y productores de materias primeras, no son *naturalmente* proteccionistas. Además de esto, la verdad del principio del libre cambio entre las naciones no podía ocultarse al espíritu investigador y lúcido de los pensadores republicanos, y ya han saltado

à la arena combatientes decididos, de entre sus más notables caudillos. William Lloyd Garrison, el purísimo abolicionista, y Henry Ward Beecher, el famoso y elocuente predicador, trabaja activamente por la prensa y la tribuna en favor de la doctrina del libre cambio. William Cullen Bryant, famoso y dulce poeta y el más antiguo periodista de Nueva York, redactor del *Evening Post*, es también soldado decidido de esta causa. El *Chicago Tribune*, el primer periódico del oeste, redactado por Mr. Lyman Trumbull, sostiene con entusiasmo la causa de la libertad. Las citas que he hecho son de miembros eminentes del partido republicano y por ellas puede comprenderse hasta dónde se halla minado uno de los principales sustentáculos de él.

El oeste tiene además otra falange que se opone al sistema proteccionista y ésta la componen los alemanes bajo la dirección de Mr. Carl Shurtz. \* Los libre-cambistas contarán, en cualquiera evolución que tenga por base este principio; con el apoyo y auxilio de todo el partido democrático del norte y del sur.

Una vez aplacado el movimiento que hizo organizar el gran partido republicano, es más que probable que la cuestión económica traiga la división á sus filas. Por lo demás, dicho partido encierra la parte joven, liberal, entusiasta, creyente y progresista de la nación.

En sus filas se encuentran los más desinteresados abolicionistas; se encuentran también allí los temperantes ó enemigos del uso de los lico-

---

\* Karl Shurtz, proscrito de Prusia en 1848, se ha hecho una notabilidad americana y hoy ocupa un asiento en el Senado. Hombre eminente y que en la guerra llegó á ser General.

res, que son una clase muy honorable en el país; los partidarios del sufragio de las mujeres, y los trascendentalistas ó filósofos modernos, que combinan el racionalismo religioso con la creencia en la inmortalidad del alma y la caridad cristiana.

La energía y la lógica con que el partido republicano ha llevado hasta el fin el principio anti-esclavista, hacen su mayor elogio. El sufragio abierto á todos los ciudadanos ha asentado sobre bases sólidas y perdurables la República, y hecho imposible la única aristocracia que podría surgir en el país, la aristocracia del dinero. El cosmopolitismo del pueblo y la oposición de intereses, mantendrán perpetuamente la alternabilidad en el Gobierno.

#### IV

##### LA RECONSTRUCCION. — EL PROBLEMA DE LOS LIBERTOS.

Vencida la rebelión, se presentaban dos problemas que resolver: el uno político, el otro social.

¿De qué manera ha afectado el delito de traición las relaciones políticas de los Estados que lo habían cometido, respecto del Gobierno general? ¿Los Gobiernos seccionales rebeldes, legales en su origen, podían y debían permanecer? He aquí el problema político.

Cuatro millones de seres ignorantes, acostumbrados á obedecer, serviles por naturaleza, limitados en sus alcances y exentos de recursos, han

aparecido repentinamente en la escena social en un pie de igualdad legal con la clase blanca, rica, ilustrada, más capaz y acostumbrada á dominarlos. Abandonarlos, es condenarlos á una nueva esclavitud á manos de sus antiguos señores. He aquí el problema social.

Por punto general, la clase blanca del sur, sin excepción, se halló comprometida en la guerra. Los negros eran una fuerza pasiva casi inerte; naturalmente inclinados al norte, pero incapaces de obrar por sí solos. Si no hubiera sido así, una insurrección servil en el seno mismo de la rebelión, habría acabado con ella años antes de la fecha en que terminó.

El Gobierno vencedor resolvió el problema político con la espada y el problema social con el amor.

Estos dos actos, gemelos, han probado en lo sucesivo que ambos se apoyaban en un profundo y verdadero conocimiento de las cosas y de los hombres.

Al vencido traidor todo el peso de la ley, terrible, enérgico, airado, implacable: al liberto inocente, ignorante y débil, protección, hogar, vestidos, alimentos, escuela y amor.

El Senador Fessenden y el Representante Tadeo Stevens fueron los redactores del informe sobre lo que se llamó la "reconstrucción de los Estados rebeldes," y sobre el cual se basaron todos los actos legislativos posteriores que á ella se referían.

La traición política, según ellos, debe tener por consecuencia necesaria una sanción política: la sanción política más natural al tratarse de poblaciones enteras, consiste en privar del derecho de sufragio á los que se han hecho reos.

Pero esta suspensión no puede ir más allá de una garantía satisfactoria de que el crimen no volverá á cometerse. "Permitir, dice el informe, que los rebeldes impenitentes elijan á sus mandatarios, no es otra cosa que traer á la traición, derrotada en los campos de batalla, y sentarla en el Capitolio."

Paréceme que estas tres proposiciones son lógicas y que se alían fácilmente con el espíritu de la república.

Los actos legislativos sobre la reconstrucción dispusieron, en consecuencia, lo siguiente:

"La traición ha desvirtuado los gobiernos seccionales: el territorio rebelde se somete en consecuencia al régimen militar, dividiéndose en comandancias. Los Comandantes militares formarán en cada Estado listas de todos los varones mayores de veintiún años que no hayan tomado parte directa ó indirectamente en la rebelión, y que hayan nacido ó se hayan naturalizado en los Estados Unidos. Todos los varones inscritos en estas listas votarán en favor ó en contra de la convocatoria de una Convención: si hubiere mayoría por la convocatoria, se harán las elecciones de miembros de ella por los mismos votantes. Reunida la Convención, ratificará la décimacuarta reforma á la Constitución nacional y constituirá el Estado de acuerdo con ella y estableciendo un Gobierno republicano. La Constitución se someterá de nuevo á la aprobación de los electores arriba mencionados, y si fuere aprobada por las dos terceras partes de ellos, se enviará al Congreso. Si este Cuerpo la considerare aceptable, y lo creyere oportuno, el Estado volverá á la Unión y elegirá sus empleados locales de acuerdo.



“Ningún empleado local ó nacional tomará posesión de su destino si no pudiere prestar el siguiente juramento, castigándose el perjurio con inhabilidad perpetua y multa y pérdida del empleo.”

*Juramento.*—\*“Juro solemnemente que desde que soy ciudadano de los Estados Unidos jamás he llevado voluntariamente armas contra ellos; que jamás he dado voluntariamente ayuda, protección ó consejo á personas que se hallaren en hostilidad armada contra ellos; que jamás he solicitado, ni aceptado, ni tratado de ejercer las funciones de algún empleo cualquiera bajo pretendidas autoridades en hostilidad con los Estados Unidos; que jamás me he sometido voluntariamente á gobierno, autoridad, potestad, ó Constitución que fuesen hostiles ó enemigos de los Estados Unidos; juro además que hasta donde yo pueda defenderé y sostendré la Constitución y el Gobierno de los Estados Unidos contra sus enemigos interiores y extranjeros; que les seré por siempre fiel y leal, y que este juramento lo hago libremente y sin reservas mentales ó propósitos de evadirlo.”

La décimacuarta reforma, cuya ratificación se exigía como condición indispensable para reconstruir los Estados rebeldes, encerraba dos cláusulas de suma importancia:

“1.º Toda persona nacida ó naturalizada en los Estados Unidos y sujeta á su jurisdicción es ciudadano de los Estados Unidos y del Estado en que residiere. Es prohibido á los Estados expedir leyes que ataquen los privilegios ó inmunidades

---

\* Este juramento se llama el *iron-clad oath*, ó juramento blindado.

de los ciudadanos de los Estados Unidos; les es prohibido privar á álguien de su vida, de su libertad ó propiedad sin un juicio previo, y negar la protección igual de las leyes para todos los asociados.

“2.º Los Estados enviarán sus Diputados á la Cámara de Representantes en proporción al número de sus habitantes, exceptuándose los indios que no pagan contribuciones; pero cuando se negare el derecho de sufragar para electores para Presidente y Vicepresidente de la República, Representantes al Congreso, empleados ejecutivos ó judiciales del Estado y miembros de su Legislatura, á alguno ó algunos de los habitantes varones del Estado, mayores de veintiún años y ciudadanos de los Estados Unidos, ó que de algún modo se coartare el sufragio, excepto por rebelión ú otro delito, la base de la representación se reducirá en una proporción igual á la en que esté el número de estos ciudadanos varones, con el número total de ciudadanos varones mayores de veintiún años de edad en el Estado,” etc.

Como se ve por el tenor de esta modificación y de las disposiciones sobre reconstrucción, domina en ellas la preocupación de que los antiguos rebeldes no puedan adquirir la influencia que habían perdido, para lo cual se les inhabilita, por una parte directamente para elegir y ser elegidos, y por otra se les obliga indirectamente á tomar en cuenta á los libertos, realzando forzosamente su posición social y dotándolos de independencia.

El peligro que temía el Congreso era por demás patente. La guerra, la devastación y la ruina que la siguieron, no fueron bastantes á acabar de

raíz con las pretensiones de una aristocracia habituada al mando y que tenía fe en su derecho. La libertad sin el sufragio es para los libertos un don engañoso, se decían los republicanos, y así era en efecto. No bastaba que el antiguo esclavo tuviese el derecho de edificar su casa al lado de la de su amo; era preciso que tuviese también el derecho de ir con él á la urna electoral. Esto último era la única garantía del primero.

Bien comprendía esto la clase blanca, y la oposición que hizo á la décimacuarta reforma fué tan tenaz y casi heroica como fueron sus campañas en la guerra. Después de la rendición de sus ejércitos, los demócratas del norte estrecharon su alianza con los rebeldes del sur, y se propusieron trabajar de consuno en el sentido de renovar en el hecho por medio de leyes apropiadas y disposiciones casuísticas, la antigua esclavitud. Con este objeto se invocó de nuevo el derecho de los Estados á organizarse, y con humildad decían: "Dejadnos solos: dejadnos organizar nuestros Estados como lo creamos más conveniente." Pero las palabras de Tadeo Stevens, repetidas frecuentemente, anunciaban el peligro: "La traición, derrotada en los campos de batalla, va á sentarse en el Capitolio."

Por último, desesperados los blancos bajo la vara de hierro del despotismo militar, empezaron á ceder, y la opinión se manifestó inclinada á someterse á las condiciones del Congreso para volver á la Unión.

Por lo demás, las condiciones impuestas por el Congreso, si bien parecen duras, eran indispensables: era preciso asegurar las conquistas obtenidas y hacer *imposible* la esclavitud bajo

cualquiera forma. Y el espíritu democrático reina en ellas ampliamente. La voluntad *directa* del pueblo consultada, y consultada repetidas veces, es un rasgo característico del genio democrático que domina en las costumbres del país.

Había un obstáculo. La clase blanca, casi en su totalidad, se veía inhabilitada para ejercer empleos locales ó federales, al paso que la clase negra era *incapaz* de ejercerlos por su absoluta ignorancia y su falta de hábito en la vida política. El norte entonces encaminó hacia el sur una bandada de jóvenes, generalmente abogados de talento y de pocos medios, que, diseminándose por todo el territorio no reconstruido, iniciaron una propaganda de ciencia constitucional y administrativa, para hacer comprender á los novicios ciudadanos sus deberes y sus derechos. Mas, como era natural, la mayor parte de los empleos que estaba en poder de los discípulos el dar, fueron ofrecidos á los maestros, así es que los *forasteros* llenaron los Juzgados, Asambleas y oficinas públicas de los Estados rebeldes.

Esta invasión de la ilustración del norte y esta suplantación (si puede decirse así) de los blancos, exasperaron á un punto imponderable la susceptibilidad altanera de los caballeros del sur. Se acusaba á los forasteros de famélicos especuladores y, como la mayor parte eran en efecto jóvenes pobres, en alusión á su escaso equipaje se les apellidó *carpetbaggers* (maleteros) que no llevaron al Estado sino una maleta de viaje (*carpetbag*): y, en efecto, este apodo permanece y con él se conocen y por él se distinguen aún en los periódicos.

El General Lee se rindió en 1865 y en ese

mismo año se expidió el primer acto legislativo sobre la reconstrucción; pero ha sido tal la resistencia del sur, que hoy, después de cuatro años, todavía quedan cuatro Estados sin ser admitidos en la Unión : Virginia, Mississippi, Ténjas y Georgia. En los tres primeros se están haciendo actualmente las elecciones previas para pedir su admisión en la Unión.

La alianza con los demócratas del norte ha contribuido mucho á prolongar el régimen militar en el sur y con él el desgredo y la ruina de aquella desgraciada región. Esa alianza hizo concebir esperanzas que no se han abandonado sino cuando el tiempo, la miseria, los desengaños y la implacabilidad de los republicanos, han hecho comprender á los suristas que el pasado está muerto y que no podrá volver *jamás*.

La décimacuarta reforma á la Constitución fué un trago amarguísimo; pero cuando vino la décimaquinta reforma, la medida se colmó y el sur clamaba alabando la que antes detestaba. La décimaquinta reforma á la Constitución, que se halla actualmente en consulta de revisión por los Estados, dispone:

“Es prohibido á la Nación y á los Estados el restringir ó negar el derecho de sufragio á los ciudadanos de los Estados Unidos por circunstancias dependientes de la raza, el color de la piel ó por condición anterior de servidumbre.”

El sur, que había considerado atentatorio el que se disminuyese su representación en el Congreso á proporción que se recortase el sufragio á los libertos, quedó herido de estupor al pretendérsele hacer obligatorio el sufragio de los negros, que es el objeto de la décimaquinta reforma. Y de todas partes llegaron protestas al

Congreso encomiando la disposición en que se hallaban de aceptar la décimacuarta reforma.

Mas, no sólo el temor y el desaliento han hecho que los Estados del sur vengan uno á uno á solicitar su puesto en la antigua mesa del hogar que habían abandonado : es que el porvenir no es tan terrible como les aparecía al principio, cuando, tras de la ruina y la orfandad, se asomaba el espectáculo de un despotismo servil. Escenas semejantes á las del valle del Cauca en 1851, que temían los antiguos amos, no han tenido lugar en el sur. Ha habido ruina, incendio, devastación, muerte y horror ; pero jamás con el carácter de retaliación servil : los ejércitos de la Unión han atravesado el país destruyendo hasta la yerba que pisaban sus plantas ; los jueces han confiscado, los consejos de guerra han fusilado y los vencedores en batallas campales han pillado ; pero el populacho no ha reinado ni un día.

Una vez empezado el movimiento de reconstrucción, cuando los blancos se vieron obligados á acercarse cautelosamente al nuevo elemento político que tenían que consultar, se encontraron con una clase singularmente tratable y bien dispuesta en su favor. Así, pues, ha resultado que los negros se han dividido en las elecciones y que una gran parte de ellos ha votado con sus antiguos amos, especialmente en Virginia, la Carolina del norte y la Carolina del sur. Además de esto, los blancos del sur cuentan en su seno un gran número de personajes notables que favorecen el sentimiento de reconciliación con sus antiguos enemigos. Esta facción se halla encabezada por el General Long-Street, que ha aceptado un destino del Gobierno. Ultimamente,

merced á los esfuerzos de estos moderados y á la intervención del elemento democrático del norte, se ha efectuado en algunos Estados una alianza con los más moderados entre los republicanos y generalmente los candidatos mixtos han triunfado en las elecciones en lucha con los radicales *puros*.

Se ve pues que, políticamente, el campo de la reconstrucción está ya claro y el camino abierto. Los rebeldes, tras luchas físicas y morales de dimensiones colosales, han venido al fin, merced á la política de bronce de los republicanos, á reconocer las conquistas de la guerra y á doblar la rodilla delante del nuevo ídolo-*libertad*. La esclavitud ha muerto en las aspiraciones como ha muerto en las instituciones del pueblo. La secesión, la doctrina de derechos de los Estados y de soberanía seccional, si no ha muerto también en las aspiraciones del pueblo, sí se halla relegada á lo más recóndito de su ser y, de seguro, si volviere á aparecer será bajo una bandera totalmente distinta.

¿Y la cuestión social?

Los Estados esclavistas se dividían antes de la guerra en dos clases, por lo que hace al modo de ser especial de la esclavitud. Carolina del norte, Virginia, Tennessee y Kentucky eran productores de esclavos (*slave-breeders*). El negocio allí consistía en criar y engordar esclavos para los mercados de las regiones bajas en que se cultivan el algodón, el arroz y la caña de azúcar. El negociante producía el artículo en sus posesiones, así como se producen potros en las haciendas de la sabana, ó bien hacía excursiones para comprar niños en las plantaciones ó almonedas, los cuales ponía en buenas carnes (como

diría un negociante en ganado), revendiéndolos luego con un fuerte provecho. Los Estados productores de esclavos poseían un suelo estéril y más sano que el de las regiones bajas, encontrándose en estas dos cualidades la causa de la dirección especial que tomó en ellas el comercio de esclavos.

La Carolina del sur, Georgia, Alabama, Mississippi, Luisiana, Ténjás y Arkansas, forman la gran faja fertilísima y húmeda que produce el algodón en primer lugar y luego el tabaco, el arroz y la caña de azúcar. En las plantaciones de esta riquísima región se consumían los *productos* de los Estados antes citados, y ya se ve que aquella producción tendría que ser numerosísima :

1.º Porque sólo los negros pueden resistir el clima deletéreo de estas regiones ; 2.º Porque la demanda de los artículos que producen para el comercio del mundo era *ilimitada*; y 3.º Porque la importación de negros directamente de Africa se hallaba casi totalmente anulada.

Para comprender la magnitud que ha debido asumir la producción interior de esclavos, bastará recordar que el número de éstos en 1790, en toda la Unión, llegaba á 700,000 y que en 1860 había tres millones y medio de esclavos en el sur y cuatro millones de negros libres y esclavos en *solo* el territorio esclavista. La población blanca de los Estados esclavistas llegaba en 1820 á 2,750,000 habitantes, exceptuando á Tejas y Florida que no pertenecían aún á la Unión, y en 1860 llegaba á 6,580,000 ; de modo que la población negra ha aumentado cerca de cinco veces y media, y la población blanca apenas ha aumentado una vez y media, más ó menos. En la región baja ó fértil, naturalmente mortal para los



blancos, y que comprende ocho Estados, la preponderancia de la raza negra sobre la blanca es, por término medio, de 1 y 3/4 á 1, y en algunos Estados, como el de Mississippi, es más de 2 por 1.

Las plantaciones del sur se cultivaban en tiempo de la esclavitud por grandes empresarios dueños de considerable número de esclavos, los que trabajaban en común bajo la vigilancia de sobrestantes ó mayordomos. El plantador del sur llevaba una vida financiera (si puede decirse así) completamente ficticia é insegura. Generalmente gastaba tren de príncipe: su casa se hallaba siempre abierta, y en ella se prodigaba una hospitalidad caballeresca y suntuosa. Su mesa era espléndida, y con frecuencia cruzaba el Atlántico en excursiones á Europa, que colmaban de placer el corazón y de dollars las cajas de dueños de hoteles, joyeros y modistas.

Mas, tan fastuosa vida había ido, por la acumulación de pequeños *déficits* anuales, comprometiendo el porvenir. Entonces el plantador acudía á los negociantes económicos y trabajadores del norte, y tomaba de ellos dinero á intereses enormes, enajenando para su pago las sementeras de sus tierras, ó hipotecando estas mismas. Y resultaba que entre el deudor generoso y el acreedor implacable, se formaba una especie de tela de araña en que aquél se iba enmarañando lentamente hasta quedar prisionero de pies y de manos.

Tal era la situación mercantil del sur, por regla general. La esclavitud era el cimiento de aquel modo de ser, y su abolición era una pesadilla, no admitiéndose jamás como realidad

aquello que había de desquiciar necesariamente el orden social establecido.

En verdad había llegado la situación á hacerse intolerable desde este punto de vista. Los indolentes y ciegos caballeros del sur empezaron á hacerse informales en sus pagos, lo que obligaba á los usureros del norte á duplicar la rata de interés. Se hacían entonces negocios en el norte muy semejantes á los que se hacen en Bogotá con los marchantes de ciertas provincias que se sabe son naturalmente *maulas*: largos créditos, altos precios, intereses enormes. En suma, acaso la idea de libertarse de aquella esclavitud no dejó de contribuir en algo á apresurar la rebelión. Es lo cierto que en varios Estados, una de las primeras disposiciones que se dictaron, después de decretada la separación, fué la de prohibir que se hiciesen pagos por los ciudadanos del Estado á sus acreedores del norte. \*

---

\* En los primeros meses del movimiento secesionista, el famoso negociante A. T. Stewart de New York ofreció, ó se dijo que había ofrecido al Gobierno, un millón de pesos para llevar adelante la guerra; á propósito de esto algunos de sus más fuertes deudores del sur le escribieron que si aquella oferta era efectiva, ellos tenían la intención de no pagarle lo que le debían.

Stewart contestó lo siguiente:

“Parece que la intención de no pagar es casi universal en el sur, con la circunstancia agravante, en el presente caso, de que no es por falta de medios: sea cual fuere la determinación que ustedes y otros tengan en el sur, ella no cambiará mi modo de obrar. Debo mi posición y mi fortuna á las instituciones libres de este país que todos, en el norte y en el sur, gozamos igualmente. Hoy el Gobierno llama á los ciudadanos á defenderlo: aunque yo no he ofrecido un millón de pesos, estoy resuelto á consagrar á su defensa toda mi fortuna, y si fuere necesario mi vida también...” Este incidente es típico de los tiempos.

Sea cual fuere la verdad respecto al modo como eran tratados en lo general los esclavos, por sus amos, es evidente que éstos no merecen directamente la censura que la opinión ha descargado sobre ellos. Un gran número de dueños de esclavos, y acaso la mayoría, eran hombres benévolos y bien dispuestos; pero desgraciadamente el manejo inmediato de los esclavos estaba encargado en las plantaciones á mayordomos ó capataces, con frecuencia negros esclavos también, y la crueldad de éstos y su absoluta insensibilidad hacia los sufrimientos de sus compañeros, son proverbiales. Los esclavos dedicados al servicio doméstico y los que pertenecían á pequeños propietarios, recibían por regla general un tratamiento benévolo y con frecuencia familiar. Pero los labradores de los campos, que formaban la *gran mayoría*, eran tratados con suma dureza.

La parte moral de los esclavos se pervertía directamente por los siguientes hechos que son notorios:

1.º La relajación de los lazos de familia. Los padres se separaban en las subastas de sus hijos y las mujeres de sus esposos. La venta del marido libertaba á la mujer del lazo conyugal, y con frecuencia el amo, teniendo en mira tan sólo su interés, obligaba á la mujer á tomar nuevo compañero. Esta abominable profanación era sancionada por la iglesia y el sacerdote, quien al unir á dos esclavos en santo matrimonio, y exhortarlos á ser fieles el uno al otro, decía: “hasta que la muerte ó la *inexorable necesidad* os separe.” Las mujeres añadían á su precio cuando eran *buenas criadoras*; y un esclavo hermoso y bien hecho gozaba de las prerrogati-

vas y fueros que se conceden en una yeguada al caballo padre;

2.º La ignorancia sistemática en que se les mantenía. Aprender á leer y escribir era estrictamente prohibido en las plantaciones bajo las penas más severas. En suma, era el pecado más grave que se podía cometer después del de insubordinación. Un libro en poder de un esclavo era un *cuerpo de delito* concluyente. \* De religión no se les enseñaba sino lo bastante para fortalecer el principio de autoridad, á lo que se unían prácticas y tradiciones africanas;

3.º La degradacion individual que resulta de la falta de ejercicio de la propia voluntad y de la vida dura y sin objeto que llevaban los esclavos.

Un día en la plantación lo describe del modo siguiente Frederick Douglas, acaso el único ejemplo que hay en el país de un esclavo escapado á la servidumbre y educado por sí solo hasta llegar á una posición distinguida:

“Viejos y mozos, dice, hombres y mujeres, casados y solteros, se extendían mezclados de noche sobre el suelo húmedo de la casucha, envuelto cada uno en su frazada. La noche se recorta por ambos extremos. Generalmente los esclavos trabajan mientras hay la menor luz y se acuestan tarde por tener que cocinar su ración y remendar sus vestidos para el otro día, mientras

---

\* Frederick Douglas, esclavo prófugo, que se ha elevado á una verdadera posición en el norte, refiere cómo su amo montó en la cólera más violenta por haber encontrado un día á su mujer enseñando á Douglas á leer la Biblia. “Las negros, decía, no deben saber más que la voluntad de su amo: enseñarles algo es dañarlos para siempre: dadles el pie y se tomarán la mano.”

que á los primeros albores de la mañana, el cuerno del sobrestante los llama al trabajo.

“La tardanza en levantarse hace castigar más esclavos que cualquiera otra cosa. El sobrestante, armado de su látigo, se sitúa en la puerta de salida para castigar al que se tarde un poco. Al sonar el cuerno, hay un tumulto hacia la puerta y el que por desdicha sale último de todos, está seguro de recibir un latigazo. Las madres criando podían venir á las diez á alimentar á sus hijos; pero á veces se las obligaba á llevarlos al campo, donde los dejaban en los rincones de las cercas, mientras duraba el trabajo: todo para no perder tiempo. El sobrestante recorre la plantación á caballo, acompañado siempre de un látigo de piel de vaca y una vara de caña. Los esclavos llevan consigo el almuerzo que toman en el campo. El alimento del esclavo es un pan de harina de maíz y agua asado al rescoldo, á veces se añade un pedazo de puerco ó un par de arenques salados; á la comida hay un corto descanso, que se emplea de varios modos. Unos se acuestan al aire y duermen, otros se juntan en grupos á conversar, otros remiendan y cosen sus harapos; pero bien pronto asoma el sobrestante arreándolos. La confusión es tal que todos ruedan aquí para levantarse allí, atropellándose unos á otros: y así, desde las doce del día hasta la noche, el rebaño humano está en movimiento tras del pesado arado, sin esperar recompensa, sin sentir gratitud, sin amor por los hijos, sin esperanza humana de mejorar de condición; nada, sino el temor del látigo. Así acaba hoy un día para empezar mañana otro igual.”

## IV

## LOS LIBERTOS. — LA OFICINA DE LIBERTOS

El contraste que en el otra parte he hecho notar entre las costumbres del norte y del sur, en nada era más hiriente que en los hábitos domésticos de las clases acomodadas. Mientras que en el norte la tradición y la economía obligaban á las gentes á servirse á sí mismas hasta un punto que para nosotros sería raro, en el sur la abundancia de criados y el dominio que sobre ellos daba la propiedad, habían hecho contraer hábitos de holgazanería y de indolencia fabulosos. Las señoritas ricas vivían rodeadas de camareras que les hacían innecesario el más ligero esfuerzo: muchas de ellas llegaban á una edad avanzada sin haberse ajustado por sí mismas el vestido, ni haber peinado sus cabellos con sus manos, ni aun inclinándose á alzar del suelo alguna cosa. Entre los hombres, el papel que asignaban á sus criados no era menos complicado. En los calores del verano, cuando los caballeros se reclinaban en los corredores cubiertos de verdura á fumar deliciosos cigarros, y gustar los mejores vinos del mundo, los esclavos, de pie, con grandes abanicos de plumas de pavoreal, refrescaban el aire y espantaban los mosquitos. La servidumbre en las casas de ricos plantadores era tan numerosa que se hacía incómoda. La cocina se atestaba de cabezas rizadas de todas edades y tamaños, desde el viejo esclavo blanco de canas que todos, desde el amo, llenaban de consideraciones y cuidados, hasta el

chicuelo de un año que en la completa desnudez del paraíso andaba como gatillo metiéndose dondequiera. Por lo demás, la abundante y delicada mesa, la partida de caza, el baile, los vinos y las frutas, con otras golosinas menos inocentes, se dividían el tiempo del feliz plantador, en tanto que sus esclavos trabajaban duramente para proporcionarle tantas satisfacciones,

Nada más hospitalario, más alegre, más cordial y más fastuoso que la sociedad del sur. Una vida fácil, ociosa y sin cuidados, un temperamento personal, ardiente y generoso, y el contacto con la más refinada sociedad europea, hacían de los suristas los más deliciosos compañeros.

Pero era un templo de rosas elevado sobre un cimiento inseguro. Compréndese, pues, con tales hábitos, cómo sería de irreparable y de terrible el cambio que sobrevino con la guerra y con la abolición de la esclavitud.

Los palacios presa de las llamas, las plantaciones destruidas, los famosos caballos muertos de fatiga, los vinos generosos arrojados á la calle, el crédito perdido, la servidumbre dispersada; en una palabra, la *miseria*, la más absoluta miseria sentándose en el lugar del lujo y la opulencia pasadas. Manos delicadas manejando el arado y el azadón, talles flexibles y lánguidos inclinados todo el día sobre el hogar ó la costura. Y luego hijos, hermanos y padres muertos en los campos de batalla: fuera de la casa la grita de vencedores implacables, y el canto salvaje del liberto que celebra su resurrección en la holganza y el ocio, bienes supremos de que jamás había disfrutado.

La retaliación efectuada en el valle del Cauca,

los esclavos azotando á los amos, tiene una desnudez de venganza que horroriza. Allí hay pasión humana, no hay Providencia divina. Pero la retaiación del sur tuvo en su sombría grandeza un sello de enseñanza divina que enmudece y humilla. El negro en el ocio, en la holganza y en la orgía: una gran nación abriendo generosamente sus tesoros para darle de balde hogar, vestidos, alimentos y fuego: y la antigua aristocracia trabajando á su lado con las manos, en esos mismos campos regados con el sudor y hasta con la sangre de los libertos, es un espectáculo que sugiere profundas meditaciones.

Veamos de qué manera la Nación abrió sus tesoros para proteger al ignorante y al débil.

Se creó lo que se llamó *freedmen's bureau*, oficina de libertos, cuyo objeto, según las palabras de la ley, era el de "ayudar á los antiguos esclavos á fin de que la libertad que se les ha concedido sea para ellos personalmente provechosa, y benéfica para la República."

La ley creaba una oficina encargada de ejercer y de llevar á cabo la más completa vigilancia y protección sobre la suerte de los negros. Esta oficina se puso bajo la dirección del General Howard, hombre notablemente religioso y benéfico, á quien por esto se le apellidó el General cristiano. La oficina de libertos debía dar alimentos y vestido á los negros desamparados; debía dividir las tierras baldías de los Estados, las propiedades rurales confiscadas y las que pertenecieran al Gobierno por cuenta de contribuciones atrasadas no pagadas, y formarlas en pequeños lotes. Estos lotes ó porciones se debían enajenar de tres maneras: ó bien en venta simple á los liber-



tos pobres, ó bien en venta y arrendamiento combinados, de modo que al cabo de cierto tiempo el arrendatario se convirtiese en dueño ; ó bien en venta abierta á todo el mundo para con su producto formar un fondo destinado á la educación de los libertos. La oficina debía además establecer hospitales, asilos, y refugios para los enfermos, y escuelas para los ignorantes. Debía ejercer su vigilancia para que á los negros no se les atacasen sus derechos políticos y civiles y últimamente para forzar en la sociedad aristocrática del sur aquella igualdad que la ley reconocía.

La oficina de libertos no ha tenido un resultado muy brillante, pero sí ha respondido á la idea que la originó. Evidentemente ha protegido á los negros, y por medio de auxilios oportunos ha impedido desbordes que la miseria y desorden del país hacían inminentes al acabarse la guerra. El odio en que ardía, y de que aun son víctimas los negros por parte de los blancos, era tan feroz, que sin la interposición del brazo federal, aquellos infelices habrían sido en muchos distritos cazados como fieras. La misteriosa organización del *Ku Klux Kan*, que todavía no ha desaparecido, se formó exclusivamente en contra de los negros y su objeto era destruir la raza odiada. En los primeros momentos después de la guerra, los negros, á quienes se consideraba como los autores inocentes de tanto desastre, incurrieron en un odio feroz de que sólo la protección oficial pudo salvarlos. Sus enemigos eran más inteligentes que ellos, eran valientes, poco escrupulosos y se hallaban agueridos, avezados á la fatiga, y al mismo tiempo animados por el más cruel resentimiento. Los

negros son estúpidos, más estúpidos aún á causa de la esclavitud ; son cobardes, dulces por naturaleza y se hallaban bisonos en el manejo de las armas. La protección, pues, fué oportuna y efectiva.

Calmados los ánimos, restablecida hasta cierto punto la confianza, la oficina de libertos, que por los gastos enormes que causaba, habia suscitado una violenta oposición, cesó en el año pasado su misión de protector, manteniendo únicamente la de promotor de la educación entre los negros.

El grande empeño y los fuertes gastos que se han hecho en pro de la educación de los libertos, si bien dan una muestra del espíritu progresista de los americanos del norte, se hacían también necesarios para evitar los desbordes que una libertad repentina podría engendrar á no hallarse templada por la educación.

Se ve, pues, que la clase negra, suavizada tradicionalmente y personalmente odiada, envilecida y mantenida en una ignorancia sistemática, en vez de lanzarse á la venganza se apiña humilde á las escuelas. Este hecho hace su mayor elogio. El negro, según la opinión de personas competentes, aprende con notable facilidad los rudimentos, pero su cerebro no digiere un alimento complicado, y después de cierto punto permanece, en lo general, estacionario.

El Secretario de la Guerra, en su informe al Presidente en el corriente año, trae algunos datos notables sobre los libertos y de ellos copio lo siguiente:

“..... La oficina de libertos ha socorrido hasta 30 de junio de 1869, 584,178 personas. Todos

los hospitales se han cerrado y bien pronto no quedará sino uno en el distrito federal... Aparece que del número total de los libertos, uno en doscientos, ó un medio por ciento, han sido alimentados y vestidos por el Gobierno. Se aconsejó á los libertos que hiciesen contratos escritos con sus patrones, los cuales eran explicados y debían ser aprobados por un oficial del ejército. En un solo Estado se completaron así más de 50,000 contratos. El trabajo de los libertos es el que ha producido casi todos los frutos alimenticios que se han consumido en el sur y además gran cantidad de arroz, azúcar y tabaco para la exportación, y cerca de dos millones de balas de algodón por año, sobre los cuales se pagaron en la Tesorería de los Estados Unidos contribuciones que llegaron en 1866 y 1867 á más de 40,000,000 de pesos."

"En muchos casos los libertos se asocian y compran tierras para cultivarlas en común. Tienen mucho interés en hacerse propietarios rurales, y no hay duda que uno de los más eficaces medios de su elevación se halla en la posesión de tierras y casas para habitar (*homes*).

"Pero su más premiosa necesidad es la educación y á ella se ha dedicado una atención preferente. Hay una escuela normal en cada Estado, varios colegios en el país y una Universidad en el distrito federal." \*

"Los libertos hacen cuanto está en su poder para educarse: el año pasado desembolsaron voluntariamente por enseñanza y construcción

---

\* La Universidad de Howard, que tiene 240 alumnos y se halla montada al nivel de las más adelantadas. Hay una escuela práctica de agricultura y una escuela de jurisprudencia, además de las clases usuales en estos planteles.

de edificios para escuelas, cerca de 200,000 pesos."

Actualmente no se puede decir que el sur se halle en una situación halagüeña; pero sí es un hecho que las complicaciones sociales producidas por una repentina transición se hallan en vía de solución. La clase blanca se reconcilia, tanto con el nuevo orden de cosas como con sus nuevos hermanos, al paso que la clase negra acepta su elevación con pleno conocimiento de su magnitud, y se prepara á hacerse digna de ella por medio de la educación. En el presente año el sur ha producido una cosecha de tres millones de balas de algodón que á los precios actuales representa casi el mismo valor que los 5,000,000 que producía antes de la guerra. La cosecha del tabaco ha producido una contribución al Gobierno de 4,000,000 de pesos.

Todos estos hechos son consoladores: pero la suma de capitales destruidos, el desgredo y los golpes morales que han amargado el espíritu y agotado los recursos de las gentes más notables del sur, y la desorganización del trabajo, son circunstancias que harán lenta y trabajosa la resurrección de aquellas comarcas. La desorganización del trabajo es para mí una circunstancia casi tan deplorable como el rencor latente de la aristocracia humillada. La clase negra era *exclusivamente* la que labraba la tierra; pero las plantaciones, como ya se sabe, se explotaban por grandes empresarios, dueños de centenares de esclavos y que manejaban un gran capital. Arruinados éstos y libertados sus esclavos, sus fincas han quedado sin cultivarse y la producción está buscando las pequeñas propiedades, encontrando con ellas todos los obstáculos inhe-

rentes á empresarios novicios y á capitales escasos.

Sin embargo, el norte y la nación entera tienen fijos sobre el sur los ojos y se preparan á darle un impulso industrial poderoso. El mes pasado se reunió en Louisville, Kentucky, una convención comercial á la que concurrieron representantes de todos los más acaudalados negociantes de la República, y la cual se puede decir que simbolizó los esfuerzos y los planes que se consideran más eficaces para regenerar el sur. Resolvióse en esta convención:

1.º Que los capitalistas del norte suscribirian las sumas necesarias para limpiar el lecho, reparar las compuertas y en lo general hacer expedita la navegación del canal del Erie, que une el lago de este nombre con el río Ohío y por él facilita la salida hacia el norte y oeste de los productos de los Estados que riegan el Misouri, el Mississippi y el Ohío. Esta suscripción sube ya á muchos millones de pesos. Sea dicho de paso que la grande utilidad de los canales, por los cuales el transporte es muy lento, á pesar de su coexistencia con los ferrocarriles, depende de la baratura del flete, especialmente para los artículos de mucho volumen y poco valor, como son los frutos, los cereales y el carbón mineral.

2.º Que el Congreso debería auxiliar eficazmente la apertura de un canal que uniese el río Ohío, cerca de su desembocadura en el Mississippi, con Norfolk, Estado de Virginia, en el Atlántico. Esta empresa colosal, formaría una arteria invaluable que cortaría por mitad los Estados de Kentucky, Tennessee, la Carolina del norte y parte de Virginia. Su extensión sería de más de

800 millas, y su costo cerca de 20,000,000 de pesos.

3.º Promover en Europa la formación de líneas de vapores en conexión directa con los Estados del sur y que tocasen en Savannah, Georgia, ó Charleston, Carolina del sur.

4.º Promover la importación de chinos en el sur. Un agente chino, Koomanschapp, dueño de una casa encargada de exportar chinos, ha acometido ya la empresa y bien pronto llegará la primera remesa de asiáticos al sur.

Sobre la utilidad de este paso las opiniones están divididas, considerándose por muchos peligrosa la rivalidad que se suscitara con los negros, que se verían supeditados por la baratura y eficacia del trabajo mongólico, no menos que por la sobriedad de hábitos de los asiáticos. Créese por otros, al contrario, que este peligro excitara la actividad de la raza negra, por naturaleza indolente, manteniéndola en perpetuo alerta.

Los remedios que la convención de Louisville aconseja, son en mi opinión los más eficaces y prácticos. La INDUSTRIA es, por lo menos en este país, la gran fuerza vital que cicatriza las heridas y neutraliza los ataques de fuerzas corruptoras ó disolventes.

He visto en la vida política de los Estados Unidos y en la práctica de las instituciones republicanas, en medio de grandes virtudes grandes vicios. El fraude, la venalidad, la corrupción, el favoritismo y el espíritu de partido se desarrollan en la vida política con un vigor proporcional á la magnitud física y moral del país. Hay varias fuerzas enérgicas que aquí quiebran las olas anarquistas y hacen navegar, orgullosa y erguida

la nave del Estado, y una de las más poderosas, acaso la primera, es en mi opinión el espíritu de industria y de trabajo.

Antes de concluir este artículo quiero mencionar, entre los apoyos poderosos que ha encontrado la educación de los negros en el sur, el nombre de JORGE PEABODY, que acaba de morir en Inglaterra. Fundó él en Baltimore la institución que lleva su nombre, encargada de promover la educación de la juventud en el sur, y poco antes de su muerte añadió á las cuantiosas sumas que había donado, un millon de pesos para que se dedicasen á la educación de los negros.

Este hombre eminente se ha visto durante su vida objeto de las mayores ovaciones, y á su muerte, los potentados de la tierra han regado de flores su cadáver. El primer ministro de Inglaterra, hablando de las probabilidades de una guerra con los Estados Unidos, se pregunta cómo será posible levantar el brazo contra la patria de Peabody, y buques de guerra de las principales naciones del mundo conducen en estos momentos sus restos mortales al través del océano, hacia la humilde tumba que él mismo se señaló en Salem, Estado de Massachusetts. Pero, si bien todo esto demuestra que el mundo progresa moralmente, dudo mucho que para su espíritu inmortal sean tan gratas estas demostraciones de los grandes de la tierra, como serán las emociones de gratitud de los millones de huérfanos y desvalidos á quienes su munificencia y su sabiduría han alimentado y vestido el cuerpo, y lo que es más aún educado el alma.

## V

## LOS ENEMIGOS DE LA UNION — EL DINERO

Una nación tan vasta, tan rica, tan variada y tan libre como ésta, tiene que desarrollar en su seno enfermedades que amenacen su existencia. Una reunión de todos los pueblos de la tierra, de los cuales cada uno trae sus especiales preocupaciones, sus vicios, sus tradiciones y pasiones; reunión formada en un suelo casi sin límites, moral ó físicamente, tiene por precisión que engendrar luchas poderosas y que excitar el espíritu humano á un extremo casi alarmante. Así es en efecto. La actividad febril de este pueblo, su sed de emociones, su incansable locomoción y su audacia indescriptible, deben atribuirse á la exuberancia de vida y á la plenitud de libertad de que se goza en el país.

Antes de la guerra, el mundo ya sabía que la grande Unión americana, navegando á toda vela, había de tropezar algún día con el escollo de la esclavitud, y sus enemigos esperaban ansiosos ese choque que habría de producir el naufragio, en tanto que sus admiradores esperaban con no menos turbación el momento solemne que habría de poner á prueba en el mundo el sistema republicano moderno. Llegó el conflicto, el barco se estrelló; pero, desmantelado y jadeante, salió entero de la lucha, y vencedor. Mas á medida que la nación crece en poderío, se dibujan en la superficie rasgos repugnantes que demuestran luchas internas. Ya se anuncia por unos que el país se estrellará en el centralismo, ó sea la



reacción del movimiento federal; otros profetizan que será el espíritu seccional el que arrancará al Oeste y al Pacífico con un esfuerzo tal, que no podrá resistirlo el Norte solo; otros *esperan* que el sentimiento aristocrático, representado hoy por el Senado, pretenda establecer una oligarquía, que será la muerte de la República; muchos anuncian que será la plebecracia la que envolverá el país en sus ondas anárquicas, en tanto que un gran número pretende alcanzar á ver el cetro de un Emperador en un porvenir no muy lejano; y en fin, la parte más avisada mira con temor al *dinero* como una peligrosa enfermedad del sistema, merced á la cual no sólo los ya citados, sino otros muchos males pueden echar por tierra con el tiempo este hermoso edificio.

Llámanse *corrupción* en este país la influencia ilegítima del dinero en la administración de los negocios públicos. Nuestra palabra *corrupción* no se adapta con bastante exactitud al significado que ella tiene en inglés; pero la usaré á falta de otra mejor. *Corrupción* es más que *cohecho*, porque expresa el mal social, no solamente en los hechos personales de compra-venta (que es el significado de cohecho) sino también en la sujeción universal indirecta á la influencia del dinero, y en el ejercicio actual de dicha influencia.

Hay países en que el empleado inicia el negocio: éstos están heridos como el leproso, por un mal incurable. En los Estados Unidos el dinero está hoy seduciendo los negocios públicos. El combate está teniendo lugar en estos momentos, y es su resultado probable el que llena de temor á más de un hombre de bien.

El desarrollo material del país, tan rápido y brillante, al mismo tiempo que la sed de emociones y la inteligencia de sus hijos, han producido este fenómeno: fortunas enormes en manos de hombres jóvenes.

Un hombre que al cabo de diez años de trabajo, y cuando apenas cuenta de 30 á 40 de edad, se encuentra con un balance de dos ó tres millones en casa de su banquero, es un elemento peligrosísimo en la sociedad. ¿Por qué? Porque se halla dueño de una fuerza poderosa que no ha aprendido á manejar correctamente, y á esta situación social atribuyo el origen de la corrupción en el país.

Un millonario en los Estados Unidos es por lo general un ser digno de estudio.

Cabeza clara, sagacidad esencialmente yankee, actividad incansable, audacia infinita.

¿Qué hacer con varios millones ociosos en casa del banquero?

La glotonería y el refinado sensualismo de los libertinos de Roma no se adaptan á la sobriedad de sus hábitos industriosos ni á su excelente salud; los primeros puestos de la República están lejos aún del alcance exclusivo del dinero: el arte no tiene encantos para su educación prosaica y práctica, y la ciencia no encuentra seducciones para su cabeza acostumbrada á guardar en el bolsillo el fruto de sus meditaciones; la caridad no excita su corazón egoísta, y los viajes carecen de atractivo para su espíritu patriota y exclusivista. Mas la fiebre de las emociones lo devora. Entonces ensancha el círculo de sus aspiraciones dentro del límite de sus hábitos, y los *negocios* se desarrollan en una escala fabulosa. Los *negocios par excellence* del millonario

son la bolsa, los ferrocarriles y los vapores. Los grandes golpes de bolsa excitan su temperamento y lisonjean su amor propio. Hay algo de las emociones de una batalla campal en un golpe de bolsa que trastorna la comunidad entera, que esparce á todos lados el espanto y la confusión, y en la cual se exponen la vida y el honor (el capital). Las emociones del jugador á la bolsa son el *non plus ultra* de la vida agitada é incierta que caracteriza la sociedad americana en algunas de sus faces.

Las empresas de ferrocarriles están llamadas á producir nuevas y enmarañadas cuestiones en la economía social. Las compañías de ferrocarriles participan de todas las ventajas de la iniciativa y el interés personal, sin ninguno de sus inconvenientes. Sagacidad, laboriosidad, economía, audacia, inteligencia, todo se encuentra en el consejo de hombres avezados y llenos de habilidad que dirigen la empresa. Pero ella no parece como ellos, para ver el fruto de largos años de trabajo diseminado en una familia numerosa; ó un capital entero evaporado en un momento de orgullo ó de locura. El ente sin nombre que se llama *la Compañía* vive para siempre, y á medida que el país progresa, su importancia y su riqueza se extienden y aumentan sin *que nada* contribuya á desinflar el globo que crece y crece diariamente.

¿Hasta dónde llegará esta expansión? He aquí lo que muchos se preguntan con temor.

Dice Mr. Charles Francis Adams en un artículo sobre los problemas que ha producido la extensión de las compañías de ferrocarriles:

“Hace treinta años no había compañía en este país que manejara un capital de más 5.000,000;

la compañía de ferrocarril más rica manejaba un capital de \$ 4.379,225, y la renta más crecida en ferrocarriles era de \$ 427.288. Diez años más adelante, en 1849, no había compañía que tuviera un capital de más de \$ 10.000,000. En 1859 hubo una compañía que liquidó 35.000,000 de capital, y desde entonces data la época del crecimiento rápido. En cuanto al desarrollo de los últimos diez años, ya se ha dicho lo bastante. Añadiré, sin embargo, que al fin de 1869, el ferrocarril *Unión del Pacífico* liquidó más de \$ 90.000,000, y el *Pacífico del centro*, 75.000,000; y que cada uno de éstos tenía en reserva un capital no suscrito de 90.000,000, para cualquiera contingencia. Más aún, una compañía que no traspasaba los límites de un solo Estado, liquidaba en el mismo año un capital de \$ 104.673,999, sobre el cual había obtenido el año anterior una renta de 20.000,000."

El ferrocarril de Erie representa 90.000,000 y el de Hudson Harlen 75.000,000.

Si se considera que estos ferrocarriles atraviesan centenares de millas, que forman las arterias de la vida industrial del país y que dan trabajo y alimento á millares de empleados, se verá cuál es la influencia que en la sociedad y en la política tienen irresistiblemente que ejercer.

Antes de que el genio de la empresa se hubiese comprendido bien, los ferrocarriles se perjudicaban unos á otros por la competencia; pero ulteriormente se ha descubierto lo que se llama consolidación, ó combinación en que las líneas que corren en idénticas direcciones, ó que se cruzan, combinan sus intereses, y en una oficina central reparten sus productos brutos día por día ó periódicamente. Esta idea ha producido

también la amalgamación de varias compañías en una. Esta amalgamación, y con ella el monopolio de los trasportes, forma el sueño de oro de los empresarios y accionistas.

“Si todos los ferrocarriles del país, dice Mr. Adams, se consolidasen en una sola Compañía, la influencia de una sola corporación representaría un ejército de 450.000 empleados, un capital de 2.000,000,000 de pesos, y una renta anual de 400.000,000.”

El *subsidio* es el otro sueño de oro de los empresarios de ferrocarriles. Subsidio en tierras ó en especie; subsidio nacional ó de los Estados.

La amalgamación y el subsidio necesitan la acción legislativa, y de aquí data la influencia ilegítima del dinero en las asambleas populares. Tras de los ferrocarriles han venido multitud de empresas industriales que se apiñan á la puerta de las Asambleas ofreciendo sus gajes.

El Congreso y las Asambleas de los Estados se hallan asediados por especuladores que se llaman *lobby-men* (*lobby* son los corredores ó pasadizos al rededor del salón en que se delibera); estos *lobby-men* son en definitiva *corredores de leyes*, y el que tiene interés en que se apruebe ó se niegue un proyecto, se dirige á estos *lobby-men* y ajusta con ellos su precio, como se hace con un negociante de papeles ó de granos. Bien se comprende cuál será la suma de intrigas que pondrán en juego aquellos especuladores.

Parece fuera de duda que hay corporaciones en algunos Estados en que, no uno sino muchos miembros venden desvergonzadamente sus votos á los que tienen interés en proyectos privados, ó, como diríamos nosotros, *proyectos con uñas*.

Las Legislaturas de New York y Pensilvania son reconocidamente corrompidas.

Mucho se habla de la corrupción del Congreso ; pero en sentir de opiniones respetables, el primer Cuerpo de la Nación, bien que atacado por el mal, aun no se halla invadido por entero.

Existen, es cierto, varios *lobbis* en el Congreso nacional. Hay capitalistas de quienes se sabe que han hecho su dinero con aquel negocio, y todavía un tal Mr. Tweed, político muy notable de New York, se designa por el apelativo de “el rey del Lobby.” Pero no me parece probado que el Congreso en general sea accesible. La existencia de los corredores no prueba nada en su contra. Ellos se valen de mil tretas para hacer dinero ; una, por ejemplo : A, que está interesado en que un proyecto de ley se apruebe, se dirige á B, corredor, en busca de votos ; B, averigua que C, D y E favorecerán el proyecto por creerlo sinceramente aceptable, y entonces vende dichos tres votos á A, bajo la más estricta reserva. O bien, B, corredor de leyes, se dirige á A, que está interesado en favor del proyecto, y á X, que trabaja en contra, y les vende á ambos los votos de los Diputados P, Q y R, con la condición de que si no votan como él garantiza, no tienen obligación de pagarle, y así, por activa ó por pasiva, logra igualmente aumentar su capital.

Pero el método más común á que apelan los *lobby-men*, es el que se llama aquí *log-rolling*, que se puede traducir *ayúdame, que yo te ayudaré*. Consiste éste en el cambio de votos, y es en la viveza y la intriga para combinar los votos donde estriba el negocio de los corredores de leyes. Este sistema no es desconocido en Bogotá, y se reduce á trabajar por el proyecto de A, con

tal de que A trabaje por mi proyecto. El sistema tiene tres facces : "1.<sup>a</sup> Ayúdame á pasar mi proyecto, y yo te ayudaré á pasar el tuyo; 2.<sup>a</sup> si no me ayudas en mi proyecto, yo no te ayudo en el tuyo; 3.<sup>a</sup> si le haces la guerra á mi proyecto, yo le haré la guerra al tuyo."

Se atribuye á Mr. Jefferson el empleo, por primera vez, de este sistema que él llamaba "arte de hacer tragar píldoras."

Mas es un hecho que cuando los votos se arrancan por consideraciones independientes del bien público, ya sean éstas personales ó locales, la integridad de los Diputados no es completa y la puerta se halla abierta para toda especie de transacciones deshonorosas. El cambio de votos es, pues, decididamente el primer paso en un sistema de venalidad que puede ser fatal para la República.

Cada uno de los miembros de la Cámara de Representantes tiene derecho de designar uno ó dos alumnos para el colegio naval de Anápolis, y esta elección es codiciada ansiosamente. Hace pocos días apareció en el *New York Times* un aviso concebido así:

"ACADEMIA NAVAL DE ANAPOLIS. Hay una vacante que debe llenarse en junio. — Los aspirantes que dispongan de recursos pueden dirigir sus cartas á "Diputado número 144, oficina del *Times*."

La Cámara de Representantes ha ordenado que se investigue este asunto y en la discusión que sobre ello tuvo lugar se habló de varios casos en que se acusaba á los miembros de vender aquellos puestos por dinero.

El Gobernador de Luisiana hace apenas dos semanas, que en un discurso público aseguró

que en dos ocasiones, ocurridas en esos días, se le habían ofrecido \$ 100,000 por sancionar dos leyes que él había objetado.

El año pasado, en Albany, un financista famoso gastó \$ 250,000 para hacer pasar una ley sobre ferrocarriles.

Daniel Drew, el más rico empresario de vapores del país, decía hace algunos meses en una declaración rendida en el curso de un juicio civil:

“Fuimos (él y otros empresarios) á New Jersey, estuvimos allí tres semanas, é *hicimos que la Legislatura expidiese* una ley para que nuestros negocios se considerasen bajo la jurisdicción de New Jersey, á fin de librarnos de los juzgados de Nueva York, que nos tienen atormentados.”

Mr. Wasburn, un eminente miembro de la Cámara de Representantes, decía el año pasado: “Todo Representante medianamente avisado, sabe que cualquier compañía que disponga de un millón de pesos puede influir á su amaño en la legislación de este Cuerpo.”

La guerra, que obligó el país á pagar una deuda tan enorme, es decir, que lo sujetó á contribuciones desmesuradas, por una parte, y por otra el sistema proteccionista que predomina en los consejos nacionales, ofrecen las ocasiones más tentadoras para defraudar á la nación y para ejercer una influencia venal en los Cuerpos legisladores. Si se considera que un centavo ó medio centavo por libra, más ó menos, en los derechos de aduana de un artículo ó en el impuesto directo que se cobre, afecta en sumas enormes los provechos anuales de negociantes ó compañías que giran con treinta ó cuarenta millones, ya se



puede formar una idea de los esfuerzos inauditos que se harán á la puerta de las Asambleas.

Así, el cobre tiene un *lobby* permanente para hacer subir los derechos de importación: el *acero* tiene otro con igual objeto: el *whiskey* tiene un *lobby* permanente para alzar el impuesto. La destilación del whiskey estaba gravada el año anterior con un impuesto de dos pesos por galón. Una elevación artificial de precio tan notable permitía gastar cualquier suma para eludir el derecho, y se asegura que la compañía ó combinación del whiskey hacía una ganancia anual de *cien millones de pesos*. Parece fabuloso. Al fin se adoptó el único remedio posible, rebajar el impuesto.

Tengo delante de mí una lista de la renta sobre que se cobró el impuesto directo el año pasado en el 8.º distrito de New York, el más rico de toda la Unión, es verdad. Por él se puede comprender la magnitud de los capitales individuales en el país. Y al meditar en que esta fuerza infinita se halla al servicio de cerebros incansables y dominados por una sola y exclusiva idea, la de *ganar más dinero*, se podrá comprender lo peligroso de la tentación y cuán universal y sutil debe ser en el país el espíritu de la *corrupción*.

La lista comprende 917 nombres. La renta anual más cuantiosa es la de A. T. Stewart, que llega á \$3.019,218. El capital de Stewart se calcula en 50.000,000. Hay doce personas con una renta anual de más de 200.000 pesos ó sea un capital que sube de 3.000,000, más ó menos. Treinta individuos figuran cada uno con una renta que corre entre 100 y 200,000 pesos, ó sea un capital de 1.500,000 á 3.000,000.

Noventa individuos gozan de una renta que corre entre 50 y 100,000 pesos anuales, y 320 individuos perciben cada uno entre 20 y 50,000 pesos anuales. Los 460 individuos restantes perciben rentas menores de 200,000 pesos; pero entre ellas la más baja de todas es de \$9,900 que representa muy bien un capital de cerca de 100,000 pesos. Se puede calcular, pues, que 900 individuos manejan un capital de cerca de 400,000,000 de pesos, ó sea la centésima parte de la riqueza total del país. \*

La expansión indefinida del capital es un fenómeno preñado de problemas. La comunidad, formada de pequeños intereses que no pueden concertarse fácilmente, se halla á la merced de especuladores que derivan sus provechos de las más indispensables operaciones de la sociedad. Así, por ejemplo, los fletes en algunas líneas de ferrocarriles han fluctuado entre 7 y 40 pesos la tonelada en el espacio de un año.

Stewart, el famoso comerciante, ha aplastado á todos los que han pretendido vender á más bajos precios que él. Como su capital es tan enorme y su crédito indefinido, puede soportar precios ruinosos por todo el tiempo que sea necesario para hacer quebrar á sus rivales, quedando luego dueño absoluto del campo.

Stewart, sin embargo, que para hacer su capital no ha tenido escrúpulo en disputar menudugos á sus dependientes, miserablemente remunerados, y en despedazar á centenares de negociantes novicios que habrían podido conver-

---

\* M. Boutwell, Secretario de la Tesorería, calcula en 40,000,000,000 de pesos la riqueza total del país, ó sea á 1,000 pesos por cada individuo.

tirse hasta cierto punto en rivales, ha resuelto, elevado como se halla en el pináculo de la riqueza, emplear su dinero, en los últimos días de su vida, del modo más provechoso para la comunidad. Ha comprado tierras estériles que convertirá en hermosos parques públicos; edifica espléndidos hoteles que cobrarán precios muy bajos á fin de acomodar á los obreros; y, cuando alguna compañía salta á la arena en el Estado de New York amenazando arrancar de la Legislatura algún privilegio odioso, Stewart ofrece comprar el mismo privilegio dando millones de pesos por vía de prima al Estado; así, pues, esa gran máquina poderosa que se llama capital, es hoy en manos de Stewart un agente benéfico, justo y progresista. Pero todos no son Stewart.

El, anciano, sin descendencia, de hábitos sobrios y sencillos, infeliz en su vida doméstica, ¿á qué puede aspirar sino á regar con oro el árbol de su fama?

Cornelio Vanderbilt y James Fisk, hijo, son dos tipos del millonario, tal como debe producirlos esta sociedad adolescente. Salidos ambos de clases oscuras, su educación ha sido mediana. Vanderbilt se acerca al fin de su vida, tocando ya en los 80 años; pero su cabeza está sana, brillante y activa, y su cuerpo robusto y erguido. Hace un año se casó con una mujer joven, y en los paseos de New-York el carruaje del *Comodoro* es el más elegante, sus caballos los de más pura raza y más alto trote, las joyas de su mujer las más valiosas.

Su fortuna se formó casi exclusivamente en el negocio de buques, y de aquí el epíteto de *Comodoro* que le ha dado la sociedad americana, singularmente decidida por los títulos.

El Comodoro ha iniciado y llevado á cabo en las empresas de ferrocarrilas, algunas de las más lúcidas y peligrosas operaciones peculiares á semejantes especulaciones. La combinación, la amalgamación y la emisión indefinida de acciones (que se conoce aquí con el nombre de *watering process*, desleimiento) deben á Vanderbilt, si no su invención, por lo menos sí su primera y eficaz aplicación práctica.

El capital del Comodoro se calcula que llegará á treinta millones, siendo de notar como un rasgo original, el que continuamente mantiene disponibles quince millones en numerario para cualquiera operación imprevista. Vanderbilt es hoy sin disputa el *rey de los ferrocarriles*, para usar la frase consagrada en este país democrático por excelencia.

Su carrera se puede dar por terminada y probablemente él se prepara á vivir para la posteridad. Ya hemos visto qué camino ha seguido Stewart para llegar al mismo objeto. Este se ha propuesto edificar en el corazón de las generaciones; el Comodoro pretende vivir para los ojos de las generaciones venideras. Así, en el embarcadero de uno de los ferrocarriles que él posee, ha hecho erigir á un costo enorme un arco de bronce de dimensiones colosales, coronado por una estatua gigantesca del millonario, circunvalada por magníficos altos relieves que conmemoran sus hazañas en la bolsa, en el océano y en los rieles. La inauguración de aquel monumento se hizo con gran solemnidad, y si algo debe hacer asomar la sonrisa á los labios, sería aquella ceremonia de la mano izquierda quemándole incienso á la mano derecha, delante de millares de espectadores que aplauden al Becerro de oro.

Mas si Vanderbilt es el millonario ambicioso, egoísta, sin escrúpulos y para quien sus semejantes son máquinas de cantar sus alabanzas, todavía su carácter se halla á enorme altura comparado con el de James Fisk.

James Fisk tendrá á lo más 40 años y es hoy Presidente de una de las más fuertes compañías de ferrocarriles, la del Erie, que tiene un capital de más de noventa millones y una renta anual de quince á diez y ocho millones de pesos.

Fisk ha hecho su fortuna solo, sin ayuda, á fuerza de audacia y habilidad. De buhonero que era, pasó á ser dueño de vapores y hoy añade á este último ramo de especulación el de los ferrocarriles; es además banquero, y el más fuerte jugador á la bolsa, y para suavizar tan áridas ocupaciones y buscar solaz á los trabajos del escritorio, ha invertido medio millón en un teatro suntuoso, donde mantiene constantemente una compañía de ópera ó dramática con acompañamiento de bailarinas y demás atractivos. Mas no se crea que el teatro es para el *príncipe de Erie* (como se le llama en esta sociedad democrática), una fuente de diversión nada más; es una rama de sus negocios, y acaso no es de las menos provechosas.

Las hazañas de Fisk en el campo de la especulación no tienen número. Baste decir que se ha apoderado de la Compañía del ferrocarril contra la voluntad de los accionistas, y á pesar de sus más vivos esfuerzos para impedirlo; que compromete el capital social con el mayor desparpajo, y que, aliado con el partido que domina en New York, dispone de los Tribunales y Juzgados como de otros tantos dependientes suyos. Los pleitos le caen encima como aguacero; pero el

*príncipe*, impasible en su despacho, amueblado con un lujo oriental, ordena á los Jueces, alguaciles y corchetes lo que se ha de actuar en su favor, y todo se cumple al pie de la letra, y los accionistas ponen el grito en el cielo, pero inútilmente.

Fisk tiene un alambre telegráfico que va de su oficina á la bolsa y desde allí, fumando cigarrillos y bebiendo champaña en medio de las bailarinas,\* ordena, como un tirano de otros tiempos, los golpes de audacia que hacen famoso su nombre.

Usted sabe sin duda la historia de la tempestad que en el mes de septiembre último aconteció en la bolsa de New York, á consecuencia del alza repentina en el precio del oro. Esta tempestad, que produjo tamaños desastres en la sociedad entera y que causó la ruina de centenares de inocentes, fué deliberadamente concebida y fríamente ejecutada por James Fisk. Yo no creo que pueda darse un escándalo mayor ni un abuso más indecoroso y cínico del poder del oro, que aquella memorable conspiración.

El oro se hallaba á 130 por 100 de cambio. El plan fué recoger, y distraer temporalmente de la circulación una suma en oro bastante para elevar artificialmente su precio, y, llegado éste al máximo, vender. James Fisk, ayudado por media docena de especuladores igualmente sordos á todo sentimiento de moralidad, lograron distraer de la circulación cerca de diez millones de pesos. Llegado el momento favorable, deberían empezar los conjurados á comprar el oro á

---

\* El escritorio de Fisk se halla en el mismo edificio que la ópera, y lo que aquí se dice es literalmente exacto.

precios altos, de manera que este artículo subiese paulatinamente. Pero había un obstáculo. El Gobierno tenía en caja cien millones de pesos en oro, los que podía arrojar al mercado repentinamente, desmoronando los planes concebidos. Pero Fisk creía estar seguro del Gobierno. Habíase puesto de acuerdo con un cuñado del General Grant, un tal Corbier, famoso especulador, que ocultaba su codicia y su falta de moral bajo un lenguaje místico y piadoso y la apariencia de un puritano. Aun se dice que el matrimonio de Corbier con la hermana del Presidente, acaecido al entrar éste á la Casa-blanca, se había hecho con la mira ulterior, ó bien de influenciar al Presidente, ó bien de prevalerse de su parentesco, engañando á otros para especular. Sea como fuere, Corbier garantizó á Fisk que el Secretario del Tesoro estaba en el negocio y que el Presidente no daría orden de vender el oro de la Tesorería, porque su mujer (la mujer del Presidente) iba interesada en medio millón de pesos en el negocio.

El 22 de septiembre empezó el oro ó subir de 130 á 140: el 23 subió hasta 150 y el 24 á las dos de la tarde estaba á 160, cuando llegó un despacho telegráfico del Secretario del Tesoro ordenando al Sub-tesorero en New York la venta inmediata de cuatro millones de pesos en oro, ó la suma necesaria para restablecer el mercado al tipo del miércoles. Al recibo de este despacho en la bolsa, el oro bajó á 120 en el espacio de pocos segundos.

Las escenas de aquellos terribles días sólo pueden compararse, dicen los que las presenciaron, á las más aciagas de la guerra. La bolsa era un campo de batalla en que los hombres gri-

taban como fieras y luchaban cuerpo á cuerpo. Todas las operaciones comerciales se suspendieron : las bancarrota se sucedian unas á otras. Hubo negociantes que perdieron la razón y muchos que en el espacio de pocas horas pasaron de la opulencia á la miseria. El telégrafo trasmitia á los últimos extremos de la Nación y á todas las bolsas de Europa las pulsaciones febriles de New York, y puede asegurarse que el mundo entero se conmovió en aquellos días, merced á la codicia de cuatro ó seis aventureros.

Pero el audaz proyecto, que pudo costar á su autor la ruina total de su fortuna, lo vió salir ileso y acaso ganancioso en la lucha.

Por una parte, durante el movimiento ascendente, Fisk habia tenido la prudencia de vender oro en fuertes cantidades mientras que compraba en cortas, lo que le dejaba un considerable provecho sobre los precios primitivos. Y por otra, el despacho telegráfico del Secretario del Tesoro estuvo sobre el escritorio de Fisk, media hora antes de ser publicado en la bolsa. ¿Cómo? ¿De qué manera? He aquí el misterio. Y sin duda la existencia de este misterio se debe al misterioso poder del oro. Dicese que Fisk hizo poner un alambre telegráfico que se desprendía del alambre de la línea principal y que terminaba en una batería privada, pudiendo así imponerse de los despachos ; \* otros dicen que fué el Subtesorero en New York quien le dió conocimiento anticipado del telegrama. Sea como fuere, Fisk en calidad de General experimentado, ó si se quiere, de jugador viejo, aprovechó magnífica-

---

\* Llámase esto *tap* en el telégrafo, y durante la guerra fué una astucia muy en boga.



mente aquella media hora suprema, de modo que la explosión de la bomba, que causara el naufragio de tantos de sus amigos, lo encontró risueño y seguro en tierra firme.\*

Al descubrirse el misterio de la tempestad, la indignación popular se elevó al mayor punto, y Fisk, que parece accesible únicamente al temor, se ocultó, ó se rodeó de espías y de matones para impedir el que nadie se le acercase. Cuéntase, sin embargo, que uno de sus compañeros de empresa, el honorable John Morrissey, miembro del Congreso, antiguo pugilista y dueño de la más borrascosa casa de juego en New York, logró penetrar, merced á sus famosos puños, hasta el santuario del financista, y allí, tomando sin ceremonia, entre el índice y el pulgar, el pletórico cuello de su amigo, lo sujetó á una presión física suficiente para que *sur te champ*, desembolsase ochenta mil pesos en *greenbacks*, que llevaban trazas de irse al fondo del mar en el desastre general.

Mas, si bien los millonarios y los especuladores sin conciencia asaltan con sus funestos gajes todo el tren gubernamental del país, se ven síntomas de una próxima reacción de la pureza y la integridad ultrajadas. La guerra, al propio tiempo que ofrecía, en el caos que formó, la mejor oportunidad y tentación, absorbía demasiado á la parte sana y honorable del país en la lucha principal, haciéndole cerrar los ojos á todo lo que no fuera traición. Así, concluida la heroica lucha, el país se encontró no sólo desgarrado y sangriento, sino manchado de lodo.

---

\* Posteriormente Fisk murió asesinado por uno de sus amigos en un hotel en New York.

Mas no es cierto que los intereses materiales absorban exclusivamente la atención popular. Las cuestiones espirituales, religiosas y morales se traen al espíritu general con más frecuencia, con celo y con más eficacia que en ningún otro país del mundo. Y la conciencia popular empieza ya á recibir materiales para la campaña que se acerca. Campaña más difícil aún, aunque será menos ruidosa, que la que acaba de concluirse contra la esclavitud.

Un eminente escritor de la *Revista nacional* (periódico trimestral) concluía recientemente un artículo sobre este mismo asunto, con estas dos cuestiones:

“¿Quiénes son hoy los hombres más venerados en la República? ¿Quiénes son los compañeros predilectos y los más estimados consejeros de nuestros gobernantes?”

El autor no responde estas preguntas, pero la conciencia pública contesta fácilmente: Los MILLONARIOS.

Sin embargo, este mismo país que tales cosas exhibe, ofrece también ejemplos que consuelan.

A. T. Stewart, George Peabody y Edwin M. Stanton rescatan muchas culpas.

El primero hace de su riqueza el benéfico pedestal de su fama: el segundo usó de su riqueza como de un instrumento que colocó en sus manos el espíritu de la caridad: el tercero despreció las riquezas y buscó voluntariamente la pobreza en servicio de su país.

## VI

## LOS ENEMIGOS DE LA UNIÓN — LA ARISTOMANÍA

A la par de los grandes capitales se desarrolla en el país un sentimiento antipático á la idea republicana, que, si bien se halla muy lejos de amenazar la existencia de la república ó siquiera las libertades del pueblo en el presente ó en un porvenir cercano, puede con el tiempo hacer que su espíritu prevalezca en las instituciones. El mal es hoy social, ó mejor, superficial y forma más bien un rasgo de las costumbres que un índice del carácter popular.

Vistas las cosas á la distancia, la corriente de los sucesos aparece desmoronando el espíritu aristocrático en todas sus manifestaciones. Derribada la esclavitud, la raza proscrita ve que sus derechos políticos, civiles y sociales se aseguran y respetan: los obreros de la igualdad social no se satisfacen con ver al negro sentado al lado del blanco en los juzgados civiles y en los comicios populares, sino que quieren verlo también en la iglesia, en el teatro, en el ferrocarril y en los salones. En estos últimos lugares, la antigua preocupación no cede todavía, y el espíritu vencido en la guerra, asoma sus implacables pretensiones en la sociedad. Sin embargo, estas resistencias habrán de desaparecer bien pronto. Pero, tras de los pasos de estos batalladores, que con infatigable actividad arrasan el bosque de la aristocracia, brotan semillas que van creciendo á la sombra de los troncos derribados y de las ramas marchitas. Y se necesita ver de cerca

estas yerbas que exhalan olores nauseabundos y que desgarran los miembros del viajero, para conocer su existencia y comprender su naturaleza.

Desde luego que este sentimiento, múltiple en sus manifestaciones, antipático al espíritu de la república, no pasa hasta hoy de ser un capricho, una moda, un modo de decir más que de pensar, por lo cual lo llamaré *aristomanía*. El no penetra, es verdad, el músculo y el hueso de la sociedad americana; pero desfigura la tez del rostro y daña á la hermosura del conjunto.

Los campos y las pequeñas ciudades de Nueva Inglaterra en que viven y ruegan á Dios los místicos y austeros puritanos, y en que trabajan, leen, discuten y estudian los agricultores de los campos y los obreros de la fábrica ó la fundición, no se hallan infestados; ni se hallan infestados los mineros de occidente, ni los ganaderos del centro, ni los mineros del Pacífico, ni los rudos emigrantes y pobladores del oeste.

Pero en el sur y en la sociedad culta de las grandes ciudades, de Boston, Filadelfia, New York, Wáshington y Chicago, la aristomanía es una verdadera enfermedad social.

En el sur, se comprende bien, la antigua aristocracia tiene que ser fiel á sus sueños de oro y á sus tradiciones de indolencia. Allí, como todo el mundo lo sabe, el alcance de la rebelión no se dirigía únicamente á desgarrar la Unión, sino á cambiar la forma de Gobierno. El sueño de aquellos ultra-aristócratas era el establecimiento de un imperio, y se sabe que Napoleón recibió ofertas y proposiciones en este sentido, que él, con su habitual golpe de vista, se cuidó bien de aceptar. La clase blanca del sur es, pues, aristó-

crata de alma y de cuerpo. Su ideal es el Gobierno monárquico constitucional de Inglaterra, con una cabeza visible por el estilo de Napoleón III. Napoleón III es un hombre muy popular en el sur. Todo lo que hoy está pasando es para el surista abominación y horror; el orden, un orden social ancho, seguro, muscular, robusto; algo como una poltrona inglesa, ó un buen caballo inglés, ó una botella de madera añejo, ó un cigarro imperial de Cabañas; he aquí su bello ideal en materia de Gobierno. Pero, por lo mismo que en el surista la aristomanía es algo más que una moda, y casi una convicción, se encuentran en él algunas de las cualidades de la aristocracia verdadera. Es hospitalario, jovial, caballeroso, patriota útil, pero moderado y juicioso en sus servicios á la comunidad.

Pero hay otra clase, la de los *parvenus*, ó individuos que se han elevado por medio de la riqueza, y que después de asegurarse una fortuna, se proponen añadir á ella las apariencias, ya que no la esencia, de la aristocracia. Estos, así como casi todos los que se hallan colocados en altas posiciones sociales ó políticas, ostentan en sus carruajes, en sus sellos y en sus cartas escudos de armas reales ó imaginarios, en que campean coronas, dragones, escarabajos, mazas y flores de lis con profusión singular. Sus criados andan galoneados y con libreas rechinantes, con escarapela en el sombrero, y en la puerta de su casa, es introducido uno al salón por un personaje vestido de seda y terciopelo. Si un conde, vizconde, barón ó cualquier otro portador de título, de origen europeo, solicita la mano de la señorita hija de la casa, el rico papá no se detendrá á inquirir si el pretendiente es hombre

de bien ó caballero de industria, su título abona todo: en suma, una alianza con título se considera en América el *non plus ultra* de la felicidad presente y futura.

Las familias ricas, viajan en Europa haciendo gastos enormes, y es el contacto con las sociedades aristocráticas el que vicia su espíritu. De allí vienen descontentos con el desorden del país, descontentos con la apariciencia tosca y sencilla del Sheriff del condado ó el Senador del Estado: la *toilette* de la mujer del Gobernador les parece demasiado ridícula y los vinos de su mesa demasiado frescos. El horror á la *plebe* forma su constante pesadilla. Que el Presidente estreche en su casa igualmente la mano del herrero y del poeta, del general y el minero, les parece una profanación insoportable. En sus salones no se leen sino libros ingleses ó alemanes; las revistas inglesas y los periódicos franceses toman el lugar de las publicaciones de Boston ó de New York.

Así como el mediano agricultor ó el maestro de escuela tienen por su país una adoración fanática, el millonario lo desprecia. Al oírlo, este continente se fraccionará en dos ó tres monarquías, ó sobrevendrá una revolución como la de 1789 en Francia, á la que le tiene especial horror. La ejecución de John Brown le parece una lección saludable; la de Maximiliano un sacrilegio. Lo único que les concede á los Estados Unidos es que son un *money-making people*.

De esta clase de familias emigran en número considerable á París y Alemania, donde se establecen para rivalizar con su dinero la aristocracia que envidian. Allí forman un círculo servil de aplaudidores del imperio. Nadie, en el super-

ficial París, corre tanto por alcanzar á ver la librea verde del Emperador, ni se humilla tanto para obtener una invitación á Tullerías, como la *aristocracia* americana. Da tristeza escuchar el tono de pueril admiración ó vano orgullo con que un rico americano ó su mujer cuentan de cómo el Emperador ó la Emperatriz se dignaron dirigirles la palabra, ó cómo el marqués fulano les convidó á su mesa ó su salón.

Mas ¡qué le pudiera decir á usted qué le diera mejor idea de este ridículo idolatrismo americano, sino que el príncipe Pedro Bonaparte ha encontrado en la *colonia* americana de París sus más entusiastas partidarios y defensores! Cuando aquella *bestia feroz* (para valerme de una expresión con que lo he visto calificar por muy inteligentes corresponsales de periódicos) salió absuelto, muchos americanos presentes en Tours se apresuraron á enviarle sus congratulaciones. Y, refiere el corresponsal de la *Tribune*, que entre ellos se ballaba el General Anderson, célebre por haber sido el primero que defendió con las armas la causa de la Unión en el fuerte Sumter; y que, al reconvenirlo aquél por este paso tan antipático á sus paisanos, el General se disculpó diciendo que lo hacía por la *pobre princesa*. Y pregunta con razón el corresponsal, que si la víctima no tenía también una madre y una hermana y una novia, que lloraban..... Pero ¿qué vale el dolor de la hermana de un republicano comparado con el de la mujer de un príncipe?

Se observa, en la variedad de religiones que se profesan en los Estados Unidos, que el sentimiento antipático á la República, conservador, aristócrata ó monárquico, se desarrolla en las

poblaciones, á medida que las religiones se acercan al catolicismo. De tal modo que se podría formar una escala ascendente que empezara por los universalistas, que creen en la salvación de *todos* los hijos del hombre, radicales en política, pasando en seguida á los unitarios, de aquí á los cuáqueros, luego á los metodistas, anabaptistas, calvinistas, presbiterianos, episcopales y católicos. Massachusetts, Vermont, Indiana, Connecticut y el oeste de New York, las poblaciones más liberales, contienen el mayor número de libres pensadores, unitarios, universalistas y metodistas: Maryland y New Jersey, poblaciones ultra-conservadoras, son católicas. New Orleans es católico, Virginia, Georgia y todo el resto del sur son presbiterianos ó episcopales, y es allí donde ha florecido la esclavitud. El clero católico, el episcopal y el presbiteriano favorecieron decidida y enérgicamente la esclavitud, durante la lucha de los últimos cuarenta años. Únicamente los metodistas del éste, los universalistas y cuáqueros ejercieron su influencia religiosa en contra de la esclavitud. Sentado que la idea antirepublicana se vigoriza á medida que la religión se acerca al catolicismo, es forzoso convenir en que el desarrollo del sentimiento católico, que hoy va creciendo en la República de un modo rapidísimo, explica en parte el desarrollo del sentimiento antirepublicano. La cuestión religiosa, por primera vez en la vida de la República, se comienza á discutir, á propósito de la instrucción religiosa que se deba dar en las escuelas costeadas por el Estado, y ya se escuchan voces de alarma que denuncian, en la prensa y el púlpito, al catolicismo como el futuro enemigo de las instituciones republicanas en



su esencia. Sin embargo, es preciso hacer notar que en el Concilio ecuménico que hoy tiene lugar en Roma, los Obispos americanos, que representan, después de los alemanes, la parte más ilustrada de él, se han exhibido llenos de independencia protestando respetuosamente contra las pretensiones del Papa á la infalibilidad.

Cuando el príncipe de Gales visitó este país hace diez años; ¡qué de sacrificios se hacían para llamar su atención y merecer de su parte algún elogio! Se dice que en aquella época un heroico padre de familia llegó á pagar diez mil pesos á los directores de un gran baile que se le dió, por tal de que se colocase el nombre de su hija entre las parejas del príncipe. Y luego, se dice que el príncipe perdió varias veces su pañuelo de bolsillo, que se despedazaba para guardar como reliquias.

Hace pocos meses, durante la visita del príncipe Arturo de Inglaterra, escenas semejantes tuvieron lugar. Recuerdo haberme hallado en un baile que se dió en su honoren Wáshington, y que una señora, de muy buena cabeza y llena de amables cualidades, me decía seriamente: “la presencia del hijo de un rey esparce en el salón un ambiente de grandeza indefinible.”

Por lo demás, el príncipe era seguido y espiado hasta en sus horas más privadas, por infatigables corresponsales de periódicos; así es que el público americano sabía diariamente los platos que el príncipe comía, los vinos que bebía, sus especialidades de *toilette* y el número de cartas que escribía. Fuera de esto, el ingenio de los corresponsales logró informar al público del número de alfileres, de anillos, de mancór-

nas y botones que poseía, y hasta del corte y la tela de sus camisas y cuellos.

Sin embargo, esta voraz curiosidad tal vez no era debida exclusivamente á la *presencia del hijo de un rey*, sino á la actividad periodística; pues recuerdo que en la visita del padre Jacinto á Nueva York, iguales cosas sucedieron con este humilde y antiaristócrata sacerdote.

Atribuyo á esta aristomanía el extraordinario amor á los títulos que caracteriza á este pueblo. Nadie aquí se conforma con llamarse simplemente señor Smith ó señor Jones; sino que ha de ser señor Coronel Jones, señor Gobernador Smith. Con la circunstancia de que el título, una vez obtenido, permanece perpetuamente, y Mr. Smith, que durante tres años ejerció la Gobernación de Nueva York, continuará llamándose para siempre *el Gobernador Smith*. Así se encuentran innumerables *Jueces*, como quien dice *Condes*, que no tienen nada que ver con la justicia; pero usted escucha á las gentes decir que conversaron con el Juez fulano ó almorzaron con el Juez sutano. Todo Senador es señor Senador, con la firmeza de un título; y no se consideraría buena crianza que usted saludara á Mr. Sumner de otro modo que diciéndole, buenos días, señor Senador. El Procurador general es siempre señor Procurador general, y lo mismo el Director general de correos. Algunas de las frases aquí usuales sonarían de un modo muy singular en español; como por ejemplo: “¿fuma usted un cigarro, mi querido señor Director general de correos?” Este personaje á veces se trasforma en General simplemente, de donde resulta que su pacífica ocupación le viene á dar igual apelación que la de las armas. Mr.

Creswell, hoy Director de correos, se llama por todas partes el General Creswell. El dictado de *honorab e* se gana más fácilmente, pues basta haber ocupado un destino de mediana categoría para que aquel calificativo se anteponga siempre al nombre, así es que los honorables suman por sí solos más que los Jueces, Senadores, Gobernadores, Sheriffs, Coroneles, Generales y Capitanes juntos.

Yo juzgaría que de todos los ciudadanos de los Estados Unidos se encuentra:

Un cinco por ciento de Gobernadores ;

Un cinco por ciento de Senadores ;

Un veinte por ciento de Jueces ;

Un diez por ciento de Generales ;

Un cuarenta por ciento de honorables ; y

Un veinte por ciento de plebeyos sin título ninguno.

Las esposas de todos estos titulados, participan también del dictado, así es que por todas partes se tropieza con señoras almirantas, señoras generales, señoras senadoras, señoras coronelas : hay también la señora procuradora general, y todas las mujeres de los Secretarios de Estado se llaman señoras secretarias. Mr. Morgan fué Senador de la República y á su mujer se la llama hoy en sociedad la señora ex-senadora Morgan.

Sin embargo, en las costumbres oficiales se despliega una sencillez extremada. El Presidente jamás tiene guardia en su puerta, y á sus recepciones tienen derecho de asistir, y asisten en efecto, todas las clases sociales, de manera que en los salones de la Casa-blanca el General, el magistrado, el cochero, el labrador y el diplomático se confunden en una igualdad práctica

llena de enseñanzas. El Presidente recibe á todo el mundo con un apretón de manos: nada puede ser más democrático, y los europeos aquí no pueden reprimir su mal humor al verse así confundidos en la turba. Las recepciones oficiales de los Ministros públicos se hacen con una sencillez de traje y de preparativos que al principio causa profunda extrañeza, sobre todo á los sudamericanos. En las Cámaras legislativas igual sencillez prevalece y jamás aparecen en ellas uniformes ni distintivos exteriores de autoridad. Sólo los Jueces administran la justicia con toga negra de seda.

Hacia el norte, la igualdad social se hace muy práctica y efectiva. Las relaciones entre amo y criado se hacen cada día más corteses y benévolas, de tal manera que un criado no se llama ya criado, sino ayudante (*help*) ó compañero.

Por otra parte el enriquecimiento desarrolla un espíritu exclusivista y aristocrático que gana terreno á medida que crecen los capitales. Al cabo de dos ó tres generaciones, los hijos de los hijos de los *parvenus* del día presente, formarán sin duda una *clase* poderosa y agresiva.

Hoy la aristocracia no tiene terreno en que echar sus raíces, porque todos han vivido ayer en la igualdad de las privaciones y la pobreza: aquí no hay fortunas transmitidas sino adquiridas, y en el continuo vaivén de una sociedad tan agitada, el que hoy ostenta libreas mañana estará trabajando una mina ó manejando una locomotiva, sintiéndose tan indiferente en el uno como en el otro estado. Mas, por otra parte, á la tendencia aristocrática de las clases ricas, se opone y se opondrá perpetuamente la circulación, en la vida política y social, de la savia

popular, inoculada en las clases dominantes por la educación, el sufragio, la tribuna y la prensa.

Así, pues, hoy corren estas dos fuerzas en el camino del progreso neutralizándose mutuamente.

Las empresas industriales se desarrollan con tanta rapidez, que si no se encontrara en el camino el obstáculo de la libertad y la educación popular, bien pronto los millonarios establecerían una aristocracia fatalísima. Pero en cambio el sufragio se extiende como una lluvia benéfica que fecunda todos los rincones de la nación. Y con el sufragio la escuela, que es para aquél, como el ojo para el cuerpo humano, su más eficaz guía. El negro acaba de ser recibido á la urna electoral, tras de él vendrá la mujer y más luego el indio y el chino. Cada una de estas clases y razas traerá consigo su fuerza especial de resistencia popular á los atentados de la aristomanía: el negro, su trabajo en los campos; la mujer, el sentimiento y la justicia; el indio su brazo de hierro y el chino su ingenio fabril. La lucha se abrirá, ella será intrincada é interesante, pero no será peligrosa. Tal por lo menos se presenta á mi espíritu en el porvenir, el desarrollo de este nuevo problema que hoy empieza á llamar seriamente la atención de los admiradores y leales amigos de esta nación.

# INDICE

---

	P.
INTRODUCCIÓN .....	3
<hr/>	
LA CUESTIÓN PENAL.....	7
<hr/>	
NOVELAS CORTAS .....	73
FLORA .....	77
LA VARILLA MÁGICA.....	89
EL MANUSCRITO DE MI TÍO.....	98
EL TERCERO SANTIFICAR LAS FIESTAS ...	126
EL HIJO DEL AMOR.....	148
PASIONES DE ALDEA .....	163
EL ALMA DE PABLO SUESCA ....	183
<hr/>	
RECUERDOS NECROLÓGICOS .....	236
BÁRBARA NIÑO .....	241
DUELO EN BOGOTÁ .....	246
JACINTO CORREDOR.....	251
<hr/>	
LA LECCIÓN DEL PASADO .....	259
<hr/>	
LOS ESTADOS UNIDOS DE AMÉRICA.....	363

4.1.1

5









**THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
REFERENCE DEPARTMENT**

**This book is under no circumstances to be  
taken from the Building**

NOV 9 1915

form 410

BU 123 1874

